

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PHÉNOMÉNOLOGIE DE L'HABITER AUPRÈS DE PERSONNES ARRIVÉES EN TANT
QUE « RÉFUGIÉ·E » : ENTRE EXIL ET DES-EXIL, DE LA PRATIQUE DES LIEUX AU
SENS DU CHEZ-SOI

THÈSE

PRÉSENTÉE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN PSYCHOLOGIE

PAR

MEHDI AZRI

JUIN 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

La thèse est pour moi une sorte de lieu en soi, une petite *maison*, que j'ai quelque peu habité pendant plusieurs années. Pareil à une petite maison, j'ai essayé de l'aménager à mon gout, de la décorer et la rendre peut-être plus familière. Parfois il est difficile d'en sortir, de cette *petite maison*, une forme de refuge qui nous définit avec le temps. Parfois on ressent le besoin de la quitter pour aller ailleurs. Je crois que mes lieux et mes *maisons* laissent toujours une trace sur moi, je les transporte toujours un peu avec moi. La maison accueille *le monde, son monde*, tout autant de personnes signifiantes pour moi avec lesquelles j'ai partagé l'espace, cohabité et qui m'ont peut-être surtout accueilli durant cette période où j'étais *dans* ma thèse. La thèse, c'est un peu comme la maison, et c'est peut-être un peu comme les remerciements, on en a souvent imaginé la forme, mais arrivé le moment de les dire, il y a toujours les mots qui nous manquent un peu.

Mes premiers mots vont nécessairement à ma directrice Florence Vinit. Votre présence et votre accompagnement sont non loin du foyer et du chez-soi pour moi. C'est certes un parcours de thèse, mais ce sont aussi de nombreux moments et années passées ensemble où j'ai ressenti du confort, de la chaleur, de la reconnaissance et la possibilité d'être moi dans mes besoins et mes envies parfois un peu loufoques. Je vous remercie de m'avoir accueilli et guidé sur cette route de la connaissance (et peut-être avant tout celle de soi).

Je voudrais remercier les participant·e·s que j'ai eu la chance de rencontrer dans ce projet. Vous avez accepté de rentrer dans ce projet, peut-être ici dans une partie de *mon monde* comme vous m'avez accueilli dans le vôtre. J'espère que les mots qui suivent rendront honneur et justice à nos rencontres, à vos mots et à vos parcours. Je remercie également ici les personnes et les organismes communautaires qui m'ont soutenu dans le recrutement avec une mention spéciale pour Caroline, Hay Doun, Tollab et la Concordia Syrian Students' Association.

Je remercie également mon jury, merci d'avoir accepté de prendre ce temps pour lire ce travail, y poser votre regard. Si une thèse porte le nom de son auteur·e, elle demeure continuellement un travail à plusieurs. Merci à mes relectrices Balia, Léa et Haya d'avoir pris le temps de relire certains

bouts de cette thèse avant son dépôt, la qualité de vos commentaires et votre bienveillance m'ont accompagnée ultimement avant le dépôt.

J'aimerais remercier les institutions et personnes qui ont contribué au financement de ce projet et permis ainsi sa réalisation : la Fondation de l'UQAM, le Département de psychologie de l'UQAM, le Fonds Roy-Bernèche et le Centre d'expertise sur le bien-être et l'état de santé physique des réfugiés et des demandeurs d'asile. J'y vois une aide financière indispensable, mais aussi une reconnaissance institutionnelle validante.

Merci à mes mentor·e·s et superviseur·e·s rencontré·es en parallèle de ce projet et dans mon parcours doctoral : Serge Daneault, Mélanie Gagnon, Catherine Laurin, Valérie Billette, Mélissa Martin, Anousheh Machouf et Christian Savard. En plus de votre éclairage et de votre supervision, je crois que votre générosité, votre accueil et votre bienveillance ont constitué des lieux relationnels et personnels pour penser, (se) voir, et accueillir l'*Autre*. Nos échanges se retrouvent sûrement dans certains passages et détours de ce travail.

Je remercie également mes deux équipes d'attache aujourd'hui et dans les dernières années que sont le Centre d'expertise sur le bien-être et l'état de santé physique des réfugiés (CERDA) et l'équipe clinique Polarisation. Au sein de ces équipes, merci à mes collègues, pour votre apport et votre soutien au sein de ces années. Nos moments de réflexions, de discussions, mais aussi nos moments d'aparté, de rire et d'(auto)-dérision n'ont cessé de me nourrir et de me permettre certainement de voir autrement le monde du travail et de l'institution.

Si la thèse révèle la solitude, elle nous rappelle aussi que l'on n'est jamais seul·e, Simon tu m'as répété ce point et j'en prends encore plus conscience en ce moment, merci de me l'avoir répété et de ta fidèle présence à travers le temps et l'espace. Je remercie évidemment mes ami·e·s d'ici et d'ailleurs de m'avoir écouté, soutenu, peut-être aussi supporté dans ses différents sens. Ceci sans toujours comprendre ce que je faisais dans la vie, mais en comprenant ce que je pouvais y vivre. Je crois que vous vous reconnaitrez toutes et tous ici, de loin ou de près. Merci spécial à toi Camille, d'avoir été une petite coquille-roulotte à travers le temps, sorte d'abri évolutif. Merci spécial à toi Karen, de m'avoir soutenu durant toutes ces années, fou-rires, partages et racines. Merci spécial à toi Piero, d'avoir toujours été là. Comme dans une annonce de recherche de colocataires, notre

relation n'est pas juste le partage d'un logement pour payer moins. Merci à toi Pipo, fidèle compagnon d'écriture et de vie. Merci spécial enfin à toi Léa, tu as su m'accueillir et prendre soin de moi, ou m'apprendre à le faire, la promesse d'une *shoebox*.

Je remercie ici évidemment mes parents. Vous arrivez presque à la fin, peut-être parce que je pense que les mots me manquent encore plus ici. Vous avez certainement permis, porté et inspiré cette thèse. Sources de force et d'inspiration, vos parcours et ce que vous êtes me rappellent ma propre chance, celle de vous avoir, celle d'avoir pu faire ce que je voulais dans ma vie au prix parfois de voir son enfant partir à des lieux de soi.

Pour finir, j'aimerais remercier ces personnes un peu dans l'ombre, parfois anonymes, parfois discrètes, que l'on peut oublier ou que l'on ne rencontre pas toujours (réellement). Je pense ici à toutes ces personnes qui ont pris soin de moi et qui faisaient partie intégrante de mes lieux. Celles et ceux qui m'ont servi mon café, qui ont balayé autour ou derrière moi, qui m'ont aidé à trouver un livre, qui ont trouvé des solutions pour moi ou encore à celles et ceux qui ont répondu à mes courriels administrativo-existential. Merci à vous, Karim, Kathleen, Mariam, Nadine et toutes celles et ceux dont je ne connais le prénom. La thèse et l'écriture ne sont possibles sans les lieux qui les accueillent, ce que vous procurez en moi ne cessera de me fasciner : bureau de chambre, bureau sans fenêtre, bureau babiole, bureau rangé, bureau d'enfance, banc, chaise, cafés du soir, espace Thèsez-vous, 1656, bibliothèques, table de cuisine...

DÉDICACE

Aux participant·e·s qui ont donné leur temps et une voix/voie à ce projet.

Nous avons habité l'hiver et appris le français, une céréale à la fois. J'imagine que c'est ce qu'on appelle apprendre par cœur. Je n'achète jamais de *Honeycomb* aujourd'hui. Ces céréales m'émeuvent trop. Elles goûtent doux le miel mais aussi l'incertitude glaciale des premiers jours dans un pays nordique. Seulement les sentir et tout me revient.

(Dawson, 2020, p. 43)¹

¹ Dans son œuvre, *Là où je me terre*, Dawson (2020) revient sur ce qui fait le quotidien d'elle et de sa famille arrivées à titre de réfugié·e. Elle nous parle de petits gestes, de lieux, de tentatives de faire et d'être qui façonnent la relation à un espace nouveau en contexte de migration forcée. Derrière les céréales alphabets nommées dans la citation, l'auteure nous parle aussi d'appropriation, d'appartenance, de mémoire et de valeur affective au fil du temps. Sorti en 2020, soit après le début de ce projet de recherche, *Là où je me terre*, est une lecture qui a certainement nourri nos réflexions durant la recherche et le temps d'écriture. Nous voulions rendre hommage ici à l'écrivaine et son œuvre.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
DÉDICACE.....	v
LISTE DES FIGURES.....	xiv
LISTE DES TABLEAUX.....	xv
LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES	xvi
RÉSUMÉ.....	xvii
INTRODUCTION.....	1
Avant-propos	1
Problématique.....	2
Objectifs et questions de recherche	3
Pertinences et retombées de la recherche	4
Format de la thèse	4
CHAPITRE I MISE EN CONTEXTE	6
1.0 Définition du statut de réfugié	6
1.0.1 Le statut de réfugié : menaces à l'intégrité et protection étatique.....	6
1.0.2 L'accès au statut de réfugié : programmes migratoires associés et cadre juridique	7
1.1 Portrait socio-démographique des personnes réfugiées réinstallées au Québec entre 2011 et 2016	8
1.2 Éléments contextuels durant la période du projet de recherche : entre durcissements juridiques et mobilisation autour de l'arrivée des personnes en provenance de la Syrie.....	9
1.3 Conclusion du chapitre I.....	10
CHAPITRE II ÉTAT DES CONNAISSANCES.....	11
2.1 Espaces « non-habitables » : déplacements forcés et incertitude	12
2.1.1 Le territoire d'origine à titre d'espace inhabitable : insécurité et exil	12
2.1.2 Espaces de transit : instabilité et attente.....	12
2.1.3 Démarches d'obtention du statut de réfugié : espoir et répétition traumatique	13
2.2 Espaces de réinstallation : urgences matérielles et adaptation à la société d'accueil.....	14
2.2.1 Besoins premiers et démarches de réinstallation : notion de stress administratif.....	14
2.2.2 Espace de réinstallation et adaptation culturelle	15
2.2.3 Espaces de réinstallation et dimensions interpersonnelles : entre séparations et liens ...	16
2.3 Espaces de vie à long terme : installation dans le temps et dynamiques affectives	17

2.3.1	Espace vécu à long terme : mieux comprendre le bien-être dans les années subséquentes	17
2.3.2	Espace local : espaces d'appropriation et pratiques quotidiennes	18
2.3.3	Espaces subjectifs et notion de « maison » : besoins et dimensions affectives à long terme aux contacts des lieux	19
2.4	Conclusion du chapitre II	20
CHAPITRE III CADRE CONCEPTUEL		21
3.1	Habiter le vécu : phénoménologie et épistémologie du sujet	22
3.1.1	Notion de sujet et suspension du jugement	22
3.1.2	Expérience de déplacement forcé et éléments réflexifs autour de la notion de sujet	24
3.2	Habiter l'espace : dimensions relationnelles et existentielles	27
3.2.1	Sujet percevant et monde perçu	27
3.2.2	Espaces imagés et existentiels	28
3.2.3	Variations relationnelles à l'espace autour de la perte et de l'habiter en contexte de déplacement forcé	32
3.3	Habiter les lieux : pratiques spatiales et gestes du quotidien	35
3.3.1	Espace bâti	35
3.3.2	Pratiques spatiales et sens de l'action	36
3.3.3	Le « pouvoir de faire », entre possibilités et limites	39
3.4	Conclusion du chapitre IV	42
CHAPITRE IV MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE		44
4.1	Posture épistémologique et approche générale : considérations autour du caractère « sensible » de la méthodologie	44
4.1.1	Approche sensible à l'expérience et à la mise en sens	45
4.1.2	Approche sensible aux vécus et à leur répétition dans l'espace de recherche	46
4.1.3	Approches sensibles à la dimension relationnelle	48
4.2	Recrutement des participant·e·s	48
4.3	Collecte de données : devis méthodologique en 4 entretiens	50
4.3.1	Le premier entretien : récit migratoire et discours sur l'habiter dans le parcours de réinstallation	52
4.3.2	Le deuxième entretien : explicitation autour de moments associés à l'habiter	52
4.3.3	Le troisième entretien : exploration du réfléchi et des savoirs émergents	54
4.3.4	Le quatrième entretien : co-validation des résultats et élaboration sur l'appréciation et les commentaires associés à l'expérience de recherche	54
4.4	Analyse	55
4.4.1	Analyse phénoménologique descriptive et interprétative	55
4.4.2	Analyse des inférences et des jugements des participant·e·s concernant le projet de recherche	57
4.5	Rigueur	58

4.5.1	Prise de conscience de nos représentations, réflexivité et transparence	58
4.5.2	Thématisation et saturation thématique	60
4.5.3	Co-validation.....	60
4.6	Considérations éthiques.....	61
4.6.1	Consentement et appropriation de l'espace de recherche	61
4.6.2	Confidentialité et données sensibles dans le parcours	62
4.6.3	Risques, retombées positives et restitutions des savoirs créés	63
4.7	Conclusion du chapitre IV	64
CHAPITRE V PARCOURS ET RÉCITS INDIVIDUELS		66
5.1	Portrait général des participant·e·s	66
5.2	Participant 01 : Paolo.....	67
5.2.1	Recrutement	67
5.2.2	Parcours migratoire : portrait factuel, spatial et chronologique.....	67
5.2.3	Relation en entrevue.....	68
5.2.4	Résultats d'analyse et arbre thématique.....	69
5.2.4.1	Résumés de l'action en explicitation.....	70
5.2.4.2	Se déplacer	71
5.2.4.2.1	« Être « nulle part » : ne pas pouvoir se déplacer.....	72
5.2.4.2.2	Les déplacements à « petite échelle » : sortir	73
5.2.4.2.3	Le déplacement « canalisé » : se projeter se déplacer à nouveau.....	73
5.2.4.3	Contrôler.....	74
5.2.4.3.1	Les gestes que l'on « porte » : (se)- sécuriser	75
5.2.4.3.2	La « République indépendante de Paolo » : conquérir.....	77
5.2.4.3.3	Le « burn-out » : s'épuiser.....	78
5.2.4.4	Se ménager	79
5.2.4.4.1	« C'est quoi chez toi Paolo ? Un oignon. » : (se)-retirer.....	79
5.2.4.4.2	L'espace extérieur et ses « valeurs » : ne pas penser à.....	81
5.2.4.4.3	« Le chez-soi entre partout et nulle part » : cesser de chercher.....	81
5.3	Participante 02 : B.	82
5.3.1	Recrutement	82
5.3.2	Parcours migratoire : portrait factuel, spatial et chronologique.....	82
5.3.3	Relation en entrevue.....	83
5.3.4	Résultats d'analyse et arbre thématique.....	85
5.3.4.1	Résumés de l'action en explicitation.....	86
5.3.4.2	S'approprier.....	86
5.3.4.2.1	« Être dans le vide » : ne pas savoir faire.....	87
5.3.4.2.2	« Remplir le vide » : aménager.....	88
5.3.4.2.3	« Mon petit coin » : nommer ses lieux	89
5.3.4.3	Appartenir à.....	89
5.3.4.3.1	« Être dans sa tête » : se censurer.....	90
5.3.4.3.2	« On est un peu dans le même bateau » : communiquer « sans effort »	91
5.3.4.3.3	« Rentrer dans le milieu » : se positionner « entre les deux »	92
5.3.4.4	Se définir	93

5.3.4.4.1 « Ne plus être la même ailleurs » : se sentir différente	93
5.3.4.4.2 « Ce n'est plus mon pays de refuge, c'est mon moi » : achever	94
5.4 Participant 03 : Jad.....	95
5.4.1 Recrutement	95
5.4.2 Parcours migratoire : portrait factuel, spatial et chronologique.....	95
5.4.3 Relation en entrevue.....	96
5.4.4 Résultats d'analyse et arbre thématique.....	98
5.4.4.1 Résumés de l'action en explication.....	99
5.4.4.2 Faire des mémoires.....	101
5.4.4.2.1 « Ne pas oublier » : conserver	101
5.4.4.2.2 « Créer de nouveaux souvenirs » : partager des mémoires	102
5.4.4.2.3 « Entre les pierres et les personnes » : penser la mémoire	103
5.4.4.3 Faire des liens.....	105
5.4.4.3.1 « Moi à chaque fois que je fais quelque chose, je pense à là-bas » : penser à ses proches	106
5.4.4.3.2 « Tu es chez toi » : écouter et dire l'accueil.....	107
5.4.4.3.3 « Entre toi et moi du pain et du sel » : partager et faire ensemble	108
5.4.4.4 Reproduire.....	109
5.4.4.4.1 « Mes premières fois » : chercher à comprendre.....	109
5.4.4.4.2 « On a créé le petit Alep ici » : faire des allers-retours	110
5.4.4.4.3 « Prendre racine » : résister, continuer et aimer	111
5.5 Participante 04 : Reana	112
5.5.1 Recrutement	112
5.5.2 Parcours migratoire : portrait factuel, spatial et chronologique.....	113
5.5.3 Relation en entrevue.....	114
5.5.4 Résultats d'analyse et arbre thématique.....	116
5.5.4.1 Résumés de l'action en explication.....	118
5.5.4.2 Être avec.....	118
5.5.4.2.1 « Entre nous et entre eux » : ne pas pouvoir communiquer	119
5.5.4.2.2 « Elle ne comprend pas l'arabe, mais elle peut sentir » : être touchée.....	120
5.5.4.2.3 « Des moments où la personne aime être seule » : penser et voir ce qui a été vécu.....	121
5.5.4.3 Recommencer.....	122
5.5.4.3.1 « S'habituer à chaque place » : ne pas connaître.....	122
5.5.4.3.2 « Répéter les mêmes mémoires » : refaire.....	124
5.5.4.4 « Être confortable »	125
5.5.4.4.1 « Savoir que toute ma famille va bien » : se sentir en sécurité	126
5.5.4.4.2 « Qui vous fait vous sentir satisfait » : participer à un but	127
5.5.4.4.3 « Trouver son chemin » : chercher à être soi-même	128
5.6 Conclusion du chapitre V	129
CHAPITRE VI THÈMES TRANSVERSAUX DES PARCOURS ET DES RÉCITS	132
6.1 Se déplacer	134
6.1.1 Être déplacé-e.....	134
6.1.2 Être en mouvement	136

6.1.2.1	Les « petits » déplacements.....	136
6.1.2.2	Sortir et re-renter.....	137
6.1.2.3	Le « déplacé à soi ».....	137
6.1.3	(S') arrêter.....	138
6.1.3.1	Ne plus être à la recherche.....	138
6.1.3.2	Se (re)-poser.....	139
6.2	(Se) répéter.....	139
6.2.1	(Re)-commencer.....	140
6.2.1.1	(Se)-Perdre.....	140
6.2.1.2	Tenir et résister.....	141
6.2.2	Accumuler.....	142
6.2.2.1	Remplir.....	142
6.2.2.2	Conserver.....	143
6.2.3	Se définir.....	144
6.3	Se lier.....	144
6.3.1	Être à distance.....	145
6.3.1.1	Se soucier.....	145
6.3.1.2	Être anonyme ici.....	146
6.3.2	Être avec.....	147
6.3.2.1	Être invité-e.....	147
6.3.2.2	Partager.....	148
6.3.3	Appartenir.....	149
6.3.3.1	Faire des liens.....	149
6.3.3.2	Être entre deux.....	150
6.4	Conclusion du chapitre VI.....	151
CHAPITRE VII ÉVALUATION ET RETOMBÉES PERÇUES PAR LES PARTICIPANT·E·S DU DISPOSITIF DE RECHERCHE.....		153
7.1	Appréciation et jugement concernant l'objet de recherche.....	153
7.1.1	Objet de recherche et pertinence en lien avec l'expérience vécue.....	154
7.1.2	Objet de recherche et élaboration en entretien.....	156
7.2	Appréciation et effets concernant le format et la nature du dispositif de recherche.....	157
7.2.1	Nature des entretiens et fréquence.....	157
7.2.2	Forme des résultats de recherche.....	160
7.2.3	Langue d'usage.....	161
7.3	Appréciation et jugements concernant les effets et les retombées du dispositif.....	163
7.3.1	Bilan et clôture.....	163
7.3.2	Rappel, se souvenir différemment et trace.....	165
7.3.3	Parler et comprendre.....	167
7.4	Conclusion du chapitre VII.....	170
CHAPITRE VIII DISCUSSION.....		172

8.1 Habiter entre « partout et nulle part » : être en mouvement	174
8.1.1 Localisation et espace relationnel : représentations autour du lieu dans le parcours et dans l'espace de recherche	174
8.1.2 Direction de recherche et trajectoire vécue: représentations autour de la mobilité dans le parcours et dans l'espace de recherche.....	181
8.2 « Faire des mémoires » pour habiter : (se) répéter	187
8.2.1 Lutte contre l'oubli et surprise de se rappeler : représentations autour du souvenir dans le parcours migratoire et l'espace de recherche	187
8.2.2 Entre devoir redire et se raconter à nouveau : représentations autour du témoignage dans le parcours et dans le dispositif de recherche	191
8.3 Habiter les « gestes que l'on porte » : donner corps.....	197
8.3.1 Entre anodin et signifiant : représentations autour de la corporéité dans le parcours et dans l'espace de recherche	197
8.3.2 « Toucher et être touché-e » : représentation autour de la rencontre des corps dans le parcours et dans l'espace de recherche.....	202
8.4 Conclusion du chapitre VIII	207
CONCLUSION	209
9.1 Apports de la recherche	211
9.2 Recommandations pour l'intervention	212
9.3 Limites de la recherche.....	215
9.4 Pistes de recherche.....	216
9.5 Mots de fin.....	218
ANNEXE A AFFICHE DE RECRUTEMENT	220
ANNEXE B QUESTIONNAIRE SOCIO-DÉMOGRAPHIQUE	221
ANNEXE C GUIDE PREMIER ENTRETIEN	222
ANNEXE D GUIDE DEUXIÈME ENTRETIEN	224
ANNEXE E GUIDE TROISIÈME ENTRETIEN	227
ANNEXE F GUIDE QUATRIÈME ENTRETIEN	228
ANNEXE G MATERIEL DE CODIFICATION DES EDE	230
ANNEXE H CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE ET FINAL DE CONFORMITÉ	232
ANNEXE I FORMULAIRE DE CONSENTEMENT.....	234
ANNEXE J TABLEAU EXTRAIT DE CODIFICATION (PAOLO)	238

ANNEXE K TABLEAU EXTRAIT DE CODIFICATION (B.).....	239
ANNEXE L TABLEAU EXTRAIT DE CODIFICATION (JAD)	240
ANNEXE M TABLEAU EXTRAIT DE CODIFICATION (REANA).....	241
RÉFÉRENCES.....	242

LISTE DES FIGURES

Figure 3.1 Figure illustrant le processus d'habiter.....	38
Figure 5.2 Photographie de l'objet pré-Ede (B.).....	84
Figure 5.3 Photographies des objets pré-Ede (Jad)	97
Figure 5.4 Photographies des objets pré-Ede (Reana)	115
Figure 6.5 Figure illustrant les thèmes transversaux associés au phénomène d'habiter.....	133

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 4.1 Tableau des critères d'inclusion et d'exclusion.....	49
Tableau 5.2 Tableau de l'arbre thématique issu de l'analyse verticale (Paolo).....	70
Tableau 5.3 Tableau de l'arbre thématique issu de l'analyse verticale (B.)	85
Tableau 5.4 Tableau de l'arbre thématique issu de l'analyse verticale (Jad)	99
Tableau 5.5 Tableau de l'arbre thématique issu de l'analyse verticale (Reana).....	117

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

CCR : Conseil Canadien pour les réfugiés

CERDA : Centre d'expertise sur le bien-être et l'état de santé physique des réfugiés et des demandeurs d'asile

CERPÉS : Comités d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains

Ede: entretien d'explicitation

IPA : Analyse interprétative phénoménologique

MIDI : ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion, actuellement connu sous le nom de MIFI.

MIFI : ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration.

OIM : Organisation pour l'Immigration Mondiale

TCRI : Table de concertation des organismes au service des personnes réfugiées et immigrantes

UNHCR : Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés

RÉSUMÉ

Cette recherche s'intéresse à l'expérience vécue d'habiter l'espace auprès de personnes réfugiées réinstallées au Québec depuis plusieurs années. L'expérience spatiale des personnes réfugiées est souvent celle d'un parcours marqué de départs forcés et d'exils contraints, d'établissements transitoires et d'attentes avant la réinstallation plus à long terme dans une société d'accueil nouvelle (Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés, UNHCR, 2017). La littérature sur le domaine met en évidence de nombreux défis autant sur le plan matériel et affectif durant le parcours et plusieurs années après la réinstallation dans les sociétés hôtes. Les années subséquentes à l'arrivée demeurent cruciales au niveau de la santé mentale et du bien-être des personnes concernées (Beiser et Hou, 2017 ; Bogic *et al.*, 2015 ; Li *et al.*, 2016 ; Vaage *et al.*, 2010). Néanmoins, on observe que moins de services sont déployés à ce niveau. De plus, le parcours et l'expérience plus à long terme des personnes arrivées avec le statut de réfugié semblent moins bien documentés au niveau de la littérature scientifique. En effet, une grande partie de la recherche se concentre davantage sur les déterminants sociodémographiques (p. ex. : âge, pays d'origine) ou sur la première année suivant l'arrivée pour comprendre le bien-être dans le temps des personnes concernées (Beiser et Hou, 2017 ; Vaage *et al.*, 2010). En s'attardant aux dimensions affectives et de sens associées à l'expérience « d'habiter », de « la maison » ou du « chez-soi », il s'agit ici de mieux comprendre l'expérience subjective d'investissement du territoire d'accueil dans le temps et les facteurs associés au bien-être au contact des espaces vécus.

Notre projet de recherche visait à décrire, selon une approche qualitative phénoménologique, l'expérience d'habiter l'espace de personnes adultes arrivées au Québec depuis au moins trois ans avec le statut de réfugié ou l'ayant obtenu sur place. Quatre personnes concernées ont été rencontrées durant une période s'étalant entre 2019 et 2023. Le dispositif de recherche était composé de plusieurs types d'entretiens, soit le récit de vie, l'entretien d'explicitation, l'entretien bilan non directif et l'entretien de co-validation et d'évaluation de l'expérience de recherche. Afin de répondre aux objectifs de recherche, les analyses étaient orientées autour de l'identification des lieux, des actions et des gestes ainsi que des éléments de sens associés au sentiment d'habiter. Dans ces récits et ces thèmes, une attention était portée sur l'identification des facteurs facilitant et des défis contribuant ou non à l'expérience d'habiter l'espace. Les résultats thématiques soulignent l'importance du déplacement, de la répétition et du lien interpersonnel dans la nature des espaces et des actions associées à l'habiter. Le thème du déplacement décrit le passage progressif entre l'expérience de déplacement forcé et l'émergence d'une mobilité intentionnelle au contact de l'espace. Le thème de la répétition met en lumière l'importance de la mémoire dans le sens associé à l'habiter, entre devoir de mémoire, geste de conservation et nécessité de l'oubli. Le thème du lien décrit une relation à l'espace et aux lieux habités permise par la possibilité d'être en relation avec autrui, entre distance, anonymat, visibilité et partage. Au niveau de l'appréciation du projet de recherche et de ses retombées perçues par les participant·e·s, les résultats mettent premièrement en évidence les défis d'accordage au niveau des représentations associées à l'objet de recherche. Les résultats mettent également en lumière l'investissement de l'espace de recherche à titre de lieu d'écoute, de parole et de mise en sens du parcours vécu. À la lumière des résultats, nous discutons des obstacles et des facteurs facilitants l'appropriation de l'espace, quotidien et de recherche, à titre d'espace habité et habitable en contexte de migration forcée. De ces éléments, des pistes d'interventions sont proposées.

Mots clés : migration forcée, statut de réfugié, parcours migratoire, installation à long terme, exil, des-exil, habiter, chez-soi, lieux, gestes du quotidien, phénoménologie de l'espace, explicitation.

ABSTRACT

This research focuses on the spatial experiences of refugees resettled in Quebec over several years. Refugees' spatial experiences are often shaped by a journey marked by forced departures and constrained exiles, by transitory settlements and long waiting periods before more long-term resettlement in a new host society (United Nations High Commissioner for Refugees, UNHCR, 2017). The literature highlights many challenges, both material and emotional, encountered throughout the journey and persisting several years after resettlement in host societies. The years following arrival remain crucial for the mental health and well-being of those concerned (Beiser & Hou, 2017; Bogic *et al.*, 2015; Li *et al.*, 2016; Vaage *et al.*, 2010). However, fewer services are deployed during this period. Moreover, the long-term aspects of the journey and experience of individuals who arrived with a refugee status appear to be less developed in scientific literature. Indeed, much of the research tends to focus on sociodemographic determinants (e.g. age, country of origin) or on the first year after arrival to understand the well-being of refugees overtime (Beiser & Hou, 2017; Vaage *et al.*, 2010). By focusing on the emotional and meaningful dimensions associated with the experience of "inhabiting," of "home," or of "being at home," this study seeks to better understand the subjective experience of investing in the host territory on the long term and the factors associated with well-being in relation to living spaces.

Our research project aimed to describe, through a qualitative phenomenological approach, the experience of inhabiting space among adults arrived in Quebec for at least three years with a refugee status or having obtained it after arrival. Four individuals were interviewed between 2019 and 2023. The research methodology included several types of interviews: life stories, explication interviews, non-directive summary interviews, co-validation, and evaluation interviews regarding the research experience. To address the research objectives, the analysis focused on identifying places, actions, gestures, and elements of meaning linked to the feeling of inhabiting. Within these narratives and themes, attention was given to identifying both facilitating factors and challenges that contributed (or not) to the experience of inhabiting space. Thematic findings highlight the importance of movement, repetition, and interpersonal connection in shaping the nature of the spaces and actions associated with inhabiting. The theme of movement describes the gradual shift from experiences of forced displacement to the emergence of intentional mobility through interaction with space. The theme of repetition emphasizes the role of memory in shaping the meaning of inhabiting, namely a duty to remember, acts of preservation, and the necessity of forgetting. The theme of connection explores a relationship to space and inhabited places made possible through relational ties with others, navigating between distance, anonymity, visibility, and sharing. In terms of participants' appreciation of the research project and its perceived impacts, the results first reveal challenges in aligning participants' and researchers' representations of the research object. The findings also underscore how the research space itself was experienced as a space of listening, expression, and meaning-making of the participants' journeys. In light of these findings, we discuss both obstacles and factors facilitating the appropriation of space—both everyday and research-related—as lived and livable spaces in the context of forced migration. Based on these findings, avenues for intervention are proposed.

Keywords: forced migration, refugee status, migration journey, long-term settlement, exile, de-exile, inhabiting, home, places, everyday gestures, phenomenology of space, explication.

INTRODUCTION

Avant-propos

Dans cette recherche, nous nous sommes intéressés à la trajectoire de personnes arrivées depuis au moins trois années au Québec en demande d’asile ou avec le statut de réfugié. Entre autres, nous tentons de mieux comprendre rétrospectivement l’expérience vécue dans les années qui suivent l’arrivée, période du parcours migratoire souvent moins considérée en recherche (Vaage *et al.*, 2010). Ces années post-réinstallation peuvent en effet tout autant être marquées d’enjeux matériels, affectifs et identitaires dans le temps au contact d’un territoire initialement conçu comme espace de refuge et d’exil (Caloz-Tschopp, 2013).

Pour comprendre de quoi sont fait ces parcours de mobilité et d’installation à long terme, nous nous focaliserons sur les actions, les moments et les lieux soutenant ou à l’inverse agissant à titre d’obstacle au sentiment d’habiter. Partir du monde vécu et quotidien des personnes concernées nous apparaissait comme une voie d’entrée pertinente pour mieux rejoindre leur expérience subjective et leurs représentations. Ce point de départ nous permettra également la description de certaines stratégies déployées par les personnes elles-mêmes pour composer et s’approprier l’espace en contexte de déplacement forcé. Ces stratégies potentiellement peu conscientisées, invisibilisées ou informelles, nous parlent ici pour autant de ce qui est agi, mobilisé et déjà présent au quotidien. Ces stratégies constitueront une base pour penser des interventions ajustées à leur expérience au contact des espaces qu’ils rencontrent et vivent dans la société d’accueil.

Ce projet a été pensé aussi à titre d’espace à disposition des personnes rencontrées et tous les enjeux que cette proposition soulève. À la confection de projet, il s’agissait de penser un projet accueillant l’expression de ce qui est important pour soi, d’y donner du sens ou encore de se resouvenir de certains moments positifs et choisis du parcours. À titre d’espace de récit et de témoignage, il se voulait donc un lieu d’écoute, de rencontre et potentiellement de reconnaissance. De ses promesses à ses limites, ses zones d’ombre parfois, ce projet de recherche est peu à peu devenu aussi un espace de regard sur soi, sur la relation entre nous (participant·e et chercheur·e) et sur nos manières d’habiter cet espace de recherche.

Problématique

L'expérience spatiale des personnes réfugiées est celle d'un parcours notamment marqué par le départ forcé et l'accueil dans un pays hôte qui par la protection octroyée offre la possibilité de pouvoir y résider (UNHCR, 2017). Si résider dans le territoire est permis, le départ forcé et la réinstallation à titre de personne réfugiée dans un nouveau pays ne sont pas sans effets sur l'expérience quotidienne de relation à la société d'accueil et aux différents espaces de vie qui la composent (Bartholomew *et al.*, 2015 ; Rosbrook et Schweitzer, 2010 ; Simich *et al.*, 2010 ; Utržan et Wieling, 2020). Ainsi, le territoire peut potentiellement être investi dans sa dimension d'accueil, de protection, mais aussi de perte (Assoun, 2015). Sur le plan de l'habiter, le déplacement forcé et la réinstallation dans un territoire étranger peuvent avoir des impacts au niveau affectif (p. ex. : sentiment d'exil, nostalgie du lieu d'origine), social (p. ex. : isolement social, séparation familiale) ou encore identitaire (p. ex. : représentations de soi, appartenance nationale) (Bartholomew *et al.*, 2015 ; Rosbrook et Schweitzer, 2010 ; Simich *et al.*, 2010 ; Utržan et Wieling, 2020). Ces dimensions subjectives rencontrent les enjeux relatifs au contexte économique (p. ex. : accès au logement) (Rose et Charette, 2011 ; Yu *et al.*, 2007), juridico-politique (p. ex. : incertitude et précarité des processus juridiques de demande, limitations des droits associés aux statuts) (Lacroix, 2004) et sociétal (p. ex. : discours publics, média) (Lacroix, 2004 ; Pickering, 2001) avec lesquels composent les personnes concernées au contact de la société d'accueil. Au Canada, chaque année, on dénombrait environ 10% de personnes réfugiées parmi les nouvelles et nouveaux arrivant·e·s en date du dernier rapport au moment de l'élaboration du projet (ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion, MIDI, 2016)². Au Québec, comme dans d'autres provinces et pays d'accueil, l'emphasis est mise sur les services d'accompagnement à l'arrivée et durant la première année de réinstallation (accompagnement dans l'accès au logement, services d'évaluation) (Rose et Charette, 2011 ; Yu *et al.*, 2007). Pour autant, l'expérience des personnes concernées est aussi souvent celle d'une installation à long terme marquée par la logique du non-retour, prise entre pérennisation des contextes de conflits dans le pays d'origine et établissement progressif au sein du territoire (Monova, 2002). L'espace initialement conceptualisé à titre de refuge temporaire

² Ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion (MIDI) connu actuellement sous le nom de ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration (MIFI)]

devient un espace de résidence dans le temps, dans lequel « le sujet s'efforce d'habiter » (Derivois, 2017, p. 109).

Quelle relation est entretenue à l'espace du pays d'accueil ? Comment cette relation évolue-t-elle dans le temps ? Quels gestes et actions contribuent à l'expérience d'habiter l'espace et à son sentiment ? Comment l'espace d'accueil (physique, juridique, social, culturel) soutient ou à l'inverse compromet l'expérience d'habiter ? À titre aussi d'espace, comment l'espace de recherche est habité par les participant·e·s comme les chercheur·e·s, et quelles sont les dimensions soutenant son habitabilité ?

Objectifs et questions de recherche

L'expérience d'habiter l'espace et le monde est un thème majeur des études phénoménologiques traditionnelles et contemporaines. Pour la phénoménologie, le discours du sujet, son engagement corporel et la mise en sens qu'il fait au contact de l'espace et des lieux, constituent les composantes fondamentales pour comprendre l'expérience d'habiter (Declerck, 2014). Depuis les années 2000, la phénoménologie dite « critique » vise entre autres à décrire les relations spatiales et les phénomènes d'habiter à la lumière des phénomènes et des contingents sociaux (Ahmed, 2000 ; Ahmed *et al.*, 2020 ; Rathe, 2022 ; Valletly, 2018). Ancrée dans cette posture épistémologique, cette recherche a pour objectif principal de comprendre l'expérience d'« habiter » l'espace auprès de personnes arrivées depuis au moins trois années à titre de personne réfugiée au Québec. Notre recherche s'articule autour de plusieurs sous-objectifs :

1) Décrire les actions, les moments et les lieux soutenant ou à l'inverse agissant à titre d'obstacle au sentiment d'habiter;

2) Analyser le sens et les valeurs affectives qui émergent de ces actions et en quoi ils participent d'une expérience potentielle d'appropriation de l'espace en termes d'habiter voir de *chez-soi*;

Au cours du processus de recherche et de manière itérative, un troisième sous-objectif a été poursuivi :

3) Documenter les processus d'appropriation de l'espace de recherche par les personnes concernées et les facteurs facilitants ou les obstacles associés

Pertinences et retombées de la recherche

En termes de production de savoirs, le projet vise à documenter les trajectoires de réinstallation et d'établissement dans le temps en contexte québécois. L'analyse de la dimension de quotidien de vie et la perspective du point de vue de personnes concernées permet de soutenir une production de savoirs centrée sur les réalités des personnes concernées. De plus, documenter la première année ainsi que les années subséquentes, permet de mieux comprendre les facteurs facilitants et les obstacles rencontrés dans le temps par les personnes concernées dans leurs trajectoires d'installation au sein des sociétés hôtes. Les savoirs produits pourraient permettre d'enrichir l'offre de service et les interventions potentielles dans le soutien aux personnes concernées à différents temps de leur trajectoire.

De manière complémentaire, produire du savoir sur l'évaluation et le ressenti des personnes concernées à l'endroit de leur expérience de recherche, en termes d'éléments facilitants, d'obstacles ou encore de retombées permet de soutenir la réflexion sur les effets de la recherche, sa réception et les enjeux éthiques associés.

Format de la thèse

La thèse est organisée autour de deux grandes parties. La première partie essentiellement théorique est consacrée à la présentation du contexte de notre recherche, de l'état des connaissances, ainsi que les orientations théoriques et méthodologiques choisies pour notre recherche. Dans le premier chapitre, nous présentons les dimensions juridiques entourant le statut de réfugié au Canada et au Québec, les principales données sociodémographiques et des éléments de contexte touchant les personnes réfugiées au moment de notre recherche. Dans le deuxième chapitre, un portrait est fait de l'état des connaissances autour du bien-être des personnes réfugiées tout au long de leur parcours migratoire. Cette partie est organisée autour des défis et des facteurs facilitants associés au bien-être retrouvés au contact des espaces vécus en pré, péri et post-migratoires. Dans le troisième chapitre, nous approfondissons la question de la relation à l'espace et à l'habiter en décrivant le contexte théorique de notre recherche ancrée en phénoménologie existentielle. Il sera ici question

de définir les principaux concepts retrouvés dans cette recherche entre autres les notions d'expérience spatiale, d'habiter ou encore de chez-soi. Nous discuterons certaines dimensions critiques des études contemporaines en phénoménologie à l'intersection des champs de recherche en migration forcée et en marginalisation. Dans le chapitre suivant, nous abordons la question de la méthode employée dans ce projet, soit la méthode phénoménologique et la posture sensible aux vécus soulevant les dimensions éthiques de la recherche en contexte de migration forcée.

La deuxième partie est consacrée aux résultats de notre recherche et à leur discussion. Les résultats sont organisés en trois chapitres. Le premier chapitre est dédié aux thèmes analysés par participant·e. Le deuxième chapitre présente les résultats transversaux par regroupement entre les thèmes chez chaque participant·e. Le troisième chapitre est consacré aux résultats de l'analyse de l'appréciation du dispositif de recherche et ses retombées perçues par les participant·e·s. Dans le chapitre qui suit, nous tentons une mise en dialogue entre nos résultats et la littérature pour penser *ce que l'on habite dans l'espace de recherche et comment on l'habite*. Un dernier chapitre de conclusion, permettra de revenir sur les apports de cette recherche, ses limites et les pistes d'intervention et de recherche dans le domaine.

Au niveau de la syntaxe, la thèse est rédigée en écriture inclusive autant que possible en empruntant aux formes de type écriture épïcène, point médian et doublets complets (Guilbault Fitzbay *et al.*, 2021). Nous avons souhaité également ne pas répéter tout au long de la thèse les termes de « personnes réfugiées », de « personnes arrivées avec le statut de réfugié » et de « personnes en demande d'asile ». Ceci dans l'optique de ne pas ramener continuellement la question du statut juridique, être davantage inclusif et allégé la lecture. Nous avons dès lors opté autant que possible pour la formulation de « personnes concernées. »

CHAPITRE I

MISE EN CONTEXTE

À titre de contextualisation, ce chapitre vise à définir le statut de réfugié, les différents programmes associés à son obtention au Canada et les données sociodémographiques des personnes réfugiées réinstallées au Québec au moment du projet de recherche. Il est également abordé différents éléments du contexte québécois et canadien touchant les personnes en demande d'asile et réfugiées au moment du projet de recherche³.

1.0 Définition du statut de réfugié

1.0.1 Le statut de réfugié : menaces à l'intégrité et protection étatique

Dans son sens générique, la définition de « réfugié·e » décrit toute personne ayant dû fuir son lieu de vie du fait de risques de persécutions ou de conflits armés dans le pays entraînant une menace à son intégrité [Centre d'expertise sur le bien-être et l'état de santé physique des réfugiés et des demandeurs d'asile (CERDA), 2024a]. Au niveau du droit international, le statut de réfugié est défini par l'article A1.2 de la convention de Genève de 1951 :

Article premier - A. Aux fins de la présente Convention, le terme « réfugié » s'appliquera à toute personne : (...) 2) Qui craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays ; ou qui, si elle n'a pas de nationalité et se trouve hors du pays dans lequel elle avait sa résidence habituelle, ne peut ou, en raison de ladite crainte, ne veut y retourner.

[Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (UNHCR), 2007, 2017]

Au Canada, les personnes considérées comme « réfugié·e » le sont en respectant la Convention de Genève de 1951, au sens de « personnes à protéger » qui sont à risque d'être exposées aux situations suivantes : « torture », « menaces à la vie », « traitements [...] cruels et inusités » (Gouvernement du Canada, 2024). De manière plus détaillée, ceci renvoie à plusieurs motifs de persécution

³ L'intervalle de temps de notre projet se situe entre les années 2011 et 2023. Le recrutement a débuté en 2019, en tenant compte des critères d'inclusion, un·e participant·e à notre projet pouvait au plus tôt être arrivé·e en 2012 au Canada. Le dernier entretien a eu lieu pour l'ensemble des participant·e·s en 2023.

envisageables en termes d'appartenance notamment ethniques, religieuses, nationales, sexuelles et de genre, d'opinions politiques ou sociales. Dès lors, à la différence d'autres types de migrations (p. ex. : travail, étude...), le critère de sélection pour le statut de réfugié n'est plus la situation économique, mais la nécessité de protection (CCR, 2008 ; CERDA, 2024a).

1.0.2 L'accès au statut de réfugié : programmes migratoires associés et cadre juridique

Le Canada octroie le statut de réfugié selon deux voies que sont la sélection depuis l'étranger ou la reconnaissance dans le pays d'accueil (CERDA, 2024a ; Gouvernement du Canada, 2024). Pour la première voie, on retrouve deux programmes différents. Pour le premier programme, il s'agit du programme des personnes réfugiées prises en charge par l'État, les personnes concernées sont recommandées soient par l'UNHCR, soit par un État étranger (CERDA, 2024a ; Gouvernement du Canada, 2024). Pour le deuxième programme, il s'agit du programme de parrainage privé suivant la même voie, mais cette fois-ci réalisé par des organismes privés ou rassemblement de cinq citoyen-ne-s. À leur arrivée, les personnes réinstallées bénéficient d'un statut de résident permanent associé au statut de réfugié (CERDA, 2024a).

Dans le contexte de reconnaissance dans le pays d'accueil par demande à un point d'entrée frontalier, les personnes concernées sont considérées en demande d'asile et obtiennent un droit de séjour temporaire le temps que leur dossier soit examiné par la Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada (Paquet, 2022). Dans le cadre d'une issue positive, la personne obtient le statut de réfugié et devient résident-e permanent-e. Dans le cas contraire, soit un rejet de la demande, la personne a certains recours et si tous les recours ont été épuisés, les personnes risquent la déportation vers leur pays d'origine (CCR, 2008 ; CERDA, 2024a ; Gouvernement du Canada, 2024).

Au niveau de la législation, il est à noter que les personnes en demande d'asile tout comme les personnes ayant obtenu le statut de réfugié ne peuvent visiter ou retourner dans leur pays d'origine sous peine de perdre leur statut de protection. Ce n'est qu'à l'accès à la citoyenneté, soit environ entre 3 à 5 années après l'obtention du statut de réfugié, que les personnes concernées peuvent envisager retourner en visite dans leur pays d'origine.

1.1 Portrait socio-démographique des personnes réfugiées réinstallées au Québec entre 2011 et 2016 ⁴

Au Canada, chaque année on dénombre environ 10% de personnes réfugiées parmi les nouveaux arrivants (MIDI, 2016). Cette tendance générale fluctue en fonction des situations et des crises à l'international.

Entre 2011 et 2015, parmi l'ensemble des personnes qui ont obtenu le statut de réfugié (23 604), on dénombre 53.2% personnes l'ayant obtenu sur place (dont 16.2% étaient des membres de la famille d'une personne ayant déjà eu le statut), 26.4 % étaient des personnes réfugiées prises en charge par l'État et 20.4% ont bénéficié de programmes de parrainage dans le privé (organismes communautaires, citoyens canadiens...) (MIDI, 2016). On compte légèrement plus de femmes que d'hommes dans la recension 2011-2015 et 66% de la population du groupe de personnes réfugiées a moins de 35 ans (MIDI, 2016, p. 62). En 2016, on dénombre 40 000 personnes réfugiées réinstallées au Canada (CCR, 2016), majoritairement en provenance du Moyen-Orient . Au niveau linguistique, 39,2 % des personnes déclaraient connaître le français, dont 10,4 % connaissent le français et l'anglais (MIDI, 2016).

En termes de zone géographique de réinstallation, 14 villes dans la province québécoise ont été désignées par le ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration (MIFI) à titre de ville d'accueil selon le programme de régionalisation d'accueil des personnes réfugiées (CERDA, 2022). Entre 2011 et 2015, de manière générale, la région administrative de Montréal a accueilli à peu près 55.2% des personnes ayant obtenu le statut de réfugié durant les cinq dernières années (MIDI, 2016). Il est à noter que 79,9% des réfugiés admis au Québec entre 2004 et 2013 étaient toujours dans la province en 2015 (MIDI, 2016).

⁴ Les rapports ministériels 2011-2016 du ministère de l'Immigration, de la Diversité et de l'Inclusion [MIDI, actuel ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration (MIFI)] englobent la période cible d'arrivée des personnes ayant participé à notre projet de recherche. Rappelons ici que notre projet concernait des personnes arrivées et résidant depuis entre trois à sept années au Québec. Notre projet de recherche a débuté en 2019.

1.2 Éléments contextuels durant la période du projet de recherche : entre durcissements juridiques et mobilisation autour de l'arrivée des personnes en provenance de la Syrie

Au niveau administratif, les années entourant la période de recherche sont marquées par l'allongement des délais de traitement des demandes d'asile et de processus de réunification familiale (CCR, 2017). Initialement compris à l'intérieur de 60 jours, ces délais de traitement des demandes d'asile s'allongent à près de 18 mois durant l'année 2017, une année record en termes d'arrivée. Au niveau de la réunification familiale, en dépit d'annonces faites en 2016 visant l'accélération du processus de demande, les délais en moyenne demeuraient de 32 mois (CCR, 2017). En 2012, les débuts du durcissement du cadre juridique relatifs à l'adoption de la loi C-31 ont entraîné une rigidification des procédures de traitement des demandes (p. ex. : délais...), la multiplication des situations de détentions et de séparation familiale ainsi que des procédures d'annulation pour les personnes ayant foulé le pays quitté ou usé de leur passeport d'origine (Dubois, 2017). À l'inverse, des changements en 2018 au niveau du *Citizenship Act* ont permis la diminution des délais d'accès à la citoyenneté pour les résident·e·s permanent·e·s comprenant les personnes ayant obtenu le statut de réfugié (CCR, 2018a).

La période du projet de recherche est aussi marquée par le nombre important d'arrivées à partir de 2016 de personnes réfugiées fuyant les conflits en Syrie, en Lybie et dans d'autres régions du monde (Désilets et Goudet, 2019). À ceci s'ajoute l'arrivée des personnes en demande d'asile en direction du Canada au dépend des États-Unis du fait de nouvelles forces au pouvoir et directives politiques américaines davantage restrictives et hostiles à l'endroit des personnes concernées (Désilets et Goudet, 2019 ; Paquet, 2022 ; CCR, 2018b). L'année 2017 à titre d'année record en termes de nombres de personnes arrivées avec le statut de réfugié ou en demande d'asile a entraîné certains bouleversements au niveau sociétal et institutionnel au Québec. Cette arrivée s'est accompagnée d'un engouement national, médiatique et de remaniements dans l'offre de services afin de mieux répondre aux besoins des personnes concernées. De nombreuses initiatives citoyennes et communautaires ont vu le jour afin de soutenir les personnes concernées dans leur effort de réinstallation (p. ex. : accueil à l'aéroport, programmes de collectes et de dons, initiatives communautaires et de quartiers) (Désilets et Goudet, 2019 ; Paquet, 2022). La question de l'immigration et de la réinstallation des personnes concernées a pu occuper une place importante dans la sphère publique et médiatique. Ceci était en complémentarité au niveau provincial avec les

élections de 2012 puis celles de 2018 ayant davantage mis sur le devant de la scène le thème de l'immigration au sein des débats politiques publics, non sans polarisation à cet endroit (Xhardez et Paquet, 2021).

1.3 Conclusion du chapitre I

À travers ce chapitre, nous souhaitons présenter des éléments de définitions, de données sociodémographiques et d'éléments contextuels afin de mieux comprendre le contexte de notre projet de recherche et de faciliter la lecture des chapitres suivants. Nous avons abordé premièrement les dimensions juridiques du statut de réfugié en rappelant la notion fondamentale de menace à l'intégrité, de protection et les règles politiques et juridiques encadrant ce statut. Par la suite, nous avons présenté de manière générale quelques données sociodémographiques sur les personnes concernées nouvellement réinstallées au Canada et au Québec au moment de notre projet. Nous avons également rapporté certains éléments du contexte politique, juridique et migratoire au moment de notre projet nous renseignant également dans quel contexte sociétal pouvait s'inscrire la trajectoire de réinstallation des personnes concernées à ce moment. Dans le prochain chapitre, nous nous intéressons cette fois-ci à l'expérience des personnes concernées au niveau psychosocial.

CHAPITRE II

ÉTAT DES CONNAISSANCES

Dans ce chapitre, nous abordons l'état de la connaissance sur le bien-être des personnes en demande d'asile ou ayant le statut de réfugié tout au long du parcours migratoire et de réinstallation. Au regard de nos objectifs de recherche, nous nous attardons plus particulièrement sur le lien entre bien-être et territoire (pays d'origine, espaces de transit, territoire d'accueil). Il s'agit ici de présenter à la fois les défis et les facteurs facilitants rencontrés par les personnes concernées au contact des différents espaces vécus et leur retombée en termes de santé mentale et de besoins psychosociaux. Dans ce chapitre, nous nous basons sur la définition du bien-être formulée dans le guide *Intervenir auprès des personnes réfugiées : une pratique sensible aux traumatismes* produit par le CERDA (2022). Cette même définition s'appuie sur les conceptualisations du bien-être formulées par Papazian-Zohrabian *et al.* (2018) et Morrison *et al.* (2009). Dans le contexte de vie des personnes concernées, le bien-être est compris comme un phénomène multimodal intégrant les dimensions adaptatives, interpersonnelles et de prédominance des facteurs de protection sur les facteurs de risque :

« Le bien-être fait référence au plaisir, au bonheur vécu et aux capacités d'adaptation de l'individu. Ces capacités peuvent être liées à un sentiment de contrôle sur sa vie et aux relations interpersonnelles positives qu'il entretient avec les gens qui l'entourent ainsi qu'à sa santé mentale (Papazian-Zohrabian *et al.*, 2018). Cette définition dit que le bien-être et la santé sont des concepts interactifs : la santé influence le bien-être général, mais le bien-être affecte également la santé future (Papazian-Zohrabian *et al.*, 2018). D'autres auteur.es considèrent le bien-être non pas comme l'absence de psychopathologie, mais plutôt comme le résultat de la prévalence des facteurs de protection sur les facteurs de risque (Morrison *et al.*, 2009). » (CERDA, 2022, p. 12)

Dans ce chapitre, nous aborderons premièrement le contexte pré- et périmigratoire à travers les impacts du déplacement forcé et de l'expérience de transit sur le bien-être des personnes concernées. Les études révèlent une expérience marquée notamment par l'insécurité, l'attente et l'incertitude. Ensuite, nous évoquerons la phase de réinstallation désignant la première année de vie dans le pays d'accueil. Cette année, faite de stress et d'adaptation à une société nouvelle est capitale au niveau du bien-être des personnes concernées. Pour finir, nous nous intéresserons à l'expérience post-migratoire plus à long terme, soit les années subséquentes à la première année de réinstallation. Si

cette période de temps est moins abordée dans la littérature, plusieurs études soulignent pour autant l'importance de cette période sur l'expérience et le bien-être des personnes concernées dans le temps (Bogic *et al.*, 2015 ; Silove et Ekblad, 2002). Il sera question ici de besoins affectifs émergents, de défis ou encore de stratégies au quotidien déployées par les personnes concernées contribuant à leur installation et à leur bien-être dans le temps.

2.1 Espaces « non-habitables » : déplacements forcés et incertitude

2.1.1 Le territoire d'origine à titre d'espace inhabitable : insécurité et exil

Tel que nommé auparavant, le parcours des personnes réfugiées est marqué par l'exposition à la violence et l'atteinte à son intégrité dans le pays d'origine. Face à des contextes de conflits armés, politiques, ethniques ou encore religieux, les personnes concernées se retrouvent à risque d'être persécutées et se voient contraintes de fuir leur espace quotidien de vie. L'expérience est celles de pertes multiples, humaines, matérielles ou symboliques pouvant grandement affecter leur bien-être (CERDA, 2022). Ces expériences prémigratoires, marquées par l'exposition à des événements potentiellement traumatiques, peuvent venir impacter le sentiment d'intégrité et le lien de confiance interpersonnelle envers autrui et le monde (CERDA, 2022). Plusieurs études ont documenté l'impact de ces vécus prémigratoires plusieurs années après sur la santé mentale et le bien-être des personnes concernées, notamment en termes de dépression et de symptômes post-traumatiques (Bäärnhielm *et al.*, 2017 ; Kirmayer *et al.*, 2011).

2.1.2 Espaces de transit : instabilité et attente

Le parcours périgratoire ou espace de transit fait référence au parcours entre le départ du pays d'origine et le pays d'accueil. Si ce parcours est souvent unique à chaque expérience migratoire, la littérature souligne que c'est une période marquée par l'instabilité (p. ex. : déplacements), la précarité (p. ex. : alimentaire, matérielles et financières, accès aux soins) et l'insécurité (p. ex. : discrimination, violence) (Bartholomew *et al.*, 2015 ; CERDA, 2022). Les études soulignent également que ces lieux de transit (p. ex. : déplacement dans le pays d'origine, territoires frontaliers, camps de réfugiés) initialement imaginés comme des lieux d'habitation provisoires par les personnes concernées peuvent devenir des lieux d'installation à moyen et long terme (Bredeloup, 2013). Face à la pérennisation des conflits dans le pays d'origine, au temps associé aux procédures administratives relatives au statut de réfugié ou au droit de pouvoir transiter vers d'autres territoires,

ces espaces deviennent des lieux de vie mêlant attente et incertitude dans le temps (Saillant, 2007). L'impossibilité de pouvoir se projeter, le désespoir associé et le sentiment d'insécurité en lien avec les expériences de discrimination et d'ostracisation ont des impacts négatifs sur le bien-être psychologique des personnes concernées (Bredeloup, 2013 ; CERDA, 2022). Pour autant, plusieurs études documentent la résilience des personnes concernées à s'adapter à ces conditions de vie et d'attente (Bredeloup, 2013). Les lieux de transit et les camps de réfugiés, compris comme des « hors-lieux » fondés par les politiques de gouvernance, sont progressivement investis et aménagés par celles et ceux qui y résident, témoignant de pratiques d'appropriation de l'espace toujours à l'œuvre en dépit des conditions de vie et d'attente :

Si ces "hors-lieux" sont des espaces de parias, nombre d'entre eux s'inscrivent dans la durée et se transforment au fil du temps : la vie s'y renouvelle, s'y attache, et l'emporte le plus souvent sur la mort ou le dépérissement. (Agier et Lecadet, 2014, p. 422)

2.1.3 Démarches d'obtention du statut de réfugié : espoir et répétition traumatique

Les démarches d'obtention du statut de réfugié et de demande d'asile, qu'elles soient réalisées dans un territoire de transit ou dans le pays d'accueil ont un impact significatif sur le bien-être des personnes concernées (Kiat *et al.*, 2017). Constituant à la fois une source d'espoir relatif à l'amélioration des conditions de vie, de sécurité et d'avenir, les démarches de demande du statut de réfugié occasionnent un important stress pour les personnes concernées en termes d'exigences et d'incertitude (Nickerson *et al.*, 2023 ; Robinson, 2017). De plus, les personnes en demande d'asile font l'expérience de droits limités au contact des territoires de transit et d'accueil en termes d'accès aux services, d'accès à l'emploi et d'aides matérielles peuvent constituer des facteurs de risque au niveau du bien-être (Hynie, 2018 ; Kiat *et al.*, 2017). Ces limitations en termes de droit et de services agissent à titre de contexte vulnérabilisant, accentuant les situations de précarité, de marginalisation et le stress associé (Darling, 2011).

En dehors de ces déterminants socioéconomiques et des limitations des droits, plusieurs travaux se sont intéressés à l'impact psychologique de la nature même de la procédure de demande d'asile. Organisée autour de la notion de *preuve* à apporter pour justifier de la demande, plusieurs études soulignent le caractère confrontant voire de répétition traumatique pour les personnes concernées (Guerrero et Malhou, 2010 ; Hervieu, 2017 ; Pestre, 2019). En effet, il est question d'apporter la

preuve de ce qui a été vécu, souvent marqué d'événements douloureux et tragiques pour pouvoir espérer atteindre la protection étatique de la société hôte et ainsi pouvoir y résider. Dès lors, le récit comme le corps des personnes concernées deviennent de potentielles preuves mobilisables de ce qui a été vécu. Dans son ouvrage *La vie psychique des réfugiés*, Pestre (2019, p. 6) décrit comment le corps devient un objet double tel le « *pharmakon* », il incarne le poison et le remède. Il est à la fois lieu des expériences traumatiques passées conservées, de l'exil, de la douleur, mais également un moyen pour prouver ce qui a été vécu durant les démarches d'obtention du statut de réfugié. On voit ici comment la nature même des procédures impacte le bien-être et la vie psychique des personnes concernées à même le corps (Guerrero et Malhou, 2010 ; Hervieu, 2017 ; Pestre, 2019).

De ces vécus pré et péri-migratoires, la littérature souligne aussi l'importance fondamentale des expériences post-migratoires pour comprendre le bien-être des personnes concernées notamment durant la première année de réinstallation (Agić *et al.*, 2019 ; Hynie, 2018). En effet, une partie des études nomme l'emphasis mise sur les vécus pré et péri-migratoires en termes d'expériences traumatiques et de symptômes associés, négligeant parfois l'impact des expériences post-migratoires et le rôle des sociétés hôtes dans le bien-être de ces populations (Li *et al.*, 2016). L'arrivée dans le pays d'accueil et la première année qui suit l'arrivée, marquées par l'adaptation à une nouvelle société, sont déterminantes en termes de contextes vulnérabilisant ou à l'inverse facilitant la réinstallation (Grisales *et al.*, 2016).

2.2 Espaces de réinstallation : urgences matérielles et adaptation à la société d'accueil

2.2.1 Besoins premiers et démarches de réinstallation : notion de stress administratif

L'arrivée et la première année de réinstallation sont marquées par de nombreuses démarches administratives pour les personnes concernées. On retrouve, entre autres, l'inscription et l'accès aux services généraux et de santé (Arsenault, 2021 ; Grisales *et al.*, 2016), l'accès à un emploi (Blain *et al.*, 2018), l'accès à un logement (Rose et Charette, 2011), les démarches de réunification familiale (Arsenault, 2003) et l'apprentissage de la langue officielle du pays d'accueil (Grisales *et al.*, 2016). Au Québec, que soit au niveau étatique par les organismes communautaires ou par les parrains privés, des services et un soutien sont offerts aux personnes concernées dans ces démarches administratives durant la première année (CERDA, 2024a ; Gouvernement du Québec, 2024 ; Saillant, 2007). Pour autant, les personnes concernées peuvent vivre au contact de ces

institutions nouvelles, certains défis en termes de langue, de connaissances et être à risque de vivre de la discrimination (Mangrio et Sjögren Forss, 2017). Ainsi le bien-être des personnes concernées peut être affecté par l'urgence de répondre à des besoins matériels et premiers et le stress de naviguer dans un nouveau système administratif. Néanmoins, il est important de souligner que l'arrivée, ici comprise comme l'accès au statut de réfugié·e et l'atteinte d'une certaine protection, peut contribuer à un sentiment de soulagement, de bien-être et de sécurité en dépit de toutes les autres démarches de réinstallation à réaliser (Nickerson *et al.*, 2023).

En lien étroit avec notre objet d'étude, le logement occupe une place centrale dans les besoins matériels fondamentaux et facteurs associés au bien-être durant la réinstallation (Kissoon, 2006). En effet, le logement peut constituer un lieu de sécurité, de repos, d'autonomie et de sociabilisation (Kissoon, 2006). Malgré l'existence de services dédiés à l'accueil et au soutien des personnes concernées à leur arrivée, plusieurs études montrent que les procédures d'accès au logement posent plus de défis et de stress à cette partie de la population comparativement aux autres catégories de nouveaux·elles arrivant·es (Rose et Charette, 2011 ; Yu *et al.*, 2007). Le coût des loyers, l'urgence de trouver un logement, la nature des démarches ou encore le manque d'informations concernant les droits associés font que cette partie de la population peut être exposée à des conditions plus difficiles de logement que la population générale (Aldiabat *et al.*, 2021 ; Hynie, 2018). En ce sens, les personnes concernées sont plus à risque de vivre de l'insatisfaction concernant la sphère du logement, que ce soit au niveau de la qualité matérielle et de l'insalubrité des logements occupés, ou encore par l'absence parfois de choix du quartier de résidence (Rose et Charrette, 2011).

2.2.2 Espace de réinstallation et adaptation culturelle

De cette adaptation à un système administratif, la première année est aussi marquée par la rencontre de nouveaux codes culturels et normes sociétales, et souvent avec peu de représentations à ce niveau pour les personnes concernées avant leur arrivée (Grisales *et al.*, 2016). Il est question ici parfois de choc culturel et de phénomènes acculturatifs non pas sans conséquences sur le bien-être immédiat (Grisales *et al.*, 2016 ; Hynie, 2018 ; Kirmayer *et al.*, 2011 ; Papadopoulos *et al.*, 2004). Au sein de l'espace social, les personnes concernées, par leurs déterminants et leur vécu, peuvent être à risque de vivre de la discrimination, de l'ostracisation et une certaine insécurité culturelle pouvant affecter le sentiment d'intégrité. L'adaptation à une société nouvelle, notamment en

contexte de migration forcée, peut s'accompagner d'importantes pertes et de remaniements identitaires (p. ex. : pertes des coutumes sociales, dissimulation de signes culturels identificatoires) (Siziba, 2016 ; Tcholakova, 2020 ; Trosseille *et al.*, 2022). À l'inverse, le maintien de certaines pratiques culturelles et religieuses contribue à nourrir espoir, intégrité et bien-être chez les personnes concernées (Kohli *et al.*, 2010 ; Lønning et Kohli, 2022 ; Posselt *et al.*, 2019). Il est à noter que si ces pratiques soutiennent le bien-être, elles peuvent aussi, tel que nommé auparavant, augmenter le risque de discrimination perçue et vécue dans l'espace social (Bender *et al.*, 2022). La rencontre avec de nouvelles normes et valeurs sociétales peut aussi être nommée positivement par les personnes concernées. Les dimensions de sécurité ou de liberté au sein de la société hôte peuvent contraster avec les expériences antérieures vécues et contribuer au bien-être à l'arrivée (Papadopoulos *et al.*, 2004).

2.2.3 Espaces de réinstallation et dimensions interpersonnelles : entre séparations et liens

La première année est une année aussi marquée par la distance avec ses proches et la séparation familiale pour de nombreuses personnes réfugiées arrivées seules. À ce titre cette séparation avec les proches, les inquiétudes relatives à leur bien-être et l'attente associée à la réunification familiale constituent d'importants facteurs de stress (Bogic *et al.*, 2015 ; Hynie, 2018 ; Nickerson *et al.*, 2023 ; Rosbrook et Schweitzer, 2010). De plus, la perte de son réseau de soutien social initial et l'absence de liens proches dans l'immédiat peuvent être d'importantes sources d'isolement social à l'arrivée et dans la première année (Chen *et al.*, 2017 ; Hynie, 2018). Au contact d'une société nouvelle et de ses institutions, plusieurs études soulignent au sein des familles des tensions intergénérationnelles ou encore des changements de rôle au sein du système familial (p. ex. : aide à l'intégration des parents par les enfants, dette intergénérationnelle, représentations de la parentalité) (Clavel *et al.*, 2023 ; Laaroussi, 2013). Pour autant, la littérature souligne le caractère protecteur de la famille et des liens avec les proches en termes de bien-être et de facteurs facilitant le processus de réinstallation (Laaroussi, 2013). De plus, le soutien de la communauté d'origine ou encore les réseaux informels de connaissances réinstallées dans le pays d'accueil constituent un support essentiel pour les personnes concernées durant le processus de réinstallation (Hanley *et al.*, 2018). La création de liens et la recherche de soutien auprès de la diaspora et de compatriotes demeurent néanmoins un phénomène hétérogène et singulier, au regard de trajectoires et

d'expériences passées individuelles pouvant entraîner défiance et prise de distance à l'endroit des membres de la communauté d'origine (Saillant, 2007).

Tel que vu dans ces deux premières sections, une grande partie des études s'est consacrée aux facteurs prémigratoires et aux facteurs post-migratoires principalement dans la première à deuxième année après l'arrivée. Ceci semble justifié par l'exigence des démarches de réinstallation, les défis rencontrés et en réponse la nature des services associés ciblant principalement la première année suivant l'arrivée. Pour autant une partie des études souligne également l'importance des années subséquentes à la réinstallation pour comprendre les trajectoires des personnes concernées ainsi que leur bien-être dans le temps (Bogic *et al.*, 2015 ; Silove et Ekblad, 2002). En effet, la place occupée par les démarches de réinstallation, l'expérience d'appropriation d'une nouvelle société et la mobilisation que cela nécessite au quotidien dans la première année peuvent faire que d'autres dimensions plus subjectives et affectives de la vie psychique sont moins en avant plan et peuvent émerger dans les années ultérieures (p. ex. : deuil, mise en sens de l'expérience migratoire).

2.3 Espaces de vie à long terme : installation dans le temps et dynamiques affectives

2.3.1 Espace vécu à long terme : mieux comprendre le bien-être dans les années subséquentes

Au sein de la littérature, quelques études portent sur le bien-être des personnes concernées selon une perspective plus à long terme dépassant la première année de réinstallation (Bogic *et al.*, 2015 ; Li *et al.*, 2016 ; Vaage *et al.*, 2010). De manière générale, les études soulignent une stabilisation voire une amélioration de l'état de santé mentale dans le temps. Ces études font état de la résilience des personnes concernées et de la présence de certains facteurs de protection ou déterminants de vie associés (p. ex. : accès à l'emploi, réunification familiale). Pour autant les tendances observées demeurent hétérogènes, faisant du bien-être des personnes concernées dans le temps un phénomène d'étude complexe. Les personnes concernées sont néanmoins plus à risque de développer des problématiques de santé mentale dans les années qui suivent la réinstallation, et ceci en comparaison avec les autres catégories immigrantes (Grisales *et al.*, 2016). L'étude pancanadienne de Robert et Gilkinson (2012) souligne l'émergence à long terme de difficultés émotionnelles dans les années suivant la réinstallation variant selon certains déterminants sociodémographiques (p. ex. : genre, région), mais aussi selon le niveau de satisfaction attribué au processus de réinstallation dans la société hôte. Ainsi, les études s'accordent sur l'importance de documenter l'expérience des

personnes concernées dans les années subséquentes à la première année jugées aussi déterminantes en termes de bien-être (Vaage *et al.*, 2010). Selon, Li et al. (2016), si les études à long terme mettent en évidence des relations entre le bien-être et certains déterminants sociaux (p. ex. : accès à l'emploi), les mécanismes sous-jacents de ces relations demeurent peu connus et leur étude un effort de recherche à poursuivre.

2.3.2 Espace local : espaces d'appropriation et pratiques quotidiennes

L'étude du parcours d'installation des personnes concernées dans le temps est aussi celle de leur expérience au contact du territoire d'accueil. Par locale, il est question de l'expérience immédiate et quotidienne des personnes concernées, notamment en termes d'appropriation, de pratiques des espaces immédiats, environnants et quotidiens. Cathrine Brun (2001) dans une étude sur l'expérience des personnes déplacées au Sri Lanka souligne l'importance de penser une étude « reterritorisée et reterritorisante » en contexte de migrations forcées. Être en demande d'asile ou avoir le statut de réfugié n'écarte pas pour autant dans l'expérience quotidienne de composer avec les lieux du territoire d'accueil, et pour certains de devenir des lieux potentiels d'inscription et d'investissement (Saillant et Truchon, 2008). De plus, les thèmes d'étude tels que l'accès aux services ou l'emploi sont souvent privilégiés au détriment de l'expérience d'autres dimensions et espaces quotidiens (p. ex. : maison, quartier, habitudes de vie) pourtant intimement liée à la question du bien-être au contact de la société hôte (Naghavi, 2011). Plusieurs études basées sur l'expérience même des personnes concernées révèlent l'importance de pratiques quotidiennes : les gestes d'habitudes (Boer, 2015b ; Kohli *et al.*, 2010 ; Weidinger *et al.*, 2021) ou l'investissement des lieux de vie (Gram-Hanssen et Bech-Danielsen, 2012 ; Van Liempt et Miellet, 2021), deviennent des actions structurantes et soutenantes du vécu. Les études révèlent des pratiques complexes, dynamiques dans le temps et hybrides jumelant identité d'origine et celle du pays d'accueil (Lewis, 2010). Les travaux et la pensée de Caloz-Tschopp (2013) autour de l'expérience des communautés chilienne exilées mettent en évidence des pratiques prises dans une dialectique entre « exil et des-exil »⁵, entre « destruction-crédation, domination-émancipation,

⁵Cette formulation d'« exil, des-exil » a été employée pour le titre de cette thèse. Elle traduit selon nous la dynamique, l'ambivalence et la dialectique qui composent ces vécus de déplacement forcé et de réinstallation, à l'étude dans ce projet de recherche. À ce titre, Caloz-Tschopp (2013, p. 124) ajoute que pour les personnes concernées : « plusieurs lignes conflictuelles ont dû faire l'objet d'un travail psychique: le conflit entre activité et passivité; le conflit entre l'interne et l'externe (introjection/projection) ainsi que le conflit majeur lié à la temporalité, entre le temps gelé du

soumission-autonomie [...] à l'œuvre dans l'histoire et le présent. »). Ces pratiques à l'étude révèlent des moments de « résistances, luttes, créations d'alternatives au quotidien, dans la durée » associés (Caloz-Tschopp, 2013, p. 83) à l'appropriation et à l'inscription individuelle et collective dans le territoire.

2.3.3 Espaces subjectifs et notion de « maison » : besoins et dimensions affectives à long terme aux contacts des lieux

Une fois la réinstallation passée et l'accès à une certaine sécurité matérielle, en dépit des défis quotidiens cités auparavant, des besoins affectifs et psychosociaux émergent au contact des territoires d'origine et d'accueil (Kissoon, 2006 ; Ray, 2002). Le temps qui passe et la perspective d'un non-retour laissent entrevoir une mise en sens et un investissement subjectif des lieux vécus (Gram-Hanssen et Bech-Danielsen, 2012 ; Monova, 2002). Plusieurs études se sont intéressées à comprendre le bien-être des personnes concernées non plus uniquement à travers des déterminants socioéconomiques ou à travers le concept d'intégration à une société, mais davantage dans une perspective d'appropriation et d'attachement aux différents espaces vécus au sein de la société d'accueil (Ahmed *et al.*, 2020 ; Boer, 2015b ; Dam et Eyles, 2012 ; Fadlalla, 2011 ; Kissoon, 2006 ; Rosbrook et Schweitzer, 2010 ; Soy, 2022). Pris entre exil, nostalgie des lieux quittés et lien au territoire d'accueil, l'attachement et la mise en sens des lieux deviennent un objet d'étude permettant de comprendre l'expérience subjective à long terme et les facteurs contribuant au bien-être des personnes concernées à ce niveau. Il s'agit d' « étudier comment le sens d'habiter peut faciliter ou entraver l'adaptation des exilés et des réfugiés sur une longue période de temps »⁶ (Habib, 1996, p. 96) [Notre traduction]. À titre d'exemple, Serfaty-Garzon (2003) souligne que dans l'exil, l'attachement aux lieux perdure entre deuil du passé et volonté pour l'avenir, un travail de reconstruction matériel et symbolique qui prend corps dans la durée et le temps, un travail qui ne peut être pensé dans l'immédiat :

Que l'on pense aux exilés qui rebâtissent leur chez-soi, alors même que s'accomplit et parfois se poursuit longtemps le deuil de la maison abandonnée, travaillant leur habitation par étapes, d'abord dans un quartier modeste et à l'étroit avec l'objectif

passé et le temps incertain de l'avenir. La situation d'exil a mis en relief ces conflits qui, dans le cadre normal de la société d'origine existent aussi, mais prennent une dimension plus facile à digérer, à élaborer. »

⁶ “to study how the meaning of home can facilitate or impair the adaptation of exiles and refugees over a long period of time” (Habib, 1996, p. 96)

d'aller ailleurs, dans un autre quartier, dans un espace plus ample, pour trouver l'aise et l'aisance. » (p. 242)

Dès lors, plusieurs études qualitatives vont s'intéresser à la notion d'attachement à long terme à l'espace. On y retrouve souvent les concepts de « maison », d'« habiter⁷ » ou de « chez-soi » pour étudier l'expérience spatiale et les dimensions associées soutenant le bien-être des personnes concernées dans le temps. Derrière la maison ou le sens du chez-soi, ce sont aussi des besoins et dimensions du bien-être qui sont explorés : la préservation du lien interpersonnel et transgénérationnel, l'intimité, la sécurité, le repos, l'identité ou encore l'espoir (Arvanitis et Yelland, 2021 ; Boer, 2015a ; Dam et Eyles, 2012 ; Fadlalla, 2011 ; Gram-Hanssen et Bech-Danielsen, 2012 ; Rosbrook et Schweitzer, 2010 ; Serfaty-Garzon, 2003 ; Simich *et al.*, 2010 ; Van Liempt et Staring, 2021). Pour autant, les études soulignent aussi le caractère complexe et dynamique dans le temps de ces investissements affectifs spatiaux, mêlant recherche dans le temps et cheminement émotionnel (Dam et Eyles, 2012 ; Perez Murcia, 2019). Dès lors, comprendre le bien-être dans le temps des personnes concernées après la réinstallation, nécessite l'étude et la documentation de ces vécus subjectifs et expérientiels, ceci au contact des différents espaces vécus, à même l'expérience des personnes concernées.

2.4 Conclusion du chapitre II

Ce chapitre présentait un portrait non exhaustif de l'état de connaissances sur le bien-être des personnes concernées durant les différentes étapes du parcours. Si les facteurs prémigratoires et périmigratoires sont d'une importance capitale dans le bien-être à l'arrivée, les études mettent en lumière l'importance des facteurs post-migratoires dans l'appropriation du territoire d'accueil et le bien-être à long terme. Derrière les déterminants socioéconomiques, il est aussi question d'expériences quotidiennes, locales et affectives soutenant ou non une certaine forme de bien-être dans le temps. Dans le prochain chapitre, nous présentons notre cadre conceptuel nous ayant permis de penser au niveau théorique ces dimensions d'espace vécu, d'espace affectif et de pratiques spatiales au sein de notre projet.

⁷ Dans la littérature anglosaxonne, de nombreuses études vont avoir recours au concept et terme de *home*. Dans ce manuscrit, il sera traduit par le terme d'*habiter*, équivalent communément retrouvé et utilisé dans la littérature francophone.

CHAPITRE III

CADRE CONCEPTUEL

Dans ce chapitre, nous présentons notre cadre conceptuel bâti autour de la phénoménologie existentielle. Parmi les nombreux thèmes d'études de la phénoménologie existentielle, une série de travaux et d'écrits se consacrent à documenter quelle est notre expérience de l'espace à titre de monde vécu, et comment on l'habite. S'articulant autour de l'idée que nous ne cessons jamais d'habiter le monde, la phénoménologie existentielle nous permet potentiellement de penser l'expérience d'habiter dans des contextes marqués par le déplacement et l'exil.

Dans cette partie nous définirons les concepts de base de cette approche et notamment ceux de la relation à l'espace et celle d'habiter. Afin d'accompagner la lecture, nommons ici la difficulté voire le piège d'enfermer ce concept d'habiter dans une définition unique. Il s'agira davantage dans ce chapitre de faire un survol de plusieurs thèmes retrouvés en phénoménologie existentielle autour de ces concepts. Ces thèmes constituent des pistes conceptuelles d'exploration et d'analyse pour notre projet. Nommons également au regard du contexte de notre projet, la nécessité de s'ancrer conceptuellement à la fois dans une phénoménologie dite classique⁸ et un courant plus contemporain et critique en phénoménologie (Guenther, 2020, 2021 ; Rathe, 2022). Cette phénoménologie critique intègre à la fois les concepts classiques de la phénoménologie ainsi qu'un regard sur les dimensions sociales, historiques et politiques façonnant les phénomènes à l'étude (Ahmed, 2000, 2022 ; Giroux, 2019 ; Guenther, 2020 ; Rathe, 2022 ; Valletly, 2018). En d'autres mots, la phénoménologie critique invite de manière réflexive à repenser ses concepteurs fondateurs à la lumière des contextes sociaux :

[...] a "critical phenomenology", a rigorous mode of philosophical inquiry that abandons the meta-level of "pure" subjective description advocated by Husserl, and

⁸ Ce terme de *phénoménologie existentielle classique* renvoie aux auteur·e·s et textes fondateurs de la phénoménologie. À titre d'exemple, nous entendons par classique les travaux d'Husserl, de Merleau-Ponty, d'Heidegger, ou encore ceux de Bachelard, principalement situés entre le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle. Ces travaux ont posé les bases conceptuelles de cette discipline tel que nous le développerons dans ce chapitre. Le terme de *phénoménologie existentielle classique* nous permet une démarcation avec un autre courant en phénoménologie bien plus récent dit *critique* ou de *phénoménologie critique* (Guenther, 2020, 2021).

directly addresses the social, political, psychological, economic and cultural dimensions constitutive of the phenomena studied⁹. (Weiss, 2017, p. 233)

Concernant le plan de ce chapitre, nous commencerons par décrire certaines bases de l'approche phénoménologique en revenant sur les notions de sujet, de vécu et de suspension du jugement comme point de départ de la construction du savoir. En contexte de déplacement forcé, la phénoménologie permet de soutenir un espace d'expression pour les personnes concernées. Dans ce travail de suspension du jugement, la phénoménologie critique révèle le poids des représentations sociales, à l'œuvre aussi en recherche. Par la suite, nous aborderons la question plus spécifique de la relation que nous entretenons à l'espace. En pensant l'expérience spatiale à titre de relation du sujet à son monde, nous verrons comment cette approche la conceptualise et l'étudie selon plusieurs modalités relationnelles. Dans la relation spatiale en contexte de déplacement forcé, la phénoménologie devient une avenue de recherche dans ce qui peut faire lien à l'espace et aux lieux à travers l'exil. Pour conclure, nous évoquerons la place du faire et de l'action dans les études phénoménologiques sur l'espace et l'habiter. Être à l'espace sera compris aussi comme une pratique de l'espace engageant corporéité et gestes du quotidien. Certains travaux critiques seront abordés comme piste réflexive et de recherche concernant les limites du corps et de l'agir au contact de la société.

3.1 Habiter le vécu : phénoménologie et épistémologie du sujet

3.1.1 Notion de sujet et suspension du jugement

La phénoménologie est définie comme l'étude scientifique d'un phénomène tel qu'il apparaît, survient et se donne à la conscience (Husserl, 1901). En s'appuyant sur la position du sujet et en décrivant son expérience vécue, cette approche initialement philosophique analyse et conceptualise l'expérience que nous faisons de plusieurs phénomènes, notre rapport au temps, à l'espace, au corps, autant de thèmes qui composent notre vécu. Dans une étude phénoménologique, le sujet constitue l'« unité » de sens (Ribau *et al.*, 2005, p. 22). En rupture avec d'autres traditions philosophiques, l'objectivité du savoir est ici comprise par un retour au « sujet » et à son expérience. En d'autres

⁹ « [...] une "phénoménologie critique", un mode d'enquête philosophique rigoureux qui abandonne le méta-niveau de la description subjective "pure" prônée par Husserl, et aborde directement les dimensions sociales, politiques, psychologiques, économiques et culturelles constitutives des phénomènes étudiés. » (Weiss, 2017, p. 233) [Notre traduction]

mots, comprendre un phénomène passe par l'analyse de notre participation à ce phénomène, notre manière d'être en relation avec lui, mais aussi celle par laquelle il se donne à nous. La phénoménologie s'inscrit ainsi dans une rupture épistémologique avec l'idée que la connaissance passe par une mise à distance opérée par le sujet à l'égard de son objet. Merleau-Ponty (1964) dans son ouvrage *L'œil et l'esprit* décrit cette rupture épistémologique amenée par la phénoménologie, en montrant comment le retour à l'expérience vécue instaure un nouveau lieu de construction du savoir :

La science manipule les choses et renonce à les habiter. Elle s'en donne des modèles internes et, opérant sur ces indices ou variables les transformations permises par leur définition, ne se confronte que de loin en loin avec le monde actuel. Elle est, elle a toujours été, cette pensée admirablement active, ingénieuse, désinvolte, ce parti pris de traiter tout être comme « objet en général », c'est-à-dire à la fois comme s'il ne nous était rien et se trouvait cependant prédestiné à nos artifices. (p. 09)

Pour comprendre comment un phénomène se donne à la conscience, il faut selon la phénoménologie avant tout le décrire. Ceci ouvre la voie à une certaine redécouverte de celui-ci par son expérience immédiate et sans détour. Dans cet exercice, la phénoménologie souligne l'importance de s'écarter des représentations et des jugements que nous adressons aux choses pour revenir à la manière dont elles se donnent à nous (Graumann, 1989 ; Husserl, 1901). Pour ce faire, l'approche phénoménologique invite à un travail primordial de mise à distance de nos représentations (p. ex. : jugements, croyances, savoirs préétablis). Pour décrire l'expérience vécue et ainsi tenter de la comprendre, il s'agit d'adopter un « regard désintéressé », une posture qui ne sait pas à l'avance ce qu'elle observe (Dastur, 2011, p. 02). On parle ici de suspension ou d'*épochè*¹⁰ (mise entre parenthèses, mise hors-circuit) (Dastur, 2011). Afin de rendre plus concrets ces concepts d'expérience vécue et de suspension, un passage de *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty où il nous parle de la perception d'un objet, nous semble bien illustrer notre propos :

Si au contraire nous admettons que toutes ces « projections », toutes ces « associations », tous ces « transferts » sont fondés sur quelque caractère intrinsèque de l'objet, le « monde humain » cesse d'être une métaphore pour redevenir ce qu'il est

¹⁰ La notion de suspension ou *épochè* est abordée ici au niveau conceptuel. Soit l'idée ici que la construction du savoir en phénoménologie opère par un détachement premier de nos représentations d'un phénomène. Dans sa réalité concrète, l'*épochè* révèle de pratiques et de techniques diverses dans la littérature, dont nous détaillerons dans le chapitre IV : MÉTHODE, les pratiques qui ont été employées dans ce projet de recherche.

en effet, le milieu et comme la patrie de nos pensées. Le sujet percevant cesse d'être un sujet pensant « acosmique » et l'action, le sentiment, la volonté restent à explorer comme des manières originales de poser un objet, puisqu' « un objet apparaît attrayant ou repoussant, avant d'apparaître noir ou bleu, circulaire ou carré ». (Merleau-Ponty, 1976, p. 53)

Dans cet exemple, nous comprenons ici comment nous sommes impliqués directement dans le phénomène étudié, ici celui de la perception. La perception est une expérience vécue qui révèle le sujet qui perçoit. Nous voyons aussi que notre perception d'un objet n'est pas premièrement donnée par la représentation acquise de ce dernier (forme, couleur). La manière première qu'a, l'objet de se donner à nous via sa perception, est ici celle de l'attrait (ou non) : elle est donc davantage affective et à distance d'un savoir préétabli.

En repensant la place du sujet et en s'attardant à décrire l'expérience telle qu'elle se donne à vivre, la phénoménologie pense l'élaboration du savoir au contact et par le vécu. Employée dans plusieurs études portant sur le parcours migratoire, à titre de méthode descriptive de l'expérience et de sa mise en sens, elle favorise un espace d'expression pour les personnes concernées. Ceci ouvre pour elles, la possibilité d'une reconnaissance, mais pose aussi la question de la possibilité d'être pleinement sujet et la place des représentations sociales en contexte de migration forcée.

3.1.2 Expérience de déplacement forcé et éléments réflexifs autour de la notion de sujet

Dans les études en contexte de déplacement forcé, le recours à l'approche phénoménologique est avancé comme permettant de développer des connaissances basées sur l'expérience même des personnes concernées¹¹ (Dumontier, 2017 ; Nuselovici, 2013a ; Rosbrook et Schweitzer, 2010). En d'autres mots, il s'agit de redonner une place de sujet aux personnes dans leur expérience et dans les connaissances qui s'y rapportent. Dans ses travaux sur le déplacement forcé, Valletly (2018) souligne comment l'expérience des personnes réfugiées a été ignorée initialement par la phénoménologie. Pour autant par recours à la parole du sujet et à la description de son expérience,

¹¹ Il est à noter que le recours au récit de vie et au témoignage d'expérience n'est pas spécifique à la phénoménologie notamment en contexte d'expériences de déplacement forcé et de refuge. Plusieurs courants dans le champ des sciences humaines s'inscrivent dans une considération pour la mise en récit par le sujet, nous pensons ici à titre d'exemples aux approches en histoire orale (High, 2018).

elle devient, parmi d'autres, une approche intéressante pour valoriser ces vécus et comprendre ces phénomènes à partir de celles et ceux qui les vivent :

The phenomenology of place might have overlooked displacement to date, but phenomenology, more than any other philosophical tradition, also provides the theoretical tools to examine what it means to be displaced¹². (Vallelly, 2018, p. 312)

En explorant le sens accordé par les personnes à leur expérience de déplacement physique et géographique, plusieurs études révèlent aussi un déplacement existentiel. Si la phénoménologie classique voyait dans la relation sujet-monde l'unité primordiale de son analyse, les travaux contemporains en phénoménologie sur le déplacement forcé nous parlent davantage de variations dans la possibilité d'être sujet au contact du monde (Bartholomew *et al.*, 2015 ; Georgiadou, 2013 ; Huss, 2023 ; Nuselovici, 2013a ; Vallelly, 2018) :

That is, we need to acknowledge that displacement does not only situate refugees or displaced persons outside of place, but outside of themselves, humanity, and the world itself [...] ¹³. (Vallelly, 2018, p. 324)

Les études phénoménologiques contemporaines vont ainsi s'intéresser à l'expérience vécue du sujet au contact de la société et à la mise en sens de sa position parmi elle. Dans son étude phénoménologique auprès de personnes en demande d'asile et réfugiées réinstallées au Québec, Dumontier décrit comment le sens accordé à l'expérience du refuge s'inscrit dans « un rapport au monde entre la dignité et l'exclusion » (Dumontier, 2017, p. 107). D'autres études vont mettre en évidence une expérience dans le pays d'accueil marquée par une invisibilisation sociale¹⁴ vécue et

¹² « La phénoménologie du lieu a peut-être négligé le déplacement jusqu'à présent, mais la phénoménologie, plus que toute autre tradition philosophique, fournit également les outils théoriques permettant d'examiner ce que signifie être déplacé. » (Vallelly, 2018, p. 312) [Notre traduction]

¹³ « En d'autres termes, nous devons reconnaître que le déplacement ne situe pas seulement les réfugiés ou les personnes déplacées en dehors du lieu, mais en dehors d'eux-mêmes, de l'humanité et du monde lui-même [...]. » (Vallelly, 2018, p. 324) [Notre traduction]

¹⁴ Nous retenons la définition de l'invisibilité sociale donnée par Le Blanc (2009) intégrant la dimension de perte de qualité et d'anonymat, proéminentes dans les études sur le domaine : « L'invisibilité sociale caractérise également celle ou celui qui ne fait plus l'épreuve de l'audition, celle ou celui dont la parole est pour ainsi dire sans portée : l'invisibilité sociale se comprend alors comme le fait de n'être personne. Enfin, dans certains contextes, elle peut accompagner l'anonymat des vies non exposées, qui ne tranchent par aucune qualité remarquable le continuum de la quotidienneté. Elle est alors ou bien un refuge qui, dans l'ordinaire, préserve l'anonymat d'une vie, ou bien une disposition engendrée par l'effacement de toutes qualités. L'invisibilité sociale se comprend ainsi comme le fait d'être sans qualités – absence revendiquée ou attribuée ». (Le Blanc, 2009).

l'expérience de devoir (ré)-exister à titre de sujet au sein de la société (Georgiadou, 2013 ; Huss, 2023 ; Nuselovici, 2013a). En décrivant ces expériences, parfois faites de perte et d'invisibilisation, la phénoménologie est aussi investie comme une manière de redonner une certaine qualité et visibilité à ces existences, à ces vécus, et aux personnes qui les vivent (Nuselovici 2013a ; Nuselovici, 2013b).

De cette ambition première, la phénoménologie critique s'intéresse aussi secondairement aux représentations sociétales à l'endroit des personnes concernées. La suspension ou l'*epochè* dont nous évoquions tantôt l'importance primordiale, se révèle dans ces contextes d'études être beaucoup plus complexe à atteindre et jamais totalement parfaite. Les représentations des personnes concernées, des réalités migratoires et tant d'autres ne sont pas une simple connaissance apprise que l'on pourrait mettre en suspend à notre guise. Elles nous imprègnent et façonnent le monde social dans lequel nous évoluons et nos manières d'être à notre tour à son contact. À travers elles se révèle aussi notre manière d'être ou une de ses facettes (Ahmed, 2000 ; Guenther, 2021) :

To put this in more explicitly phenomenological terms: the way into the epochē will be different depending on how one is situated in the lifeworld¹⁵. (Guenther, 2021, p. 07)

En ce sens, Nuselovici (2013) ajoute que nous reproduisons en recherche., à travers nos concepts et nos projets, une certaine vision politique et sociale constitutive de nos sociétés d'appartenance (p. ex. : logique de départ/arrivée, place accordée à la parole des personnes concernées). Pour la phénoménologie critique, nous ne parvenons donc jamais à totalement évacuer la question du jugement et de la représentation, il y a un monde prédonné socialement que la suspension ne peut absoudre ou totalement réduire (Bentouhami, 2014 ; Guenther, 2021). Dès lors, il s'agit de décrire l'expérience du sujet, mais aussi de décrire notre *expérience de l'accueil de cette expérience d'autrui*, notre propre expérience d'écoute et de compréhension de ce vécu. L'*epochè* devient un processus pour comprendre l'expérience des personnes concernées et nos manières de faire et d'être dans l'accueil vis-à-vis d'elles. Documenter ce processus permet de soutenir un travail de recherche et de réflexion sur nous, sur la science et de manière plus élargie sur la société dans cette expérience de rencontre des personnes concernées (Dumontier, 2017 ; Huss, 2023). Pour la

¹⁵ « Pour le dire en termes plus explicitement phénoménologiques, la manière d'entrer dans l'*epochè* sera différente selon la façon dont on se situe dans le monde de la vie. » (Guenther, 2021, p. 07) [Notre traduction]

phénoménologie critique, ce travail de recherche laisse entrevoir potentiellement des pistes de changements sociétaux (Ahmed, 2000). Dans l'introduction de l'ouvrage *Habiter au Féminin*, Vinit et Thiboutot (2022) nous parlent justement de ces rapprochements et de ces déplacements que la rencontre de l'expérience d'autrui et sa mise en récit peut susciter chez nous :

Puissent ces récits produire en retour des conversions du regard, des résonances, des repositionnements dans le rapport à soi et au monde. (Vinit et Thiboutot, 2022, p. 04).

3.2 Habiter l'espace : dimensions relationnelles et existentielles

3.2.1 Sujet percevant et monde perçu

L'étude de l'espace ou du *monde* en phénoménologie relève de sa perception par le sujet (Husserl, 1989). Ainsi, le monde n'est pas extérieur à soi ou prédéterminé, « le monde est cela que nous percevons » (Merleau-Ponty, 1976, p. 22). En phénoménologie, on retrouve le principe d'intentionnalité, soit que la conscience vise toujours autre chose qu'elle-même (Husserl, 1901). Transposé à l'étude de l'espace, ce principe d'intentionnalité met en évidence que l'espace est indissociable de la relation que l'on entretient avec lui. Nous percevons et de là habitons continuellement le monde. Ce qui intéresse l'analyse phénoménologique, est donc le niveau de la relation entre le sujet et son monde, ce qu'il en perçoit et la mise en sens qui s'opère à son contact :

Le dehors et le dedans, l'environnement et le sujet ne sont jamais en opposition géométrique. Le dualisme entre le sujet et le monde n'a guère de sens, car dans l'expérience, le monde n'existe que ressaisi dans les perceptions du sujet, il lui fait corps en permanence ou plus exactement il lui fait chair. (Le Breton, 2021, p. 193)

Dans cette relation au monde, la phénoménologie étudie notamment l'expérience du corps vécu puisque c'est par le corps que le monde nous est donné. Habiter l'espace est compris en phénoménologie comme une expérience sentie et ressentie :

C'est en effet par son corps que l'être humain est dans l'espace, ou plutôt, comme le souligne avec pertinence Merleau-Ponty, qu'il « habite » l'espace et qu'il a donc avec lui un rapport si intime que l'on peut dire qu'il n'y aurait pas d'espace du tout pour lui s'il n'avait pas de corps. (Dastur, 2011, p. 03).

À titre de « véhicule » de l'expérience, le corps vécu est alors investi comme lieu de savoir et de connaissance (Merleau-Ponty, 1976, p. 115). Car à travers la perception et la sensation, il y a déjà

un sens qui se dégage (De Waelhens, 1950). Par exemple, dans le langage commun et de la quotidienneté, on voit comment un lieu qui suscite un sentiment d'accueil voire de chez-soi est un lieu dit *chaleureux*, mêlant qualificatif et senti, alors qu'à l'inverse, pour parler d'un lieu peu accueillant, nous pourrions dire que ce lieu est *froid*. L'exploration du senti devient inévitablement celle du ressenti, notre relation à l'espace apparaissant comme intimement affective (Bégout, 2020 ; Dastur, 2011). Le sujet n'est cependant pas compris comme une pure intériorité coupée de son environnement. Le sujet éprouve et s'éprouve au contact de son monde et selon les modalités de ce monde :

L'ambiance n'est plus ici la simple *projection* d'états internes vers le monde le teintant de sa tonalité propre, mais la *conjonction* entre l'affectivité et certaines qualités mondaines, spatiales notamment. Cette théorie de la conjonction a tendance à insister sur le fait que les ambiances sont à la fois subjectives et objectives, sentimentales et spatiales, bref qu'elles sont ambiguës. Il y aurait en elles quelque chose qui relèverait de l'ambiant et de l'affect, du spatial et du mental. (Bégout, 2021, p. 207)

Dès lors, l'étude de la relation aux espaces et aux lieux est aussi celle des ressentis affectifs qui peuvent être vécus dans la relation au monde et aux décors, ambiances, atmosphères qui imprègnent les lieux.

Aux termes de cette partie, nous retenons que comprendre l'espace et l'habiter en phénoménologie s'inscrit dans l'étude de la relation sentie et ressentie que nous entretenons au monde¹⁶. Dès lors, le monde est un monde vécu : nous participons de *ce monde* qui se donne à *nous*. Poursuivons maintenant la conceptualisation de la relation à l'espace à travers les besoins existentiels qui façonnent notre rapport aux lieux que l'on habite.

3.2.2 Espaces imagés et existentiels

L'expérience de l'espace est imprégnée de la relation à travers le temps que nous entretenons au monde et aux lieux importants pour nous. Pour la phénoménologie existentielle, comprendre cette

¹⁶ Si nous avons distingué plusieurs modalités de la conscience d'être en relation à l'espace et au monde, ceci dans un souci de soutenir la compréhension, il est important de souligner que pour la phénoménologie, tout ceci s'inscrit dans un tout unique tel que le nomme Merleau-Ponty (1976) : « la perception de l'espace n'est pas une classe particulière d'états de conscience ou d'actes et ses modalités expriment toujours la vie totale du sujet, l'énergie avec laquelle il tend vers un avenir à travers son corps et son monde ». (p. 344).

relation dans le temps nécessite d'élargir l'étude de l'espace et des lieux à plus que leurs propriétés matérielles. Dans cet extrait de *La poétique de l'espace*, Bachelard (1961) situe l'étude phénoménologique de l'espace non pas dans la description matérielle du lieu, mais dans ce qu'elle évoque de l'existence, ici celle du bonheur au contact des lieux :

Pour un phénoménologue, pour un psychanalyste, pour un psychologue (ces trois points de vue étant rangés par ordre de prégnance décroissante), il ne s'agit pas de décrire des maisons, d'en détailler les aspects pittoresques et d'en analyser les raisons de confort. Il faut, tout au contraire, dépasser les problèmes de la description — que cette description soit objective ou subjective, c'est-à-dire qu'elle dise des faits [24] ou des impressions — pour atteindre les vertus premières, celles où se révèle une adhésion, en quelque manière, native à la fonction première d'habiter. Le géographe, l'ethnographe, peuvent bien nous décrire des types très variés d'habitation. Sous cette variété, le phénoménologue fait l'effort qu'il faut pour saisir le germe du bonheur central, sûr, immédiat. Dans toute demeure, dans le château même, trouver la coquille initiale, voilà la tâche première du phénoménologue. (p. 32)

En d'autres mots, il s'agit de décrire nos manières d'être à l'espace, d'investir certains lieux à titre ici de potentiels chez-soi¹⁷ et ce qu'ils signifient dans nos existences. En ce sens, si la figure de la maison ou celle du foyer est centrale dans l'analyse du chez-soi, elles n'en sont pas les uniques référentiels selon la phénoménologie (Bonicco-Donato, 2019b ; Heidegger, 2014).

Derrière ces lieux privilégiés, de chez-soi, on retrouve premièrement celui du besoin de repos au sein de l'existence (Bachelard, 1961 ; Serfaty-Garzon, 1999). La « maison » permet par sa réalité matérielle, ses quatre murs, d'instaurer une frontière avec le monde extérieur. Heidegger (2014) nous parle de l'habiter et du chez-soi en tant qu'occasions pour l'existence et l'être-au-monde de « demeurer en paix », « ce qui ménage toute chose dans son être » (p. 170). De même, dans son analyse des images et des rêveries que nous entretenons aux lieux à travers le temps, se dessine pour Bachelard (1961) tout un imaginaire du repos comme manière d'habiter le monde :

¹⁷ Concept souvent retrouvé en phénoménologie existentielle et employé dans ce projet. Le chez-soi décrit cet investissement relationnel privilégié que l'on peut entretenir avec certains lieux : [...] la notion du « chez-soi », qui traduit certainement la relation à l'espace la plus riche et aussi la plus intime, la plus affective et symbolique dont l'homme puisse faire quotidiennement l'expérience. (Vassart, 2006, p. 10).

En effet, dans nos maisons mêmes, ne trouvons-nous pas des réduits et, des coins où nous aimons nous blottir ? Blottir appartient à la phénoménologie du verbe habiter. (p. 29)

Le nid comme toute image de repos, de tranquillité, s'associe immédiatement à l'image de la maison simple. (p. 125)

L'analyse du rapport au lieu révèle ce besoin d'un espace de repos à titre d'espace distinct du dehors. Pour autant, il n'est pas en rupture totale avec le monde du dehors (Bachelard, 1961 ; Serfaty-Garzon, 1999 ; Vassart, 2006).

L'étude de l'habiter révèle aussi notre besoin d'intimité. De manière descriptive, les lieux habités et de chez-soi sont compris dans nos quotidiens comme la possibilité pour le sujet de structurer à la fois ce qu'il veut montrer (le visible) et ce qu'il veut conserver à l'abri du regard (le caché) (Serfaty-Garzon, 1999 ; Vassart, 2006). La phénoménologie va s'intéresser à décrire comment l'espace est garant de l'intimité de l'habitant, dans son vécu et son imaginaire, la maison apparaissant alors comme une image de l'intimité préservée :

À travers les souvenirs de toutes les maisons où nous avons trouvé abri, par-delà toutes les maisons que nous avons rêvé habiter, peut-on dégager une essence intime et concrète qui soit une justification de la valeur singulière de toutes nos images d'intimité protégée ? Voilà le problème central. (Bachelard, 1961, p. 32)

Derrière, cette question de l'intimité permise, la phénoménologie existentielle va s'intéresser aux dimensions existentielles qui y sont associées telles que la liberté. Le foyer de l'intimité est ainsi décrit comme un lieu de possibilité de liberté comme de dépendance :

Le « chez-soi » n'est pas un contenant, mais un lieu où je peux, où dépendant d'une réalité autre, je suis, malgré cette dépendance, ou grâce à elle, libre. (Levinas, 1961, p. 26)

La troisième dimension qui ressort des études phénoménologiques de l'habiter est celle du besoin de familiarité (Heidegger, 2014). Soulignant une certaine relation identitaire à l'espace, le chez-soi est compris comme un lieu témoignant de nos besoins de continuité au contact de l'espace. Cette familiarisation et cette recherche d'une certaine continuité sont étudiées à travers nos modes d'aménagements de l'espace et nos rapports aux objets et aux choses. Par ce corps vécu de l'habiter,

le sujet s'« enracine » au contact des objets qu'il estime ou encore des « lieux qu'il affectionne » (Ghitti, 2009, p. 2). Cette construction de l'habiter participe d'un maintien de soi et de l'identité dans le temps, une existence historique entre les « données héritées du passé et celles envisagées dans les projets d'avenir » (Agneray *et al.*, 2015, p. 494). Cette familiarité se retrouve également dans l'imagerie des lieux, et son étude devient celle des images, des souvenirs, des pièces et des objets qui nous ont entourés et qui nous entourent :

C'est sur le plan de la rêverie et non sur le plan des faits que l'enfance reste en nous vivante et poétiquement utile. Par cette enfance permanente, nous maintenons [34] la poésie du passé. Habiter oniriquement la maison natale, c'est plus que l'habiter par le souvenir, c'est vivre dans la maison disparue comme nous y avons rêvé. (Bachelard, 1961, p. 43)

Nous venons de voir comment penser l'habiter est inhérent à notre existence et à notre histoire en relation au monde. Le sujet ne cesse d'habiter le monde, dans sa sensation immédiate comme dans son imaginaire. Ainsi la phénoménologie existentielle permet de redonner un lieu pour penser l'habiter aussi en contexte de migration et de marginalisation, deux dimensions souvent opposées dans le sens commun (Ahmed, 2022 ; Ahmed *et al.*, 2020 ; Brun, 2001). Si la phénoménologie classique offre une voie d'étude à l'expérience d'habiter, il est à noter que la perte et le déplacement associés aux contextes d'exil contraint ou au déplacement forcé, et ce que cela implique en termes de relation à l'espace, sont initialement peu abordés comme thèmes d'étude. Au niveau ontologique, chez Heidegger, il est néanmoins à noter que le déracinement est central, nous sommes d'emblée déracinées et ne coïncidons jamais totalement avec notre monde et nous-mêmes. Le souci (*d'habiter*) naît de la conscience de cet écart entre soi et soi, entre le fait d'être là (*da-sein*) sans jamais pouvoir l'être totalement. (Heidegger, 2014, p. 193). Dans un discret passage de *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty (1976) nous parle également du déplacement, il y décrit cet exil de la pensée et de la perception au contact des lieux :

Notre corps et notre perception nous sollicitent toujours de prendre pour centre du monde le paysage qu'ils nous offrent. Mais ce paysage n'est pas nécessairement celui de notre vie. Je peux « être ailleurs » tout en demeurant ici, et si l'on me retient loin de ce que j'aime, je me sens excentrique à la vraie vie. (Merleau-Ponty, 1976, p. 347)

Said (2008), à titre d'exilé palestinien et de penseur critique, nous rappelle le piège de dire l'exil, surtout pour celle ou celui qui n'en a pas été frappé·e, l'exil toujours à risque d'être romantisé.

Dans les études contemporaines, il s'agit de comprendre les pertes que le déplacement implique et comment ces dernières sont mises en sens, voire habitées. Les travaux contemporains et critiques associant migration et habiter nous invitent à repenser conceptuellement espace et chez-soi à l'épreuve de la migration forcée.

3.2.3 Variations relationnelles à l'espace autour de la perte et de l'habiter en contexte de déplacement forcé

Les travaux contemporains sur l'habiter en contexte de déplacement forcé vont documenter l'expérience de perte des lieux connus, leur expérience par les personnes concernées et le sens qu'elles y accordent. Plusieurs travaux vont documenter les pertes matérielles et leurs conséquences en termes de sens et d'existence (Serfaty-Garzon, 2021 ; Soy, 2022). La matérialité des lieux vécus n'est pas évacuée, mais constitutive du phénomène d'habiter. En contexte de migration forcée, la perte matérielle, l'absence de lieux ou leur précarisation est directement impliquée dans la manière même dont le monde est perçu par le sujet :

The capacity of material, historical changes in the world affect not just *what* I perceived but *how* I perceive and even to erode my capacity to experience the world in a coherent, harmonious fashion [...]¹⁸. (Guenther, 2020, p. 13)

Plusieurs études vont aborder la relation entre dimensions spatiales des lieux de transit et d'accueil en termes de confort matériel, d'étroitesse physique et spatiale, d'architecture, et leur implication en termes de chez-soi, d'intimité, de protection ou encore de rapport au temps (Vallelly, 2018). Les dimensions existentielles et spatiales s'entrecroisent et nous invite à repenser comment le lieu existant dans sa dimension physique peut être ou non un lieu au niveau existentiel :

It is the lack of spatial depth, brought about by the collapse of time, which denies refugees and displaced persons from truly "inhabiting" place in any meaningful way.

¹⁸ « La capacité des changements matériels et historiques dans le monde va affecter non seulement *ce que* je peux percevoir mais aussi *comment* je le perçois, et même d'éroder ma capacité à expérimenter le monde dans un mode cohérent et harmonieux [...]. » (Guenther, 2020, p. 13). [Notre traduction]

This is precisely why Deng can say of Kakuma “the place was not a place¹⁹.” (Vallelly, 2018, p. 323)

D’autres études phénoménologiques vont porter sur les pertes relationnelles et affectives associées aux lieux (Bartholomew *et al.*, 2015 ; Fadlalla, 2011 ; Rosbrook et Schweitzer, 2010). Il s’agit ici de comprendre ce qui est déplacé au niveau affectif et relationnel dans le lien au lieu quitté et à l’espace nouveau. Dans l’étude de Bartholomew *et al.* (2015) auprès de personnes réfugiées karen et chin du Burma, les pertes matérielles et relationnelles sont mises en sens comme une perte de position dans le monde et une errance entre espace quitté et espace nouveau. De manière analogue, Soy (2022, p. 68) dans son étude sur l’expérience des personnes réfugiées syriennes à Istanbul, le déplacement forcé est associé au thème de la perte, une perte mise en sens comme « totale », sans objet défini, davantage comprise comme une perte d’un monde. Si les thèmes mettent en évidence une perte relationnelle à l’espace, les études vont documenter la manière d’être en relation à l’espace en contexte de déplacement forcé à titre de liens affectifs entre plusieurs lieux. De cette perte première, Rosbrook et Schweitzer (2010, p. 166) soulignent comment cette relation aux lieux, se vivant dans la durée, devient peu à peu un « paysage émotionnel et géographique »²⁰, faisant cohabiter attachement et perte, espace d’origine et espace nouveau. Dans son ouvrage *Enfin chez-soi ?*, Serfaty-Garzon (2021) dans lequel elle explore l’expérience et la mise en sens de femmes immigrantes au Québec, l’auteure souligne une expérience de dépassement des démarcations des lieux physiques pour entrevoir un mouvement interne affectif au contact des lieux vécus :

Habiter cette maison, puis celle-là : la discontinuité « objective », géographique, secrète aussi une continuité, en ce sens qu’elle se constitue en paysage intérieur, avec ses zones d’ombre et ses luminosités. (Serfaty-Garzon, 2021, p. 29)

Dès lors, l’étude de la relation à l’espace s’organise entre perte et mouvement relationnel au contact de plusieurs lieux. La relation à l’espace et au chez-soi est comprise comme de multiples lieux investis au niveau relationnel renvoyant à un « habiter multilocal » (Serfaty-Garzon *et al.*, 2006, p. 26). De ces lieux multiples, les études mettent en lumière des relations dynamiques, jamais totales au contact des espaces vécus. Selon les thèmes d’étude et la mise en sens des personnes concernées,

¹⁹ « C’est l’absence de profondeur spatiale, provoquée par l’effondrement du temps, qui empêche les réfugiés et les personnes déplacées de véritablement “habiter” un lieu de manière significative. C’est précisément la raison pour laquelle Deng peut dire de Kakuma que “le lieu n’était pas un lieu”. » (Vallelly, 2018, p. 323) [Notre traduction]

²⁰ “Home as geographical-emotional landscape. » (Rosbrook et Schweitzer, 2010, p. 166)

on voit comment l'analyse phénoménologique de l'habiter est comprise comme une dialectique. À titre d'exemple, on retrouve une expérience d'habiter étudiée et conceptualisée dans une dialectique entre être orienté et désorienté (Simonsen, 2013), entre la « nostalgie » paralysante et la « puissance d'agir en relation avec soi-même » (Caloz-Tschopp, 2014, p.35-36) ou encore entre « exil et des-exil » (Caloz-Tschopp, 2014, p.35-36). Dans son essai *Strange Encounters : Embodied Others in Post-Coloniality*, Sarah Ahmed (2000), nous invite à repenser l'habiter et le chez-soi comme un mouvement constant au plus proche du sujet, une forme de « seconde peau » dont il faut suivre le mouvement et le contact au monde :

The lived experience of being-at-home hence involve the enveloping of subjects in a space which is not simply outside them : being-at-home suggests that the subject and space leak into each other, *inhabit each other*, We can think of the lived experience of being-at-home in terms of inhabiting a second skin, a skin which does not simply contain the homely subject, but which allows the subject to be touched and touch the world that is neither simply in the home or away home is permeable, but also that the boundary between home and away is permeable as well, Movement away is also movement within the constitution of home as such. Movement away is always affective : it affects how 'homely' one might feel and fail to feel²¹. (p. 89)

Cette notion de chez-soi à titre de *seconde peau* nous amène naturellement aux dimensions d'actions et de faïres au contact de l'espace. En phénoménologie existentielle, l'espace est compris comme lieu de l'agir et l'habiter à travers les gestes du quotidien et d'aménagement des lieux. Dès lors la phénoménologie existentielle devient une étude de ces pratiques spatiales et de leur signification dans nos existences.

²¹ « L'expérience vécue d'être chez-soi implique donc l'enveloppement des sujets dans un espace qui n'est pas simplement extérieur à eux : être chez-soi suggère que le sujet et l'espace s'infiltrant l'un dans l'autre, *s'habitent l'un l'autre*. Nous pouvons penser à l'expérience vécue d'être chez-soi en termes d'habiter une seconde peau, une peau qui ne contient pas simplement le sujet à la maison, mais qui permet au sujet d'être touché et de toucher le monde qui n'est pas simplement dans la maison ou loin de la maison. La maison comme peau suggère que la frontière entre le soi et la maison est perméable, mais aussi que la frontière entre la maison et l'extérieur est également perméable. Le mouvement vers l'extérieur est également un mouvement à l'intérieur de la constitution du foyer en tant que tel. Le mouvement vers l'extérieur est toujours affectif : il affecte la façon dont on peut se sentir ou ne pas se sentir "chez-soi". » (Ahmed, 2000, p. 89) [Notre traduction]

3.3 Habiter les lieux : pratiques spatiales et gestes du quotidien

3.3.1 Espace bâti

L'expérience que nous faisons de l'espace au quotidien, nos manières de l'habiter sont aussi de l'ordre de la « pratique » (Merleau-Ponty, 1976, p. 137). La phénoménologie s'intéresse ici à la description des différentes actions ayant lieu dans et au contact du monde.

Si l'espace corporel et l'espace extérieur forment un système pratique, le premier étant le fond sur lequel peut se détacher ou le vide devant lequel peut *apparaître* l'objet comme but de notre action, c'est évidemment dans l'action que la spatialité du corps s'accomplit et l'analyse du mouvement propre doit nous permettre de la comprendre mieux. On voit mieux, en considérant le corps en mouvement, comment il habite l'espace (et d'ailleurs le temps) [...]. (Merleau-Ponty, 1976, p. 137)

À distance d'autres approches scientifiques, rappelons ici que le geste et la corporéité ne sont pas compris comme un comportement isolé et dénué d'intentions. En décrivant ces mouvements du corps, on accède pour la phénoménologie à une dimension de sens, inhérente à nos existences :

Quant à Merleau-Ponty, il soutient avec plus de nuances que l'existence étant inséparable de l'action et celle-ci ne se concevant que par l'engagement et la participation au monde, le corps, nature, moyen et milieu de cette participation, s'identifie fatalement à notre existence même. (De Waelhens, 1950, p. 373)

Pour la phénoménologie existentielle, il est d'importance de redécouvrir ces gestes du quotidien, chargés de sens, mais pouvant être déconsidérés par leur insignifiance apparente (Bégout, 2020). Lors de sa conférence *Bâtir, Habiter, Penser*²², Heidegger (2014) met en lumière comment les réflexions et les théories de la construction spatiale se sont peu à peu écartées des questions de l'être et du faire (Bonicco-Donato, 2019a, 2019b ; Heidegger, 2014). Dans sa critique de la conception spatiale, Heidegger (2014) souligne l'importance de reconsidérer le bâtir (*bauen*) et ses sens multiples dans nos manières d'être à l'espace : cultiver ; manière d'« édifier des choses », séjourner dans, habiter. L'espace est bâti au sens que dans notre relation à l'espace, nous le pensons, nous l'aménageons, nous y édifions des lieux tout comme nous y séjournons. Habiter et bâtir

²² Dans cette conférence, Heidegger s'adresse à un auditoire d'architectes et d'ingénieurs en charge de la reconstruction de l'Allemagne d'après-guerre. Il y présente sa vision de l'habiter au contact lieux. Ces derniers ne doivent pas être pensés uniquement dans un confort physiologique mais doivent tenir compte des dimensions existentiels qui nous lient aux lieux. En ce sens, le logement est avant tout un habitat pour Heidegger (Bonicco-Donato, 2019b).

deviennent des éléments indissociables pour la phénoménologie. Selon Heidegger, notre relation à l'espace n'est ni totalement une relation extérieure à (à distance de), ni purement une relation intérieure (représentation) :

L'espace n'existe pas en tant que tel – géographiquement si vous voulez –, il advient. Comment ? Par le ménagement des lieux. Il s'agit là d'une action existentielle, d'un « pour ceci ou cela ». [...] Mais habiter est le trait fondamental de l'être (Sein) en conformité duquel les mortels sont. Peut-être, en essayant ainsi de réfléchir à l'habiter et au bâtir, mettons-nous un peu mieux en lumière que le bâtir fait partie de l'habiter et comment il reçoit de lui son être (Wesen). Le gain serait déjà suffisant, si habiter et bâtir prenaient place parmi les choses qui méritent qu'on interroge (à leur sujet) et demeuraient ainsi de celles qui méritent qu'on y pense. (Heidegger, 2014, p. 192)

Basées sur ces conceptualisations théoriques, plusieurs approches de recherche récentes étudient les pratiques spatiales quotidiennes pour comprendre le phénomène d'habiter et l'expérience de l'*habitant*. Nous décrivons ici plusieurs approches dont nous nous sommes inspirés dans notre projet pour comprendre comment étudier l'habiter.

3.3.2 Pratiques spatiales et sens de l'action

Initialement retrouvées dans le domaine de la géographie humaine (Hoyaux, 2003 ; Lazzarotti, 2015 ; Stock, 2012), ces approches s'inspirant de la théorie phénoménologique gagnent peu à peu le champ plus général des sciences humaines. En accédant à l'action, en la décrivant, il s'agit d'appréhender l'expérience d'habiter et du chez-soi comme à la fois « être à l'espace » et « faire avec l'espace » (Stock, 2012, p. 1). En décrivant les pratiques quotidiennes de l'espace, le but est de faire émerger le sens de ces actions, tout en se démarquant d'une « simple fréquentation » des lieux :

Pratiquer les lieux, c'est en faire l'expérience, c'est déployer, en actes, un faire qui a une certaine signification ; on se focalise alors fondamentalement sur les manières dont les individus font avec les lieux. (Stock, 2012, p. 06)

En s'attardant aux faires, ces approches analysent comment ces lieux de pratiques peuvent être investis par le sujet à titre de « lieux d'ancrage » et d'« d'identification ». (Stock, 2006, p. 4). Tel que nous le nommions dans la partie précédente, la question des faires et du bâtir s'inscrivent dans

une relation d'intentionnalité entre le sujet et l'espace, ils sont interdépendants. L'espace est compris à titre de « condition de possibilité pour l'action » (Stock, 2012, p. 02) :

De cette façon, à la fois les pratiques et les dimensions spatiales sont constituées en enjeu pour l'habiter, non pas l'un ou l'autre. (Stock, 2012, p. 02)

Tout ceci contribue à un « nexus pratique/espace ». L'« engagement corporel », la « mobilisation de compétences », et les représentations des dimensions spatiales en tant que lieu « ressource » ou d'« épreuve »²³ révèlent le sujet en tant qu'« acteur » de sa relation aux lieux (Stock, 2012, p. 06) :

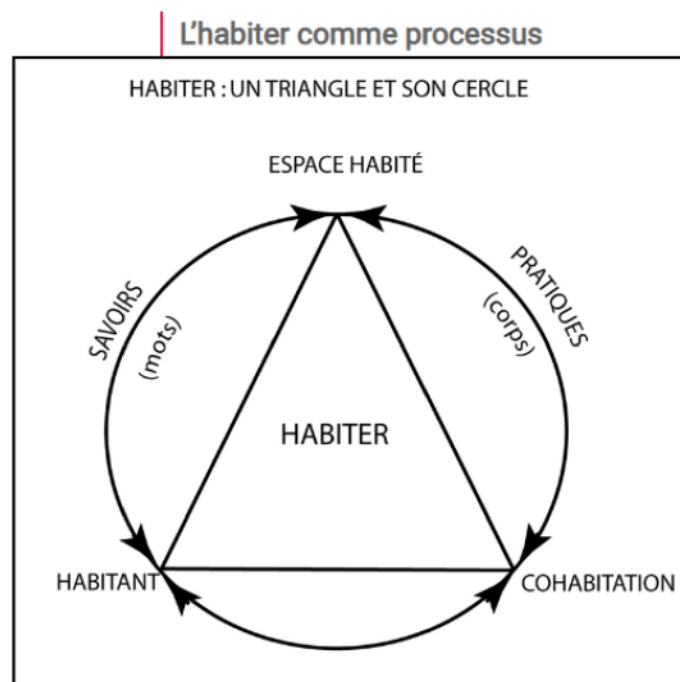
Le faire avec de l'espace ne se déroule pas sans heurts, sans problème ; une action engagée peut aussi échouer. [...] Franchir des limites, accéder à un lieu, se déplacer sont ainsi des actions conçues comme “épreuves” que l'individu doit “passer”. C'est ainsi que les dimensions spatiales peuvent être appréhendées comme autant d'épreuves. C'est sans doute dans ces épreuves constituant la *Lebenswelt* (monde vécu) que l'individu se révèle à soi-même dans ses capacités et ses limites. (Stock, 2012, p. 06-08)

Dans le modèle proposé par Lazzarotti (2006)²⁴, l'habiter est défini comme un réseau dynamique de relations au contact de l'espace habité et de ceux qui cohabitent. Habiter met en jeu des croyances (savoirs), des actions (pratiques), ou encore une communication entre le pôle identitaire (l'espace intime de l'habitant) et la rencontre d'autrui (l'espace de cohabitation) :

²³ Cette notion de « ressource » et d'« épreuve » au contact de l'espace est une influence conceptuelle importante dans ce projet, ayant nourri l'élaboration des sous-objectifs de recherche (Cf. partie *Objectifs de recherche*).

²⁴ Ce modèle constitue une influence conceptuelle dans ce projet au regard des thèmes qui composent l'habiter, notamment l'idée de plusieurs dimensions et avenues pour comprendre l'expérience d'habiter sous un angle phénoménologique. Si ce modèle constitue une influence, il n'a pas été appliqué à titre de grille d'analyse conceptuelle dans ce projet. Rappelons que notre but premier est de décrire l'expérience vécue par les personnes concernées et sa mise en sens.

Figure 3.1 Figure illustrant le processus d'habiter



Source : Lazzarotti, O. (2006). *Habiter : la condition géographique*. Belin.

Dès lors comprendre la relation à l'espace réside aussi dans la description des actions au sein de ces espaces et celle des savoirs, parfois implicites, derrière ces pratiques quotidiennes. L'approfondissement de la description de l'action et de son lien aux savoirs est largement retrouvé dans la technique d'entretien d'explicitation (Ede) (Vermersch, 2017). Si cette approche n'est pas spécifique aux faïres de l'habiter, elle constitue une avenue concrète pour l'étude de l'action²⁵, la description de son déroulement et le sens associé (Vermersch, 2017). L'Ede apporte une description détaillée des actions et de leur déroulement dans le temps. L'action peut être « matérielle » et par conséquent en lien avec les contraintes physiques du monde (se déplacer, prendre, s'asseoir), être « matérialisée » et n'être pas totalement soumise au monde extérieur (dessiner, lire, regarder), ou encore être « immatérielle » et répondre davantage à la sphère mentale et interne du sujet (imaginer,

²⁵ Nous abordons ici la technique d'explicitation sous l'angle conceptuel, le déroulement et les aspects méthodologiques de cette technique seront développées dans le chapitre IV : MÉTHODOLOGIE.

penser, décider) (Vermersch, 2017, p. 165). La méthode de décryptage du sens de Faingold (2011), à titre de complément et de poursuite de l'Ede pensé par Vermersch (2017), permet d'interroger le pôle identitaire (valeurs, croyances, enjeux) qui réside dans les gestes et actions du sujet dans un moment spécifié. Elle permet de comprendre plus en profondeur une part de l'intimité et de l'identité du sujet au contact de ses actions. Si plusieurs études s'intéressent à certaines pratiques quotidiennes des personnes vivant en contexte de déplacement forcé, l'Ede y était peu retrouvée à titre de méthode. Étant donné son origine et usage initial, elle était davantage utilisée dans les études sur les pratiques des professionnel·le·s, notamment dans le domaine de l'éducation auprès des personnes concernées (Audet *et al.*, 2024 ; Doucet-Dahlgren, 2021). À notre connaissance, seule l'étude de Ndengeyingoma (2013) a utilisé l'Ede directement auprès de personnes ayant vécu la migration forcée. Non loin de certaines de nos considérations et intérêts, cette étude visait à mieux comprendre la manière dont les représentations associées au parcours migratoire influencent le sens accordé au développement de l'identité personnelle chez des adolescent·e·s arrivé·e·s avec le statut de réfugié au Québec.

Nous venons de voir comment les approches contemporaines puisant conceptuellement dans la phénoménologie se sont saisies de la question de l'action pour penser l'analyse de l'habiter. Elles nous parlent aussi des notions de possibilités et d'épreuves en termes d'agir au contact de l'espace (Stock, 2012). À travers cette dimension, nous poursuivons ici avec une phénoménologie critique portant à l'étude les possibilités et les limites de l'agir à la lumière des contextes sociaux.

3.3.3 Le « pouvoir de faire », entre possibilités et limites

Si l'espace accueille et participe de la possibilité de faire, il peut aussi la contraindre. Dans son étude sur l'expérience des espaces limités et limitants, Jacobson (2020) nous parle de l'espace à titre de contenant, l'espace permet l'agentivité du sujet tout comme il la menace :

Rather than a limiting object, space is the extended situation in and through which our sense of self and choice becomes possible in the first place. This study of the interwoven character of personhood and spatiality coalesces with contemporary discussions of agency as interpersonal, situational, and, thus, ultimately heteronomous. Recognizing the constitutive spatial structures of our agency matters because these structures—precisely because of their heteronomy—can oppress the very agency they also constitute. In other words, there are existentially healthy and unhealthy forms of spatial containment that variably support or restrict the range and plasticity of our

agency, and a failure to notice the importance of spatial experience leaves this aspect of our reality susceptible to neglect and abuse²⁶. (Jacobson, 2020, p. 54)

Dans l'expérience du déplacement forcé et plus général de marginalisation, la corporéité et les pratiques ne peuvent être séparées d'un milieu social et spatial pouvant limiter leur déploiement, d'une certaine manière les gouverner (Fielding, 2019 ; Huss, 2023). Dans son entretien avec Duverger *et al.* (2011), Butler souligne toute l'interdépendance entre corporéité et espace sociétal :

[...] un corps émerge dans le monde dans un état de dépendance à l'égard des autres corps et des institutions, et que par conséquent le corps est « hors de lui-même » et dans le social pour exister, pour survivre. (Duverger *et al.*, 2011, p. 86).

Dès lors, selon un point de vue phénoménologique critique, il s'agit de comprendre les limites du corps dans l'espace social mais aussi ses implications dans le rapport vécu et incarné à son propre corps. Il est souvent ici question de la relation entre limitation spatiale, effacement et corps vécu (Lems, 2020 ; Rathe, 2022 ; Simonsen, 2013). En contexte d'appartenance à une minorité ethnique, Lems (2020) souligne premièrement comment le corps n'est pas simple lieu d'agentivité et de possibilité, et que les expériences de limitation et d'exclusion sont aussi comprises dans leur dimension incarnée : « le fait d'être arrêté n'est pas seulement stressant, il fait aussi du corps lui-même le lieu d'un stress social²⁷ » (p. 13) [Notre traduction]. En ce sens, à partir de cette description du faire, pouvant être limitée ou empêchée, il s'agit de comprendre ce que ces limitations impliquent en termes de sens et d'existence pour les personnes concernées :

The reduction of the body from lived to merely existing presents problems for the phenomenology of place. If “lived bodies belong to places” then what do merely existing bodies belong to? And if a phenomenology of place depends on the lived body

²⁶ « Plus qu'un objet limité, l'espace est la situation élargie dans laquelle et par laquelle notre sens du soi et du choix devient possible en premier lieu. Cette étude de l'imbrication de la personne et de la spatialité s'inscrit dans le cadre des discussions contemporaines sur l'agentivité comme étant interpersonnelle, situationnelle et donc, en fin de compte, hétérogène. La reconnaissance des structures spatiales constitutives de notre agentivité est importante parce que ces structures - précisément en raison de leur hétérogénéité - peuvent opprimer l'agentivité même qu'elles constituent. En d'autres termes, il existe des formes existentiellement saines et malsaines de confinement spatial qui soutiennent ou restreignent de manière variable l'étendue et la plasticité de notre agentivité, et le fait de ne pas remarquer l'importance de l'expérience spatiale laisse cet aspect de notre réalité susceptible d'être négligé et maltraité. » (Jacobson, 2020, p. 54) [Notre traduction]

²⁷ “being stopped is not only stressful, it also makes the body itself the site of social stress” (p. 13)

as the vehicle through which place can be experienced, is it even possible to construct a phenomenology of displacement?²⁸ (Vallelly, 2018, p. 318)

Parallèlement aux pratiques qui sont limitées ici, parfois désinvesties de manière intentionnelle ou imposée à soi, il s'agit aussi de décrire ce qui se maintient ou ce qui se transforme en termes de pratiques au contact du nouvel espace. En d'autres mots, il s'agit de comprendre ce qu'est et ce qui fait l'habitude, qui existe parfois seulement à titre de possibilité (de faire et d'être) dans les espaces de limitations et d'exil :

Habits open up the worlds to which they belong, and which structure our identities over time. To give up these habits for those in exile is, as for the aged, akin to giving up a part of the self. In short, since the habit body is our means of having a world, it provides a nexus for critical ethical concerns. The habit body structures the ways we live, engage with the world and with others. Phenomenology allows us to bring the habit body into view so that we can shift some habits, preserve others, and cultivate new ways of engaging the world²⁹. (Fielding, 2019, p. 159)

En contexte de déplacement forcé, quelques études phénoménologiques se sont consacrées premièrement à la description des pratiques spatiales au sein des lieux de transit et des camps. Dans leur analyse phénoménologique des expériences de déplacement, Vidal et Musset (2015) en empruntant aux travaux d'Agier sur l'expérience des camps soulignent comment ces « non-lieux » deviennent des espaces de pratiques spatiales soutenant le maintien d'une certaine forme d'habiter :

Dans les pires conditions, le temps et cette nécessité anthropologique qui nous pousse à habiter l'espace de notre présence conduisent ses habitants à « faire avec » l'espace, même quand il est considéré comme inhabitable : « Là, les réfugiés se transforment, après deux ou trois années, en habitants ; puis ils deviennent les citoyens d'une ville nue. » Habiter un territoire de l'attente prend alors tout son sens, car il s'agit aussi pour

²⁸ « La réduction du corps de vécu à simplement existant pose des problèmes pour la phénoménologie du lieu. Si "les corps vécus appartiennent à des lieux", à quoi appartiennent alors les corps simplement existants ? Et si une phénoménologie du lieu dépend du corps vécu comme véhicule à travers lequel le lieu peut être expérimenté, est-il même possible de construire une phénoménologie du déplacement ? » (Vallelly, 2018, p. 318) [Notre traduction]

²⁹ « Les habitudes ouvrent sur les mondes auxquels elles appartiennent et qui structurent nos identités au fil du temps. Abandonner ces habitudes pour les exilés revient, comme pour les personnes âgées, à abandonner une partie de soi. En bref, puisque le corps d'habitude est notre moyen d'avoir un monde, il fournit un point nodal pour les préoccupations éthiques critiques. Le corps d'habitude structure notre façon de vivre, de nous engager dans le monde et avec les autres. La phénoménologie nous permet de mettre en évidence le corps de l'habitude afin que nous puissions changer certaines habitudes, en préserver d'autres et cultiver de nouvelles façons de s'engager dans le monde. » (Fielding, 2019, p. 159) [Notre traduction]

ses habitants d'établir une relation essentielle avec le monde qui les entoure. (Vidal et Musset, 2015, p. 135-136).

L'étude de Dudley (2011) souligne comment les pratiques vestimentaires, textiles et culinaires soutiennent le sentiment d'habiter et de chez-soi chez les personnes réfugiées Karen résidant dans les camps. D'autres travaux ont mis une emphase sur les pratiques associées au domicile et son aménagement. À titre d'exemple, l'étude de Grønseth et Thorshaug (2022), sur l'expérience quotidienne des foyers pour personnes en demande d'asile en Norvège, met en évidence comment les pratiques d'aménagement (p. ex. : affichage de photos) et de maintien d'habitudes (p. ex. : se couper les cheveux), aussi minimes que les autorisations qui les permettent dans ces espaces d'accueil, soutiennent le sentiment d'habiter. L'étude de Van Liempt et Staring (2021), auprès de personnes concernées réinstallées aux Pays-Bas, décrit phénoménologiquement comment les pratiques de déplacement dans la ville et d'espaces en dehors du domicile (p. ex. : parc) participent d'expériences quotidiennes sensoriellement et affectivement soutenantes en contexte de réinstallation. Derrière ces pratiques, les études d'analyse phénoménologique soulignent leur importance en termes de stabilité dans le parcours, de besoin de faire du sens, de maintien de soi ou encore de lien au territoire d'accueil. Ces études nomment ainsi l'importance de poursuivre la description de ces pratiques et de ces gestes, entre limites et possibilités de faire.

3.4 Conclusion du chapitre III

Aux termes de cette partie, associant conceptions classiques de la phénoménologie existentielle de l'habiter et réflexions critiques, nous retenons que la relation spatiale est multimodale et engage pleinement le sujet dans sa relation à l'espace. Dans le contexte de déplacement forcé, cette relation à l'espace est comprise comme possibilité de faire et d'être à l'espace, mais laisse entrevoir aussi toutes ses limites pour les personnes concernées. À titre de note finale et de soutien à la lecture, la définition phénoménologique de Gagnon (2021) nous semble condenser une grande partie de ce que nous avons discuté :

Verbe devenu substantif, l'habiter désigne le rapport que les individus entretiennent avec l'espace où ils résident, c'est-à-dire la manière dont ils le perçoivent et le comprennent, mais également s'y orientent et s'y conduisent, agissent et interagissent. Il est cette relation sensorielle, émotive et significative à l'espace dans lequel ils évoluent, avec ses contraintes et ses possibilités, ses rythmes et ses temporalités, un certain rapport aux choses, aux autres et à soi qu'il prescrit ou conditionne. Parler de

l'habiter, c'est chercher à dégager un « style » d'être ou de présence, pour reprendre un mot de Merleau-Ponty (1945), la manière dont le lieu – une maison, une ville, un territoire, une route pour le nomade – est éprouvé, mais aussi comment on s'y projette et le transforme. (Gagnon, 2021, p. 01)

Si la synthèse aide, tel que nous le nommions auparavant, elle en demeure imparfaite et jamais complète. C'est peut-être dans cette perspective que nous abordons ce projet, soit l'idée de comprendre l'expérience des personnes concernées, l'idée de comprendre à titre d'essai et de tentative. Dans cette tentative de comprendre, notre prochain chapitre est consacré à la méthode et au dispositif de recherche employés dans ce projet.

CHAPITRE IV

MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE

Dans ce chapitre consacré à la méthode, nous commencerons par présenter notre posture épistémologique. Par la suite seront décrits les étapes du recrutement et le dispositif de recherche structuré en quatre entretiens. Ce chapitre s'achèvera sur certaines considérations éthiques empruntant aux considérations générales et à celles spécifiques à la recherche en contexte de migration forcée.

4.1 Posture épistémologique et approche générale : considérations autour du caractère « sensible » de la méthodologie

Ce projet est de type exploratoire en recherche qualitative. En continuité avec le contexte théorique, ce projet s'inscrit plus précisément en approche phénoménologique et sa transposition au niveau méthodologique (Smith *et al.*, 2009). Nous débutons ici la présentation de nos choix méthodologiques en revenant sur la recherche d'une posture en recherche se voulant *sensible*. Dans la littérature générale, si le terme d'approche sensible renvoie à certaines caractéristiques en soi de la recherche qualitative, deux sens différents peuvent être retrouvés, celui de la dimension éthique et celui de la dimension sensorielle :

Sur le plan de la recherche, ce premier courant est identifié par les Anglo-saxons comme « *sensitive research* ». Est alors considérée comme sensible toute recherche qui pose potentiellement une menace aux personnes impliquées dans la recherche. [...]

Un second groupe sémantique qualifie de sensible ce qui peut être identifié par les sens. La recherche sensible fait alors référence aux recherches dans lesquelles les sens auront une part centrale dans la production de données de recherche. Ces recherches sont identifiées par les Anglosaxons comme « *sensory research* ». (Brito et Pesce, 2015, p. 1)

Dans des contextes de recherche en marginalisation, le terme de « méthodologie sensible » ou « recherche sensible » nous invite aussi à ce travail de mise en évidence de nos représentations au contact d'un terrain dit « sensible », pour reconnaître la présence de la ou du chercheur·e dans la construction du savoir (Alain, 2007).

Si nous parlons ici et par la suite une série de lignes directrices, nous considérons néanmoins la posture comme une pratique imparfaite, oscillant constamment entre mouvement et stabilité. Par conséquent, ce projet ne peut pas prétendre éliminer tous les obstacles ou inconforts, ni même en être toujours conscient à l'avance. Une méthodologie *sensible* reconnaît d'abord une certaine *insensibilité* initiale. Cela signifie que le processus de recherche est dynamique et accepte ses imperfections, tout en développant une meilleure compréhension au fil du temps.

4.1.1 Approche sensible à l'expérience et à la mise en sens

L'inscription du projet dans la recherche qualitative de paradigme constructiviste³⁰ d'approche phénoménologique se traduit par une volonté d'accéder à l'expérience propre du sujet et sa mise en sens par co-construction entre participant·e et chercheur·e. Il s'agit ici d'aborder le phénomène d'habiter dans une expérience située et telle qu'elle est vécue par le sujet ; une « épistémologie du point de vue en première personne » (Vermersch, 2009, p. 2). Dans notre projet, cette approche nous permet a priori de prendre une distance avec une lecture du parcours des participant·e·s uniquement comprise comme une série de faits :

[...] ce ne sont pas les événements en eux-mêmes qui font l'expérience, mais bien le sens donné à ces événements, autrement dit, la compréhension que l'on en a dans le présent (Albert et Couture, 2013, p. 192).

Tenter de comprendre l'expérience selon l'approche phénoménologique, c'est la décrire pour y être sensible voire la redécouvrir (Merleau-Ponty, 1964, 1976). Dès lors, notre approche s'inscrit dans un certain niveau de détail descriptif et analytique des expériences. En abordant les thèmes de l'habiter et de la quotidienneté dans un parcours, il s'agit d'avoir une méthodologie sensible à ce qui peut être anecdotique, minoré voire absent du discours naturel. Ceci constitue une voie potentielle à la valorisation de la parole des personnes concernées et à la (re)-découverte dans la production de savoirs (Nuselovici, 2013b, 2013a).

³⁰ « Par ailleurs, dans le constructivisme, les réalités sont construites de façon subjective et les chercheurs sont intégrés à ces réalités afin de mieux les comprendre. » (Pelletier et Pagé, 2002, p. 36)

Par prolongement, notre approche s'inscrit dans la tentative d'aborder la corporéité comme dimension selon nous indissociable de l'habiter tel que le figurent nos sous-objectifs de recherche³¹. Si plusieurs voies existent pour se rapprocher de l'action et du geste, mon choix s'est porté sur l'Ede. En ce sens, je voulais dans mon projet une technique sensible, soit une technique favorisant accès et de reconnaissance des implicites de la corporéité, de l'action et du sens associé (Faingold, 2020 ; Vermersch, 2017). De par sa nature et son dispositif, cette technique soutient aussi la rencontre entre participant·e et chercheur·e. En effet, elle est avancée comme soutenant un effet de « bulle commune » où l'intervieweur ne se limite pas à entendre un récit d'une expérience, mais en fait une expérience sensible au contact du ressouvenir de l'interviewé·e (Balzani *et al.*, 2013, p. 123).

Également, il nous semblait important de considérer un espace pour penser le sens que nous donnons à l'expérience d'autrui. Tel nommé précédemment, la phénoménologie nous invite à reconnaître et parfois suspendre ce qui va de soi au niveau du sens attribué aux choses. À ce titre, l'habiter demeure aussi une expérience culturellement, socialement voire politiquement construite par nos représentations (Ahmed, 2000 ; Ahmed *et al.*, 2020 ; Campbell et Turpin, 2010 ; Darling, 2011). Dès lors, il s'agit de penser nos concepts et nos représentations individuelles que nous projetons inévitablement sur les participant·e·s et de manière plus large sur la fonction de la recherche en contexte de migration forcée. Ces thèmes sont immergés dans des représentations dominantes qui nécessairement nous influencent, autant pour la personne le vivant que la personne l'interrogeant (Ahmed, 2000 ; Ahmed *et al.*, 2020 ; Bélanger-Dumontier *et al.*, 2017). S'il me semble désuet de prétendre pouvoir totalement s'en affranchir, voire aussi contre-productif dans une approche de co-crédation de sens, leur identification et la reconnaissance de leur place me semble un passage nécessaire pour éclairer les processus à l'œuvre dans la construction du savoir.

4.1.2 Approche sensible aux vécus et à leur répétition dans l'espace de recherche

Comme nous le nommions précédemment³², les parcours des personnes concernées sont faits d'expériences de déplacements contraints, de pertes et autres événements potentiellement traumatiques dans le parcours vécu comme dans l'expérience de vie actuelle. Ainsi, la recherche

³¹ Voir Chapitre : *INTRODUCTION*, section : *Objectifs et questions de recherche*

³² Voir Chapitre II : *ÉTAT DES CONNAISSANCES*

risque d'être un espace de répétition et de reproduction de ces vécus, que ce soit par le rappel des événements provoqués par leur questionnement ou par les dynamiques de pouvoir en jeu dans l'espace de recherche (Mekdjian et Olmedo, 2016 ; Ozkul, 2020).

Par conséquent, nous voulions porter un regard sensible aux traumatismes, *approche sensible aux traumatismes* retrouvée en intervention (CERDA, 2022) et par transposition en recherche (Isobel, 2021). Premièrement, cette perspective reconnaît que plusieurs expériences potentiellement traumatiques sont associées aux vécus, que leur présence est davantage à supposer qu'à questionner directement (CERDA, 2022). L'espace sensible devient un lieu limitant la focalisation sur ces événements en privilégiant le choix pour la personne de ce qu'elle souhaite aborder ou non. Ces approches nous invitent à avoir une considération importante pour le contexte de vie des personnes (p. ex. : critères d'inclusion, d'exclusion) et à soutenir la possibilité du choix tout au long du processus de recherche (p. ex. : choix dans la nature des contenus élaborés en entretien, co-validation autour des contenus diffusés) (Dudman, 2019 ; Hashem et Vernon Dudman, 2016).

Les approches sensibles aux traumatismes mettent une emphase sur la reconnaissance des forces, de l'adaptation et de la résilience dont les personnes font preuve quotidiennement (CERDA, 2022 ; Zwi *et al.*, 2006). En ce sens, dans ce projet, nous souhaitons nous focaliser sur certains moments dans le parcours aussi perçus positivement. La formulation de notre objet de recherche s'est faite en ce sens (*habiter, chez-soi*) et nos techniques d'entretien (p. ex. : thèmes de relance, technique de l'Ede) ont été pensées pour focaliser sur des expériences de réussite pour les participant·e·s (Vermersch, 2017). À partir de cette reconnaissance des forces, l'approche sensible s'inscrit aussi dans le libre choix de ce qui est exploré et dans la possibilité que l'imposition de thèmes, même jugées à priori positifs peut exercer répétition et violence. Ainsi, nous avons tenté aussi de penser la question de la non-directivité dans nos dispositifs d'entretien et de manière plus globale à plusieurs étapes du dispositif de recherche (p. ex. : analyse, validation) tel que nous le discuterons par la suite.

Les approches sensibles aux traumatismes sont bâties aussi autour d'une sensibilité culturelle et de la reconnaissance de l'importance du langage, des traditions et des pratiques culturelles dans l'expérience de chacun·e, (CERDA, 2022 ; Klinic, 2013). Cette dimension a nourri certaines orientations réflexives au sein de notre recherche que ce soit dans les dispositifs de production des

données (p. ex. : place de la langue d'origine, analyse des formulations de relance et processus itératifs) et dans leur analyse (p. ex. : écriture des résultats, co-validation).

4.1.3 Approches sensibles à la dimension relationnelle

Notre approche se voulait également sensible à l'espace de recherche comme une d'expérience relationnelle (Volvey, 2014) voire de responsabilité et d'éthique en relation (Deps *et al.*, 2022). Derrière cette question, nous pensons tout d'abord à la question d'atmosphère relationnelle et soutenante retrouvée dans la littérature empruntant à l'humanisme dans des contextes d'études auprès des personnes concernées (Rodgers, 2004). Ces dimensions sont retrouvées aussi dans les approches sensibles aux traumatismes dans la recherche d'instauration d'un cadre soutenant et sécurisant (CERDA, 2022). Si ces dimensions sont parfois difficiles à systématiser, de l'ordre d'une compétence relationnelle et implicite, les choix méthodologiques dans le dispositif ont également joué pour nous un point d'appui pour penser la relation et le lien (p. ex. : répétition des entretiens et familiarisation, techniques d'entretien choisies). À titre d'exemple, la dimension relationnelle dans l'Ede est centrale, elle se matérialise en entretien par l'instauration de contrats de communication ou encore la recherche de synchronisation entre interviewé·e et intervieweur·se (p. ex. : ton, posture, répétition du geste) (Vermersch, 2017). De plus, l'Ede vise à informer interviewé·e et intervieweur·se sur des savoirs implicites et permettre leur prise de conscience le tout autour de moments de réussites. Ainsi, il peut être source d'expériences agréables sur le moment et sources d'apprentissages sur soi, un tout pouvant parfois prendre la forme du « cadeau » pour la personne interviewée (Faingold, 1997, p. 211). Nous avons ainsi souhaité aborder la dimension relationnelle à travers différentes voies potentielles du dispositif (p. ex. : techniques d'entretien, forme et restitution des résultats sous forme de récit, contributions monétaires) pour penser la question de l'échange, de la dette ou du contre-don particulièrement prégnante en contexte de recherche en migration forcée (Bélanger-Dumontier *et al.*, 2017).

4.2 Recrutement des participant·e·s

Ce projet visait un nombre réduit de participant·s, soit entre 4 et 5 au maximum. Ceci est en adéquation avec les études en phénoménologie de manière générale (Smith *et al.*, 2009) et dans certains projets en contexte de migration forcée visant une analyse dans le détail des parcours et des expériences de vie (Mackenzie *et al.*, 2007 ; Rodgers, 2004). Des critères d'inclusions et

d'exclusion ont été définis dans ce projet à la lumière de nos objectifs de recherche et des dimensions éthiques associées :

Tableau 4.1 Tableau des critères d'inclusion et d'exclusion

Critères d'inclusion	Critères d'exclusion
○ Être âgé·e d'au moins 18 ans et plus ○ Être arrivé·e au Canada avec le statut de réfugié ou l'avoir obtenu sur place ○ Domicilier actuellement au Canada et ceci depuis entre trois et sept années³³ ○ Être en mesure de s'exprimer en français ou en anglais ○ Être en mesure de pouvoir se remémorer, évoquer et expliciter son expérience migratoire notamment depuis l'arrivée dans le pays d'accueil	○ Être en procédures de regroupement familial ○ Faire l'objet de procédures qui peuvent entraîner la perte du statut de réfugié ou de résident permanent.

Tel que nommé précédemment, les critères d'exclusion visaient à limiter l'inconfort en étant sensible aux contextes de vie et état actuels pouvant contribuer à de la détresse dans l'élaboration autour de l'habiter et du chez-soi. En ce sens, prenons l'exemple du critère d'exclusion de ne pas être activement en procédure de regroupement familial au moment du projet de recherche. Nous considérons au regard de l'incertitude et du stress associés à ces démarches que la participation à ce projet et les questions adressées pouvaient être source de détresse.

³³ Ce critère est le résultat d'une modification en cours de projet afin de faciliter le recrutement et de délimiter le recrutement

La méthode de recrutement était de type mixte par tout d'abord une sollicitation auprès d'organismes, de réseaux ou d'affichages dans des lieux clés, puis par effet boule de neige auprès des participant·e·s déjà recruté·e·s. Dans la littérature, cette deuxième voie peut permettre de soutenir le recrutement dans des contextes spécifiques (p. ex. : marginalisation) pouvant combler les voies traditionnelles de sollicitation des organismes (Tracy, 2013). La méthode de recrutement par sollicitation d'organismes et d'associations a donné des résultats contrastés, ceci pouvant s'expliquer par le caractère hors mandat pour certains organismes approchés (p. ex. : dimension d'années écoulées depuis la réinstallation/période couverte en termes de mandat, population cible et langue parlée), l'indisponibilité (p. ex. : temps) ou encore les réticences ou la remise en question de la pertinence du projet de recherche (Bélanger-Dumontier *et al.*, 2017). Néanmoins, plusieurs personnes ont été recommandées et rejointes. Lors de la prise de contact, deux personnes ont été recrutées pour participer au projet. Cependant, au moins trois personnes n'ont pas pu participer en raison d'inconfort, de peur pour leur sécurité, ou ne répondaient pas aux critères d'inclusion (comme le nombre d'années depuis leur arrivée ou leur statut actuel). Par compensation, le recrutement de type de boule de neige a permis de compléter le recrutement.

Les personnes démontrant un intérêt à participer se voyaient contactées par le moyen de communication de leur choix. L'information relative au projet et un texte explicatif étaient envoyés (p. ex. : affiche de recrutement) (voir Annexe A). Un appel téléphonique était réalisé afin de présenter plus en détail le projet (p. ex. : explication de l'objet de recherche, format de recherche), introduire les dimensions éthiques et autres relatives au projet (p. ex. : consentement, anonymat, compensation financière de 25 dollars canadiens par entretien), à procéder à une vérification du respect des critères d'inclusion et d'exclusion et finalement à confirmer l'intérêt à participer à l'étude.

4.3 Collecte de données : devis méthodologique en 4 entretiens

Le devis méthodologique pour cette recherche se composait de quatre entretiens différents. Il est à souligner que si ce dispositif a été initialement pensé dans une modalité en présentiel, le contexte pandémique a entraîné sa transposition en modalité à distance pour les trois premiers entretiens pour deux participant·e·s.

Le premier entretien était semi-dirigé de type biographique ou récit de vie avec une emphase sur le parcours migratoire et le parcours de réinstallation. En début ou à la fin de l'entretien, un questionnaire sociodémographique était rempli (voir Annexe B). Durant cet entretien, la question de l'habiter, de moments ou lieux significatifs était investie de manière globale et centrée sur leur identification (voir Annexe C). Le deuxième entretien était un entretien combinant les méthodes d'explicitation de l'action (Vermesch, 2017) et de décryptage du sens (Faingold, 2020) autour de moments spécifiés « d'habiter » et d'expérience du chez-soi (voir Annexe D). Le troisième entretien, quelques mois après le deuxième entretien, était de type réflexif semi-directif à non directif. Il visait à explorer les considérations et les savoirs qui ont émergé à la suite du premier et du deuxième entretien (voir annexe E). Le quatrième entretien, ajouté en cours de processus à la suite de l'analyse des résultats, se déroulait près de trois ans après la réalisation du troisième entretien (voir Annexe F). Il visait la co-validation des résultats au niveau individuel et interroger les participant·e·s sur leur expérience de recherche et les retombées ou non perçues. Au sein de la littérature, ce type d'entretien semble peu reporté ou systématisé dans sa structure. Nous nous sommes inspirés de plusieurs études en contexte de migration forcée intégrant l'évaluation de l'appréciation des participant·e·s concernant le projet de recherche auquel elles et ils ont participé (de Smet *et al.*, 2022 ; Dumontier, 2017 ; Dyregrov *et al.*, 2000 ; Gabriel *et al.*, 2017 ; Mukamurera *et al.*, 2006).

La nature différente des quatre entretiens visait à répondre à nos objectifs de recherche et à soutenir le cheminement de la construction du sens, du déclaratif à l'évocation pour finir sur des dimensions réflexives à l'issue du processus. De manière générale, l'alternance ou le passage progressif du semi-directif au non-directif peut faciliter l'accès à une certaine spontanéité dans le discours, dimension recherchée dans ce projet (Tracy, 2013). Si aucune étude n'a été trouvée abordant le même processus dans son ensemble, nous nous sommes inspirés de plusieurs études suivant des bouts de ce cheminement, que ce soit du récit de vie à l'explicitation dans des études spécifiques au contexte de recherche (Ndengeyingoma, 2013) ou sur d'autres thématiques (Depraz, 2022 ; Raymond, 2014), ou encore de l'entretien semi-dirigé à l'entretien réflexif sur l'appréciation et les jugements relatifs à l'espace de recherche (Mukamurera *et al.*, 2006).

4.3.1 Le premier entretien : récit migratoire et discours sur l'habiter dans le parcours de réinstallation

Ce premier entretien se déclinait en quatre temps segmentés en fonction de la nature des thèmes de relances. Le premier temps visait de manière libre à raconter son parcours. Le deuxième temps était dédié au sens actuel d'habiter et du chez-soi, le troisième abordait les moments et lieux significatifs à l'arrivée et durant les premières années du parcours migratoire et pour finir le quatrième visait à une comparaison autour de l'expérience d'habiter entre l'arrivée et aujourd'hui. À l'issue de cet entretien étaient présentés certains éléments de la deuxième rencontre autour de l'Ede (p. ex. : moment spécifié de leur choix, disposition intervieweur-interviewé-e, dimensions éthiques et contrat de communication). Cette présentation avait pour objectif d'assurer une transparence et une forme de consentement éclairé sur la participation à l'entretien à venir, l'Ede parfois différent de ce qui a été connu ou envisagé, le tout sans trop inférer sur le contenu du discours par anticipation. Ce « pré-entretien » (Vermersch, 2017, p. 111) demeurait sommaire et centré sur dispositif de l'entretien. Entre ce premier entretien et le deuxième à venir, il était proposé de manière libre aux participant·e·s de penser à un objet, une image, une photographie qu'elles et ils pouvaient associer à l'habiter à l'issue de notre premier entretien. S'ils se sentaient confortables, elles et ils pouvaient l'amener au deuxième entretien à titre d'amorce et d'ancrage. Cette pratique en pré-entretien était inspirée de dispositifs intégrant le recours à des objets pour faciliter ancrage et évocation dans le champ de l'Ede³⁴ (Legault, 2017) ainsi que favoriser une sensibilité interculturelle dans l'espace (O'Brien et Charura, 2023a, 2023b).

4.3.2 Le deuxième entretien : explicitation autour de moments associés à l'habiter

L'Ede d'une durée estimée entre une heure et une heure et demie s'inspirait majoritairement du dispositif et de la grille de relance autour du décryptage de sens établie par Faingold (2004, 2013, 2020). Ce dispositif se composait de deux étapes qui se suivaient : une première d'explication dit « classique » de mise en situation d'évocation (Vermersch, 2017) et une deuxième de décryptage de sens (Faingold, 2004, 2013, 2020).

³⁴ Dans ses travaux et séminaires, (Legault, 2017, p. 22) nous parle d'« objet rituel ». Si nous nous sommes inspirés de ce recours à l'objet comme médium facilitant ancrage et évocation, chez , Legault (2017) il revêt le recours des fonctions additionnelles et multiples dans le dispositif (p. ex. ancrage des ressources, clôture).

À titre d'étape préalable à l'entretien et d'amorce, la participante ou le participant était invité·e à commenter l'objet ou la photographie choisis.

Par la suite, la première phase de l'entretien en tant que telle reprenait la conduite et les fondements de l'Ede tels que pensés et développés initialement par Vermersch (2017). Les cinq à dix premières minutes permettaient à l'intervieweur de rappeler les objectifs de l'entretien ainsi que de présenter sommairement son déroulement. S'en suivait une première formulation explicite du « contrat de communication » par l'intervieweur. Après venait le temps de la formulation « large » de proposition de choix d'un moment par l'intervieweur afin de permettre à l'interviewé·e de choisir un moment spécifié d'intérêt qu'elle ou il souhaitait explorer dans cet entretien (Vermersch, 2017, p. 114). Un moment spécifié est un moment délimité dans le temps, inscrit dans un lieu et s'étant réellement et concrètement passé, le tout autour d'une tâche spécifiée (Vermersch, 2017, p. 114). Ce moment demeurait à la fois souhait et désir d'exploration par le sujet et devait répondre au thème de l'entretien, ici un lieu où « le sujet s'est senti habité voire chez lui ». Une fois le moment spécifié choisi par l'interviewé·e, une phase d'ancrage de quelques instants était initiée par l'intervieweur. Cette étape de choix et d'ancrage premier se nomme dans la terminologie de la technique de l'Ede : « initialiser » et « focaliser » (Vermersch, 2017, p. 103). Il est important de noter que beaucoup d'étapes préliminaires telles que « focaliser » ou encore le « contrat de communication » se répliquent durant l'entretien au sein des relances déployées par l'intervieweur afin de permettre le maintien de la parole en situation d'évocation. Une fois ces étapes réalisées, l'entretien pouvait débuter en tant que tel et les étapes de focalisation, élucidation, ainsi que de régulation vont se succéder afin de favoriser une « granularité de l'action », c'est-à-dire un niveau de détail suffisant dans la description pour « lever l'implicite sur le comment » de l'action » (Vermersch, 2017, p. 122).

Durant l'entretien, l'étape de « prise sur le moment du moment » permettait à l'interviewé·e de sélectionner un moment fondamental de son expérience dans le moment spécifié. Ce moment peut être reconnu par la présence de manifestations non verbales et verbales à contenu émotionnel chez l'interviewé·e. À ce moment, l'intervieweur quitte l'explicitation du déroulement de l'action pour guider l'interviewé·e dans le « décryptage du sens » de ce moment (Legault, 2015, p.2). Ici sont explorées les valeurs et les dimensions de l'identité associées par l'interviewé·e à ce moment spécifié Faingold (2004, 2013, 2020). Les questions et relances s'inspirent de la grille d'entretien

de Faingold (2004, 2013, 2020). Un dernier temps (10-12 min) vise le travail d'édification de ressources pour l'avenir à partir de ce qui a été verbalisé et de soutenir la mémorisation de l'importance de ce moment et des savoirs associés (p. ex. : « métaphore », « re-verbalisation ») (Legault, 2017, p. 57). Pour finir, une attention était portée sur le temps de clôture, temps nécessaire pour permettre aux participant·e·s de revenir et de conclure en prononçant le dernier mot de l'entretien (Vermersch, 2017).

4.3.3 Le troisième entretien : exploration du réfléchi et des savoirs émergents

Le troisième entretien se déroulait environ un mois après la réalisation du deuxième entretien. Il prenait la forme d'un entretien semi-directif à non-directif. Ce troisième entretien était une tentative d'exploration de réflexions ou de savoirs concernant l'expérience d'habiter pour les participant·e·s à la suite des deux premières entrevues. En d'autres termes, cet entretien visait à laisser les participant·e·s développer sur ce qui avait émergé pour eux ainsi que les liens potentiels qu'elle ou il pouvait faire entre certaines actions quotidiennes, certains lieux pratiqués, leur histoire personnelle et celle de leur parcours.

4.3.4 Le quatrième entretien : co-validation des résultats et élaboration sur l'appréciation et les commentaires associés à l'expérience de recherche

Avant la réalisation de ce quatrième entretien, les participant·e·s ont été recontacté·e·s et demandé·e·s s'ils ou elles étaient disponibles pour participer à un nouveau et quatrième entretien dont le but leur a été présenté. Les participant·e·s ayant répondu favorablement se sont vu·e·s envoyer la partie résultats les concernant pour lecture. Cette lecture se faisait de manière indépendante sur base volontaire, sinon il était proposé qu'elle se fasse durant l'entretien. Il était rappelé dans le message accompagnant l'envoi des résultats le caractère sensible que peut susciter la lecture, la liste de ressources et ma disponibilité selon les besoins (p. ex. : soutien à la lecture, soutien émotionnel) dans la période séparant l'envoi de l'entretien. Lors de l'entretien, il était proposé à travers une série de questions de revenir sur la lecture, leurs impressions et jugements, les effets associés, les incompréhensions ou encore les changements souhaités à apporter au texte. Dans certains cas, le processus de correction s'est poursuivi en dehors du quatrième entretien par envoi de corrections et répétition de la validation. Toujours dans ce quatrième entretien, il était proposé aux participant·e·s, de donner leurs impressions, leur évaluation, leurs commentaires et

leurs jugements relatifs à l'expérience de recherche. Si des relances relatives à certaines dimensions de l'expérience de recherche semblaient pertinentes à inclure (p. ex. : changement, effets et retombées), la posture d'entretien a oscillé entre semi-directivité et non-directivité selon l'aisance à commenter et à élaborer sur ce thème difficile, à la fois sur le plan de la mémoire, de la réflexivité et relationnel. Par la suite, plusieurs relances étaient associées de manière globale au sens actuellement accordé à l'habiter et ce qui pouvait avoir changé ou non comparativement aux résultats issus de leur point de vue trois ans auparavant. L'entretien se refermait sur un temps de conclusion libre, de remerciements et le choix du pseudonyme (Tracy, 2013).

4.4 Analyse

Deux modalités d'analyse ont été employées, soit celle de l'analyse phénoménologique interprétative (IPA) (Smith *et al.*, 2009) pour les trois premiers entretiens avec des spécificités pour l'analyse de l'Ede telles que détaillées ci-dessous. En cours de processus, une analyse complémentaire a été menée pour isoler des moments de bris et de ruptures (p. ex. : inférence, incompréhension, reformulation divergente, réponse en contradiction ou oppositionnelle) dans les trois premiers entretiens. À cela s'ajoute, l'analyse des commentaires des participant·e·s sur le dispositif de recherche en quatrième entretien. Certains éléments autour de l'habiter et de sa mise en sens actuelle ont été nommés en quatrième entretien, ils n'ont pas été intégrés aux résultats thématiques³⁵, ceci justifié par l'absence de co-validation par les participant·e·s à ce niveau du dispositif. Certains de ces éléments, d'intérêt à la compréhension des résultats et de nos objectifs de recherche, sont néanmoins repris de manière générale dans les chapitres dédiés à l'analyse de l'évaluation par les participant·e·s et à la discussion³⁶.

4.4.1 Analyse phénoménologique descriptive et interprétative

L'analyse phénoménologique interprétative (IPA) (Smith *et al.*, 2009), par sa nature idiographique, favorise une analyse en profondeur d'enjeux identitaires dans des contextes de transitions de vie majeures (Smith *et al.*, 2009). De plus son caractère est à la fois phénoménologique, par l'aspect

³⁵ Voir chapitre V : *PARCOURS ET RÉCITS INDIVIDUELS* et chapitre VI : *THÈMES TRANSVERSAUX DES PARCOURS ET DES RÉCITS*

³⁶ Voir chapitre VII : *ÉVALUATION ET RETOMBÉES PERÇUES PAR LES PARTICIPANT·E·S DU DISPOSITIF DE RECHERCHE* et chapitre VIII : *DISCUSSION*

descriptif, mais aussi herméneutique par la place accordée à l'interprétation et à la co-construction de sens (Al Mhamied *et al.*, 2023 ; Van der Boor *et al.*, 2022) :

IPA has two complementary commitments; the phenomenological requirement to understand and 'give voice' to the experiences and concerns of the participants, and the interpretative requirement which aims to contextualize and 'make sense' of these experiences from a psychological point of view (Larkin, Watts, and Clifton 2006)³⁷. (Van der Boor *et al.*, 2022, p. 714)

L'ensemble des entretiens a été transcrit par moi-même avant analyse des verbatims. La première étape d'analyse est consacrée à la lecture flottante des verbatims combinée à l'écoute de l'enregistrement de l'entretien.

La deuxième étape est dédiée à l'annotation du verbatim à travers des commentaires généraux relatifs à la description, aux éléments de langage ou encore à l'interprétation du discours.

La troisième étape était celle de la codification des verbatims via le logiciel Nvivo (version 12) [éléments de sens, actions, lieux, éléments factuels (date, faits)] et leur regroupement en thèmes pour chaque verbatim par participant·e³⁸. À cette étape, les verbatim du deuxième entretien d'explicitation ont été analysés différemment selon une grille d'analyse spécifique (voir Annexe G). La première étape visait à identifier et séparer les éléments dits descriptifs du vécu (verbes d'action) des éléments qui entouraient cette description (informations satellites de l'action, ISA) (Vermersch, 2017). Durant cette étape, les actions tout comme les ISA ont été assignées à une modalité pour mettre en évidence leur nature (p. ex. : actions de prise d'information ou d'exécution, de type matériel, matérialisé ou immatériel). Cet exercice fut reproduit pour la partie de décryptage du sens avec la grille spécifique associée (Faingold, 2020). Par la suite, les verbes d'action et les informations satellites de l'action ont été ordonnés selon le fil chronologique de l'action (Vermersch, 2009). Une réduction phénoménologique était faite à ce niveau pour écarter les

³⁷ « L'IPA a deux engagements complémentaires : l'exigence phénoménologique de comprendre et de « donner la parole » aux expériences et aux préoccupations des participant·e·s, et l'exigence interprétative qui vise à contextualiser et à donner un sens à ces expériences d'un point de vue psychologique (Larkin, Watts, and Clifton 2006) » (Van der Boor *et al.*, 2022, p. 714) [Notre traduction]

³⁸ Dans le chapitre V : *PARCOURS ET RÉCITS INDIVIDUELS* dédié aux résultats thématiques par participant·e, sont annexées des tableaux extraits de codification. Ces tableaux donnent un exemple de la grille de codification suivie et du processus de codification et de thématisation sous-jacents.

informations satellites de l'action ou du moins ne tenir compte que de celles qui sont pertinentes pour la compréhension de l'action et pour les objectifs de cette recherche (p. ex. : ressenti personnel, ressenti sensoriel non verbalisé en termes d'action, croyances personnelles autour du chez-soi qui conditionnent l'action...). Tout ceci a abouti à un résumé de l'action qui à ce stade et selon Vermersch (2009) encadre et limite les actes interprétatifs du chercheur. La troisième étape est celle de « production d'une amplification interprétative libre et imaginative » par annotation en marge du contenu de l'action (Vermersch, 2009, p. 13). Dans notre cas, elle a été réalisée par l'attribution d'un mot ou groupe de mots proches du code tels qu'employée pour les autres verbatims à cette étape. Les verbes d'action et les contenus interprétatifs et associatifs ont été reportés à titre de code sur Nvivo avec le reste du matériel codifié pour les autres entretiens.

La troisième étape visait le rassemblement des thèmes et leur hiérarchisation pour les trois entretiens ou quatre entretiens pour un·e même participant·e (analyse verticale).

La quatrième étape était celle du regroupement thématique par analyse transversale des différents arbres thématiques des participant·e·s entre elles et eux (analyse transversale).

4.4.2 Analyse des inférences et des jugements des participant·e·s concernant le projet de recherche

Ici, nous avons tenté une analyse thématique essentiellement descriptive des contenus de type ruptures et bris d'accordage identifiés dans les verbatims tels que nommés précédemment (Ghorashi, 2008). Nous avons également analysé les éléments rapportés par les participant·e·s en quatrième entretien concernant leur appréciation de l'expérience de recherche, ainsi que les effets et les retombées perçues selon elles et eux de leur participation à ce projet (Dumontier, 2017 ; Mukamurera *et al.*, 2006). Afin de faciliter le rassemblement thématique, limiter l'inférence et faciliter la compréhension des résultats, nous avons organisé les thèmes en reprenant les étapes de la recherche auxquelles ces éléments faisaient référence : motif de participation, objet de recherche, expérience en entretien, conséquences en termes d'effets et de retombées pour les participant·e·s à l'issue de la recherche.

4.5 Rigueur

Si la rigueur en recherche qualitative est pensée par la mise en place de stratégies reconnues et systématisées, on ne se situe jamais dans une totale « orthodoxie ». On est plus proche de la « métaphore du bricolage » du fait de la singularité des contextes de recherche (Savoie-Zajc, 2019). Au regard de notre contexte de recherche et de notre dispositif, la rigueur et la crédibilité ont été pensées ici à travers des balises encadrant la rencontre et l'analyse de sens, défis à plusieurs moments (p. ex. : entretien, analyse verticale et transversale) et selon plusieurs dimensions (p. ex. : individuelle/collective, sociale, culturelle) dans notre projet. Comme discuté ci-dessous, ces stratégies concernaient le travail d'identification de nos représentations et la réflexivité, la rigueur d'analyse thématique et enfin l'inclusion d'un tiers dans la co-validation des résultats.

4.5.1 Prise de conscience de nos représentations, réflexivité et transparence

La première dimension investie au niveau méthodologique fut le travail d'identification de nos représentations sur le phénomène à l'étude et l'exercice de leur mise en suspend durant l'analyse. À la fois une condition inhérente à la construction du savoir en approche phénoménologique, la réflexivité favorise une qualité d'analyse en encadrant l'interprétation et une transparence sur les étapes et choix menant à la production des savoirs produits (de Gialdino, 2012 ; Gohier, 2004 ; Savoie-Zajc, 2019). La réflexivité concerne la démarche d'identification de nos présupposés théoriques et sociaux, ces derniers ne sont pas sans effet sur les pratiques et les choix adoptés en recherche :

Nous incrustons les données dans nos systèmes théoriques de significations, et en le faisant, nous décrivons les systèmes de signification dans le monde social dans lequel les données ont été incrustées. L'analyse de données n'est pas une technique neutre donc, car elle est imbue des présupposés théoriques, épistémologiques et ontologiques du chercheur, de ses conceptions sur les sujets et les subjectivités et sur la forme dans laquelle la connaissance est construite et produite. Concernant l'analyse de données, la réflexivité suppose d'examiner ces présupposés ontologiques et épistémologiques sous-jacents aux méthodes à employer et/ou à développer. (de Gialdino, 2012, p. 170)

En termes de stratégies concrètes, le premier outil employé relatif au travail réflexif a été le journal de bord (Savoie-Zajc, 2019). Le journal de bord a été tenu depuis les premières lectures faites pour ce projet et s'est poursuivi jusqu'à l'achèvement complet de ce projet. Le journal de bord comprenait la transcription de toute réflexion ou représentation relatives à l'objet de recherche, des

ressentis avant, pendant et après chaque entretien ou encore de tout élément relatif à l'expérience d'analyse et d'interprétation (Savoie-Zajc, 2019). S'il demeurait un exercice libre en termes de contenu, certains des thèmes abordés ont pu être influencés par des dimensions réflexives retrouvées dans la littérature spécifique à notre contexte de recherche (Ahmed, 2000 ; Ahmed *et al.*, 2020) et générale (Finlay, 2002 ; Hopkins, 2009). À ce titre, le travail de recension de Finlay (2002) concernant les différentes formes de réflexivité dans le processus de recherche a été un guide thématique important et a nourri le foisonnement associatif concernant ces questions dans le processus de recherche. Citons par exemple l'introspection (p. ex. : représentations personnelles, besoins inconscients), la réflexion intersubjective (p. ex. : représentations d'autrui), la collaboration mutuelle (p. ex. : alliance, rupture), la critique sociale (p. ex. : représentations sociales, dimensions sociales reproduites en recherche) ou la déconstruction discursive (p. ex. : influence du langage sur les représentations). Certains de ces enjeux et les réflexions associées ont parfois été pensés seul, avec les participant·e·s en entretien ou durant l'analyse ainsi que dans l'espace de direction, ce dernier ayant joué le rôle d'espace de supervision et de dialogue (Bélanger-Dumontier *et al.*, 2017). À ceci s'ajoutait la passation de l'Ede à titre personnel de participant sur le même thème de recherche que notre projet. Il s'agissait ici de penser d'une certaine manière l'application de la théorie et du processus de recherche à soi-même pour soutenir le travail d'identification de ses propres représentations (Savoie-Zajc, 2019). Cet exercice m'a permis de mettre en lumière mes propres représentations autour du phénomène à l'étude ici, de manière davantage expérientielle et explicitée (p. ex. : type de contexte et de moment associé, type d'actions, type de contenus autour des valeurs et des jugements).

Dans notre projet, la recherche de transparence s'inscrivait aussi par une considération pour les obstacles créés ou vécus dans le dispositif, comme une dimension inévitable de l'expérience et comme lieu d'analyse. La transparence portait sur la place de nos représentations dans l'analyse, sur les moments de rupture de sens entre les participant·e·s et l'élaboration de leurs implications en termes de changements dans le dispositif de recherche ou à titre de résultats en soi (Mukamurera *et al.*, 2006). Si nous parlons de rigueur par la transparence, il est important de souligner également la complexité d'être toujours transparent de manière rigoureuse. En ce sens, on note que la transparence repose en partie sur notre propre niveau de conscience de nos positions et de ce qui

est à l'œuvre dans l'espace de recherche, exercice introspectif, imparfait et s'inscrivant dans le temps :

Entre introspection et analyse de la relation aux sujets-enquêtés, toutes deux construites dans le texte (article, ouvrage, communication), la méthode réflexive permet d'atteindre la « position » du chercheur dans la situation de rapport de domination qu'est le terrain et elle permet de rendre compte de la manière dont cette « position » informe le savoir « partiel » qu'il produit (McDowell, 1992 ; Moss, 1995). (Volvey, 2014, p. 9)

4.5.2 Thématisation et saturation thématique

La rigueur fut aussi pensée dans la manière d'analyser et de produire des résultats, en lien étroit avec les objectifs de recherche, soit une analyse ciblée sur les actions et leur mise en sens. Cette voie permettait de donner une direction à l'analyse (p. ex. : orientation dans la codification, travail de réduction, structure de l'arbre thématique) et d'encadrer l'interprétation dans un premier temps (Paillé et Mucchielli, 2012 ; Vermersch, 2017). Dans l'écriture des résultats, nous avons voulu rester au plus proche des termes et des choix de formulations des participant·e·s afin de mettre en lumière leur propos, mais aussi limiter les inférences à ce niveau. Associée à la rigueur en analyse thématique, on retrouve toute la question complexe de la saturation des thèmes (Braun et Clarke, 2021 ; Paillé et Mucchielli, 2012). Braun et Clarke (2021) soulignent la difficulté de penser la saturation dans son sens classique dans des projets de recherche plus itératifs, proche de l'analyse de l'expérience individuelle plus en profondeur en termes de sens ou de contenu latent. Ce fut notre cas dans cette recherche que ce soit en termes d'analyses ou dans le nombre de personnes recrutées rendant difficile la saturation. Dans le but de soutenir la rigueur en dépit de la question de la saturation, des extraits de thématisation sont présentés dans les résultats et en annexe, afin d'éclairer la ou le lecteur·trice sur le processus d'analyse (Braun et Clarke, 2021).

4.5.3 Co-validation

La recherche de rigueur fut aussi pensée à travers le recours à un tiers. Si la triangulation est investie à titre de pratique dominante et systématisée en recherche qualitative (Savoie-Zajc, 2019), au regard des réalités logistiques de ce projet (p. ex. : absence d'équipes de recherche, supervision doctorale), les pratiques d'accord avec un tiers ont été plutôt de l'ordre de la co-validation à plusieurs étapes clés de la recherche. De manière étalée durant tout le processus de la thèse, les

rencontres de supervision ont agi à titre de tiers. De manière additionnelle, les premières thématiques et analyses en lien avec des extraits ont été présentées et soumises à validation lors d'une rencontre d'échanges avec mon groupe doctoral.

Une fois les analyses faites et retranscrites par écrit, les résultats et l'arbre thématique issus de l'analyse verticale spécifique à chaque participant·e leur ont été soumis pour lecture et validation de contenu et de forme (Mukamurera *et al.*, 2006).

4.6 Considérations éthiques

L'expérience d'habiter et du chez-soi en contexte de migration forcée est un thème sensible. Si le recrutement était établi autour de critères d'inclusion et d'exclusion, il est important de rappeler certains points de préoccupation éthique qui furent en jeu tout au long de cette recherche. Ces points font référence aux *principes fondamentaux d'éthique de la recherche avec des êtres humains* établis par les Comités d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPÉS). De ces principes nous donnons un cadre de base institutionnel pour penser l'éthique, cette dernière est aussi pensée à travers des pratiques réflexives et spécifiques à notre contexte de recherche (Rodgers, 2004).

4.6.1 Consentement et appropriation de l'espace de recherche

Le premier point de considération est le consentement libre et éclairé. Au niveau des documents produits concernant le recrutement (p. ex. : affiche de recrutement) figuraient toutes les informations nécessaires pour comprendre les tenants du projet et le déroulement prévu initialement en deux à trois entretiens (voir Annexe A). Le tout était ensuite rappelé tout au long du projet de recherche (p. ex. : premier contact téléphonique, communications en et entre les entretiens). Pour les participants sélectionnés, le formulaire de consentement était signé avant la réalisation du premier entretien et récapitulait les droits principaux relatifs à la participation (droit de retrait, droit à la confidentialité et à l'anonymat ; droit de ne pas répondre aux questions) (voir Annexe H). Un temps était alloué avant de débiter l'entretien, pour que nous assurions de la lecture du formulaire de consentement par les participant·e·s et de sa compréhension avant toute signature. De plus à ce moment, l'intervieweur évoquait les risques et bénéfices potentiels rattachés à une participation et une liste de ressources était fournie. Comme nommé précédemment, à la fin de

chaque entretien était présentée la nature du prochain entretien de manière suffisamment détaillée pour soutenir la compréhension de ce qu'il y avait à venir sans néanmoins inférer par avance le discours (p. ex. : durée, type d'entretien, thèmes globaux de discussion).

La littérature spécifique sur l'éthique en contexte de recherche auprès des personnes concernées souligne plusieurs enjeux en termes de consentement entre autres la compréhension du consentement et des droits associés, les enjeux autour de la liberté à pouvoir se retirer ainsi que l'évolution du contexte de vie et les obstacles associés à une participation continue et dans le temps (Hugman *et al.*, 2011a). En ce sens, plusieurs auteur·e·s ont souligné l'importance que le consentement s'inscrive dans un processus relationnel de renouvellement à chaque étape du processus de recherche, chose que nous avons tenté de systématiser dans ce projet (Hugman *et al.*, 2011a ; Mackenzie *et al.*, 2007). Nous avons eu également le souci de tenir les participant·e·s au courant entre et après les entretiens de chaque avancée d'étape (p. ex. : analyse, rédaction), ceci afin de les intégrer dans le processus, mais aussi pour réaffirmer, la possibilité de s'en retirer. Pour finir, les résultats ont été co-validés avec les participant·e·s et le consentement a été redemandé à nouveau concernant leur diffusion dans sa version finale à la fois dans ce manuscrit et dans les autres formes de diffusion pouvant y être associées (p. ex. : article, webinaire).

4.6.2 Confidentialité et données sensibles dans le parcours

Le deuxième point était le respect de la confidentialité et de l'anonymat auquel les participant·e·s ont droit. Les informations relatives à l'identité du participant ont été transformées et tout élément qui permet une identification de la personne par recoupement des informations a été supprimé (adresse précise, métier particulier...). Il en reste que la nature des informations retrouvées dans les savoirs produits soulève des réflexions autour de la nature de la confidentialité à la jonction entre cadre institutionnel de recherche et besoins des participant·e·s (Mackenzie, McDowell et Pittaway, 2007). À ce niveau, des stratégies complémentaires en dialogue avec les participant·e·s ont été implantées afin de penser une confidentialité propre, et respectant autant que possible leurs propres perspectives. À ce stade, nous avons proposé aux participant·e·s de choisir leur pseudonyme. Nous avons également discuté avec eux des enjeux de l'anonymisation en recherche et soumis les informations présentes dans les résultats à une co-validation avant leur diffusion publique. Les données ont été entreposées dans un lieu et un dispositif sécuritaire : support

informatique avec mot de passe et transposition immédiate des enregistrements sur un support informatique sécurisé auquel seuls l'étudiant-chercheur et sa directrice de recherche pouvaient accéder. Le choix du lieu d'entretien a été fait en coordination avec chaque participant·e : il devait à la fois être un lieu de tranquillité et d'aisance pour elles et eux tout en répondant aux conditions de confidentialité.

4.6.3 Risques, retombées positives et restitutions des savoirs créés

La question du chez-soi dans des contextes migratoires et d'exil demeure un thème sensible. De plus, on peut noter que la méthode d'Ede par la configuration des entretiens (p. ex. : dispositif chaise, proximité spatiale intervieweur·se-interviewé·e) et le type de questions et de relances (p. ex. : relance centrée sur l'action, reprise des mouvements par l'intervieweur·se), pouvaient être à risque d'occasionner de l'inconfort voire de la détresse (notamment dans le fait de se ressouvenir). En réponse à ces risques, le devis méthodologique a été pensé en plusieurs entretiens avec un Ede qui apparaissait dans un deuxième temps. De plus les critères d'exclusion en termes de recrutement ont été pensés afin de réduire l'inconfort vis-à-vis de la question du chez-soi et de la situation actuelle de ces derniers (comme nous l'avons dit précédemment, nous avons choisi d'exclure les personnes en situation de regroupement familial...). Des formations académiques et en recherche (formation à l'explicitation (DAN 751C-50 *Formation à l'entretien d'explicitation de l'action*) ainsi que professionnelles (p. ex. : expériences de recherche additionnelles au sein de plusieurs projets étudiant le bien-être et la santé physique des personnes réfugiées et en demande d'asile, internat en thérapie centrée sur le trauma, internat avec supervision en pratique transculturelle auprès de la clientèle cible) ont nourri mes apprentissages en termes de risques encourus, leur reconnaissance et certains prérequis à leur prise en charge. De plus, une liste de références professionnelles de soutien psychologique a été fournie aux participant·e·s et la possibilité de références adaptées aux besoins de chacun·e selon leur état en post-entretien, était également considérée.

Les bénéfices relatifs à cette recherche sont la possibilité d'offrir un espace de parole aux personnes arrivées au Canada avec le statut de réfugié depuis plusieurs années, d'aborder de manière réflexive leur vécu tout au long du parcours migratoire depuis leur arrivée et d'explorer les savoirs, souvent peu conscientisés, qu'elles et ils ont développés et mis en place dans leur relation à l'espace et aux

lieux qui composent leur quotidien. En plus de participer à un projet de recherche pouvant potentiellement nourrir une satisfaction personnelle et le sentiment de participer à l'avancée des connaissances, un des bénéfices perçus fut la restitution des résultats de manière individuelle à chaque participant·e (Charmillot, 2021). Elle prit la forme d'un récit du parcours migratoire et de l'expérience de réinstallation que nous pensions comme une forme de trace redonnée aux participant·e·s. Néanmoins, il nous semble difficile de dire ce qui est bénéfique *à la place de* ; les apports de la participation constituent une dimension explorée et analysée dans cette recherche.

4.7 Conclusion du chapitre IV

Au sein de ce chapitre dédié à la méthodologie de notre projet, nous avons évoqué notre posture épistémologique, à titre de posture dite *sensible*, structurée autour de l'accueil de l'expérience vécue des personnes concernées. Cette posture était une base pour la construction des savoirs autant qu'une considération présente tout au long de la recherche.

Nous avons par la suite décrit les étapes de notre recrutement auprès des organismes concernés et par effet boule de neige au sein de nos participant·e·s. Nous avons également abordé nos critères d'inclusion et d'exclusion des personnes invitées à répondre à nos objectifs de recherche, mais aussi à notre souci de limiter les inconforts potentiels ressentis à l'évocation de la question de l'habiter dans leur parcours.

Nous avons ensuite abordé la collecte des données réalisée à partir de quatre entretiens différents intégrant l'Ede. En nous intéressant aux spécificités de chaque entretien, nous avons voulu aussi penser leur nature, leur répétition et leur agencement afin d'assurer une cohérence dans l'expérience de se raconter, de favoriser un climat relationnel et penser la co-validation dans la recherche.

Nous avons également abordé le type d'analyse employée dans notre projet, soit l'IPA (Smith *et al.*, 2009). Un complément fut apporté par la suite avec l'évaluation par les participant·e·s, des retombées perçues dans la recherche ainsi que les moments de bris et de rupture en entretien.

Nous nous sommes aussi intéressés aux stratégies permettant d'assurer la rigueur et la crédibilité dans les analyses en recherche qualitative au sein de notre projet. Nous avons développé à ce niveau

sur les stratégies de transparence, de codification et thématisation et enfin de co-validation avec un tiers.

Pour finir, nous sommes revenus sur les dimensions éthiques de ce projet en intégrant des considérations générales et spécifiques au contexte de recherche en migration forcée. Nous avons entre autres présenté certaines de nos stratégies vis-à-vis du caractère sensible de l'information, de l'anonymat et de l'intégration de la perspective des participant·e·s autour de ces enjeux. Nous avons également évoqué les risques encourus relatifs à la participation à ce projet, notamment en termes de détresse et d'inconfort en entretien et ainsi que les stratégies préconisées par rapport à cela. Dans le prochain chapitre, nous présentons les résultats thématiques issus des analyses par participant·e.

CHAPITRE V

PARCOURS ET RÉCITS INDIVIDUELS

Dans ce chapitre, les résultats des analyses verticales et l'arbre thématique par participant·e sont présentés. Une première partie est dédiée à un portrait général des participant·e·s. Par la suite, sont détaillés par participant·e, le recrutement, le parcours migratoire, la relation en entrevue, l'arbre thématique général, le résumé de l'action des moments d'explicitation choisis et pour finir les thèmes issus des résultats.

5.1 Portrait général des participant·e·s

Paolo est un homme originaire de Colombie, il est dans la fin vingtaine au moment de notre rencontre. Il s'identifie en tant que « latino-américain ». Ses activités professionnelles sont en relation avec le champ artistique et l'enseignement. Au moment de la rencontre, il occupe le statut de résident permanent, arrivé depuis 7 années au Québec en demande d'asile. Il vit en région³⁹ dans un logement au sein d'une coopérative d'habitation. Il est en processus pour acheter une maison avec sa conjointe.

B. est une femme originaire de Syrie, elle est à la mi-vingtaine lors de notre première rencontre. Elle s'identifie en tant que chrétienne. Elle est citoyenne canadienne et vit au Québec depuis 5 années, arrivée en demande d'asile par la frontière canado-américaine. Elle a rejoint son petit frère déjà présent, le reste de sa famille (ses parents, sa sœur et son conjoint) est arrivé un an après par parrainage privé. Elle travaille dans le domaine de la santé, elle est en processus de reprise d'études au moment de nos entrevues. Elle vit avec son frère dans la région métropolitaine de Montréal.

Jad est un homme originaire de Syrie, âgé d'une trentaine d'années. Il s'identifie en tant que syrien de rite chaldéen. Il est arrivé il y a 4 ans en tant que réfugié parrainé par le privé, il a le statut actuel

³⁹ Afin d'assurer l'anonymat des participant·e·s en prévenant le recoupement d'informations, nous avons décidé de ne pas nommer les villes d'accueil autres que celle de Montréal au regard de leur plus faible densité populationnelle et du faible nombre de personnes réinstallées par an dans ces dernières.

de résident permanent. Il travaille dans le domaine de l'ingénierie et vit actuellement seul dans la région métropolitaine de Montréal.

Reana est une femme d'une quarantaine d'années, elle est arrivée il y a 4 ans avec sa famille (ses deux enfants, son mari et sa mère) à titre de réfugiée pris en charge par l'État. Elle s'identifie en tant que Syrienne, arabe et musulmane. Elle est résidente permanente. Elle suit actuellement des cours en école de francisation. Elle vit avec sa famille en région.

5.2 Participant 01 : Paolo

5.2.1 Recrutement

Paolo a été recruté par partage de mon projet dans mon réseau de connaissances. Quatre entrevues ont été réalisées en présentiel. Au regard de ses disponibilités et de ses préférences, la première entrevue a été réalisée en avril 2019, la deuxième entrevue en juin 2019, la troisième entrevue en janvier 2020 et la quatrième en octobre 2023.

5.2.2 Parcours migratoire : portrait factuel, spatial et chronologique

Le récit de Paolo débute par son enfance en Colombie. Du fait de la répression des forces rebelles à l'encontre des engagements politiques des membres de sa famille, Paolo a grandi sous protection. Son « premier déplacement », le départ à l'âge de 6 ans de sa ville natale vers la capitale, est décrit comme un « déracinement que l'on peut ressentir en tant qu'immigrant » (Paolo, E-01). À l'âge de 13 ans, la maison familiale est attaquée, les membres de sa famille survivent à l'attaque. Il quitte aux côtés de sa mère et de son frère la Colombie en direction de l'Espagne où ils obtiennent l'asile politique. Son père et sa sœur restent en Colombie. Après un an de vie en Espagne, sa mère décide de retourner auprès de son mari. Alors âgé de 14 ans, Paolo fait le choix, en accord avec ses parents, de rester seul vivre une année de plus en Espagne afin de poursuivre ses études. Durant cette année, il réside en collocation avec de jeunes adultes. Il considère que c'était une occasion pour lui d'apprendre à vivre seul, de « développer une façon de se positionner dans le monde », de se « soutenir » par soi-même.

Il retourne en Colombie faire son université durant 6 ans où on lui propose un échange dans une ville universitaire québécoise en région. Il arrive en août 2011 avec le statut d'étudiant. Son premier

lieu à l'arrivée est un lit dans un dortoir d'une auberge de jeunesse de la ville. Quelques jours après, il intègre une chambre en colocation. Peu de mois après son entrée sur le territoire, il décide de faire une demande d'asile sur place, motivée par l'altération de la situation politique dans son pays d'origine, les représailles violentes et les menaces d'emprisonnement. Entre 2012 et 2015, Paolo est en processus de demande d'asile avec reconnaissance dans le pays d'accueil. Cette période a été vécue comme une absence de droit et un moment de suspension dans son parcours dans le pays d'accueil. Il obtient en 2015 le statut de réfugié puis en 2017 celui de résident permanent.

5.2.3 Relation en entrevue

La réception du projet apparaît bonne, ceci justifié en aparté par des thèmes et enjeux communs à sa pratique professionnelle, notamment artistique. Durant l'entrevue de type récit de vie, le discours fut riche et profond notamment dans la dimension analytique de l'expérience vécue. Certaines questions plus directives ont été des occasions de contournement, de reformulation, ou source d'un sentiment de se répéter, phénomène d'autant plus observé lors des relances visant l'identification de lieux précis. Cela entraînera un déplacement dans ma conceptualisation initiale du phénomène et nourrira de manière itérative des relances moins focalisées sur l'identification de lieux comme moyen privilégié de comprendre la relation à l'espace.

Concernant l'Ede, Paolo a partagé à titre d'objet une photo portrait de sa conjointe dans le salon de sa maison⁴⁰. Il nomma : « pas de masque dans ce lieu, ni avec elle » (Paolo, E-02). Au cours de l'Ede, la position de parole était majoritairement déclarative. Le vécu de l'action était principalement de l'ordre de gestes immatériels que sont la réflexion, la théorisation et la mise en sens autour de l'expérience d'habiter. L'Ede a donné lieu à plusieurs moments de bris et de rupture dans nos échanges, notamment au contact de certaines relances de type prise d'information sur l'action (p. ex. : À quoi tu le sens que... ? Qui tu es à ce moment ?). Paolo parlera à ces moments de « choc culturel ». Quelque peu malade au moment de cette entrevue, Paolo se dira fatigué à la fin, dans un état particulier, il partage « l'impression que certaines défenses tombent », sans pouvoir finalement statuer si c'est la maladie ou l'entrevue.

⁴⁰ Au regard de la nature identificatoire de la photo et des techniques de masquage du visage qui dénatureraient la prise de vue, nous avons décidé de ne pas partager cette photo dans le manuscrit.

Au troisième entretien bilan, l'action de se raconter durant les entrevues est associée à l'idée de « mettre un marque-page », d'« encapsuler dans le temps [...] ces questionnements en arrière-plan », de « se projeter » ou encore d'« abandonner la nostalgie envers un lieu » (Paolo, E-03). De ces effets perlocutoires, il nuancera par l'impression que le français, langue du pays d'accueil et des entretiens, a pu « contaminer » son discours sur l'*hogar* (espagnol, mot choisi de la langue d'origine pour exprimer l'habiter).

5.2.4 Résultats d'analyse et arbre thématique

Trois thèmes ressortent de l'analyse du discours de Paolo concernant le sens et les actions qui façonnent l'expérience d'habiter : 1. se déplacer, 2. se sécuriser, et 3. se ménager.

Tableau 5.2 Tableau de l'arbre thématique issu de l'analyse verticale (Paolo)⁴¹

Thèmes	Sous-thèmes
• Se déplacer	○ « Être « nulle part » : ne pas pouvoir se déplacer
	○ Les déplacements à « petite échelle » : sortir
	○ Le déplacement « canalisé » : réfléchir et spéculer
• Contrôler	○ Les gestes que l'on « porte » : (se)- sécuriser
	○ La « République indépendante de Paolo » : conquérir
	○ Le « burn-out » : s'épuiser
• Se ménager	○ « C'est quoi chez toi Paolo ? Un oignon. » : (se)-retirer
	○ L'espace extérieur et « ses valeurs » : ne pas penser à
	○ « Le chez-soi entre partout et nulle part » : cesser de chercher

5.2.4.1 Résumés de l'action en explicitation

Le premier moment choisi par Paolo est l'accès à un lieu pour soi, son premier appartement occupé seul. Le sous-moment est la première semaine d'occupation du logement offrant un sentiment d'accomplissement. (3 ans après l'arrivée).

⁴¹ En annexe, figure un tableau extrait de codification complémentaire au tableau de l'arbre thématique (voir Annexe J)

Résumé du moment⁴² : À un niveau déclaratif, Paolo évoque le processus d'accès au logement, les différentes actions notamment administratives et de « séduction » d'autrui pour « obtenir un espace pour moi ». Il fait ici un parallèle entre sa pratique professionnelle, son expérience de recherche d'un espace pour soi et son accès à ce logement comme ouverture d'un « temps long » dans cette ville. Si l'explicitation du déroulement de l'action d'un moment précis n'a pas eu lieu, P. revient sur une première semaine dans le logement offrant un sentiment d'accomplissement, « c'est mon espace », « je peux me promener en bobettes si je veux ». Par la suite, P. décrit une deuxième semaine marquée par un conflit de voisinage, situation vécue comme une atteinte au sentiment de sécurité et entraînant le besoin de partir « pour avoir ma propre République indépendante de P. ». P. fait une association entre son expérience actuelle et son parcours migratoire, « le fait d'être déplacé par les autres ».

Le deuxième moment choisi par Paolo est l'accès à la propriété. (7 ans après l'arrivée au Québec).

Résumé du moment : À un niveau déclaratif, Paolo explore l'expérience ambivalente de la propriété, prise entre sentiments d'accomplissement, de sécurité, « mon territoire », « mon espace » et le sentiment que cela « ne déclenche rien ». Paolo décrit les sensations de « contrôle », de « tranquillité » tout en nommant l'absence d'une « épiphanie » en termes de chez-soi. Paolo évoque le besoin créé de « retourner dans son pays d'origine », la « maison d'origine », le « premier lieu » pour comprendre ce « sentiment de chez-soi » en comparant ce qui est ressenti entre « ici » et « là-bas ».

5.2.4.2 Se déplacer

Le thème « se déplacer » met en lumière l'importance du mouvement dans la relation à l'espace de réinstallation. Le premier sous-thème « *Être nulle part* » : *ne pas pouvoir se déplacer* souligne un rapport d'abord contraint à la mobilité, faisant écho aux dimensions de la liberté et de la nostalgie des décors de vie. Le deuxième sous-thème *Les déplacements à « petite échelle »* : *sortir* rend compte de la recherche de déplacements dans ce qui est autorisé spatialement. Le dernier sous-thème *Le déplacement « canalisé »* : *réfléchir et spéculer* décrit ce besoin actuel de contenir le déplacement ou du moins d'en questionner sa légitimité.

⁴² Ici nous parlons de résumé du moment et de non de résumé de l'action. Car la position de parole était essentiellement dans le déclaratif et non l'évocation, le résumé de l'action phénoménologique au sens classique n'était pas possible. Des résumés ont néanmoins été réalisés davantage basés sur le contenu, le tout par soucis d'uniformité dans l'analyse et dans la présentation des résultats.

5.2.4.2.1 « Être « nulle part » : ne pas pouvoir se déplacer

L'espace est premièrement décrit comme ce qui ne peut être parcouru. À son arrivée, lors des premiers jours et semaines dans la ville québécoise, l'impossibilité de se déplacer se vit au contact d'un espace urbain pensé pour la voiture, « sans trottoir ». Les distances deviennent un obstacle à l'installation. Paolo décrit l'impossibilité de trouver un « magasin pour acheter un téléphone » accessible à pied. La remise en question de pouvoir marcher se retrouve presque à l'intérieur des logements, « les maisons en bois où on entend tout, qui craque partout ». En contrepartie, le récit laisse place à la comparaison avec ce qui a été connu, aux souvenirs des lieux vécus et des déplacements quotidiens : la « capitale ultramoderne cosmopolite » dont il vient qui s'oppose à la « fonction américaine » de la ville ici, celle de ne pouvoir se déplacer sans voiture. L'espace vécu ici suscite un dépaysement et une forme d'incompréhension, cette « planète extraterrestre » dira-t-il.

Durant les trois premières années, ce sentiment de ne pouvoir se déplacer se prolonge par la demande d'asile. La confiscation de son passeport interdit toute sortie du territoire. Paolo décrit une « vision construite » selon lui d'être « prisonnier ». Ne pouvoir aller « nulle part » s'accompagne d'un sentiment de captivité. Il se décrit comme « une sorte d'animal » et la ville est vécue comme une « cage ». L'immobilisme s'oppose à une manière d'être à l'espace connu dès le plus jeune âge :

Je suis en déplacement depuis que j'ai l'âge de 3-4 ans. [...] J'ai des souvenirs des lieux. Je pense que j'ai juste des hypothèses. Je pense que je n'ai pas développé de sentiment d'attachement à un lieu ou un sentiment de chez-soi précisément parce qu'il ne fallait pas s'y attacher. Parce que je voulais partir, parce que c'était temporaire.
(Paolo, E-01)

Si le déplacement force à ne pas s'attacher à un lieu, il semble que l'impossibilité du mouvement procure le sentiment de n'être dans aucun lieu. « Ne pouvoir aller nulle part » suscite le sentiment d'« n'être nulle part » et avec lui l'impossibilité de se projeter habiter ici, d'y résider à « long terme ».

5.2.4.2.2 Les déplacements à « petite échelle » : sortir

De cette sensation première d'emprisonnement naît tout un mouvement adapté aux limites de l'espace autorisé. Le déplacement se vit par l'intermédiaire d'actions « à petite échelle » dans la ville. Paolo décrit se déplacer entre plusieurs lieux : le café, l'atelier, son logement. À la question du premier lieu signifiant pour lui, Paolo reviendra sur le centre-ville, « la seule place où l'on peut marcher et sentir une vie urbaine pour le piéton ». De ces déplacements à l'intérieur de la ville naît un déplacement plus large en dehors de celle-ci. Ces projets professionnels sont nommés à titre d'« excuses » qui lui permettent de « pouvoir sortir de là » tout en restant à l'intérieur de la province. Son « chemin de développement », qu'il a « réussi à cartographier », devient ce qui permet à la fois de se déplacer et de « rester » ici.

À mesure des années, le déplacement semble gagner en fréquence et en amplitude. Quatre années après son arrivée, l'acquisition d'une voiture l'autorise à aller « plus vite et plus loin »; il renoue avec le déplacement, au besoin et à la fonction que ce dernier revêt pour lui :

Ce sont comme des échappatoires, des changements de routine, des non-quotidiens qui me remplissent énormément. (Paolo, E-01)

Ces déplacements permettent de prendre conscience de certains liens d'attachement qu'il porte à certains lieux (p. ex. : le logement, la ville). C'est paradoxalement la distance et l'écart physique qui permettent de penser un sentiment de chez-soi, comme ici lors de notre premier entretien :

Ce qui me vient en tête, c'est qu'ici je me sens chez-moi parce que je suis à Montréal.
(Paolo, E-01)

L'obtention de la résidence permanente permet de pouvoir sortir du territoire et revoir ses proches à travers des « réunions familiales » à l'étranger, sans toutefois pouvoir retourner dans son pays d'origine. Ces rencontres déplacées permettent de combler de manière parcellaire cette « nostalgie familiale », ce « sentiment d'être en famille ».

5.2.4.2.3 Le déplacement « canalisé » : se projeter se déplacer à nouveau

Le mouvement devient aussi ce qui se modère aujourd'hui. À l'épreuve de la mobilité, les besoins de déplacement ne sont pas ce « truc figé dans le temps ». La fatigue de se « déployer », le «

processus d'adaptation à un autre milieu culturel », les « événements tragiques » et « d'urgence » qui accompagnent ses « références de déplacement » encadrent l'étendue de la mobilité. À cette perspective d'habiter dans le temps au Québec, Paolo mentionne tout de même l'idée d'une maison comme une « plateforme » qui lui permettrait d'accueillir et d'être accueilli en retour. Une tension opère entre la volonté de s'ancrer, ici au niveau provincial, et de se déplacer à une échelle internationale.

Le mouvement est aussi questionné sur sa fonction. S'il relève d'une manière d'être à l'espace, le déplacement est décrit à de rares occasions comme la poursuite d'un lieu, la recherche d'un « chez-soi ». Durant nos entretiens, Paolo se demande d'ailleurs s'il est vraiment (et encore) à la recherche d'un lieu. Il poursuit le questionnement à savoir si c'est un sentiment qui existe ou qu'il a pu déjà ressentir dans le passé. À ce niveau, Paolo met en lien chez-soi et expériences passées de l'enfance. Penser le chez-soi ici pour Paolo passe à nouveau par le déplacement, soit le retour dans la « première maison », la maison d'enfance, pour voir ce qui pourrait y être ressenti, si ce sentiment de chez-soi a pu déjà exister. La question du chez-soi demeure ainsi en suspens, ceci justifié par un déplacement et un retour dans le lieu d'origine non permis et possible à ce jour du fait des règles entourant son statut.

Si le déplacement est une manière d'être à l'espace, la relation aux lieux se vit aussi par la possibilité d'y demeurer, une expérience permise notamment par le contrôle de l'espace.

5.2.4.3 Contrôler

Le thème « contrôler » décrit un rapport à l'espace qui s'exerce par sa surveillance et sa gestion. La possibilité du contrôle, permise par le « travail », permet en retour de se garantir une sécurité dans le lieu. À titre de sous-thèmes, l'épuisement comme manière d'habiter ainsi que les limites de la sécurité et de la propriété seront discutés. Le premier sous-thème *Les gestes que l'on « porte » : se sécuriser* décrit un ensemble d'actions au contact de l'espace pour assurer son intégrité, une condition première pour pouvoir habiter le lieu. Le deuxième sous-thème *La « République indépendante de Paolo » : conquérir* décrit l'expansion et la possession comme moyen d'atteindre un lieu à soi, pour soi et défini par soi. Le dernier thème *Le « burn-out » : s'épuiser* décrit le

sacrifice de soi comme une dimension inhérente de la conquête et de la relation à l'espace en contexte de déplacement forcé et de refuge.

5.2.4.3.1 Les gestes que l'on « porte » : (se)- sécuriser

Le « sentiment de sécurité » est défini comme une « chose importante à ressentir » dans un lieu. Ce besoin est mis en parallèle avec une enfance sous protection, « un environnement de garde du corps », l'obligation de « faire des trajets en voiture blindée ». Cette expérience individuelle rejoint la mémoire collective d'un peuple, cet « instinct de survie colombien ». Durant sa première nuit passée dans la ville d'accueil au Québec, l'expérience de l'auberge engendre la recherche de sécurité par le geste, dormir avec ses valises à côté de lui cadenassées. Dans le récit du parcours de réinstallation, le lieu semble toujours analysé et questionné au regard de sa sécurité. Ces gestes immatériels peuvent prendre la forme d'une série de questions adressées au contact de l'espace environnant :

Est-ce que je suis à la bonne place pour être en sécurité ? Est-ce que les choses sont à la bonne place ? Est-ce qu'il y a quelqu'un qui me suit ? C'est qui les gens autour de moi ? (Paolo, E-01)

L'anonymat et le fait de n'être pas reconnu contribuent au sentiment de sécurité. L'anonymat touche le domicile, « aucune connaissance » ne connaît son adresse, tout comme les lieux fréquentés à l'extérieur du logement. À l'extérieur du domicile, la sélection ou le changement constant de lieux permettent une sorte de cohabitation sécurisante, ne pas être identifié, ne plus avoir à « se présenter de manière X ou Y » tout en demeurant avec le « reste de l'humanité », assimilé à une forme de « white noise ». L'indifférence d'autrui vis-à-vis de soi, « les gens autour de moi s'en foutent de qui je suis », participe d'une recherche et de l'atteinte d'un sentiment de sécurité au contact des lieux dans la ville de réinstallation.

Lorsque cet anonymat ne peut être garanti, notamment au contact de certains espaces sociaux ou professionnels, inconfort et insécurité peuvent se faire ressentir. En réponse, Paolo nomme la recherche d'une forme de contrôle. Être dans l'espace se conjugue ici avec un « protocole » de gestes et le souci constant de la « limite qui permet de franchir une étape ou l'autre » :

Tandis qu'au café, je ne suis jamais devenu ami des serveurs qui sont les mêmes depuis des années, les mêmes, et je leur dis « bonjour, tel café, merci ». Je ne sais pas si je suis froid ou quoi que ce soit, mais c'est pour moi nécessaire de mettre cette barrière pour me dire « je suis anonyme ici ». (Paolo, E-01)

Au contact du domicile, Paolo reviendra sur les deux premières semaines d'accès à son premier logement individuel. Dans cette expérience, Paolo relate aussi ce qu'il ne peut contrôler. Il nous parle ici de conflits avec son voisinage, la menace d'un déplacement forcé par autrui qui ravive certains souvenirs :

La mort, là-bas nous avons été bombardés, on est parti à la Capitale on voulait nous tuer aussi, j'arrive ici, ça a l'air mieux et on te menace que tu partes. On te menace avec toutes les proportions. Le fait d'être déplacé par les autres, pour moi c'est la même chose. (Paolo, E-02)

Cette menace à la possibilité de pouvoir habiter déclenche le sentiment de vouloir immédiatement « partir ». Paolo décrit une impossibilité d'habiter pleinement en sécurité : « c'est là que j'habite, je suis bien, mais je ne suis pas 100% bien ». La tranquillité et la sécurité semblent toujours des expériences temporaires et à risque d'être compromises. Le rapport au lieu est celui d'une fenêtre « assez courte » où « c'est mon lieu » alterne avec « ce n'est plus mon lieu ».

Si la recherche de sécurité se fait pour soi, elle opère aussi à l'endroit de ses proches restés dans le pays d'origine. Les premières années sont décrites comme une tentative répétée pour venir secourir depuis l'étranger son premier « lieu ». En parallèle de son processus d'obtention du statut de réfugié, l'orientation de sa pratique professionnelle et une série d'actions permettent ainsi d'intervenir pour protéger sa famille. « Cogner des portes, aidez-nous » devient dans le discours une formule qui englobe toutes ces actions pour sensibiliser, médiatiser son vécu et celui de ses proches afin d'obtenir de l'aide. Cette possibilité exercée depuis ce territoire d'accueil s'apparente à un moment signifiant accompagné des premières projections de résidence et d'installation dans cette ville où pourtant il ne se voyait pas « à long terme ».

5.2.4.3.2 La « République indépendante de Paolo » : conquérir

L'expérience de l'espace témoigne aussi de sa conquête. L'espace devient ce qui se planifie, se contrôle et s'étend. Paolo évoque un des premiers gestes posés à son arrivée dans la ville, la ville devient un *Autre* à qui l'on s'adresse :

Quand je suis arrivé à X, je me remémore un moment très important pour moi, j'ai parcouru la ville à pied, je suis allé au pont qui sépare X de X, je me suis mis au milieu et j'ai regardé la ville et j'étais comme « je vais conquérir cette ville-là ». (Paolo, E-03)

Les dimensions de la conquête et du travail sont décrites comme des conditions pour pouvoir demeurer et exister dans cet espace. Les premières années sont marquées par la « survie », le devoir de se sécuriser lui et sa famille au contact d'un espace inconnu sans garantie de pouvoir y rester. Le travail prend la forme d'un plan, d'une schématisation, de trouver des repères dans son parcours migratoire et professionnel. Paolo évoque tout ce travail administratif pour prouver le bienfondé de sa demande d'asile, un travail qui nourrira par la suite sa pratique professionnelle et sa manière de s'inscrire dans l'espace.

Le travail de conquête prend aussi la forme de la possession d'un lieu. Paolo mentionne au cours de sa deuxième année, après avoir vécu en collocation, le travail de recherche d'un véritable premier lieu pour soi et à son goût. Durant l'Ede, le lieu conquis est mis en sens comme un espace qui autorise le confort par l'indépendance, ne plus se soucier de l'imprévisible dont autrui peut faire partie. De ce premier logement loué seul, à l'accès à la propriété, le chez-soi est associé à la formule de la « République indépendante de Paolo ». Le lieu permet de ne plus « avoir à rendre de compte à qui que ce soit ». Il prend la forme d'un territoire autoadministré où « tout est sous [son] contrôle ». La possession lui permet aussi de vivre la « garantie du lieu », quelque chose qui est à soi et qui ne peut être repris. Lors de l'Ede, le logement devient le paroxysme de la possession et du contrôle, car le lieu est à soi, « si tu veux, tu peux détruire le lieu ». En écho à ces mots, Paolo revient sur des expériences passées vécues où ses lieux de vie ont pu être menacés, ciblés voir attaqués par autrui. Ici le lieu possédé est synonyme de contrôle de sa sauvegarde comme de sa destruction, le tout par affranchissement de l'action et du pouvoir d'autrui sur le lieu.

De ces démarches administratives évoquées plus haut, Paolo mentionne aussi tout le travail de convaincre autrui. Cela est mis en sens comme une dimension importante de son parcours pour

conquérir l'espace, être autorisé d'y résider et pouvoir l'habiter. La demande d'asile et son issue favorable agissent à titre de validation du travail réalisé pour le prouver et du vécu qui y est associé. Paolo décrit son sentiment à l'issue de l'audience :

[...] le fait de se faire dire par quelqu'un d'autre « oui ta situation est extraordinaire alors on va faire en sorte que tu restes en sécurité », ça c'est une validation. Je ne suis pas en train d'avoir une perception autre de la réalité, alors ça cela a été un gros soulagement. (Paolo, E-01).

Cette reconnaissance autorise à rester et à se développer avec ces ressources « à portée de main ». Le processus d'accès à son premier logement dans une coopérative par acceptation de sa candidature est vécu comme un des premiers moments où il a pu avoir des projections de chez-soi ici. Il qualifie ce moment de « première claque » où il s'est dit « ok tu es chez-toi », « ok, je l'accepte ». Au contact des différent·e·s décideur·se·s (p. ex. : membres de la coopérative, responsables financiers), Paolo évoque une manière de se déployer qui s'inscrit dans des « gestes de séduction », des gestes autrefois mis en place dans le domaine professionnel qui sont mis à son propre service, pour « obtenir l'espace », pour ouvrir les « portes d'un premier espace, mais aussi d'un temps long à X. ». Le fait de se faire dire non, « non, non, non, tu n'auras pas ça, tu n'auras pas ci », semble une habitude dans l'expérience de se projeter habiter, du processus migratoire à l'accès à la propriété. Ce refus Paolo le décrit comme « décourageant » au début, mais lui offrant un moteur, une manière de s'alimenter tout au long de son parcours. L'espace conquis laisse la place à des projections d'expansion, de nouveaux buts à atteindre, de nouveaux espaces à posséder. Plusieurs années après son arrivée, Paolo revient sur un moment signifiant pour lui où il revient s'adresser à la ville :

Et après une fois que ma pratique a commencé à prendre une ampleur, je ne sais pas 3-4 ans après, j'y suis retourné et j'ai dit « f***, je t'ai conquis m***** ». (Rires). (Paolo, E-03)

5.2.4.3.3 Le « burn-out » : s'épuiser

Au contact du récit, habiter est décrit dans les trois premières années comme un travail aux multiples « charges » : une « charge bureaucratique », une « charge de travail », une « charge de besoins premiers », une « charge émotionnelle ». Comme ce travail est une manière de s'inscrire dans l'espace, il semble ne pouvoir être interrompu, comme une « dynamique [présente] sans cesse

». La demande d'asile et l'ensemble des démarches professionnelles sont associées dans les années qui ont suivi l'audience à un « burn-out ». Pour Paolo, cette manière d'habiter en « mode survie » ne s'est pas arrêtée après l'issue favorable de la demande d'asile. Les gestes de « travailler », « performer », « faire tel truc », « faire tel autre » se maintiennent même « sans avoir à répondre à une situation d'urgence ». Ces manières d'être et de faire, il nomme les avoir réalisés tardivement, il y a « un an ou deux ans ». Il (se) l'explique par le sentiment d'avoir continuellement, dans les premières années, dû vivre et se mobiliser dans l'urgence afin d'entrevoir la possibilité de demeurer ici et d'assurer ainsi son intégrité et celle de ses proches. L'« objectif d'habiter », plus que l'expérience même d'habiter, est pour cela associée à l'épuisement, la fatigue de « poursuivre trop de portes à aller cogner ».

Se définissant comme n'étant plus dans la survie au moment de nos entretiens, des questions émergent selon lui à savoir celle d'être capable d'habiter sans lutte et effort. Si les dimensions de la survie et du travail participent d'une manière d'être à l'espace, Paolo évoque aussi la perspective de « naviguer le système en prenant soin de [lui] ».

5.2.4.4 Se ménager

Le thème « se ménager » regroupe l'ensemble des gestes et actions associés au repos. Intimement opposé à l'effort, au travail et à la charge, se ménager décrit l'arrêt et la suspension comme dimensions signifiantes dans la relation au territoire. Le premier sous-thème « *C'est quoi chez toi Paolo ? Un oignon : (se)-retirer* » décrit le rapport au logement comme lieu « barrière » dans le quotidien social et professionnel. Le deuxième sous-thème *L'espace extérieur et « ses valeurs » : ne pas penser à* rend compte des réflexions sur les valeurs qui organisent l'espace social, la sécurité et la tranquillité associées à la possibilité de pouvoir résider ici. Le dernier sous-thème « *Le chez-soi entre partout et nulle part* » : *cesser de chercher* met en lumière le processus de remise en question d'un lieu unique à trouver.

5.2.4.4.1 « C'est quoi chez toi Paolo ? Un oignon. » : (se)-retirer

Si la sécurité et le travail sont les « gestes que l'on porte », le logement est associé au repos et autorise de s'en défaire. On s'y promène en « bobettes », on « décroche ». Un déshabillement concret qui pour Paolo se prolonge dans son versant social, on se déshabille des rôles à exercer

dans la société, on enlève le « chapeau » et les « masques ». Un acte de se déshabiller qui s'exerce presque à même la chair, on enlève différentes pelures pour n'être plus qu'en relation avec le noyau :

« C'est quoi chez toi P., un oignon ». (Rires). Un oignon sans couche, où il y a juste le noyau, avec un drapeau qui dit « République indépendante de Paolo ». (Paolo, E-03)

Il s'agit d'un espace où Paolo s'autorise à ne faire aucun effort social. Le langage se simplifie dans l'espace intime : « un langage propre à nous », « paresseux », opposé au « perfectionnement du langage ».

La maison constitue un lieu « de retraite », « d'extraction de la réalité ». La maison offre ainsi des « frontières » physiques et psychiques qui délimitent le souci adressé aux choses : on ne s'inquiète que de ce qui est le plus important, ce qui est à l'intérieur des frontières, le lieu « où je m'en fous de l'humanité ».

La maison est décrite comme un « lieu de base », de « gestes rituels » qui permet de combler « ses besoins premiers » tels que dormir ou manger. Le logement est un « point de départ vers d'autres aventures ». Les possibilités de décrochage et de ressourcement passent pour Paolo par une discipline personnelle et de travail sur soi. Les rituels sont tous ces gestes que l'on fait à l'intérieur. Paolo évoquera la « cuisine » à deux comme une action détestée par le passé qui devient « super importante », « je coupe, je lave, je fais tout ». Ces rituels agissent à titre de « barrière » pour que l'extérieur ne vienne pas « inonder » la maison, pour permettre de prendre soin de sa conjointe et des animaux et ne pas ramener du travail. Au contact de ces gestes, Paolo reviendra sur cette notion de détachement de la question du lieu : le lieu comme une « hypothèse » dans sa mémoire. Il précisera qu'il n'éprouve « aucun attachement particulier à la maison » dans ce qu'elle est, mais plus dans ce qu'elle peut lui procurer, dans les gestes qu'elle accueille. Des gestes rituels qui deviennent des « gestes spatiaux », symboliques et qui le lient au différents lieux que l'« on accumule au fil de notre passage » :

Je pense que je garde une place symbolique pour les lieux que j'habite où j'ai fait mes rituels personnels quotidiens, me lever le matin, aller broser mes dents, prendre mon petit déjeuner, prendre mon café. (Paolo, E-01)

5.2.4.4.2 L'espace extérieur et ses « valeurs » : ne pas penser à

Le monde extérieur peut aussi être nommé comme un espace où on ne se soucie pas. Paolo mentionne des moments actuels où il ne « pense pas à ce qui [l']entoure », ne « pas avoir besoin de barrer [ses] portes ». Il justifie cette tranquillité par un espace, une ville où il se passe « peu d'affaires ». Paolo évoque dans son expérientiel des sortes de petits événements paradoxaux et presque réparateurs vis-à-vis de ce qui a été connu, tel que perdre son portefeuille à plusieurs reprises et le retrouver avec « tout dedans ».

De ces anecdotes dans le parcours de sécurité et de relâchement, Paolo évoque des valeurs (« valeurs ») qui structurent la société ici, la place de la femme et la projection d'un lieu sécuritaire pour sa conjointe ou ses futurs enfants. Paolo prolonge sa réflexion sur les valeurs qui entourent la relation des « canadiens » au territoire. Pour Paolo, ils sont « conscients qu'ils sont tous immigrants ». L'existence d'une telle conscience, celle qu'« ils puissent accepter que d'abord ce ne soit pas leur territoire » est mise en mot par Paolo comme un statut commun, un lien qui facilite la perception du contact entre « eux » et les nouveaux arrivants. Dans l'acceptation perçue, ces valeurs sociales participent d'une expérience de tranquillité et d'une projection de la possibilité d'habiter ici.

5.2.4.4.3 « Le chez-soi entre partout et nulle part » : cesser de chercher

Une autre manière de se ménager dans l'expérience d'habiter semble celle de cesser de penser à la question « il est où mon chez-moi ? ». Proche des dimensions du déplacement et de la relation à autrui, certains moments décrivant l'habiter évoquent dans la possibilité de ne plus se focaliser sur un lieu qu'il faudrait trouver ou atteindre. Selon lui, il s'agit d'un effort de la pensée à consolider au quotidien pour prendre soin de lui. Les moments du chez-soi sont plus un « tout » qu'un « instant », les lieux du chez-soi davantage un espace entre « partout et nulle part ». L'achat d'une maison, symbole du travail dans le discours, est associé à un ressenti paradoxal, celui de ne rien déclencher malgré la possession et la conquête du lieu :

[...] c'est mon espace, mon territoire. C'est à moi, mais bizarrement ça ne déclenche rien en moi. Je sens un sentiment d'accomplissement, mais je ne sens pas un sentiment de chez-moi. (Paolo, E-01).

La mise en sens de cette question du chez-soi fait naître la conscience d'avoir la plupart du temps été en famille, dans un sentiment d'être « ensemble » plutôt que d'être rattaché à une « infrastructure particulière ». Au contact de l'impossibilité actuelle d'être physiquement à long terme avec sa famille dans un même lieu, la projection d'avoir des enfants ici permet de « déplacer » ce sentiment de famille. Cette projection familiale apparaît comme un moyen de clôturer l'histoire de son déplacement : « bâtir une famille devient une manière de « fermer la boucle », une « nouvelle phase dans ma vie », un « nouveau rôle », une « nouvelle famille ».

5.3 Participant 02 : B.

5.3.1 Recrutement

B. a été recrutée par partage de mon projet dans le réseau associatif et communautaire, ici le réseau associatif d'étudiants étrangers. Trois entrevues en présentiel ont été réalisées en novembre 2019 pour les deux premières, en mars 2020 pour la troisième et la quatrième a été réalisée à distance en novembre 2023.

5.3.2 Parcours migratoire : portrait factuel, spatial et chronologique

Le récit de B. débute par l'émergence du conflit syrien en 2011. S'en suivent deux années, 2013 et 2014, décrites comme les « pires moments de la guerre », une expérience d'impossibilité à être et se projeter, un « plus d'avenir ici » qui la pousse à quitter le pays. B. rejoint les États-Unis et traverse la frontière pour obtenir le statut de réfugié au Canada. Elle décrit l'attente au bureau de douane comme une expérience paradoxale, une attente de 10 heures, entre « mille choses qui te passent en tête » et « tu n'as rien en main, car ils t'ont tout pris et tu attends ». B. évoque les documents complétés, la saisie de son passeport et la convocation pour l'audience à venir. L'audience ne sera jamais évoquée par la suite dans nos entrevues.

Elle arrive au Québec où elle réside à Montréal en attente de son audience. Elle est hébergée durant un mois chez son oncle et sa tante, accompagnée de son frère déjà sur place. Par la suite, elle accède à un appartement en collocation avec son frère, un premier moment décrit comme signifiant dans son parcours de réinstallation. Quelque temps après, elle quitte Montréal pour partir en région faire une maîtrise. Elle réside en chambre universitaire, une période difficile notamment sur le plan de l'intégration. Ultérieurement, une partie de sa famille (ses parents, sa sœur et le mari de sa sœur)

rejoint le Québec. Cette arrivée est décrite comme une « aide » et un « calme » pour se sentir bien ici. Plus tard, elle revient à Montréal, où elle réside à nouveau en collocation avec son frère. Elle est actuellement en processus de reprise d'étude. Entre la deuxième et la troisième entrevue, l'accès à la citoyenneté lui a permis de retourner pour la première fois en Syrie accompagnée de sa famille.

5.3.3 Relation en entrevue

L'intérêt de B. pour le projet semble avant tout celui de pouvoir échanger et aider. Les thèmes relationnels, ceux de la communauté et de la langue sont très présents dans nos entretiens. Le récit est bâti autour de deux territoires, le pays d'origine et le pays d'accueil qui cohabitent et s'intervertissent parfois dans le discours. À la première entrevue de type récit de vie, B. revient sur son parcours migratoire, la guerre en Syrie ainsi que les premiers temps de réinstallation marqués par la perte de repères spatiaux et culturels. Elle décrit l'issue favorable de la réunification familiale et l'arrivée de ses proches comme un premier moment où il est possible de penser l'habiter. À mesure de l'entretien, B. nomme le chez-soi comme intimement lié à la dimension collective et à la possibilité d'être en lien, en « communauté ». En ce sens, face aux questions ciblant l'identification de lieux importants dans le parcours, B. évoquera davantage des relations, des activités interpersonnelles ou encore le sentiment d'appartenance à une communauté ou une société. À plusieurs reprises en entretien, B. nommera son doute sur l'intérêt et la pertinence de ses réponses, notamment quand elle parle de gestes du quotidien ou de certains de ses jugements sur la société québécoise. En fin d'entretien, elle nommera l'accès à la citoyenneté comme autorisation à pouvoir retourner en visite en Syrie, suscitant des questionnements autour de la place de son pays d'origine dans son expérience actuelle et des projections de demeurer à long terme ici.

À l'Ede, B. est venu avec une petite statuette de téléphone. À la question du sens et de l'importance de cet objet, B. nomma :

B. : Oui j'ai ramené l'objet. Ça c'est un objet, avant que mes parents viennent, j'ai demandé spécifiquement qu'ils me le ramènent de notre ancien chez-nous. Je l'aime beaucoup. C'est un téléphone arabe très très ancien, c'est juste pour la décoration. Je l'avais acheté d'un artiste qui l'a fait par ses mains, maintenant son atelier est détruit, il est en ruine. J'ai vraiment senti que je veux avoir ça ici donc j'ai demandé à mes parents de me le ramener. [...] Parce que je me souviens de la route que j'ai prise, c'est dans l'ancien Alep, ma ville. Je me souviens que c'est durant mon adolescence et c'était

la première fois que j'allais de ce côté de la ville, j'étais toute fière de moi et je l'ai acheté parce que je l'aimais. (B., E-02)

Figure 5.2 Photographie de l'objet pré-Ede (B.)



L'Ede a donné lieu à plusieurs moments de parole incarnée et de maintien sur le geste. Le début de l'entretien, que ce soit en termes de consignes, de buts et du dispositif (p. ex. : posture, placement) a pu être source à certains moments de bris et d'incompréhension. À plusieurs reprises B. a nommé aussi le sentiment de se répéter.

À la troisième entrevue de type bilan, B. qualifie l'espace de recherche comme un moyen d'aborder certains souvenirs « qu'avec le temps on oublie parfois », « des choses qui étaient graves ou difficiles ». Le souvenir douloureux est selon B. réinvesti dans un sentiment de bien-être actuel qui permet et autorise de s'y replonger :

Mes sentiments maintenant font de ces souvenirs de beaux souvenirs. Si je n'étais pas bien maintenant, finalement ce ne seraient pas de beaux souvenirs. (B., E-03)

Lors de cette entrevue, réalisée après son premier retour en Syrie, B. aborde les thèmes de la transformation personnelle à travers le parcours migratoire et le déplacement. Elle nomme certains questionnements autour de son identité, le fait d'être la même ou non ici.

5.3.4 Résultats d'analyse et arbre thématique

Trois thèmes ressortent de l'analyse du discours de B. concernant le sens et les actions qui façonnent l'expérience d'habiter : 1. S'approprier, 2. Appartenir et 3. Se Définir.

Tableau 5.3 Tableau de l'arbre thématique issu de l'analyse verticale (B.)⁴³

Thèmes	Sous-thèmes
• S'approprier	○ « Être dans le vide » : ne pas savoir faire
	○ « Remplir le vide » : aménager
	○ « Mon petit coin » : nommer ses lieux
• Appartenir	○ « Être dans sa tête » : se censurer
	○ « On est un peu dans le même bateau » : communiquer sans effort
	○ « Rentrer dans le milieu » : se positionner
• Se définir	○ « Ne plus être la même ailleurs » : se sentir autre
	○ « Ce n'est plus mon pays de refuge, c'est mon moi » : achever

⁴³ En annexe, figure un tableau extrait de codification complémentaire au tableau de l'arbre thématique (voir Annexe K)

5.3.4.1 Résumés de l'action en explicitation

Le premier moment choisi par B. est l'aménagement du premier appartement habité avec son frère, le sous-moment choisi est la sensation de « plein » associée à la vue de l'appartement. (3 mois après l'arrivée au Québec).

Résumé de l'action : C'est une belle journée. B. regarde l'appartement, elle prend une photo. Elle regarde la grande fenêtre avec plein de lumière qui rentre dans l'appartement. Elle regarde le sofa et dit à son frère : « oh les couleurs ressemblent à notre maison à Alep ». Elle regarde la cuisine, elle était pleine de choses, elle sent que l'on peut y cuisiner. Elle regarde le frigo, il n'y a rien, elle se dit « je dois acheter des magnets parce qu'il est trop blanc pale ». Elle regarde les murs de la chambre, elle compare avec sa chambre à Alep, elle se rend compte que cela ne va pas être ça et se dit « je ne vais jamais peindre comme les murs de là-bas ». Elle se dit « je me sens bien mais pas comme à Alep », « ce n'est pas pareil », « je ne sais pas si je vais vivre ici toute ma vie ». Elle se dit à la fois « c'est plein de responsabilités » mais aussi « je l'ai fait » (« *i made it* »). Elle poursuit en « mode découverte de la chambre » et ce qu'elle peut faire ici. À la question du décryptage de sens, c'est un mélange d'émotions entre « l'indépendance », « on est chez nous » et « il reste ma famille encore, est-ce qu'ils vont bien là-bas ? Est-ce qu'on va s'en sortir ici ? Est-ce que ça va bien aller ? ».

Le deuxième moment choisi se déroule lors d'un retour à son logement après une journée de travail. B. sort du bus, il reste 3-4 minutes de marche et là elle se dit « je rentre chez-moi ». (5 années après l'arrivée au Québec).

Résumé de l'action : B. sort du bus, il fait froid et elle est fatiguée. Elle accélère et se dit « j'ai hâte de rentrer chez moi ». Elle voit la neige, des voitures et une voisine. « Ça a cliqué tout de suite », elle se dit « c'est la première fois que je me suis dit que « je veux rentrer chez nous » ». Elle est surprise. Elle sourit et accélère. À la question du décryptage du sens, elle évoque de la fierté, de la satisfaction, ne plus être « la même B. ». Elle nomme le sentiment que « ce n'est plus mon pays de refuge de la guerre, c'est mon moi (se reprend) (43.10), mon chez-moi ».

5.3.4.2 S'approprier

« S'approprier » décrit une relation à l'espace faite de « vide » et de « plein ». Le vide évoque le sentiment de perte de repères au contact de l'espace nouveau. À l'inverse, le plein évoque l'appropriation et la familiarité au contact de l'espace et du lieu à travers le temps. Le premier sous-thème « *Être dans le vide* » : *ne pas savoir faire* met en lumière la perte des habitudes et de l'usuel au contact de l'espace et du geste. B. y explore une forme de nostalgie d'une simplicité de faire là-

bas perdue ici. « *Remplir le vide* » : *aménager* décrit une appropriation spatiale ayant lieu essentiellement à l'échelle du logement comme moyen de se sentir « chez-soi ». Le dernier sous-thème « *Mon petit coin* » : *nommer ses lieux* décrit une appropriation progressive de plusieurs lieux en dehors du domicile révélant un ensemble spatial, l= tout à l'échelle de son quartier.

5.3.4.2.1 « Être dans le vide » : ne pas savoir faire

Les premiers mois de réinstallation sont traversés par le sentiment d'être « perdue » et dans le « vide ». B. évoque la perte de ses habitudes au contact de l'espace de réinstallation :

[...] tout le système était nouveau pour moi contrairement à mon pays d'origine où j'étais habituée à mes petites routines. (B., E-01)

B. décrit un ensemble de gestes quotidiens qui perdent leur aisance : se déplacer, acheter, accéder à un logement, meubler son domicile. De ces gestes quotidiens, des démarches administratives associées à la demande d'asile et au parrainage privé des membres de sa famille s'ajoutent. Tout ceci vient nourrir cette sensation d'« être dans le vide », de ne pas savoir faire et de devoir réapprendre à faire.

Être dans le vide s'inscrit aussi dans l'espace social et relationnel. B. décrit de premières interactions qui se heurtent à la différence. « Nous on ne fait pas ça » renvoie B. à ce sentiment de « je ne savais pas vraiment quoi faire », d'être inappropriée dans ses gestes. Cette expérience de perte du savoir-faire en relation est aussi associée à l'arrivée de sa famille à Montréal une année après sa propre arrivée. L'accompagnement des membres de sa famille dans leur installation est aussi décrit comme une « pression » de devoir faire *pour* les autres, malgré qu'elle puisse se sentir encore « nouvelle » ici. Des changements de rôle et de nouvelles « chicanes » qui soulignent une expérience d'inconnu dans la relation familiale. Cette période, elle la décrit à la manière d'une période transitoire avant que chacun ait retrouvé ses « *spots de vie* ».

Ce sentiment d'être dans le vide et de « ne pas savoir faire », elle estime qu'il se poursuit aujourd'hui par une forme de « nostalgie » au quotidien. Elle décrit certains regrets de « la simplicité de la vie là-bas » qu'elle ne retrouve pas ici. On y entend à la fois certaines routines perdues et le manque d'une société plus épurée, plus simple avec moins de choses. Devant cet

espace ici, trop-plein, B. évoque certains moments d'errance au contact des lieux, cette idée que « tu te perds toujours » devant l'ensemble des possibilités et des choix qui se présentent au quotidien à elle.

5.3.4.2.2 « Remplir le vide » : aménager

Certaines actions à l'inverse permettent de « remplir le vide », une expérience à dominante matérielle par l'achat de produits et l'aménagement via des objets signifiants pour elle. B. l'associe premièrement à l'action de se déplacer dans les quartiers à la recherche d'épiceries arabes et de produits de son pays d'origine. Pouvoir lire des produits écrits en arabe, voir leur simple existence sans nécessité de les acheter deviennent des choses qui « aident » et qui « rassurent ». De manière analogue, cuisiner devient une activité davantage investie depuis son arrivée ici, elle la décrit comme une manière de combler ce « manque de temps en temps ».

Le temps d'aménagement du premier logement occupé avec son frère est nommé comme une expérience d'autonomie et de familiarisation, de « chez-soi ». L'aménagement est premièrement associé au geste de remplir le vide spatial pour obtenir une sensation de plein : « acheter des magnets » pour « remplir le frigo », « l'appartement est plein », « elle (la cuisine) était pleine de choses pour faire la nourriture, « mettre des brosses à dents ». L'arrivée des parents est aussi synonyme de la venue d'objets décoratifs de sa maison d'origine. B. décrit leur intégration dans son logement comme une manière de répliquer une décoration « exactement dans le même style qu'en Syrie » avec des « choses qui étaient vraiment dans notre maison ». En plus des objets retrouvés, l'aménagement à travers des meubles achetés ici autorise des gestes avec lesquels on renoue, une « petite table » qui retrouve sa place, sa fonction, « on mange ensemble ».

Lors de l'Ede, l'aménagement de l'espace devient aussi ce qui permet de marquer une différence. Le lieu du domicile est un objet de comparaison avec la maison d'Alep, entre le sentiment d'être « bien comme à Alep » et la volonté que ce ne soit « pas exactement comme là-bas ». B. évoque ce besoin de ne pas décorer et remplir l'espace de manière identique à ce qui a été connu, sa maison en Syrie, sa chambre là-bas : « ne jamais peindre comme les murs de là-bas » répond au sentiment que « ce ne sera jamais comme là-bas ». Cette différence se prolonge par la rencontre des « intérieurs » québécois visités et vécus. Le « style d'appartement » diffère des intérieurs connus «

chez nous ». Il devient une occasion ici de renouer avec cette simplicité perdue évoquée dans le sous-thème précédent et de continuer de penser l'aménagement entre ici et là-bas.

5.3.4.2.3 « Mon petit coin » : nommer ses lieux

Durant le parcours de réinstallation, la possibilité de nommer des lieux et les sensations ressenties dans ces lieux est associée à leur appropriation progressive. À la question des lieux importants, B. évoque la « maison » mais aussi plusieurs lieux dans la dernière année en dehors du logement : la « rue » le « club de danse » ou encore un « corridor au travail ». Leur addition donne lieu à son « petit coin ». Elle associe leur appropriation à des repères, elle peut s'y rendre sans aide, sans « GPS », faisant ici écho au sentiment de perte et de vide décrit dans le premier sous-thème. S'approprier l'espace et les lieux, c'est aussi nommer ce qui peut y être ressenti. Au contact de lieux investis au quotidien entre logement et espaces du quartier, B. nommera un sentiment d'aisance et d'attachement, le besoin d'y retourner répondant à un certain sentiment d'habiter et de chez-soi. Dans le discours, ces sensations sont traversées par une forme de surprise, celle de s'être imaginée ne pas pouvoir les ressentir un jour ici. Dans le mois précédent l'Ede, B. identifie une première pensée autour de l'idée de se sentir « chez-soi » ici. B. s'interroge sur une sensation préexistante à la nomination de ce sentiment :

Et là ça m'a juste frappé moi-même, je me suis dit « oh je rentre chez moi » à (v. o. : dans) moi-même, je suis vraiment contente d'aller chez-moi, car j'étais trop fatiguée. Ça, c'était il y a peut-être un mois. Ça c'est vraiment un moment où j'ai pensé à ça, mais peut-être je me suis sentie chez-moi avant ce moment. (B., E-02)

De cette relation aux lieux, de leur possession et à leur aménagement, habiter est aussi la recherche d'une appartenance à l'espace par le lien aux autres, une expérience où le lieu accueille tout en semblant accessoire, presque secondaire.

5.3.4.3 Appartenir à

Habiter ou se sentir « chez-soi », fait résonner l'expérience sociale et affective vécue dans la relation à autrui au sein de l'espace. Cette manière d'être à l'espace est intimement liée au sentiment d'« appartenir à » (« أنا أنتمي »), que ce soit à un groupe de personnes, à une communauté ou à un lieu. Dans cette relation à autrui, se crée une alternance de mouvements entre le retrait et le fait d'« être avec » autrui. L'appartenance devient une expérience intermédiaire entre celle

retrouvée au contact de la communauté d'origine et celle, nouvelle, de la rencontre avec des personnes originaires du pays d'accueil. Le premier sous-thème « *Être dans sa tête* » : *se censurer* décrit l'interruption du geste comme manière d'être aux autres. Le deuxième sous-thème « *On est un peu dans le même bateau* » : *communiquer sans effort* reprend des moments, lieux et actions où B. décrit un sentiment d'être ensemble, voire d'appartenance, par une simplicité et une proximité retrouvée avec autrui. Dans le troisième sous-thème, *Se positionner « entre les deux » : négocier* met en lumière ce sentiment d'appartenance double dans le temps, entre communautés d'origine et communauté d'accueil, entre la proximité et l'écart vécus avec chacune.

5.3.4.3.1 « Être dans sa tête » : se censurer

Plusieurs moments et espaces sont associés à des ruptures dans le lien à autrui. La première année de réinstallation et son arrivée en région sont décrites par peu de contacts sociaux. B. l'explique par l'absence des membres de la communauté d'origine et l'« adaptation culturelle » et relationnelle au contact de personnes québécoises. L'expérience est marquée par le retrait, le fait de ne pas oser, le tout associé à « la gêne de ne pas être acceptée ». De cette absence perçue de savoir-faire, évoquée dans le sous-thème 2.3.1.1. « *Être dans le vide* » : *ne pas savoir faire*, B. nous parle ici avant tout de se retenir de faire, de se censurer. Être avec autrui est vécu comme une expérience d'être prise dans sa « tête » : analyser, traduire et se répéter deviennent des gestes inhérents à la vie sociale :

Ce que je trouvais dur au début c'est vraiment de m'exprimer, mais parfois je voulais faire comme des blagues, mais je n'arrive pas parce qu'en français ce n'est pas marrant ce que je dis (rires), mais pour moi dans ma tête c'est marrant ce que je dis, mais quand je le traduis. (B., E-01)

L'espace de relation devient limité par l'impression de ne jamais savoir s'il faut « participer ou non ». Particulièrement manifeste dans la relation aux camarades puis aux collègues, le groupe devient ici ce dont elle ne sent pas faire totalement « partie ». Elle ajoute pouvoir y ressentir une forme d'indifférence à sa « présence » ou à son « absence ». B. mentionne néanmoins certaines figures rassurantes qui l'accompagnent notamment dans sa vie en région telle que sa directrice de recherche.

Cette retenue, B. peut la ressentir aujourd'hui dans certains moments amicaux où il s'agit de se raconter et d'évoquer son histoire personnelle. Quand il s'agit de parler de son vécu, de son origine ou encore de son parcours migratoire, B. évoque privilégier leur mise sous silence. Se retenir de tout partager s'inscrit ici non pas dans la crainte de ne pas être acceptée, mais davantage dans celle de passer pour la « victime » ou l'« héroïne » aux yeux d'autrui. Ceci allant selon elle, à l'encontre de ce qu'elle souhaite que les personnes retiennent d'elle, de ce qui la définit au niveau de sa personnalité, ses goûts, ses passions, ses envies, etc. Être définie à titre de « victime » ou d'« héroïne » lui renvoie davantage un sentiment d'usurpatrice. Selon elle, parler d'héroïnes, d'héros et de victimes, aujourd'hui, c'est peut-être avant tout parler de celles et ceux resté·e·s dans le pays d'origine. Toujours dans cette retenue de dire, B. nomme également le besoin de préserver les autres de son récit et des éléments difficiles de son parcours, dans une volonté de conserver l'« ambiance » du moment passé ensemble.

5.3.4.3.2 « On est un peu dans le même bateau » : communiquer « sans effort »

Le parcours de réinstallation est décrit aussi à travers des moments de proximité et de rapprochement. Appartenir est premièrement associé à la famille proche, à la famille élargie et à la communauté d'origine. L'hébergement durant le premier mois dans sa famille éloignée constitue une rupture dans le récit des premiers temps à Montréal, un cadre chaleureux où la famille agit à titre de soutien dans ces nouvelles démarches d'installation. Avec son frère, B. rapporte des moments de retour à une expérience sociale sans effort : « on parle », « on jase » sans besoin de « forcer [sa] tête ».

Parallèlement à l'arrivée du noyau familial, c'est aussi plus largement la communauté syrienne qui arrive au Québec après avoir fui le pays d'origine. L'année 2015 devient l'occasion de retrouvailles avec des amis d'enfance, des « gens de sa propre ville ». Celle-ci devient un espace de langage familial :

C'est ça il y a des expressions que j'écoute et qui me font penser à chez moi. (B., E-01)

Les premiers allers-retours vers la ville de Montréal et les retrouvailles avec les amis d'enfance ou encore les membres de sa communauté d'origine permettent de se (re)-lier. B. parle à ce moment d'une forme de destin commun avec les autres membres de sa communauté dans le fait d'être

ensemble déplacé dans un espace social autre. Ceci lui fait ressentir qu'elle n'est pas seule dans ses tentatives d'intégration : une communauté existe, avec laquelle elle partage des doutes et des difficultés similaires, nourrissant le sentiment d'« [être] un peu dans le même bateau ».

Appartenir est aussi associé aux pratiques et expériences communes. Parmi elles, la danse, découverte ici, occupe une place fondamentale dans ce thème et de manière plus large dans son parcours social. B. évoque le caractère facilitant de la danse pour se rencontrer, le toucher devenant un contact premier qui se substitue au langage verbal et permet de pallier la barrière des mots :

Puis ça devient après très facile de parler à telle ou telle personne, parce que ça a commencé le plus normalement possible, tu touches la personne, tu le prends ses mains, tu dances avec lui, puis après pour parler avec lui c'est facile. (B., E-01)

La danse permet d'être avec dans un espace partagé : « quand on pratique la chorégraphie ensemble », « c'est beau, on est tous ensemble ». La troupe permet ainsi de renouer avec un sentiment d'être chez soi que B. associe au fait qu'« on s'appartient », et de « faire partie de cette communauté, je suis chez moi ».

5.3.4.3.3 « Rentrer dans le milieu » : se positionner « entre les deux »

« Appartenir à » est aussi nommé comme une recherche de position entre communautés d'origine et d'accueil. Le sentiment d'appartenir est mis en mot ici comme une expérience ambivalente, une « sensibilité entre deux choses ». Si elle estime appartenir à un groupe « ici », des « choses de là-bas », au sens de sa communauté d'origine, perdurent selon elle « inconsciemment ». Cette mise en sens la questionne sur son propre rapport à son pays d'origine. Dans ce lien, B. nomme l'importance des personnes et des relations qu'elle a eu dans son pays d'origine aux dépens des espaces et des lieux :

Non je veux dire, dans cette nostalgie il y a des gens qui me manquent, mais pas de places. (B., E-03)

En lien avec les deux communautés, celle d'origine comme celle d'accueil, B. décrit l'expérience de divergences d'opinions et de désaccord avec autrui où on « s'arrête ici » sans possibilité d'aller

« plus loin ». Ce sentiment d'entre-deux, B. l'associe à la fois à un beau « mélange » et à la possibilité d'un sentiment de « déchirure » à long terme.

5.3.4.4 Se définir

Le dernier thème « se définir » regroupe les actions de se décrire et de se qualifier au contact de l'espace vécu. Le premier sous-thème « *Ne plus être la même ailleurs* » : *se sentir différente* décrit l'action de se définir au contact d'un autre espace. « *Ce n'est plus mon pays de refuge, c'est mon moi* » : *achever* met en lumière la mise en sens de la fin d'un parcours migratoire et de réinstallation comme source d'accomplissement, de découverte et de définition de soi.

5.3.4.4.1 « Ne plus être la même ailleurs » : se sentir différente

Être ailleurs est associé à une représentation différente de soi. L'« immigration » et la « guerre » sont nommées à titre d'expériences qui transforment une personne. Lors de l'Ede, B. met en lien la possibilité de se sentir actuellement ici chez soi à une forme de changement intérieur, l'interrogeant sur sa propre identité :

Qui suis-je au moment où je me suis sentie... (...) Ouh (...). Je ne sais pas. Je ne trouve pas (...). Qui suis-je ? Je ne sais pas, mais j'ai su qu'à ce moment-là je ne suis plus la même B. qui était en Syrie ça c'est sûr. (B., E-02).

Cette différence est premièrement abordée par certains changements dans son quotidien entraînant de nouveaux rôles. Elle y associe le champ de l'autonomie, de la responsabilité et de la capacité à pouvoir faire. Les dortoirs connus en Syrie sont comparés à l'appartement occupé ici dont elle a la charge, la responsabilité comme une expérience oscillant entre difficulté initiale et sentiment de fierté. B. va nommer que son expérience de déplacement forcé et migratoire lui a imposé de nouvelles réflexions et la nécessité de *faire* pour pouvoir *habiter*. Elle nommera pour elle une « sortie de ce qu'[elle] était par défaut », une manière d'être où la question de l'habiter n'avait pas à être pensée :

C'est ça je pense. Je ne sais pas si c'était comme ça avant en Syrie, car je n'étais jamais obligé à penser avant c'est quoi chez moi. (B., E-02)

Le lieu de l'habiter devient quelque chose d'ouvert, dont la définition diffère. Il n'est désormais plus la « la terre où j'habite » (au sens de terre où je suis né·e), mais tout espace ou lieu où la sensation de chez-soi est possible. La possibilité de se sentir chez soi est vécue comme une différence, comme une dimension d'expérience additionnelle propre à elle :

J'ai senti que c'était quelque chose de plus que pas tout le monde n'a pas expérimenté. Il y a peu de gens qui se sentent chez eux dans deux pays différents, différents dans tous les aspects. Je pense que c'est un plus, une petite coche de plus. (B., E-03)

Ce « plus » dont parle B. engendre aussi une « fatigue émotionnelle » accompagnant la quête du chez-soi, un vécu qui, là encore, est perçu comme n'étant pas connu par « les gens qui habitent ici depuis leur naissance ».

5.3.4.4.2 « Ce n'est plus mon pays de refuge, c'est mon moi » : achever

La possibilité de pouvoir habiter, pouvoir se dire « je me sens chez moi » dans la dernière année, sont vécus par B. aussi comme un achèvement, un but atteint. Associé à des sentiments d'attachement à sa vie ici, à l'accès à la citoyenneté et aux bilans de toutes les étapes traversées, B. va nommer à plusieurs reprises le sentiment d'investir le territoire québécois non plus uniquement à titre de lieu de protection et d'exil. À mesure du temps, ses envies personnelles, ses « rêves », lui permettent selon elle d'investir un espace autre que celui du contexte de refuge à l'arrivée :

Sinon tu vas sentir que tu es venue ici juste pour habiter sans guerre, ce n'est pas pour toi-même. (B., E-03)

Au contact de ce sentiment de chez-soi, B. se questionne sur les moments douloureux et les traces qu'ils ont pu laisser aujourd'hui sur elle. Elle nommera à nouveau le sentiment d'une douleur présente, mais pouvant être accueillie par sa situation actuelle, et moins présente aujourd'hui dans ses pensées :

Ce ne sont pas des souvenirs douloureux même s'il y a eu des moments douloureux. Maintenant je ne les pense pas comme des souvenirs douloureux. (B., E-02)

Le chez-soi, B. le nomme finalement à travers les dimensions de « paix intérieure », d'achèvement, comme une « quête » ou encore un espace de nouveau sens et de nouvelles projections :

Ce qui est important c'est que j'ai senti que le but de mon arrivée au Canada est là, est achevé. Parce que je pense qu'au début de mon arrivée je me suis dit que je voulais juste m'installer dans un pays autre que la Syrie, mais au fur et à mesure je voulais quand même me sentir chez moi. Je pense que c'est ça la satisfaction de ce moment, « ok voilà le but est là », je me sens maintenant chez moi. Je pense aussi, non je suis sûre je ne pense pas, je me suis dit « ok tout ce que je veux faire là, ça va avoir un autre (...) « meaning ». (B., E-02)

5.4 Participant 03 : Jad

5.4.1 Recrutement

Jad a été recruté par effet boule de neige. Les trois premières entrevues (juillet 2020, juillet 2020, août 2020) ont été réalisées à distance via l'interface Zoom dû au contexte pandémique empêchant la tenue de rencontre en présentiel. Le participant était familier avec les technologies de communication à distance, un complément d'informations a été apporté concernant la plateforme Zoom qu'il n'avait cependant jamais été utilisée. La quatrième entrevue s'est déroulée en présentiel en octobre 2023.

5.4.2 Parcours migratoire : portrait factuel, spatial et chronologique

Le récit de Jad débute en été 2012 par l'entrée des rebelles dans sa ville de naissance, Alep, et l'installation du conflit armé. Jad décrit une ville encerclée, coupée en deux, les gens, les « amis » commencent peu à peu à quitter cette ville malgré les risques sur la route. Il poursuit ses études, l'université est décrite comme un des rares lieux quelque peu sécuritaires à ce moment. Il continue également certaines de ses activités auprès des enfants, dans leurs maisons, le scoutisme par exemple, comme un moyen de leur faire oublier la guerre :

On essaye de sortir un peu les enfants de ce milieu de guerre, créer des jeux, des thèmes, on continue, on a fait même deux campings durant la guerre, imagines-tu ? (Jad, E-01)

Jad fuit Alep, fin 2014 aux côtés de son oncle en direction du Liban où il réside durant une année. Grâce à sa connaissance du français, il y exerce des emplois en lien avec l'enseignement et l'interprétariat. En 2015, il réussit à obtenir un parrainage privé lui permettant de quitter le Liban en direction du Canada. Jad reviendra sur la difficulté de la procédure, rassembler les papiers, les différentes bureaucraties et les arnaques au parrainage privé à l'international. Le premier janvier 2016, il arrive par vol nolisé à Montréal. L'accueil à l'aéroport est qualifié de « chaleureux », ceci

associé à la présence de son parrain venu le chercher, de bénévoles ou encore de personnes abordant des pancartes « bienvenue » (*welcome*). Il réside durant les premiers mois dans la maison de son parrain et de sa famille. À Montréal, accompagné de son parrain, il visite certains quartiers et restaurants. Il y retrouve aussi des amis d'enfance et connaissances de son pays d'origine, un « entourage » qui lui permet de se sentir bien dans les premiers temps suivant son arrivée. Par la suite, il décide de suivre les conseils de son entourage et de poursuivre ses études en région où il obtient une bourse. À son arrivée là-bas en été 2016, il loge dans une résidence universitaire qu'il occupera durant ses deux années universitaires. La première année est considérée comme difficile, ceci en raison d'un réseau social réduit, des exigences de son programme d'études, l'expérience de parler une autre langue ainsi que la rencontre avec un espace aux codes et au climat nouveaux. Jad réalise des allers-retours réguliers entre sa ville universitaire et Montréal. Quelques mois après son arrivée en région, il obtient un travail dans une boutique. Durant la deuxième année, Jad multiplie ses déplacements dans la ville, il visite les lieux historiques et assiste à certaines expositions. Il intègre un groupe de scoutisme et réalise des activités en extérieur. Par l'intermédiaire de l'infolettre universitaire, il participe à des projets de recherche ainsi que des rencontres publiques avec des chercheur·e·s, des politicien·ne·s, où il lui arrive de prendre la parole. À l'obtention de son diplôme, il décide de retourner à Montréal où il occupe un emploi dans son domaine d'étude. Il habite seul dans un appartement.

5.4.3 Relation en entrevue

Le projet a suscité un enthousiasme, ce qui semblait justifié par de bonnes expériences passées de participation à des projets de recherche. Jad s'est montré très ouvert à l'échange et dans le partage de matériels en lien avec l'expérience discutée (p. ex. : photos).

À la première entrevue, le récit de Jad met en lumière les premières années du conflit syrien, le déplacement péri-migratoire ainsi que la réinstallation, ses obstacles et les moments de découverte et d'appropriation du territoire d'accueil. La gêne ou encore le doute sur la valeur de ses réponses sont présents à plusieurs moments des entretiens. Plusieurs inférences ont eu lieu notamment lors de relances focalisant sur la question d'identifier des lieux signifiants, l'emphasis étant davantage mise sur des moments plus que des lieux en soi. Plusieurs moments d'inférences ont eu lieu au

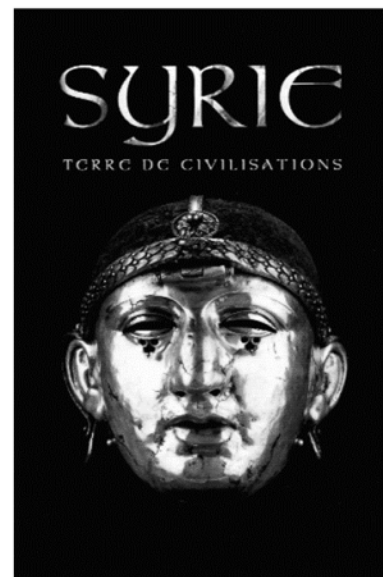
moment d'identifier des lieux importants dans le parcours. Jad se consacrera davantage en entretien à explorer certains moments et certaines relations significantes pour lui dans son parcours.

Avant l'Ede, Jad a partagé 7 photos soit d'objets (p. ex. : lettre de correspondance, couverture de livres nommés en premier entretien), soit des photos de moments sociaux significants pour lui (p. ex. : scoutisme, célébration, moments nommés de rencontre nommés en premier entretien) ⁴⁴.

La première photo est une numérisation d'une carte envoyée par son grand-père à sa grand-mère lors de sa venue à Montréal dans les années 1970. La deuxième photo est celle d'un livre sur une exposition auquel Jad a assisté ici au Québec, une exposition portant sur la Syrie et son héritage archéologique. Concernant la lettre, il dira :

L'histoire de la carte postale qui me donne une première appartenance familiale privée à ce pays. (Jad-02)

Figure 5.3 Photographies des objets pré-Ede (Jad)



⁴⁴ Au regard des enjeux d'identifications (visages) et du fait que les techniques de masquage dénatureraient trop les prises de vue, nous avons décidé de partager uniquement deux photos avec accord avec le participant. Des modifications ont été néanmoins apportées à la photo de lettre afin de supprimer les données nominatives (*).

⁴⁵ Références du livre : (Fortin et Musée de la civilisation (Québec), 1999)

Concernant plus spécifiquement le temps de l'Ede, la phase d'initialisation était accompagnée de plusieurs moments d'incompréhension et de malentendus entre nous quant aux choix de moments et leur faisabilité, ainsi que l'importance de contextualiser pour Jad, d'expliquer le contexte de ce moment et le pourquoi de son choix, comparativement à mon besoin d'entrer en explication.

Au bilan de nos rencontres, Jad nommera le poids encore présent dans ses pensées des événements vécus, la place de la guerre et de son départ forcé. Il évoquera également en quoi le partage de certains souvenirs positifs et leur remémoration ont pu occasionner un sentiment de bien-être et de joie.

5.4.4 Résultats d'analyse et arbre thématique

L'analyse révèle trois thèmes autour de l'expérience d'habiter depuis l'arrivée au Québec, dans la mise en sens du vécu et des actions associées : 1. « Faire des mémoires », 2. « Faire des liens », 3. « S'enraciner ».

Tableau 5.4 Tableau de l'arbre thématique issu de l'analyse verticale (Jad)⁴⁶

Thèmes	Sous-thèmes
• Faire des mémoires	○ « Ne pas oublier » : conserver
	○ « Créer de nouveaux souvenirs » : se faire rappeler
	○ « Entre les pierres et les personnes » : penser la mémoire
• Faire des liens	○ « Moi à chaque fois que je fais quelque chose, je pense à là-bas » : penser à ses proches
	○ « Tu es chez toi » : écouter et dire l'accueil
	○ « Entre toi et moi du pain et du sel » : faire ensemble
• Reproduire	○ « Mes premières fois » : chercher à comprendre
	○ « On a créé le petit Alep ici » : faire des allers-retours
	○ « Prendre racine » : résister, continuer et aimer

5.4.4.1 Résumés de l'action en explicitation

Le premier moment choisi par Jad est une promenade dans le parc à côté de sa résidence en compagnie du prêtre responsable. Cette promenade intervient dans une période de solitude et

⁴⁶ En annexe, figure un tableau extrait de codification complémentaire au tableau de l'arbre thématique (voir Annexe L)

d'inquiétudes relatives à la sécurité de ses proches restés à Alep. Le sous-moment s'amorce par la vue de la neige et d'un écureuil (un an après l'arrivée au Québec).

Résumé de l'action : Jad marche dans le parc aux côtés du prêtre. Il voit un écureuil pour la première fois, la neige, le blanc, le calme et la paix. Il entend des sortes d'oiseaux, leurs pas sur la neige tchouc tchouc. Il essaye de penser comment le printemps va être ici. Il se dit que ça va être très beau. Il continue de marcher, il entend le prêtre lui raconter des noms, une bataille, l'Histoire. Il fait un parallèle avec là-bas (« l'Orient »). Il se dit « ici c'est la Terre promise, le futur, là-bas c'est le malheur, le désastre ». Il se dit l'important est d' « arrêter de penser ». Ils arrivent dans une vallée sombre, Jad ne voit personne, il y a beaucoup d'arbres. Il entend le prêtre lui dire qu'il y a eu la guerre ici. Il décide de continuer. Il se dit « nulle part dans l'humanité », « il y a toujours des guerres », « on ne peut pas voir le silence ». Jad continue d'entendre les histoires et il enregistre dans sa tête. L'important est de ne « pas répéter les mêmes erreurs, les erreurs du passé ». Il continue de marcher. Il se dit surpris, il ne sent pas le froid. Il entend le prêtre lui dire « tu vois tu t'habitues ». Il se dit « il faut aimer la neige, il faut aimer l'hiver pour que je puisse aimer ce pays, le plus et que je m'adapte ». Il se demande « quel genre d'activités à l'extérieur je peux faire ? ». L'important est de « résister pour continuer et aimer aussi, tous les trois sont reliés ensemble ». En fin d'entretien, Jad se définit par l'image d' « un arbre arraché de son milieu [...] qui va juste être enterré sous la neige ou bien cet arbre va s'adapter ».

Le deuxième moment choisi est un repas chez une amie d'enfance d'Alep qui a quitté la Syrie à l'âge de 11 ans, d'autres ami·e·s d'enfance les accompagnent. Qualifié comme moment privilégié de « chez-soi », Jad isole un sous-moment qui est celui où ils parlent ensemble de souvenirs d'enfance (plus de trois années et demie après l'arrivée au Québec).

Résumé de l'action : Jad est invité avec d'autres ami·e·s pour un repas chez une amie d'enfance. Il voit un livre qu'elle lui tend. Il commence à voir des souvenirs de la classe « tous les deux dans la même rangée, le même banc, le premier banc ». Il se demande s'il se souvient du moment de la première page du livre où tous ses camarades lui ont laissé un mot pour son anniversaire. Il se demande s'il a conservé le livre et se dit « pourquoi je ne l'ai pas gardé ». Il continue d'essayer de se souvenir. Il voit dans sa tête la photo d'enfance de son amie. Il se dit qu'il ne se souvient plus. Il se dit qu'il a besoin de quelqu'un pour se souvenir. Il commence à se souvenir de son anniversaire et d'autres de ses camarades. Ce qui est important c'est de « revenir à l'innocence de l'enfance », se « rappeler de ça », « la Syrie avant la guerre, la Syrie que l'on aime ». En fin d'entretien, Jad utilise l'image de « l'enfant innocent » : [...] qu'il est changé, qu'il s'est changé un peu (...), mais pour son amie, il est resté toujours dans sa mémoire ce petit enfant calme, sage d'après elle. (...) Elle avait le plaisir de l'entendre et d'être avec lui. ».

5.4.4.2 Faire des mémoires

Le thème « *Faire des mémoires* » décrit l'importance de se rappeler et de se souvenir pour s'approprier l'espace dans le temps. Le premier sous-thème « *Ne pas oublier* » : *conserver* évoque les gestes de rappel du lieu quitté au contact du lieu nouveau. De la pensée et de la représentation par le souvenir, ce sont aussi des actions d'accumulation de traces des lieux et de moments précieux en prévention de l'oubli. Le deuxième sous-thème « *Créer de nouveaux souvenirs* » : *se faire rappeler* met en lumière la dimension interrelationnelle du souvenir, la présence d'autrui comme moyen d'accès à une autre mémoire du lieu quitté. Le dernier sous-thème « *Entre les pierres et les personnes* » : *penser la mémoire* décrit les questions que se pose Jad concernant la relation entre son rapport à la mémoire et la recherche de se sentir « bien ici ».

5.4.4.2.1 « Ne pas oublier » : conserver

Les premiers contacts avec la ville sont décrits par l'omniprésence des images de la Syrie. Être dans et à l'espace c'est se souvenir des lieux vécus et quittés, ces images conservées résonnant au contact du nouveau lieu. Nombreux des premiers endroits signifiants cités dans son expérience de la ville sont des monuments, des « pierres » qui lui rappellent la ville d'Alep. Sa passion pour l'Histoire et la proximité architecturale entre ces deux villes permettent un lien à l'espace et de commencer « à aimer cette ville » par l'intermédiaire de ses souvenirs. L'expérience du lieu est pour Jad à la fois « une émotion et une image ». Lors de sa première année, Jad évoque le calme, l'apaisement, la joie durant certains moments d'observation de la ville québécoise, entre la beauté contemplée et celle dont il se rappelle, qualifiée de « merveille ». Ce sont ainsi, à mesure du récit les lieux nouveaux et les lieux connus qui se juxtaposent :

Elle (la ville) a des portails comme chez nous, d'anciens portails, des murailles disons et des portes pour chaque saint [...], nous on a la porte Victoire, la porte Antioche, ça me rappelait ça. (Jad, E-01)

Vivre dans un « décor qui ressemble à Alep », c'est aussi conserver des images de sa ville malgré soi, des souvenirs difficiles qui sont décrits sous forme d'obstacles à l'expérience positive de la ville de réinstallation. Le souvenir d'Alep au contact de la ville d'accueil est aussi celui de la « destruction » de sa ville d'origine. Jad partagera vivre à certains moments une jalousie devant certains lieux préservés et intacts ici. Des nouvelles relatives à l'avancée du conflit entraînent un

rappel des lieux s'imposant à soi, le fait de « toujours y penser ». Cette impossibilité de l'oubli est ressentie physiquement comme une « boule » qui l'accompagne. Le sort du lieu résonne avec sa propre condition, la destruction du lieu là-bas entraînant qu'une partie de soi se consume également ici :

Chaque jour, on entend Palmyre était détruite, j'aime l'Histoire et ça me brule [...] (Jad, E-03)

Le devoir de « ne pas oublier », de « ne pas répéter les erreurs du passé » est vu comme un moyen de protéger les lieux ou du moins de les préserver par la mémoire. Il semble que le souvenir devient un rempart à la destruction inévitable des « pierres », ces dernières étant garantes du fait de se « rappeler notre histoire, notre culture et tout ». Cette dimension il nomme la retrouver ici au Québec, ce qui l'amène à comparer deux territoires et leur histoire :

En voyant, ils conservaient des choses qui pour moi n'étaient pas très importantes, des choses pas très anciennes, je me dis « woaw, regarde, ils sont en train de construire l'Histoire et nous on avait des belles choses, on les a détruites, des choses millénaires, ça m'a pris comme ça et ça m'a angoissé. (Jad, E-01)

Ce rapport à l'espace par la conservation se fait tout d'abord par le geste photographique et la vidéo pour enregistrer le moment signifiant dans le lieu, un moyen d'« être mémorisé pour toujours » car « on ne sait pas ce qu'il va advenir ». Lors d'une promenade guidée où il écoute l'histoire de certaines batailles, moment d'Ede, c'est un effort d'attention qui est fait pour « enregistrer » dans la « tête », « lutter, préserver ». Ce rapport à la conservation se poursuit dans la quête de l'objet-souvenir. Ces objets sont des livres et des affiches de moments, de lieux côtoyés. L'objet-souvenir, ici un livre sur une exposition sur la Syrie au Québec permet de conserver pour soi, mais aussi pour autrui. Jad nomme certaines projections de paternité et de famille dont l'objet-souvenir, le livre ici, « en français/en anglais car l'arabe ne sera pas leur langue [à ses enfants] », permet de penser conservation et transmission intergénérationnelle.

5.4.4.2.2 « Créer de nouveaux souvenirs » : partager des mémoires

Plusieurs lieux et moments signifiants sont marqués par la possibilité de « créer de nouveaux souvenirs ». Jad l'associe au fait de « partager des mémoires » avec autrui : évoquer des souvenirs, les raconter et en montrer des traces matérielles (p. ex. : photos, vidéos, livres) permettent la

création de nouveaux souvenirs ici. « Partager des mémoires », c'est partager des mémoires « communes » notamment en lien avec son pays d'origine. Ces moments semblent avoir dans le parcours la fonction d'introduire ou de réintroduire des images différentes du territoire quitté. Du « désastre » et du « malheur » qui bâtissent certaines images de rappel, le partage des mémoires semble autoriser plutôt certaines images de la beauté, de l'enfance et du calme en lien avec le pays d'origine : « l'innocence d'enfants », « la vie était paisible, « les beaux jours ». Lors de la rencontre avec un archéologue spécialiste de la Syrie, chacun montre à l'autre des photos et des objets en évoquant la Syrie dans sa richesse territoriale, historique et sensible. C'est aussi le premier moment dans son récit où apparaît l'expression « la Syrie que l'on aime » :

Je lui dis tu as aimé la Syrie plus que beaucoup de monde et j'ai découvert mon pays grâce à vous, avec tes yeux, un orientaliste qui m'a fait découvrir la beauté de mon pays. (Jad, E-01)

Dans un autre moment explicité en Ede, Jad raconte comment son amie d'enfance lui permet de réaccéder à certains souvenirs passés mis en suspens par ceux de la « guerre ». Il explique qu'« elle a pu entrer dans ma mémoire ». Le souvenir partagé entraîne l'expérience d'une découverte et d'une forme de réhabilitation de certaines belles images du lieu quitté. Ces images sont associées aux expériences émotionnelles de calme et de joie, qu'il associe à un sentiment de « chez-soi ».

Les moments de partage ne sont pas juste un rappel et une réhabilitation de souvenirs, ils sont aussi la projection de création de « nouveaux souvenirs » dans la vie d'ici. Dans ces moments, Jad évoque l'importance de penser leur reproduction, de planifier leur réplique, de les « revivre » : « un autre moment d'existence, un autre moment ordinaire, pour créer de nouveaux souvenirs » ici et maintenant. La création ici ne se fait pas dans ce qui a été vécu et redécouvert, mais dans la projection d'une mémoire à venir, dans un futur à vivre, devenant la source de nouveaux souvenirs.

5.4.4.2.3 « Entre les pierres et les personnes » : penser la mémoire

Se souvenir est aussi une expérience associée au questionnement et à la réflexion. Dans le discours, se souvenir est décrit à la manière d'un apprentissage dans le temps, d'un savoir-faire à consolider. Dans un premier temps c'est peut-être la manière de se souvenir qui est pensée. La qualité du souvenir déclenche parfois la surprise, l'étonnement et semble participer de la qualité du moment vécu et de sa signification dans le parcours. Il est question de beauté d'images, de profondeur dans

le niveau de détail ou encore de l'expérience de la cohabitation entre ici et là-bas, entre l'image dans la tête et le décor réel tout autour. Dans ce passage introductif d'un moment associé au sentiment de « chez-soi » en Ede, Jad nous décrit cet « équilibre » atteint dans l'action de se souvenir :

[...] moment qui m'a fait penser à là-bas, les deux ensembles, mais d'une façon très belle. (Jad, E-02)

De l'évaluation de la qualité des souvenirs, il est aussi fait mention de leur hiérarchisation, de l'importance différente actuellement des souvenirs entre eux. Une distinction opère tout au long de nos entretiens, une opposition entre deux objets possibles du souvenir que Jad compare : les « pierres » et les « personnes ». Les pierres regroupent les monuments, les lieux et l'urbanisme, un espace géographique, mais qui demeure néanmoins déjà émotionnel et affectif. La Syrie touchée par les attaques, l'explosion au port de Beirut quelques jours avant notre troisième rencontre, deviennent au contact du souvenir des « pierres que l'on pleure ». À la question de l'habiter dans l'ici, Jad mentionne durant la première année que ce sont peut-être avant tout les pierres et leurs souvenirs qui ont été primordiaux :

Les pierres ou les personnes. Car pour moi à Québec, les pierres, les monuments ça me touche, pour me sentir chez moi, des souvenirs tu sais. (Jad, E-01)

À mesure de nos entretiens, les souvenirs des « personnes » s'inscrivent dans le récit. Ces souvenirs sont ceux des moments partagés, des scènes d'enfance et de camaraderie, des personnes quittées là-bas ou rencontrées ici. Si les « pierres » sont une expérience à la fois de tristesse, de beauté et de calme, les « personnes » ouvrent quant à elles sur d'autres états d'âme et émotions : l'« innocence », la « simplicité », la « joie », « être à l'aise avec eux », la « belle vie ». Le ressouvenir prend la forme d'un travail de reconsidération continue de la place de certains souvenirs, pour certains de leur réhabilitation comme évoqués dans le sous-thème précédent :

C'étaient des moments passants dans ma vie, mais maintenant ce sont devenus des moments importants. Elle (son amie d'enfance) va avoir une place importante maintenant dans ma mémoire. (Jad, E-02)

Pour Jad, un des moments de chez-soi cité et exploré devient dans sa formulation un point de rupture dans l'expérience : « des fois les personnes sont plus importantes que les pierres ». Ces réalisations sont aussi des mises à l'épreuve, des raisonnements et scénarios posés pour résoudre le problème ouvert par le souvenir et la relation à l'espace. On retrouve la transposition de situations connues ici dans le là-bas et inversement : « si je reste à Alep, mais sans ami », « sans personne que je ne connais », « ici à Montréal c'est une autre vie, il y a des gens que je connais et je me sens chez moi ». Ces pensées occasionnent chez Jad un sentiment d'être « mélangé ». C'est la recherche et l'atteinte d'une voie intermédiaire qui semble conclure le raisonnement dans nos entretiens :

Je peux te dire que je pense que les deux sont importants, on ne peut pas les séparer, mais c'est une question d'où tu es ? Car hier, on pleure une ville, on pleure des personnes aussi, mais on pleure une ville, les deux. Où est-ce que je me situe ? Peut-être entre les deux. (Jad, E-03)

Si le souvenir offre la possibilité d'être en lien aux lieux vécus, l'expérience d'habiter prend le sens d'être en lien avec autrui, avec les proches comme aux personnes nouvellement côtoyées.

5.4.4.3 Faire des liens

Le thème « faire des liens » regroupe l'ensemble des lieux, moments et actions associés à l'expérience d'être ensemble et d'être en lien avec autrui. Ces « liens » interpersonnels deviennent dans le parcours moyen et condition d'« appartenance au pays ». Le premier sous-thème « *Moi à chaque fois que je fais quelque chose, je pense à là-bas* » : *se soucier* décrit l'ensemble des pensées adressées aux personnes restées dans le pays d'origine. Consacré en grande partie aux proches, le souci prend la forme du lien avec celui qui est à distance de soi. Le deuxième sous-thème « *Tu es chez toi* » : *écouter et dire l'accueil* souligne l'importance du langage comme moyen de se sentir habiter. Les actions sont celles de l'écoute d'un « nous » inclusif, d'un « chez nous » en tant que « chez-toi », des moments signifiants pour Jad dans son expérience d'accueil par autrui. Le troisième sous-thème « *Entre toi et moi du pain et du sel* » : *faire ensemble* décrit comment les actions d'échange derrière une invitation, un repas permettent d'être à proximité d'autrui.

5.4.4.3.1 « Moi à chaque fois que je fais quelque chose, je pense à là-bas » : penser à ses proches

Dans la relation à l'espace, nombreuses des pensées quotidiennes sont adressées aux proches et aux personnes restées là-bas. Dans la première année d'arrivée, suivre les nouvelles du conflit, les sites d'informations et les groupes des réseaux sociaux est un geste répété « chaque jour », « chaque heure ». Dans les deux premières années, pour Jad, penser à, c'est avant tout se soucier de la sécurité de ses proches. Le souci semble contaminer l'action même, « faire ici » et « penser à là-bas ». Un repas partagé avec la famille de son parrain lui rappelle l'impossibilité là-bas de pouvoir se réunir, d'avoir ce « calme-là ». Dans sa résidence universitaire, la possibilité d'une douche et l'accès à l'eau chaude sont comparés aux conditions de vie là-bas. Jad y décrit un sentiment d'inconfort vis-à-vis de ceux restés là-bas, ne « pas se sentir bien », ne pas être en mesure de « profiter » ou encore ne pas « se sentir chez soi ».

« Penser à » s'apparente aussi à une expérience d'être en lien malgré l'expérience d'être seul dans l'immédiat. Dans les premiers mois d'arrivée en région, l'expérience de distance se vit aussi avec celles et ceux avec qui il partage l'espace : « je ne connais personne », « tout monde était occupé ». Seuls certains moments s'accompagnent d'images de son pays, de ses proches et de moments vécus. Cette solitude au contact de l'espace lui renvoie à sa propre histoire avec laquelle et peut-être par laquelle l'expérience d'être en lien perdure :

Donc j'étais seul. Là-bas j'ai senti la solitude ou bien être vraiment émigré, disons dans un pays inconnu, il n'y a personne que je connais. Ici je me souvenais toujours à Alep, la ville, les monuments, la maison d'enfance, les anciens souvenirs d'enfance. (Jad, E-03)

« Penser à » et être en lien se prolonge par des objets nouvellement investis. Deux années après son arrivée, c'est une carte postale du Québec envoyée il y a des années par son grand-père et conservée depuis qui lui permet un lien à ce dernier ici. Une carte choisie par Jad comme objet en relation avec l'expérience d'habiter et l'appartenance familiale, « maintenant je suis ses pas et je suis en train de faire ce qu'il voulait ».

À mesure de la stabilisation de la situation dans son pays d'origine et du temps passé au Québec, penser à ses proches est associé davantage à leur absence. À cette expérience, ce sont des formes

de projections, de scénarios imagés et imaginés intégrant les proches qui viennent remplir le lieu et le moment. Jad raconte un repas avec une famille québécoise rencontrée durant lequel il s’imagine la présence de ses proches et leurs réactions :

Ça m’a fait un peu penser à ma famille. Je n’étais pas triste, j’étais content, mais à l’intérieur j’ai pensé à ces beaux moments. [...] Peut-être une fois je me suis dit « oui, si mes parents étaient là ils vont être contents de faire leur connaissance, peut-être. »
(Jad, E-02)

5.4.4.3.2 « Tu es chez toi » : écouter et dire l’accueil

L’expérience de « faire des liens » et d’être avec autrui est intimement liée au langage. Si cela demeure un sous-thème discret, Jad nomme comment les mots d’autrui ont un impact sur son expérience de réinstallation. Premièrement, par l’écoute des termes qui lui sont adressés, un « bienvenue », un « chez-toi » ou un « nous », que Jad associe à des « beaux moments », signifiants dans l’appartenance au lieu. À l’arrivée à l’aéroport, Jad évoque un bel accueil par des interprètes qui le guident dans ses démarches, lui fournissent des explications. Jad répète ici les mots qu’il entend de leur part : « bienvenue chez vous », « bienvenue au Canada », « vous faites (le) (ce qui est) bien ». Son parrain, qui ne le connaît que depuis peu lui exprime qu’il « le considère comme son enfant ». Ces mots sont associés au sentiment d’« être aimé » et de « sécurité ».

De ces premiers moments à l’arrivée, l’accueil par le langage se prolonge par le fait d’être repris par autrui dans ses mots, le « chez-vous » devient un « chez-nous » ou un « chez-toi » :

[...] « tu commences ta maison », « tu es chez toi », ce sont des Québécois qui m’ont dit ça, j’ai beaucoup aimé. (Jad, E-01)

Si écouter et se faire dire participe de l’accueil, Jad nomme plusieurs autres moments signifiants par la possibilité pour lui d’exprimer publiquement une certaine gratitude à l’endroit de la société d’accueil. Parmi ces moments, une conférence sur la Syrie devient une occasion de s’adresser à l’auditoire, de partager des mots sur son parcours et de remercier pour l’accueil au nom de sa communauté d’origine.

5.4.4.3.3 « Entre toi et moi du pain et du sel » : partager et faire ensemble

« Faire des liens » est associé pour Jad à ce qui est partagé dans l'immédiat. Premièrement partager est rendu possible par l'invitation par et chez autrui. Qu'il s'agisse du domicile ou d'un lieu extérieur, dans l'invitation se joue la possibilité de dépasser l'accueil pour vivre l'espace comme une expérience partagée et commune. On y retrouve la reconnaissance de l'existence de « chacun », notamment par le fait qu'autrui partage aussi « quelque chose d'intime », « de sa vie personnelle », sa « maison » :

Je me souviens « oui, oui », elle n'est pas juste intéressée de me découvrir, mais elle est intéressée aussi de me montrer son petit monde. [...] Je me suis senti chez moi avec ces Québécois. (Jad, E-03)

D'autres moments sont des occasions de faire ensemble : « on marche », « on parle », « on se montre », « on échange ». Parmi les activités, Jad évoque la place importante du repas comme occasion d'être ensemble et de renouer à une manière d'habiter : « on se réunit, on ouvre des conversations et ce sont ces conversations qui vont des fois te faire sentir chez toi ». La proximité se retrouve dans la capacité du repas à pouvoir rapprocher et réduire la gêne. Par recours à l'expression biblique, Jad indique comment la nourriture partagée autorise proximité et promesse du lien :

On a quelque chose en arabe « بيننا خبز وملح », on disait, en français « entre nous du pain et du sel ». On dit ça quand on commence à voir des moments partagés, ça veut dire on est devenu des amis. On a partagé un repas ensemble, donc un début d'une amitié. Désolé, cette question m'a fait penser à ça. (Jad, E-03)

De ces premières occasions partagées dans le lieu, se créent des liens avec autrui permettant potentiellement de vivre un lien à l'espace. Le lien affectif permet de tenir ici : ces moments « vont te redonner la force », « ils vont te soulager peut-être ». À mesure du récit et du parcours, le lien affectif à autrui permet de créer un lien affectif au lieu, de faire des « liens d'appartenance à ce pays », de « me sentir chez-moi parfois ».

La rencontre et le lien avec autrui ouvrent aussi la possibilité de retrouver des éléments signifiants que ce soient des actions, des décors ou encore des sensations qui permettent par leur reproduction et leur adaptation de se sentir habiter ici.

5.4.4.4 Reproduire

S'adapter à l'espace, c'est reproduire des actions pour s'approprier l'espace. Le premier sous-thème « *Mes premières fois* » : *chercher à comprendre* aborde les moments d'appropriation progressive de l'espace par l'observation répétée de ce qui est nouveau. L'espace, le pays ou ses habitants deviennent ce qui doit être compris, déchiffré comme condition préalable à l'« appartenance ». Le deuxième sous-thème « *On a créé un petit Alep ici* » : *faire des allers-retours* décrit l'importance de la communauté et de la reproduction d'habitudes, de gestes déplacés comme moments et occasions d'habiter. Le dernier sous-thème « *Prendre racine* » : *résister, continuer et aimer* explicite à travers certaines actions posées et répétées, la lutte pour tenir dans un espace autre et potentiellement se projeter y habiter.

5.4.4.4.1 « Mes premières fois » : chercher à comprendre

« Prendre racine », c'est s'adapter premièrement à ce qui est étranger au quotidien. De cette dimension d'inconnu naît le besoin de connaître. Chercher à comprendre passe par une posture de témoin, d'observateur de ce qui est donné à voir : « je regarde tout », « je lis tout ». Plusieurs lieux sont ainsi appréhendés, visités avant d'être pratiqués : la ruelle de la ville, la bibliothèque de l'université ... Dans ces lieux du quotidien, Jad évoque le sentiment de parfois trop regarder, chercher à tout voir et la crainte de ce que cela peut provoquer comme réaction dans l'espace social.

Associé à ce besoin, Jad mentionne l'incapacité initiale d'« entendre tout », de tout saisir. La tentative de comprendre se heurte à plusieurs obstacles en termes de différences et d'accès. Premièrement à l'échelle académique, Jad évoque les défis de faire ses études et d'apprendre dans un nouveau système. Il nomme aussi un climat froid qui empêche d'être trop dehors auquel il faut se familiariser, une société et des codes sociaux différents à ceux connus, ou encore l'histoire d'un peuple qui n'est pas la sienne. Le travail d'appropriation est décrit à la fois comme épreuve et moyen d'être premièrement en lien à l'espace.

Chercher à comprendre est aussi compris comme une expérience de relation avec autrui. La présence d'autrui, le « parrain », le « prêtre », les « amis » ou l'« infolette de l'université » agissent à titre de médiateur, de guide dans ces premiers contacts et dans l'élargissement de ce qui est donné à voir. L'arrêt de la réception de l'infolette lors de son installation dans une autre ville

sera notamment évoqué en termes de manque et d'obstacle dans son expérience. Plusieurs moments sont décrits à titre de « premières fois », d'occasions d'« observer le pays » pour comprendre cet espace, voire d'y appartenir. À la question d'un premier moment de chez-soi, Jad décrit en Ede une promenade avec un prêtre qui lui conte l'histoire des lieux :

On continue la marche et j'entends qu'est-ce qu'il me dit, les noms de certains quartiers, il me raconte quelques petites histoires. J'entends, j'entends, j'aime à l'entendre. [...]. On commence à comprendre comment cette nation est née pour que je puisse comprendre aussi leur mentalité. Si je veux vraiment faire appartenance à cette terre. (Jad, E-02)

5.4.4.4.2 « On a créé le petit Alep ici » : faire des allers-retours

S'adapter relève de la reprise progressive de certains gestes et pratiques, un aller-retour entre traditions collectives associées à la communauté d'origine et des passions individuelles retrouvées pour habiter. Proche du thème précédemment évoqué *Faire des liens*, il s'agit avant tout ici de reproduire des choses connues, appréciées qui composaient ses habitudes. Très tôt dans le parcours, la communauté d'origine retrouvée à Montréal permet la reproduction d'ambiances familières et d'habitudes qui structurent le quotidien. Dans la première année, des allers-retours physiques de la ville en région vers Montréal lui permettent de retrouver une communauté associée à la tentative de se sentir bien dans ce nouveau pays et d'y retrouver des repères. Les moments de repas et de célébration avec des membres de sa communauté sont des occasions de renouer avec certaines habitudes du pays : « on parle arabe, la nourriture, on partage ses mémoires ». Les cérémonies retrouvées, les fêtes, la messe de Noël, deviennent une « tradition » qui se continue dans l'ici. Jad nomme le sentiment de reproduire en quelque sorte sa ville d'origine dans la ville québécoise :

Car moi en 2017 j'étais toujours à X, et je venais à Montréal car j'avais beaucoup d'amis ici et de Syriens. À un moment donné, je me suis dit « moi, je suis à Alep », on a créé le petit Alep ici. (Jad, E-01)

Les allers-retours sont aussi associés à la langue et par prolongement à l'appartenance communautaire : « on parle arabe un peu et un peu français ». À mesure de la mise en sens, vivre ce mouvement de lieux physiques, sociaux et affectifs fait naître aussi l'enjeu de la « loyauté » avec ceux qui habitent ici. Ainsi, la possibilité de retrouver sa communauté ici permet de se sentir

chez soi tout en prenant le risque d'un « chez nous » qui ne rejoindrait pas le « chez eux » et donc qui ne pourrait totalement permettre l'expérience d'appartenir.

Le retour des gestes coutumiers s'inscrit aussi dans la reprise d'activités et de passions personnelles. Le retour de la pratique du chant et l'intégration d'une chorale où il chante « des choses de chez [lui] » et découvre des chants d'ailleurs est associé à un moment signifiant du parcours. Cette pratique procure « joie », permet d'« oublier le stress », être « relax ». Jad mentionne la place importante du scoutisme durant le début du conflit comme moyen de ramener une « vie normale », ce qui fait « oublier la guerre », une activité qu'il reprend ici. Jad nous parle ici d'un souvenir de scoutisme où des expériences différentes entre deux temps et deux lieux différents se rejoignent :

[...] différents contextes, différentes personnes, mais je sens le même sentiment, mais comme je te dis avec différentes personnes, différents pays. (Jad, E-01)

Des moments signifiants vécus dans le pays d'origine trouvent par la répétition du geste la possibilité d'exister dans un ici. La reprise des gestes appréciés devient aussi l'occasion de se questionner sur l'intention qu'ils portent. Dans nos entretiens, le geste aimé puis reproduit n'est pas juste affaire d'habitude ou de « talent », il permet de se sentir habiter :

Pas juste parce que j'aime, je me demande maintenant que tu me fais penser à ça, ça se peut, que ces choses-là que j'avais avant je peux les faire, je voulais les faire indirectement pour me sentir chez moi sans le penser, maintenant je pense que c'est une des raisons. Les entrevues m'ont fait penser à ça. (rires). (Jad, E-03)

5.4.4.4.3 « Prendre racine » : résister, continuer et aimer

S'adapter est aussi décrit comme une expérience de répétition et d'endurance face à ce qui est nouveau. Il ne s'agit pas de comprendre le nouveau, de répéter ce qui a été connu, mais de répéter « dans le nouveau » pour habiter et s'inscrire ici. Principalement associé à l'expérience de l'espace extérieur et du climat, Jad mentionne la nécessité de recommencer certaines actions pour finir par les aimer. Le climat est imagé lors de l'Ede par ce qui scelle le départ forcé, un espace initialement hostile et inhabitable pour soi :

J'essaye de penser, qui suis-je ? Un arbre qui a été arraché de son milieu, il était habitué à un milieu plus chaud ou plus sec peut-être, ensoleillé toujours, il a été mis dans ce climat très froid et très dur. (Jad, E-02)

Le froid, la neige appellent une expérience de résistance à la fois au sens physique et figuré, qui amène à la possibilité d'aimer : « résister, continuer, aimer » nous dira-t-il. Un moment signifiant de l'habiter est décrit par Jad comme sa capacité à tenir de plus en plus longtemps dehors en dépit du froid. La résistance s'accorde à l'acceptation d'un climat et d'un mode de vie, les « activités » deviennent ce qui doit être trouvé, imaginé pour pouvoir habiter. Le climat devient une « habitude », une « part de sa culture ». Derrière cette adaptation au climat c'est toute l'idée de s'inscrire à cet espace, à cette société qui est en jeu :

Cet arbre va s'adapter, il va construire des racines dans cette terre et va grandir, il va donner aussi des fruits. Les fruits vont être le résultat de son travail, de son adaptation. (Jad, E-02)

L'expérience de la différence et de la résistance est ainsi ce qui ouvre à une croissance simultanée de soi et de l'espace, occasion nommée par Jad « d'agrandir [...] horizons [et] pensées ».

5.5 Participant 04 : Reana

5.5.1 Recrutement

Reana a été recrutée par effet boule de neige. Elle parle couramment le français, elle ne se déclare néanmoins pas bilingue, le français étant sa troisième langue après l'arabe et l'anglais. Trois entrevues ont été réalisées à distance via la plateforme Zoom en date de novembre 2020, décembre 2020 et janvier 2021. Lors de ces entrevues, des problèmes de qualité de connexion ont pu interrompre certains échanges ou forcer l'arrêt de la vidéo pour maintenir une communication durant la rencontre. Néanmoins, l'ensemble des entrevues ont pu être menées à leur terme. Pour le quatrième entretien, après contact, Reana n'a pas souhaité donner suite en termes de participation du fait d'absence de temps au regard de ses occupations professionnelles. Contrairement aux trois autres participant·e·s, le portrait et les thèmes associés aux analyses n'ont donc pas été co-validés en entretien avec la participante.

5.5.2 Parcours migratoire : portrait factuel, spatial et chronologique

Reana débute son récit en 2011, date des prémices du conflit armé en Syrie. Située non loin de Damas, Reana décrit l'insécurité omniprésente (« toutes les places étaient dangereuses ») et de nombreuses images de destruction, la maison de la famille est la cible de bombardements. Elle et sa famille se voient tout laisser derrière. Ils quittent leur maison pour rejoindre celle de leurs voisins puis celle de ses parents, un séjour qui durera 8 à 9 mois. Le contexte de guerre qui perdure les amène à fuir la Syrie en direction de l'Égypte. Au début, ce départ ne devait être qu'une histoire de deux trois mois, un simple séjour touristique comme elle le nomme :

Alors on a pris la décision de quitter mon pays, de voyager en Égypte, on a pensé que l'on va faire du tourisme en Égypte et après on va revenir. (Reana, E-01)

Reana et sa famille finiront par s'installer en Égypte, ils y vivront 4 ans. Elle y décrit sa vie comme convenable. Elle travaille dans son domaine, leur avenir demeure néanmoins en suspens du fait d'une impossibilité de régularisation de statut. Après des démarches entamées auprès de l'UNHCR, ils reçoivent un jour, un appel du bureau : leur demande de protection par le Canada est acceptée, ils doivent partir dans dix jours. Reana évoque un départ précipité, sans possibilité de se préparer, ils ont juste eu le temps de vendre leurs biens, leurs meubles, leurs objets. Reana nomme l'absence de réelles représentations du pays d'accueil, le Canada. Elle et sa famille n'ont eu accès qu'à quelques informations factuelles et apprises sur internet. A l'hiver 2017, ils arrivent à Montréal de nuit, accueillis par les intervenant-e-s de l'organisme communautaire, une expérience « mystérieuse » et ambivalente pour Reana, mêlant inconnu et espoir de sécurité :

C'était dans la nuit quand nous sommes arrivés. C'était pour moi, je ne sais pas, un sentiment étrange. Je ne connais rien, j'arrive dans la nuit, j'ai peur pour mes enfants, ce que nous avons perdu, mais il y a des choses dans mon cœur qui me font dire « nous allons bien ». Parce que la sécurité pour mes enfants et moi c'est la priorité. (Reana, E-01)

Reana et sa famille ne restent que quelques minutes à Montréal pour se diriger vers leur ville d'accueil située en région. Sa première année dans la ville d'accueil est décrite à la fois comme belle, la rencontre de nouvelles personnes, mais aussi difficile, la perte de repères et la barrière de la langue. Lors de cette première année, elle intègre le cours de francisation. Par l'entremise de

l'organisme communautaire mandaté, elle accède avec sa famille à un logement qu'elle occupe toujours depuis avec sa famille.

5.5.3 Relation en entrevue

Reana est une femme d'une grande gentillesse et bienveillance, à l'image des thèmes qui traversent le récit. Nos échanges sont à la fois complices mais aussi marqués de certains silences et arrêts communs dans ce qui est dit ou questionné. De manière générale, la barrière de la langue, souvent abordée dans le récit, n'a pas été un obstacle explicite à la communication. Certains moments du récit ont pu se poursuivre par une recherche commune du terme ou par recours à l'anglais.

Lors du premier entretien, Reana a pu à plusieurs reprises formuler des excuses et exprimer une gêne à l'égard du contenu de ce qui est dit et de sa formulation. Ces moments de pause au contact de questions parfois trop complexes dans la formulation ont pu amener des moments de confusion ou de rupture dans nos échanges. Ces moments de bris ou de détour semblaient aussi mettre en lumière certaines différences sémantiques que l'on pouvait attribuer aux choses, on n'était plus uniquement sur l'enjeu du traduire, mais aussi dans une conception et sens distincts accordé à l'espace, au lieu ou encore à la dimension relationnelle dans le discours. A la question directe de ce qu'est le chez-soi, Reana répondait par la nuance, celle de l'impossibilité pour elle de penser à une expérience « 100% plaisante » au sein de son parcours. A celle du lieu, Reana prolongeait la question pour enrichir sa réponse de moments et de relations qui semblaient indissociables pour elle de cette question.

En prévision de l'Ede, Reana nous partagera par courriel quatre photos provenant d'internet. Elle nommera :

En ce qui concerne la photo ou l'image qui représente le bonheur pour moi, vous les trouverez en dessus du courriel. Je m'excuse, ces sont des nombreuses photos, mais celles-ci me donnent le bonheur dans ma vie. C'est être avec ma famille, parler avec mes amis ainsi que mes étudiants en Egypte et en Syrie. Et voir le paysage et marcher dans la forêt. (Reana, E-02)

Figure 5.4 Photographies des objets pré-Ede (Reana)



47

Lors de l'Ede, la complexité de la formulation de certaines consignes, des relances en prise sur l'action et le but de décrire des gestes parfois insignifiants au premier abord ont pu amener des moments de rupture.

Lors de l'entretien bilan, Reana a également exprimé certaines réserves sur la pertinence de nos échanges en termes d'apports et de retombées en recherche.

Elle attribue à nos rencontres une occasion pour elle de « mémoriser toutes les belles choses qui se sont passées » au sein de ce parcours. Elle mentionnera le sentiment d'avoir été à l'aise, une « chimie » entre nous indispensable pour se raconter, tout en évoquant une réticence de base à quitter une rencontre :

⁴⁷ Références images (de haut gauche à bas droit, sens horaire de lecture) : (Belushi et Shutterstock, 2014) ; (Shutterstock, 2012) ; (Belushi et Shutterstock, 2014) ; ([s. d.], 2018)

Quand je vais être à l'aise avec une personne, je vais dire et compléter les choses, mais si je ne suis pas à l'aise je ne vais pas compléter, je vais dire « oui, ok » parce que ce n'est pas « légal » de quitter les choses. (Reana, E-03)

5.5.4 Résultats d'analyse et arbre thématique

L'analyse révèle trois thèmes autour de l'expérience d'habiter depuis l'arrivée au Québec, dans la mise en sens du vécu et des actions associées : 1. « Être avec », 2. « Recommencer », 3. « Être confortable ».

Tableau 5.5 Tableau de l'arbre thématique issu de l'analyse verticale (Reana)⁴⁸

Thèmes	Sous-thèmes
• Être avec	○ « Entre nous et entre eux » : ne pas pouvoir communiquer
	○ « Elle ne comprend pas l'arabe, mais elle peut sentir » : être touchée
	○ « Des moments où la personne aime être seule » : marcher et penser
• Recommencer	○ « S'habituer à chaque place » : ne pas connaître
	○ « Répéter les mêmes mémoires » : refaire
	○ « De belles mémoires » : faire de nouvelles choses
• Être confortable	○ « Savoir que toute ma famille va bien » : se sentir en sécurité
	○ « Qui vous fait vous sentir satisfait » : participer à un but
	○ « Trouver son chemin » : chercher à être soi-même

⁴⁸ En annexe, figure un tableau extrait de codification complémentaire au tableau de l'arbre thématique (voir Annexe M)

5.5.4.1 Résumés de l'action en explicitation

Le premier moment choisi par Reana, est un moment où elle prend la parole devant des journalistes pour parler de sa participation dans un projet créatif de recherche autour du vivre-ensemble (moment en 2017, plusieurs mois après l'arrivée).

Résumé de l'action : Reana parle devant des journalistes. Reana trouve que c'est agréable, car cela ne va pas se répéter, elle doit vivre tous les moments. Ce qui est important c'est de ne pas se sentir négligeable. Contrairement à l'étranger qui doit faire des efforts pour que les autres acceptent sa présence, elle se dit qu'elle a de la chance d'avoir ce projet et de rencontrer des gens agréables qui lui disent « vous êtes comme nous ». À ce moment, Reana sent que ces moments sont importants au regard du « choc » d'être ici et de n'avoir pu en prendre la décision.

Le deuxième moment choisi est un moment où Reana marche seule dans la rue. Elle décrit se sentir « triste » à ce moment, parce que « nouvelle » ici, ne connaissant pas la « langue française », elle se demande comment elle va « connecter avec les gens ». Peu à peu elle a des images de son pays et pense aux paroles d'un poème. (moment en 2017, plusieurs mois premiers après l'arrivée).

Résumé de l'action : Reana marche seule sur le chemin du retour entre le cours de francisation et chez elle. Il y a les arbres, les gens, mais elle voit seulement son pays. Elle pense aux paroles de son poème et se dit qu'il faut vite rentrer les écrire. Elle rentre et écrit son poème. Par la suite, Reana participe à un atelier où l'intervenante lui demande d'écrire « des choses qu'elle aime ». Reana lui dit « je vais écrire un poème sur mon pays », « ce n'est pas comme vous voulez ». L'intervenante lui dit « oui oui fait », Reana est surprise. Par la suite, elle se fait traduire son poème, elle voit que les gens pleurent quand ils lisent son poème. Elle se sent dans un mélange d'émotions, être triste « parce que ça me touche mon pays » et contente parce qu'« il y a des gens qui me partagent des sentiments sensibles ». Reana se voit proposer d'enregistrer une partie de son poème et en arabe. Pour Reana, ce qui est important dans ce moment est de « continuer à maintenir ma langue pour nous intégrer », de se sentir « confortable », d'« être acceptée dans votre nouvelle société » et « d'être à l'aise dans cette société ».

5.5.4.2 Être avec

Le thème « Être avec » regroupe des moments et des actions autour de la possibilité d'être en relation avec autrui. La relation interpersonnelle est prédominante au lieu, c'est par la relation à autrui que le lieu devient important. Pour Reana, parler de chez soi, c'est décrire les personnes avec qui on vit, que l'on côtoie, les « belles rencontres » à mesure du parcours migratoire. Le langage parcourt ce thème que ce soit, entre obstacle et moyen de se lier à autrui et à ce « pays ». Le premier

sous-thème « *Entre nous et entre eux* » : *ne pas pouvoir communiquer* souligne l'impossibilité première d'être en lien avec celles et ceux dont on ne partage pas la langue. Le deuxième sous-thème « *Elle ne comprend pas l'arabe, mais elle peut sentir* » : *être touchée* met en lumière des moments d'accueil et d'autorisation à l'expression de soi, entre langue d'origine et langue secondaire. De ces rencontres naissent des occasions de lien aux lieux connus et à ceux vécus, des lieux qui existent par la relation et le langage. Le dernier sous-thème « *Des moments où la personne aime être seule* » : *penser et voir ce qui a été vécu* regroupe des moments rares et intentionnels de solitude, qui autorisent à penser et réfléchir sur son histoire et son parcours.

5.5.4.2.1 « Entre nous et entre eux » : ne pas pouvoir communiquer

De la première année d'installation à aujourd'hui, la barrière de la langue est décrite comme un obstacle quotidien dans le lien à autrui ici : « comment vous traitez avec les gens ? ». Ne pas pouvoir communiquer par les mots est une expérience décrite par le manque et la perte, quelque chose de « grave » et de « triste » selon Reana. La langue est « la chose la plus importante pour se sentir qu'elle (la personne) est bien, qu'elle est mieux dans un environnement où elle va s'intégrer ». La barrière de la langue crée un écart relationnel entre un « nous », « les gens syriens d'ici », les « réfugiés » et un « eux » regroupant les natifs québécois, les personnes « intégrées » ou parlant couramment le français. Du fait de cette barrière, Reana rapporte ne « pas oser » ou être « timide » au sein de plusieurs lieux du quotidien (p. ex. : le magasin, le cours de francisation).

Reana mentionne aussi toute cette lutte et ce travail au quotidien pour se familiariser à la langue et entrevoir une « intégration ». Dès lors, se sentir intégrée relève de l'étude, de l'apprentissage et de l'effort. Cette expérience apparaît à la fois connue et paradoxale pour l'enseignante qu'elle fût. Le domicile devient ce qui accueille les heures de travail pour « apprendre plus rapidement », « trois ou quatre heures chaque jour pour travailler le maximum » tout en s'occupant de ses enfants. Les cours de francisation sont décrits à la fois comme une ressource et un lieu d'expériences difficiles (défis d'apprendre une nouvelle langue, conflits avec certains pairs). Pour Reana, être dans le bâtiment du cours ou marcher à ses environs fait vivre des « mélanges d'émotions », entre « positif » et « négatif ». La barrière de la langue et les efforts en réponse se déclinent aussi à l'échelle familiale, à travers ses enfants, penser l'intégration c'est aussi penser leur intégration ici :

Mais on a fait beaucoup d'efforts pour réussir, pour que ma fille quitte la classe de francisation et d'être dans une classe régulière. Si on ne fait pas beaucoup d'efforts alors elle va perdre cette opportunité, cette occasion. Être dans un secondaire pour adulte, il n'y a pas un bon avenir pour elle. Elle a réussi (coupure), c'est une chose très belle. (Reana, E-03)

5.5.4.2.2 « Elle ne comprend pas l'arabe, mais elle peut sentir » : être touchée

Durant la première année d'arrivée, plusieurs occasions de rencontre contrastent avec cette distance interpersonnelle évoquée plus haut. Être « sentie », être approchée par autrui ou même communiquer, font vivre une proximité relationnelle à autrui et aux lieux. Reana évoque un de ces moments signifiants, une première rencontre avec une personne importante dans son expérience de la ville d'accueil, l'expérience ici d'être approchée par autrui :

Mais il y a des choses plaisantes quand j'ai connu une dame qui est très gentille qui a pris l'occasion de me parler parce que je pense qu'elle a senti, *she felt*, elle a senti que je suis comme perdu dans un magasin. Alors elle me demande si j'ai besoin d'aide, j'ai demandé en anglais parce que je ne parlais pas le français à ce moment-là. (Reana, E-01)

Ces rencontres sont dépeintes comme un « hasard » représentant l'« espoir », le « bonheur » et le début d'« une amitié qui perdure ». La rencontre donne un sens à l'espace, « des places très belles ». Les lieux deviennent importants parce qu'ils ont été vécus dans leur première fois, ensemble. Les champs de l'action, d'« aller à », de « découvrir » s'agrandissent à mesure de la relation avec cette personne, devenue aujourd'hui une amie. Le lien au lieu et le lien à autrui semblent poursuivre une histoire et une relation communes :

Alors il y a une relation unique entre elle et moi, chaque place où nous allons ensemble, cet endroit va être unique aussi. (Reana, E-01)

Par la suite, Reana mentionne l'importance de rejoindre un projet de recherche supervisé par une intervenante qui occupera une place signifiante dans son parcours. Dans cet espace de rencontre, la langue n'est pas une barrière. À nouveau, le sentir devient une façon d'être rencontrée : « elle ne comprend pas l'arabe, mais elle peut sentir ». Lors de l'Ede, Reana revient sur un moment particulièrement signifiant pour elle, celui de se faire traduire un poème personnel sur son pays et de le partager aux autres personnes présentes. Ce moment, dans sa dimension créative et sensible, vient selon elle en opposition avec le fait d'être « négligeable », un sentiment avec lequel il faut

lutter durant la réinstallation. Reana décrit ce moment de lecture où elle semble à la fois touchée par l'image de son pays et celle des personnes présentes qui lisent ses mots :

Mon sentiment, c'était un mélange, j'étais triste parce que ça me touche mon pays, j'étais aussi contente parce qu'il y a des gens qui me partagent ces sentiments sensibles, alors c'est très touchant pour moi, c'était très touchant. (Reana, E-02)

5.5.4.2.3 « Des moments où la personne aime être seule » : penser et voir ce qui a été vécu

Au sein du récit, la possibilité d'être avec autrui semble aussi permise par des moments intentionnels de rupture, des moments où la personne peut être seule. Ces moments sont plus anecdotiques et leur évocation survient en fin de rencontre. La relation à l'espace et sa pratique se structurent par la possibilité de se retrouver avec soi-même, dans sa tête. Reana décrit ainsi son besoin de ne pas toujours rentrer en même temps que sa famille du cours de francisation ou encore de marcher seule dans certains lieux :

Je pense qu'il y a des moments où la personne aime être seule par exemple, la forêt est la place qui est très bonne pour ça. Pour réfléchir, pour penser plus. (Reana, E-01)

La possibilité de « penser plus » offre celle d'explorer des images, des souvenirs, des pensées sur ce qui a été traversé et de ce qui n'est plus. Lors d'un retour, seule, à pied, entre la salle de cours et sa maison. Lors de l'Ede, Reana décrit un moment où elle pense aux paroles d'un poème qu'elle pourrait écrire sur son pays. La marche et l'absence d'autrui offrent une occasion d'être totalement avec son « pays » :

Je vois mon pays seulement. Oui, je vois mon pays, il y a des arbres par exemple, mais je ne vois pas les arbres, je ne vois pas les gens, je vois seulement mon pays. (Reana, E-02)

Cette pensée d'être en lien perdue au cœur de l'expérience de la solitude. La solitude permet d'interrompre une pensée qui serait uniquement dirigée vers l'« avenir » pour se consacrer aussi à un passé : « des nostalgies de mes proches, de mon pays ». L'expérience d'être seule offre la possibilité de penser à ce qui est là-bas tout en protégeant autrui des émotions et des images difficiles qu'elles font vivre, notamment sa famille ici, qu'elle soit « heureuse ici ».

5.5.4.3 Recommencer

Le thème « recommencer » décrit le mouvement entre d'un côté la perte, celles de certains gestes usuels au contact du pays d'accueil, et de l'autre la création de nouvelles habitudes dans l'expérience d'habiter l'espace. Ce thème est traversé par la « mémoire » des lieux, des habitudes et des moments de familiarité dans le parcours. Le premier sous-thème « *S'habituer à chaque place* » : *ne pas connaître* illustre l'expérience d'un espace nouveau marqué par la nécessité de devoir réapprendre et recommencer sa vie. Le deuxième sous-thème « *Répéter les mêmes mémoires* » : *refaire* met en lumière la possibilité de renouer avec certaines habitudes et traditions au contact du pays d'accueil. Le dernier sous-thème « *De belles mémoires* » : *faire de nouvelles choses* rend compte de l'expérience de la nouveauté comme moment « agréable » voire moyen, d'habiter. Des occasions nouvelles au contact desquelles Reana explore à la fois la nécessité, mais aussi le défi de garder ces moments signifiants en mémoire.

5.5.4.3.1 « S'habituer à chaque place » : ne pas connaître

L'expérience première des lieux de transit et de réinstallation est marquée par la perte des repères et des gestes. À son arrivée de nuit à l'aéroport de Montréal, Reana évoque un « sentiment étrange » au contact de cet espace où elle « ne connaît rien ». Cette étrangeté se poursuit au quotidien dans la ville d'accueil, un sentiment encore présent aujourd'hui. Reana décrit des actions quotidiennes, telles que se déplacer, faire son épicerie, remplir des démarches administratives qui sont source d'efforts et d'obstacles pour elle et sa famille. Les habitudes de vie initialement naturelles, sans conscience des choses, deviennent de l'ordre du travail, devoir recommencer et répéter continuellement entre les lieux et entre les temps de ce parcours :

Du fait de la guerre, on a arrêté de faire ça et c'était difficile de répéter la vie encore, de recommencer encore en Égypte, on commence encore une vie. On doit travailler plus, on doit commencer comme une nouvelle vie, on doit faire des efforts très grands et très forts. Quand nous sommes arrivés ici, on recommence aussi notre vie encore.
(Reana, E-01)

Les dimensions de l'effort et du temps traversent à la relation à l'espace ici : « ça prend du temps de s'habituer ». Au contact de cette nouveauté, Reana se dit plus « sensible » (« *sensitive* »). Elle se dit à la fois plus alerte et touchée « parce que toutes les choses me paraissent nouvelles ». L'expérience de la nouveauté s'inscrit aussi dans la relation première au logement et à son intérieur.

Cet appartement trouvé par l'organisme communautaire en charge de l'accueil, elle mentionne ne pas réellement en avoir eu le choix au regard de l'urgence de se loger. Reana décrit un choc premier à la vue de l'étroitesse et du désordre du lieu, une vision qui ébranle l'habitude spatiale des lieux habités dans le passé :

Pour moi, il y a des choses mélangées dans tout l'appartement. L'appartement était petit. Puis pour moi, j'ai l'habitude de vivre dans mon pays et en Égypte aussi dans un appartement gros et quand je vois ici c'est un appartement comme ça, pour moi c'était un choc. (Reana, E-01)

L'espace extérieur, le dehors, la « nature », source de ressourcement et espaces importants pour Reana deviennent aussi une épreuve saisonnière. Reana évoque des habitudes pour elle, celles des routines d'observation du décor, de la nature, permises ici, mais qui deviennent « difficiles » au contact de l'hiver.

Ne pas connaître, c'est aussi ne pas avoir pu se préparer et s'imaginer la vie ici. Selon elle, une distinction fondamentale opère cette fois-ci entre un « nous » regroupant les personnes réfugiées et un « eux » totalisant les autres migrant·e·s. Cette action de l'ordre de se préparer ne lui a pas été permise dans ce parcours migratoire dont les premières années semblent être avant tout un travail de rattrapage des connaissances et des savoir-faire :

C'était difficile. Car pour moi c'était mystérieux (*mysterious*), des choses que je ne connais pas. Je ne connais rien, et nous en tant que réfugié ce n'est pas comme les immigrants. Les immigrants prennent cette décision, puis peuvent étudier plus par exemple, savoir ce qu'est ce pays-là, quelles sont les règles dans ce pays-là. Lui il étudie les étapes alors que pour nous c'est comme ça. (Reana, E-01)

L'action de connaître prend ici le sens de la constitution préalable d'un savoir commun et général qui permet de comprendre l'espace, une forme de carte, de plan qui permettrait d'habiter dès les premiers instants. L'expérience de Reana est au contraire celle de devoir s'habituer à chaque lieu, un recommencement continu, durant la première année : « s'habituer à chaque place, à chaque chose ». Cette adaptation constante, Reana la nomme comme encore présente aujourd'hui, vécue à la fois comme un effort, mais aussi un moyen de prendre part à l'espace au quotidien.

5.5.4.3.2 « Répéter les mêmes mémoires » : refaire

Recommencer, c'est aussi renouer avec des actions, des gestes et des habitudes de la vie d'avant. À l'intérieur du domicile, ce sont avant tout des temps passés en famille qui sont décrits, essentiels pour penser l'habiter. Nommés comme simples et de l'ordre de l'évidence, ces moments inhérents à « toute famille » ont été empêchés par la guerre :

Aussi comme chaque famille, on reste ensemble, on dine ensemble, on soupe ensemble, on regarde la télé ensemble, pendant le soir c'est un temps très chaleureux parce que toute la famille regarde la même série ou le même programme. Oui c'est un bon sentiment pour nous tous. (Reana, E-01)

À l'extérieur du domicile, Reana met en mot aussi le retour de certains éléments familiers dans le quartier. Les lieux deviennent proches spatialement, mais aussi progressivement constitutifs de repères : « une mosquée qui est proche », « proche de l'université X », « proche du Cégep ». De ces lieux extérieurs, on retrouve la possibilité de moments en famille passés ensemble en dehors du domicile, notamment dans des parcs et au travers d'activités de jeu partagé. En plus de ces pratiques à l'extérieur, Reana mentionne le moment de retour du voyage lorsque le déplacement en dehors de la ville d'accueil a été possible. Cette expérience, Reana la nomme comme ayant été permise récemment, environ deux ans après son arrivée :

C'est comme si j'avais répété les mêmes mémoires, avant quand j'étais en Syrie, on voyageait pour faire le tour, pour visiter de nouvelles places. Alors j'aime bien Montréal, il y a de belles mémoires au sujet de cette place-là. (Reana, E-01)

« Faire un tour » semble agir à titre de mouvement d'écart et de rapprochement. Voyager permet de sortir de la ville d'accueil, ce qui constitue une pause nécessaire et agréable. Voyager devient aussi une occasion de renouer avec une tradition familiale, héritage de son père et de moments passés à ses côtés. Ces choses agréables retrouvées viennent faire écho aux dimensions de plaisir et d'esthétique, la recherche des « belles places », des dimensions parfois mises en suspens par la guerre et le déplacement forcé.

Recommencer s'inscrit aussi dans la possibilité de faire de nouvelles choses. Ici la rencontre avec le nouveau ne semble pas quelque chose d'enduré, mais à l'inverse un moyen de créer un lien positif à des moments et lieux signifiants dans le parcours. L'« expérience étrange » devient de

l'ordre d'une « chance ». On retrouve la participation à des projets où les dimensions de la créativité et de la rencontre avec les autres prédominent. Chanter, écrire un poème et l'enregistrer ou encore tourner dans une création musicale. Ces expériences nouvelles sont associées aux dimensions de la beauté et de l'agréable tout comme les lieux où elles prennent part, un parc, les locaux d'une université, à titre de « belles places ». Reana décrit un tournage de vidéo-clip, une expérience nouvelle pour elle alliant créativité et moments de travail en groupe :

Pour moi c'est une chose très agréable, de belles mémoires qui vont rester pour moi pour toute la vie. Nous avons fait l'enregistrement pour le poème et la chanson et après aussi on a fait le vidéoclip pour la chanson. C'était pour moi la plus belle chose, et jusqu'à maintenant c'est une belle mémoire. (Reana, E-03)

Ces expériences sont des choses presque extraordinaires, non prévues ou imaginées pour soi :

[...] heu, c'est une autre chose unique pour moi parce que je n'imagine jamais que je vais faire des choses comme ça. J'étais une enseignante, il y a des rythmes dans ma vie, mais j'ai tenté de participer dans d'autres choses, c'est très agréable. (Reana, E-02)

Si l'expérience est agréable et en devient inoubliable, à titre de « belle mémoire », son accès par le souvenir n'est pas toujours chose facile dans le quotidien. Ce travail de mémoire fait en effet appel à du temps et de la disponibilité et sa mise en sens n'est jamais « 100% positive ». L'évocation des belles expériences fait vivre à nouveau l'effort et le recommencement, dans une relation étroite entre la beauté et la perte. Reana évoque lors de notre dernier entretien ces sentiments contradictoires :

Parce que les gens parfois ils ont besoin de temps pour se souvenir des belles choses, avoir plus d'énergie, mémoriser. Elles (les) personnes ont fait des belles choses dans sa vie, parce que parfois les gens vont perdre l'espoir quand ils vont recommencer encore une fois, étudier encore une fois, chercher un travail. Donc je trouve que j'ai fait de belles choses. (Reana, E-03)

5.5.4.4 « Être confortable »

Le thème « être confortable » (« الشعور بالارتياح »), expression polysémique se répétant dans l'entrevue, rend compte d'un besoin oscillant entre sécurité et développement personnel au contact de l'espace. Le thème « *Savoir que toute ma famille va bien* » : *se sentir en sécurité* met en lumière le souci de protéger et mettre à l'abri sa famille entre ici et là-bas. Reana décrit un sentiment de

sécurité qui ne semble jamais atteint dans sa totalité, entre inquiétude et espoir. « *Se sentir satisfait* » rassemble des actions et des réflexions autour de faire ce qui est aimé et agréable pour elle comme moyen de bien-être dans sa vie d'ici. À travers les actions qui (lui) font du bien, Reana explore les notions de transmission, de moralité et de but. Le dernier thème « *Trouver son chemin* » explore ce mouvement entre le rappel de ce qui est important pour soi et les projections d'un avenir confortable marqué par l'épanouissement personnel et professionnel.

5.5.4.4.1 « Savoir que toute ma famille va bien » : se sentir en sécurité

À la lumière des événements et du parcours vécus, la sécurité est nommée comme une dimension en avant plan dans la relation à l'espace. Au début de son récit, Reana décrit le déplacement en Syrie, de maison en maison à la recherche de cette sécurité qui ne peut être trouvée. L'arrivée de nuit à Montréal est au contraire marquée par un certain sentiment de sécurité pour ses proches, ses enfants :

J'arrive dans la nuit, j'ai peur pour mes enfants, ce que nous avons perdu, mais il y a des choses dans mon cœur qui me font dire « nous allons bien ». Parce que la sécurité pour mes enfants et moi c'est la priorité. (Reana, E-01)

C'est donc avant tout à travers la présence de ses proches à ses côtés que la sécurité peut être éprouvée. Une proximité physique dont elle ne peut faire l'expérience dans l'immédiat pour d'autres de ses membres restés dans le pays d'origine. Dès lors se développent des gestes de communication à distance au quotidien pour s'assurer la sécurité de ses proches, conditions primordiales pour se sentir confortable. Reana prolonge ce besoin d'être en sécurité dans le pays d'accueil, un pays qui ne connaît pas le conflit, mais au contact duquel subsiste le souci d'être à l'abri socialement et affectivement. Tout en étant en contact du sentiment d'être acceptée, Reana évoque des moments de discrimination, des craintes associées à ses origines, son statut de réfugiée ou encore ses croyances religieuses laissant présager le risque permanent d'un rejet : « ce ne sont pas tous les gens qui m'acceptent ». Conjointement à la notion du lien, Reana aborde les dimensions de l'intégration, l'aisance de faire partie et d'être acceptée :

[...] mmmm, d'être confortable, quand vous avez le sentiment d'être acceptée dans votre nouvelle société, alors vous allez avoir le sentiment d'être confortable, d'être à l'aise dans cette société. Parce que ce n'est pas facile d'avoir ce sentiment-là, ce n'est pas facile. (Reana, E-02)

La sécurité et le confort dans l'espace se situent en dehors de la considération matérielle : « c'est une chose reliée à une émotion et à un sentiment d'humanité ».

5.5.4.4.2 « Qui vous fait vous sentir satisfait » : participer à un but

Le confort est aussi associé à la satisfaction personnelle offrant sentiment d'apaisement et d'accomplissement. Cet état de satisfaction semble presque indescriptible, il apparaît se suffire à lui-même. Ici Reana nomme l'avoir ressenti au contact d'un moment de création avec plusieurs personnes :

Pour moi c'était une chose agréable, je ne suis pas capable d'exprimer mes sentiments, je sens que la vie est belle, il y a des gens qui vous font vous sentir bien. Par exemple, qui vous fait vous sentir satisfait. (Reana, E-01)

La satisfaction semble présente en raison d'un but atteint et d'un sentiment de réalisation. On retrouve dans ce moment signifiant l'expérience de la beauté et de la créativité, mais aussi la possibilité de pouvoir changer les choses ici. Reana nomme le processus d'écriture d'une chanson au sein d'un projet dans lequel elle a participé, comme un moment associé pour elle à l'habiter et au chez-soi :

Une chanson pour le vivre ensemble, encourager le vivre ensemble, pour accepter les étrangers, les Québécois, les Québécoises, les immigrants, pour vivre ensemble. Pour moi c'était un beau résultat, parce que chacun dans ce projet a participé à écrire les paroles, j'ai participé à cette écriture. (Reana, E-01)

Reana revient lors de l'Ede sur ce qui donne le caractère signifiant du tournage du vidéo-clip et nuance ici l'expérience de la nouveauté pour soi à travers la dimension de but collectif :

Tenter de nouvelles choses, ça enrichit ma personnalité, c'est une très bonne idée de tester de nouvelles choses. Mais par contre, la très belle chose ce n'est pas juste le vidéo-clip, mais c'est le but de ça, s'il y a un bon message pour les autres ou non, s'il n'y a pas de message je ne vais pas participer, tester de nouvelles choses pour tester de nouvelles choses ce n'est pas mon but. (Reana, E-02)

La notion de but sera aussi questionnée dans le projet de recherche qui nous réunit, dans des moments où l'on se répète, où l'on évoque des choses simples paraissant parfois peu significatives. Dans notre dernier entretien, Reana nomme cependant comment derrière son histoire et son expérience, elle y voit quelque chose qui peut être transmis à ses proches, de l'ordre de la leçon et de la moralité :

Je vais montrer à mes enfants, à mes proches, qu'il y a un but pour ça, que c'est une leçon agréable, qu'il y a une moralité. Cette chose agréable, elle va vivre pour toute la vie. (Reana, E-03)

5.5.4.4.3 « Trouver son chemin » : chercher à être soi-même

Le confort prend aussi le sens de parvenir à être soi-même. La signification de certains moments semble être permise par la capacité à dire ce qui est pensé et de s'exprimer librement dans un atelier, en interview au micro d'un journaliste ou lors de nos entretiens.

Au regard des défis et des obstacles à l'« intégration », Reana évoque le souci de se projeter et d'entretenir une image de soi à la lumière de ses envies et de ce qui a été connu. Ce sentiment d'être confortable est associé à des attentes dans ce qu'elle voudrait faire et être. Dès lors, « se sentir plus confortable » au sein de l'espace rejoint la dimension professionnelle, celle de travailler à nouveau, trouver un emploi qui lui correspond :

C'est pour ça que j'ai dit, je suis confortable, mais pour me sentir plus confortable, je dois être plus intégrée, et pour être plus intégrée je dois travailler ici, et je dois travailler dans un travail que j'aime. Je ne peux pas travailler dans un travail que je n'aime pas, c'est difficile pour moi, pour le confortable, je dois avoir un travail qui convient à ma personnalité. (Reana, E-03)

Au contact de ces projections professionnelles de confort, Reana renoue avec ce qu'elle a été, une enseignante importante pour certain·e·s de ses étudiant·e·s et avec lesquel·le·s elle conserve encore des liens étroits. Des envies de se retrouver qui semblent presque intimes. Ces projections, Reana les nomme aussi souvent difficiles à envisager au regard des obstacles administratifs et des désillusions vécues en termes de reconnaissance professionnelle ici. En dépit de ces défis, Reana évoque l'importance, pour habiter ici, de maintenir projection et espoir d'enseigner à nouveau :

C'est plus confortable pour me dire à moi-même que je suis capable d'être moi-même.
(Reana, E-03). [...] Le confortable, c'est aussi l'avenir pour trouver mon chemin ici.
(Reana., E-03)

5.6 Conclusion du chapitre V

À travers ce chapitre, nous avons pu parcourir le récit individuel de Paolo, B., Jad et Reana depuis leur départ du pays d'origine à leur expérience actuelle du pays d'accueil plusieurs années après leur arrivée. Dans ces récits, nous nous sommes intéressés à des lieux, à des moments et à certains des gestes au quotidien participant de l'appropriation du territoire d'accueil et de l'installation dans le temps ici. Derrière tout ceci, ce sont des dimensions affectives, des éléments de sens et des questions intimes que nous avons tenté de mettre en lumière derrière ces récits individuels. Ces thèmes, leur contenu et leur organisation visent à répondre aux objectifs et sous-objectifs de recherche et ont été objet de co-validation individuelle avec les participant·e·s à ce projet⁴⁹. Il est néanmoins important de souligner que tout ne peut être dit et conservé de la parole des personnes qui ont participé à ces entretiens. Derrière cette sélection et structuration, il y a une part de subjectivité dans ce que l'on comprend, ce que l'on garde et nous pourrions dire de ce qui « résonne » peut-être aussi en entretien et en analyse.

Pour Paolo, la relation à l'espace et son appropriation dans le temps sont facilitées par la possibilité de se déplacer de manière intentionnelle. Que ce soit à travers une mobilité quotidienne dans la ville, entre les villes de la province ou à l'étranger pour rencontrer sa famille, ces déplacements répondent à un besoin personnel et agissent à titre de contrepoids des expériences premières d'immobilisme dans les premières années d'asile et de réinstallation. Le déplacement est mis en sens aujourd'hui comme un questionnement et une tension entre la nécessité de le perpétuer et le besoin d'ancrage. L'expérience d'habiter l'espace est aussi mise en sens à titre d'effort et de travail quotidien pour atteindre un espace sécuritaire à la fois pour soi ici et pour ses proches restés dans le pays d'origine. Derrière ces actions et ces gestes de l'ordre du travail, Paolo nomme l'importance dans les deux dernières années d'investir un espace de repos notamment à travers les gestes du quotidien de prendre soin de soi et de son petit monde, de son foyer et de ses habitant·e·s.

⁴⁹ Tel que nommé en préambule de cette partie, cette co-validation a été réalisée auprès de trois des quatre participant·e·s de ce projet.

Pour B., habiter est intimement lié à l'appropriation dans le temps de l'espace de vie. Du sentiment d'étrangeté au sentiment de familiarité à son espace immédiat, B. souligne l'importance des gestes d'aménagement des lieux et la surprise même récemment de pouvoir s'y sentir chez soi. De cette appropriation à la fois matérielle et affective, elle souligne également l'importance de la sphère relationnelle. L'arrivée et les premières années sont marquées par le sentiment d'étrangeté et d'être à distance de la société et des personnes qui la composent. L'arrivée de sa famille et des membres de sa communauté constituent des facteurs facilitants en termes de soutien social prolongés par la suite par les activités communautaires auxquelles elles participent, telles que la danse lui offrant un sentiment d'appartenance aux personnes comme au territoire. L'habiter est aussi mis en sens comme intimement lié à la représentation de soi, entre changement identitaire et sentiment de dépassement d'un « état de refuge ».

Pour Jad, habiter dans le temps l'espace est associé à la mémoire. Des gestes de se rappeler aux gestes de conservation, habiter s'inscrit dans les liens qui unissent deux territoires, celui quitté et celui vécu actuellement. Des premières années marquées par les rappels d'événements douloureux, Jad nomme les tentatives d'habiter comme un travail de la mémoire entre ce qui doit être conservé pour ne pas oublier et la création de nouveaux souvenirs. La dimension interpersonnelle traverse la question de l'habiter. À travers l'importance première d'autrui par son accueil et son invitation à habiter l'espace, le récit met en lumière l'émergence de gestes quotidiens où chacun partage son « monde », dans un espace de proximité sans distance. L'habiter est aussi compris comme une expérience de répétition entre des gestes et habitudes retrouvées, ainsi que l'avènement de nouveaux gestes pour « tenir » ici, voir s'y sentir appartenir.

Pour Reana, la langue est une dimension inhérente à la possibilité de se dire intégrée ici, de pouvoir s'y sentir « confortable ». Dans son parcours, Reana, nomme la langue comme un obstacle important à son sentiment d'habiter ici. Pour autant, elle souligne des rencontres significatives dans les années qui ont suivi son arrivée, lui offrant le sentiment d'être comprise, voire une proximité en deçà de la question de la langue. Participer à des projets créatifs et médiatiques favorise le sentiment d'être considérée et entendue et contribue au sentiment plus large d'habiter l'espace sans s'y sentir négligeable. Dans le quotidien, Reana va beaucoup insister sur la répétition de gestes simples, qu'il faut souvent totalement réapprendre ici, mais qui, à mesure du temps, offrent un sentiment de retour à ce qui a été connu et aimé, les moments en famille, les déplacements en

dehors de la ville d'accueil. Face aux obstacles rencontrés, que ce soit la langue ou les démarches de reconnaissance professionnelle, Reana nomme également l'importance de la projection dans le futur pour pouvoir habiter dans le présent.

Ces résumés de thèmes des récits individuels soulignent toute la singularité des parcours de chacune et chacun, de leur manière de les mettre en mots et en sens. Afin de poursuivre notre tentative de comprendre l'expérience d'habiter l'espace entre exil et des-exil, nous allons tenter dans le prochain chapitre de dégager les dimensions et thèmes communs à ces récits afin d'atteindre une perspective plus transversale sur le phénomène à l'étude. Le prochain chapitre présente une vision croisée entre les parcours et récits de Paolo, B., Jad et Reana.

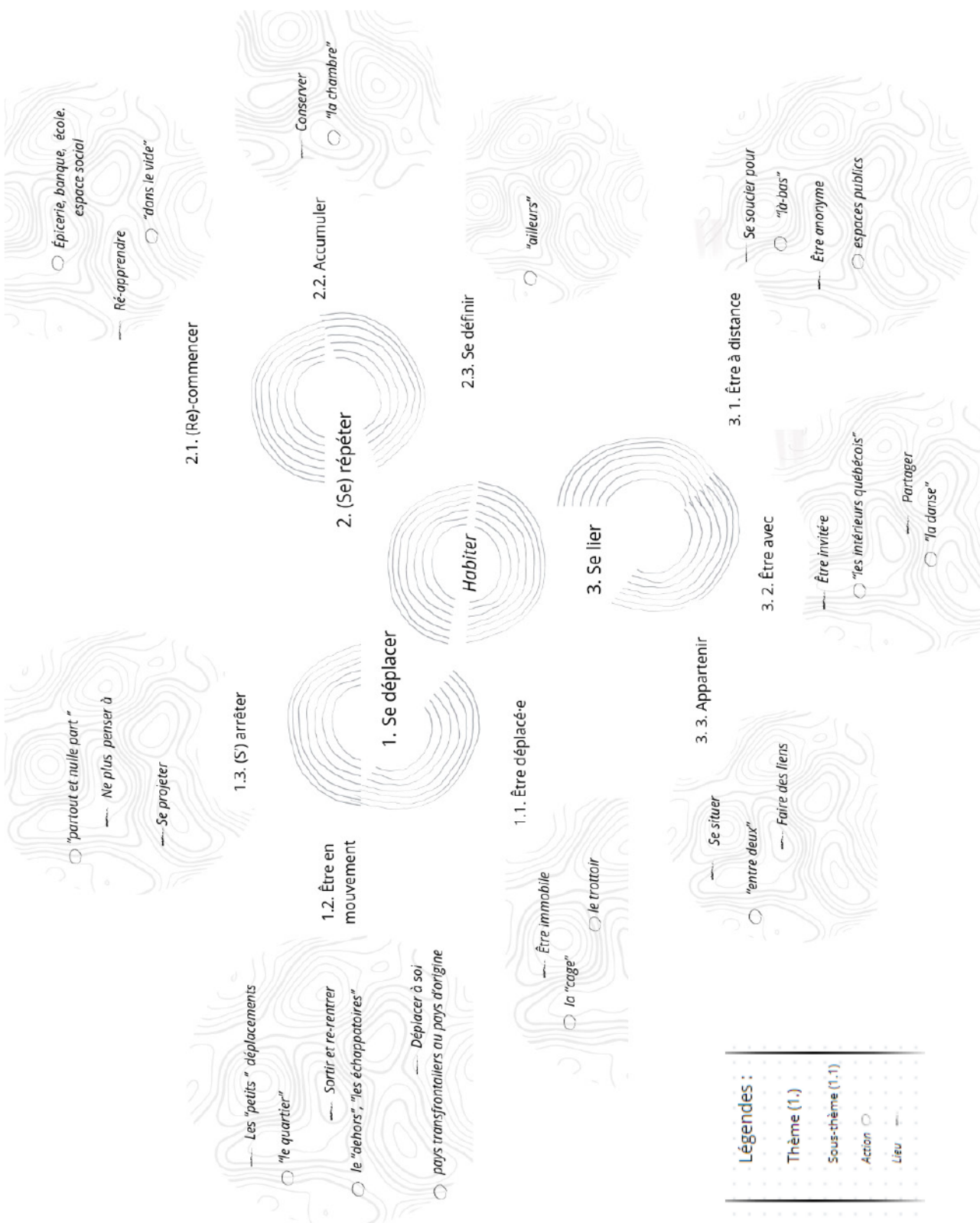
CHAPITRE VI

THÈMES TRANSVERSAUX DES PARCOURS ET DES RÉCITS

L'analyse thématique met en lumière trois thèmes transversaux autour de l'expérience d'habiter et de sa mise en sens : le déplacement, la répétition et la liaison. Chaque thème regroupe à la fois les pratiques et les actions contribuant au sentiment d'habiter, ainsi que des caractéristiques de l'espace et des lieux y étant associés. La figure ci-dessous (voir Figure 6.1)⁵⁰ illustre les résultats thématiques transversaux et le texte qui suit les détaillent.

⁵⁰ La figure qui suit reprend les thèmes et sous-thèmes identifiés en analyse transversale. Des exemples d'actions et de lieux sont figurés pour illustrer chaque thème. Cette liste est non exhaustive. Les lieux et les actions cités ne sont pas nécessairement exclusifs au thème ou sous-thème auxquels ils se rapportent, ils peuvent être retrouvés pour d'autres thèmes. Les lieux et les actions sont davantage détaillés dans le texte qui suit. Si un ordre séquentiel est donné aux thèmes et sous-thèmes ainsi que dans le texte, la circularité retrouvée dans l'illustration rappelle le caractère processuel, dynamique et non-linéaire de nos résultats et du phénomène à l'étude.

Figure 6.5 Figure illustrant les thèmes transversaux associés au phénomène d'habiter



6.1 Se déplacer

Le premier sous-thème rassemble l'ensemble des éléments concernant le déplacement. Le déplacement est mis en sens à la fois dans sa dimension imposée, mais aussi comme moyen d'habiter. Entre la lutte pour se déplacer dans un espace contraint et celle qui consiste à ne plus être « à la recherche de », le déplacement participe de l'expérience d'habiter durant les années de vie dans le pays d'accueil.

De consolider cette pensée et de se dire c'est ça. Je pense qu'une partie de moi n'a plus besoin de réfléchir, il est « où mon chez-moi », c'est partout et nulle part. En tant qu'immigrant, je pense qu'il y a toujours une nostalgie en arrière, on se plaint de ses racines, donc ça a permis un peu d'abandonner ces questionnements. Ce n'est pas grave. J'ai réalisé aussi que ça fait 7 ans que je suis au Québec, c'est un tiers de ma vie. Est-ce que ça peut justifier d'avoir une nostalgie vers un lieu où j'ai passé deux tiers de ma vie, là ça un tiers de ma vie que je suis ici, si on commence à penser un peu le temps et l'attachement, peut-être on n'a pas besoin de s'inquiéter de ses racines originaires, peut-être que là il y en a des nouvelles. On dirait que je ne m'inquiète plus pour ça. (Paolo, E-03)

6.1.1 Être déplacé·e

Au sein du parcours migratoire, le déplacement est premièrement vécu comme une imposition. Pour B., Jad et Reana, le déplacement vers le Québec est associé à la nécessité de devoir fuir la guerre et donc de quitter le pays où il et elles ont toujours vécu. La dimension du « choix » de rester ou de partir est décrite comme inexistante, sous-tendue par l'« absence d'avenir » (B.) et la nécessité d'échapper à la menace (Paolo). De ces déplacements initiaux, les participants décrivent des espaces péri-migratoires et des frontières à titre d'espaces de déplacement imposés. On retrouve les dimensions de l'immobilisme créées par l'attente (B., bureau frontalier), la nécessité de devoir partir à nouveau du fait d'absence de perspectives dans le pays de transit ou encore un départ précipité vers le Québec sans avoir pu se préparer (Reana, Jad). Reana nous parle ici de son départ précipité de l'Égypte, pays de transit durant plusieurs années, sans représentation possible du prochain lieu de destination :

Juste les Nations-Unis, ils nous appellent en Égypte pour nous dire que l'on a été acceptés par le Canada, alors tu dois voyager dans 10 jours (rires). Donc dans 10 jours, on n'a pas le choix. On a pris la décision rapidement, on a vendu nos meubles, nos choses que nous avons achetés, alors nous n'avions aucune idée c'est quoi notre vie, notre avenir ici. (Reana, E-01).

L'accès au statut de réfugié est mis en sens par les participant-e-s comme une protection, mais aussi comme la marque de la migration forcée qu'ils et elles ont vécue dans leur parcours migratoire (Paolo, Jad, Reana). De cette reconnaissance du vécu passé par le statut de réfugié, à titre de personne ayant dû fuir son pays, la demande d'asile ou encore les règles entourant le statut de réfugié sont aussi associées à un déplacement imposé. Paolo souligne comment la confiscation du passeport en attente de son audience et l'impossibilité de sortir du territoire sont nommés comme une atteinte à la liberté de déplacement avec l'idée de se sentir ici en captivité. Pour B., l'accès à la nationalité, plusieurs années après l'arrivée permettra pour la première fois un retour dans le pays d'origine. À l'inverse, pour Paolo, Jad et Reana l'impossibilité de pouvoir retourner dans son pays d'origine au moment du troisième entretien demeure. Pour Paolo, il semblerait que si le retour n'était pas envisagé ou désiré, l'interdiction juridique de pouvoir le faire s'accompagne d'une conscience aigüe de la réduction de la liberté de déplacement.

À l'arrivée et durant la réinstallation, l'expérience de se sentir déplacé se poursuit au contact d'un espace perçu comme limité et imposé. Les premiers logements occupés sont décrits par l'absence de choix, ils sont premièrement des espaces de commodités ne répondant pas aux attentes préétablies (Reana, Paolo). À l'extérieur du logement, les difficultés à s'orienter dans l'espace (B., Reana), le climat (B., Jad) ou encore la disposition urbaine de la ville (Paolo) vont rejouer un espace vécu comme limité et limitant. De l'impossibilité de marcher dans la ville pour Paolo à l'image de l'« arbre déraciné » pour Jad, on retrouve la dimension d'un décor qui fait vivre le sentiment « d'être déplacé » tout comme il réduit la possibilité de « se déplacer » :

J'essaye de penser, qui suis-je ? Un arbre qui a été arraché de son milieu, il était habitué à un milieu plus chaud ou plus sec peut-être, ensoleillé toujours, il a été mis dans ce climat très froid et très dur. (Jad).

Le rapport à l'espace durant la réinstallation, se vit comme une impression physique d'être « mis ailleurs », d'être « en dehors de ». Au contact des lieux vécus, les sensations sont celle « d'une boule à l'intérieur » faisant ressentir le poids de la guerre et du départ forcé (Jad, les images de la ville d'origine au contact de la ville d'accueil), la perte d'un décor et d'une fonctionnalité urbaine au contact d'une ville dite « extraterrestre » pour soi (Paolo, les trottoirs), la rencontre avec un aménagement qui ne pourra être identique à ce qui a été connu (B., le mur de la chambre) ou chez Reana l'impossibilité de se sentir « 100% bien dans un lieu » (Reana, les espaces publics).

6.1.2 Être en mouvement

L'expérience de se déplacer se fait dans ce que l'espace permet progressivement. « Marcher », « aller vers », « rentrer chez soi » prennent à la fois la forme de gestes anodins, mais aussi signifiants dans la possibilité de pouvoir les faire à nouveau. Renouer avec les déplacements quotidiens et extraquotidiens semble autoriser un investissement et une appropriation spatiale dans ce qui est permis physiquement, juridiquement et affectivement. Se déplacer est mise en sens comme une expérience de négociation et potentiellement de lutte pour habiter dans le territoire d'accueil durant les années d'installation.

6.1.2.1 Les « petits » déplacements

La marche est la première forme de déplacement permise et retrouvée dans le discours. À l'arrivée, la marche est décrite comme une action primaire qui perd de son aisance (Paolo), qui rappelle le lieu quitté (Jad) ou encore qui souligne la perte de repères (B., Reana). Si la marche révèle l'*être déplacé*, elle devient aussi une manière privilégiée de s'inscrire dans l'espace, voire révèle la manière d'être à l'espace. La marche permet de s'appropriier les lieux : « mon coin », le « quartier », « se déplacer sans gps » (B., le quartier de résidence). L'action de marcher est associée à la contemplation de la ville d'accueil, le fait de renouer avec l'importance des « pierres » (Jad, quartier historique) ou encore à la possibilité d'être seul·e (Reana, le chemin de sortie du cours de francisation). La marche apparaît donc comme un moyen de se familiariser avec l'espace, d'y édifier des points de repère. Elle semble permettre à certaines occasions de lier les lieux entre eux dans leur dimension transnationale et temporelle. Elle devient un moyen de revoir les lieux du passé, marcher ici et avoir l'impression de marcher dans sa ville d'origine (Jad) ou encore marcher et voir son pays devant soi (Reana).

Plusieurs moments associés à l'expérience d'habiter le sont par la possibilité même de bouger, d'être en mouvement sans destination. Danser (B.), être continuellement en déplacement (Paolo) ou encore parcourir la ville (Jad) deviennent des actions de mobilité signifiantes dans le parcours. La possibilité de se déplacer ici est mise en lien avec des dimensions historiques du déplacement dans les vies quotidiennes des participant·e·s : avoir toujours habiter en étant mobile et en déplacement (Paolo), renouer avec des traditions touristiques de déplacement en famille (Reana), une manière d'être à l'espace (Jad). Bouger est aussi intimement associé à une expérience affective

et émotionnelle. Se déplacer et parcourir est ce qui « calme le stress des débuts » voire une manière de combler la « solitude » (Jad). Marcher de cafés en cafés, de l'espace du bureau à son logement permet d'entretenir un sentiment de sécurité par l'anonymat au contact des lieux (Paolo).

6.1.2.2 Sortir et re-renter

La possibilité du déplacement autorise aussi les actions à la fois de « sortir de », d'« être à l'extérieur », de « retourner » et de « rentrer ». L'accès au logement et la possibilité d'en être à l'extérieur, permettent de penser l'habiter : « j'ai hâte de rentrer chez moi » (B.).

À une échelle plus grande, sortir de la ville est également associé à l'expérience d'habiter. L'accès à une voiture permet d'« aller plus loin », et « plus vite »; les projets à l'extérieur de la ville s'apparentent à des « excuses » pour se déplacer et nourrir se sentiment d'habiter (Paolo, villes en dehors de la ville d'accueil). Étendre son espace, pouvoir être en dehors et pouvoir re-renter par la « garantie du lieu » sont associés à la possibilité d'habiter ici (Paolo). Sortir de la ville lors de la première année d'installation offre un moyen de retrouver et maintenir un lien à la communauté, le « petit Alep » (Jad, aller-retour entre la ville d'accueil et Montréal). Pour Reana, la sortie de sa ville d'accueil pour visiter Montréal en famille deux ans après son arrivée est décrite comme un moment où elle a le sentiment d'habiter. Reana le décrit comme un moment où il est possible de pouvoir sortir et re-renter dans l'espace de vie quotidien, sa ville d'accueil ici. Cette expérience, elle la met en parallèle avec son parcours pré- et péri-migratoire marqués par des déplacements forcés migratoires dans les régions frontalières à sa ville d'origine sans avoir pu y re-renter

6.1.2.3 Le « déplacé à soi »

Le déplacement est ici non pas une expérience d'aller vers, mais de ce qui est ramené à soi. Dans le parcours, ceci est premièrement manifeste dans l'action de pouvoir faire venir ici ses proches ou certains objets signifiants. De manière simultanée à l'arrivée de la famille, ce sont des objets, des meubles qui transitent et sont retrouvés dans le pays d'accueil, sources de familiarité par déplacement à soi. Pour Paolo, l'interdiction du retour dans le pays d'origine et l'impossibilité de pouvoir retrouver sa famille entraînent le déplacement des espaces de rencontre dans des pays transfrontaliers ou la venue de la famille dans le pays d'accueil. Pour Jad et B., l'exil de leur propre communauté d'origine permet les retrouvailles avec un décor familier, les expressions de son pays

d'origine entendues ici, source à la fois d'étonnement et de familiarité au contact du pays d'accueil (B., la rue) ou par les ambiances recomposées de certains lieux ici (Jad, café, quartier). La recherche de certains produits alimentaires au Québec, écrits en arabe sont des expériences rassurantes face à l'« angoisse » de la première année de réinstallation (B., épicerie). Pour Reana, ce thème est absent du discours, ceci en potentiellement expliqué par la possibilité d'une arrivée simultanée avec sa famille, ses enfants, son mari et sa mère ce qui a été décrit par elle comme une source de soulagement.

6.1.3 (S') arrêter

6.1.3.1 Ne plus être à la recherche

Le dernier thème du déplacement est celui de son absence, de son dépassement voir de son renoncement comme moyen d'habiter actuellement. Du moins, les réflexions autour du déplacement de sa légitimité ou non s'apparentent à des manières d'habiter l'espace aujourd'hui. Arrêter de penser à un lieu qui doit être trouvé ou atteint permet de penser l'habiter. Le lieu est premièrement objet d'une pensée qui l'annule. Le lieu devient une « hypothèse » dans un parcours marqué par le déplacement (Paolo). Habiter et se sentir chez soi prennent la forme d'une absence de lieu ou d'une multiplicité de lieux situés dans un espace entre « partout et nulle part » (Paolo). Penser le lieu d'origine et le lieu quitté est mis en sens comme un détachement de la question du lieu physique pour être davantage rattaché à la nostalgie des proches et des personnes connues (Jad, B. pays d'accueil et pays d'origine).

Le lieu signifiant et unique est aussi remis en question dans la possibilité de le reconnaître sensoriellement. La sensation du lieu devient ce qui ne peut être totalement saisi : le sentiment que « cela ne déclenche rien chez-moi » (Paolo, l'accès à la propriété), la sensation de sa préexistence à un moment de réalisation du chez-soi, « peut-être que cela faisait plus longtemps que je me sentais chez moi » (B., chemin de retour au logement) ou l'impossibilité d'une sensation pleine et entière de confort au contact du lieu (Reana, territoire d'accueil). Habiter est dès lors plus qu'un lieu ou un moment, c'est un « processus » (Paolo). Plus qu'un endroit à trouver, habiter en contexte de réinstallation prend la forme d'un déplacement continu, l'itinéraire y est plus subjectif et métaphorique soutenant l'inscription et l'attachement à l'espace : il s'agit dès lors de « naviguer »

(B.), de « trouver son chemin ici » (Reana) ou encore de se faire une « cartographie » de trajectoires de vie à suivre (Paolo).

6.1.3.2 Se (re)-poser

L'expérience d'habiter est associée à des moments et espaces qui autorisent le repos, le non-déplacement. Le logement occupé est un lieu où on retourne après une journée difficile (B.), un lieu où il est possible de s'arrêter et de retrouver ses forces (Paolo). Dans le parcours de réinstallation, certains moments d'habiter sont associés à la possibilité de ne rien faire, de se reposer. Ces moments sont nommés comme plus récents dans le parcours. Passés les premiers mois et années de réinstallation, ces moments de repos sont mis en sens comme des moments auxquels on s'autorise, car répondant à des besoins et des réflexions actuelles (Paolo). Chez Reana à l'inverse, le domicile peut être associé au travail et à l'impossibilité du repos, celui de s'occuper de ses enfants, d'apprendre une nouvelle langue.

Si le récit est celui du déplacement d'un exil qui se poursuit dans le pays d'accueil, les participant·e·s décrivent aussi l'expérience d'arrêt. Habiter c'est aussi « ne plus penser à ça ». Paolo évoque par exemple son besoin de canaliser le mouvement, ceci associé aux dimensions de la fatigue et du vieillissement. Dans le discours, il va être ainsi question du besoin de ne plus se déplacer, devoir ou chercher à le faire à travers certaines projections présentes actuellement : « fermer la boucle » par l'arrêt du déplacement et par le fait de projeter fonder une famille (Paolo), « prendre racine » (Jad), imaginer un moment où l'on sera « confortable » ici (Reana) ou encore la promesse « d'une autre vie qui va être autre » (B.). B. nous parle à cette occasion de quelque chose d'atteint ou de dépassé dans sa relation à l'espace, lieu d'un déplacement non plus uniquement comme fuite imposée, mais aussi de projections pour soi : « ce n'est plus mon pays de refuge, c'est mon moi ».

6.2 (Se) répéter

Le deuxième sous-thème transversal au discours des participant·e·s décrit les espaces et les actions liées à la répétition dans un espace autre. Répéter se décline dans le parcours d'installation entre une impossibilité de pouvoir faire, le retour progressif à des gestes connus et la répétition d'actions

nouvelles. Dans le parcours, répéter permet d'habiter ici entre ce qui est retrouvé et ce qui est différent :

J'ai comparé aussi avec ma chambre à Alep, il y avait trois murs dans ma chambre qui sont beiges et un mur qui est orange brique. Mais je me suis dit, je me suis tout de suite rendu compte que cela ne va pas être ça. Je ne vais jamais peindre comme les murs de là-bas. [...] J'ai juste su tout de suite que c'est différent, je ne vais jamais peindre ma chambre comme à Alep (accélération du débit). Je n'ai même pas voulu, heu, au début, comme j'étais contente que l'on eût cet appartement, mais je n'ai pas trop voulu que ce soit pareil à ce que l'on avait à Alep, car je n'étais pas trop encore dans le mood « ça c'est ma ville, je veux habiter ici toute ma vie ». C'est normal que je ne me sente pas comme chez nous en Syrie et je veux vivre avec ça. (B., E-02)

6.2.1 (Re)-commencer

Ce sous-thème met en lumière l'expérience de faire et refaire à l'épreuve du départ forcé. Devoir (re)-commencer se vit premièrement à travers la dépossession, le « vide » et la nécessité de devoir réapprendre. Dans et par l'effort de re-commencer, les actions répétées permettent de « tenir » ici.

6.2.1.1 (Se)-Perdre

Le départ forcé et l'exil sont d'abord décrits comme le sentiment d'être perdu. Avant même l'arrivée, au sein des espaces de transit et péri-migratoires, l'absence de représentations du pays d'accueil empêche de penser l'habiter dans le territoire de réinstallation. Les espaces de transit sont associés à l'attente et l'incertitude, au fait d'être perdu face à ce qui va advenir. La frontière canado-américaine (B.), le vol nolisé (Jad), la sortie de l'aéroport (Reana) ou encore la première auberge (Paolo) révèlent des espaces de confusion et les nombreuses questions qu'ils font vivre sur l'avenir ici (B.).

À l'arrivée, l'espace côtoyé confronte à l'inconnu par ce qui n'est plus maîtrisé, par l'absence répétée de savoirs sur comment faire ici. L'expérience spatiale se vit par la perte de « repères » (B., ville) et leur recherche quotidienne. Durant les premières semaines, plusieurs gestes quotidiens et administratifs en lien avec l'expérience migratoire deviennent nouveaux : comprendre le système de paiement, s'orienter dans une épicerie, les « gestes bureaucratiques », apprendre une langue, chercher un logement, aller en cours de francisation. Pour Reana, le statut migratoire, les conditions

d'arrivée et l'absence de choix d'être là conditionnent une étrangeté qui se maintient durant toute la première année de réinstallation :

Il n'y a pas de choses 100% plaisantes, mais ça dépend de mes sentiments, parce que je suis ici comme étrangère, donc toutes les choses durant la première année sont étranges. (Reana, E-01).

Durant les premiers mois de réinstallation, les participant·e·s évoquent à la fois la suspension de certaines actions (p. ex. : se mettre en retrait, ne pas oser, se censurer) et des actions d'observation du lieu. Ainsi pour B. les premiers temps sont une expérience d' « être dans sa tête » et dans le « vide ». Jad évoque la nécessité de contempler ce qui l'entoure pour mieux comprendre tout en faisant attention de ne pas être pris à trop observer autrui.

Dans le discours des participant·e·s, perdre c'est aussi avoir perdu. Contrairement au premier sous-thème ci-dessus, les pensées et actions associées ne sont pas vécues en termes d'absence, mais davantage de disparition, ce qui a été, mais qui n'est plus. Dans l'espace de réinstallation, l'absence de représentations se mêle à l'action de comparer, en termes de décor et d'environnement spatial (Paolo, Jad, B., Reana) ou encore d'habitudes de vie (B., Reana). La conscience de la différence et la comparaison deviennent des pensées qui soulignent à la fois la perte et un lien à ce qui a été connu. (Re)-commencer et avoir perdu met en lien des souvenirs des lieux vécus et les images de leur destruction. L'expérience du lieu renvoie Jad aux scènes de Palmyre qui brûle, Paolo à la capitale cosmopolite qu'il a quittée. Pour Reana, la perte de son statut renvoie au sentiment de devoir « recommencer sa vie », les représentations d'elle-même comme enseignante dans son pays d'origine se mêlant à celles de son quotidien actuel d'élève en cours de francisation.

6.2.1.2 Tenir et résister

Passés les premiers mois de réinstallation et encore à ce jour, la répétition de gestes inusuels et inhabituels semble se vivre comme une façon de « tenir », proche de la lutte et de la résistance dans et face à un espace étranger. Tenir offre la promesse de pouvoir s'adapter à l'espace nouveau, de s'y projeter. Chez Jad, en Ede, la lutte prend la forme de l'action concrète de rester dans le froid, marcher et « tenir » pour s'habituer voire apprécier l'espace :

(...) Que la neige, l'hiver, ça va être une partie de ma culture, une partie de mes habitudes pour toute ma vie. Il ne faut pas se plaindre et prendre les choses simplement, car au début c'était un problème pour moi l'hiver et la neige, ça me déprime. [...] Résister. Résister pour continuer et pour aimer aussi. Tous les trois sont reliés ensemble. Quand tu aimes, tu vas résister et comme ça tu vas continuer. (Jad, E-02).

La relation à l'espace voit s'entrecroiser effort et fatigue. Les participant.e.s évoquent ce sentiment de devoir en faire plus, un effort qui permet d'investir l'espace tout comme il contribue à l'épuisement. Pour Reana, la répétition des gestes d'apprentissage d'une nouvelle langue permet de penser un chemin où se sentir « confortable » ici, tout en étant dans l'effort de « commencer sa vie », de « travailler plus », d'« être plus sensible (*sensitive*) ». Pour B., « tenir » est décrit comme un effort quotidien, le sentiment d'être toujours plus « fatiguée » que les autres. De manière analogue, Paolo décrit l'épuisement associé à « ouvrir tant de portes » pour pouvoir rester et perdurer dans la ville d'accueil. Pour lui, l'accès à la propriété et les souvenirs de ce qui a été enduré l'amènent à la conclusion qu'« habiter n'est pas dur, c'est l'objectif qui est dur » et ce qui doit être poursuivi pour l'atteindre.

6.2.2 Accumuler

6.2.2.1 Remplir

Habiter est associé aux actions de remplir l'espace, ceci par l'aménagement matériel, la possibilité de répéter certaines habitudes ou la création de nouvelles. Ce thème est premièrement associé au logement. Pour B., l'aménagement de son premier logement répond à un premier moment d'habiter, expérience décrite comme remplir un espace vide, l'« achat de meubles », « mettre des photos », « penser l'espace » :

Il était trop vide, je n'ai pas aimé ça (ralentissement). (Heu). J'ai trouvé la chambre très grande, je n'ai pas aimé ça. Il y avait deux grands lits puis il n'y avait pas autre chose, donc je me suis dit « je ne sais pas si je vais aimer ça », donc je dois mettre des photos dans la chambre. (...). (B., E-02)

Pour Paolo, le logement offre un espace permettant de retrouver ses petites routines et ses « rituels » que l'on « accumule entre les différents lieux vécus ». Pour Reana, l'accès au domicile permet de répéter certaines actions et ces moments passés ensemble (manger, regarder un film ensemble) dans le salon témoignent selon elle du retour d'une normalité, celle de « toute famille ». De manière

différente, le logement est peu investi dans le discours de Jad, le premier logement en résidence est décrit comme un espace où il n'y a « pas grand-chose à faire », où tout le monde est « occupé ». Chez lui et de manière complémentaire chez les autres participant·e·s l'expérience en dehors du domicile permet aussi de remplir le quotidien et de renouer à « une vie normale » (Jad). Les actions quotidiennes à la fois liées au travail (p. ex. : études, cours de francisation, emploi) et au divertissement (p. ex. : danse, scoutisme, activités avec les enfants, activités artistiques) remplissent le temps, les lieux vécus et le sentiment d'appropriation de l'espace. Dans le discours, les activités sont associées à un retour de certaines manières d'être ainsi qu'à l'exploration de nouvelles voies qui remplissent certaines dimensions de soi.

6.2.2.2 Conserver

À mesure de la pratique de l'espace, ce qui est accumulé devient aussi mis en sens comme ce qui doit être préservé. La conservation permet de prévenir ce qui peut être perdu. Chez Jad, un ensemble d'objets et l'action de photographier prennent la fonction de garder des traces du parcours de réinstallation, entre ce qui est vécu ici et le pays d'origine (affiche d'exposition sur la Syrie, carte postale de son grand-père, livre de lieux visités). Ces gestes deviennent ce qui prévient l'oubli et autorisent une forme de transmission à travers l'imaginaire d'une famille ou un retour dans le pays d'origine. Pour B., l'aménagement du logement se fait aussi à partir d'objets qui ont été ramenés par sa famille lors de la réunification familiale, ils permettent le retour d'un décor et des habitudes qui ont été conservés durant le parcours migratoire et de réinstallation. Pour B., cuisiner des plats de son pays, même si elle mentionne ne pas apprécier cette activité, devient une action signifiante. Pour Paolo, la conservation prend la dimension de la protection des lieux acquis, conquis et toujours à risque d'être perdus, le tout à travers les dimensions d'accès à la propriété, des finances et des stratégies de gestion pour prévenir le risque de leur perte. Le souvenir de ce qui a été vécu participe aussi d'un devoir collectif de mémoire et de conservation. Se rappeler devient à la fois une répétition qui s'impose à soi, une « boule » (Jad) associée au rappel des moments difficiles et une nécessité de ne pas oublier pour ne pas reproduire. Pour Reana lors de l'Ede, l'image de son pays et les mots qui apparaissent deviennent ce qui doit être écrit et transmis :

Je vois mon pays seulement. Oui, je vois mon pays, il y a des arbres par exemple, mais je ne vois pas les arbres, je ne vois pas les gens, je vois seulement mon pays. C'était un

jour triste pour moi et j'ai écrit ce poème quand je suis arrivée pour ne pas oublier les phrases, j'ai écrit mon poème. (Reana, E-02).

Se souvenir est aussi mis en sens à titre de réflexions sur ce qui doit être conservé ou non, sur la légitimité d'une certaine nostalgie (Paolo) ou sur les différentes mémoires et leur importance entre besoins individuels et collectifs (Jad).

6.2.3 Se définir

Mettre en sens les moments d'habiter est aussi associé à l'acte de se définir entre ce qui se répète et ce qui change à mesure des années de vie ici. Les participant·e·s explorent cette continuité de soi entre deux lieux et temps, entre la répétition de soi et le sentiment d'être « différent ailleurs ». Ainsi à travers le temps et les lieux, on retrouve une continuité de soi par l'intermédiaire de certains gestes que l'on porte (se sécuriser, se déplacer, conserver son anonymat), au croisement de traditions et de gestes intimes. Paolo mentionne comment ces gestes de sécurisation au sein de l'espace témoignent d'une continuité de soi à travers son histoire personnelle de déplacement et celle de son peuple d'appartenance, « nous, les Colombiens ». Pour Jad, cette continuité se vit à travers les images de son enfance, une certaine insouciance perdue par le parcours vécu, mais potentiellement retrouvée dans certains moments d'habiter et de partage.

La définition de soi est aussi mise en sens comme une recherche menée ici face à l'épreuve des obstacles rencontrés, comme la projection de retrouver un confort d'être et un espace pour « sa personnalité » (Reana). Habiter est mis en sens comme une différence de soi à soi, la nécessité de n'être pas totalement le ou la même, imposé par une existence dans un autre lieu. Ceci est une expérience commune à l'ensemble des participant·e·s. : pour B., l'habiter est synonyme d'une rencontre avec soi marquée par la différence, une « autre B. », pour Reana une dimension retrouvée à la fois comme une certaine blessure, un travail de lutte et d'adaptation ou encore la validation d'une résilience et d'un passage au travers d'un parcours de refuge pour l'atteinte d'une vie nouvelle à venir (B.).

6.3 Se lier

Le troisième thème décrit l'expérience d'être en relation avec autrui comme moyen d'habiter. La manière d'être en lien oscille au cours du parcours entre distance et proximité, entre complexité et

simplification, entre absence et relation à autrui. Les actions d'être et de penser le lien ainsi que les caractéristiques des espaces de rencontre sont analysées. Les notions de sécurité et de simplification dans les interactions sont transversales à ce thème.

6.3.1 Être à distance

Ce premier sous-thème décrit l'expérience de rupture dans le lien avec autrui, expérience dominante dans les premières années de réinstallation. Être à distance se vit dans des espaces immédiats de rencontre quotidiens comme dans leur dimension transnationale. La distance s'expérimente à travers la personne quittée, mais aussi celle rencontrée ici. Plusieurs actions témoignent à la fois de la recherche de lien et du besoin d'une prise de distance avec autrui.

6.3.1.1 Se soucier

Le souci pour la sécurité et le bien-être de ses proches restés dans le pays d'origine est présent au quotidien durant les premières années de réinstallation. Dans le discours, le souci agit à titre de lien aux proches tout en signifiant l'impossibilité d'une proximité physique avec « eux là-bas ». Le souci et le rappel des conditions vécues à leur côté peuvent être vécus comme des obstacles à la possibilité de pouvoir « faire » au quotidien (Jad) :

Juste pour te dire quelque chose, le premier un an de mon arrivée, ce n'était pas le meilleur moment du tout. Pourquoi ? Alep n'était pas du tout stable, énormément de dangers. Moi à chaque fois que je fais quelque chose, je pense à là-bas, mes parents et mes sœurs sont encore là-bas. Je suis désolé, mais juste je voulais te dire ça. (Jad, E-02).

Les participant·e·s décrivent la recherche quotidienne de sécurité pour leurs proches restés dans le pays d'origine. Les actions associées sont à la fois la recherche d'informations, de nouvelles des proches ainsi que les démarches administratives pour assurer leur protection à distance. B. raconte l'arrivée de sa famille à Montréal par réunification familiale comme un premier moment où il est possible de penser l'habiter dans son parcours. De manière analogue, Paolo nomme comment la possibilité de pouvoir soutenir sa famille à distance a favorisé des projections d'installation ici. Ce sous-thème est moins présent pour Reana étant arrivée aux côtés d'une partie de sa famille, elle évoque néanmoins le souci pour la sécurité de ses enfants à l'arrivée et depuis, ce souci continu de leur bien-être et de leur intégration dans le pays d'accueil.

Se soucier se décline aussi dans l'expérience d'espaces immédiats de rencontre ici, notamment à travers la réflexion et le regard posé sur ses propres actions dans le lien avec autrui. Proche du sous-thème 6.2.1. *(Re)-commencer*, ce sous-thème s'en différencie par la dimension relationnelle centrale et par la préoccupation de ne pas faire un « mauvais pas » en relation. La censure du geste dans sa manière de rire avec autrui (B., moment de rencontre sociale, université), d'être plus ou moins proche physiquement (Paolo, moment de rencontre sociale, exposition), de trop regarder autrui (Jad, université) ou encore dans la manière de s'adresser à lui (Reana, épicerie) devient une manière d'être en relation. Plusieurs participant·e·s parleront de cette « timidité » caractérisant la « personne réfugiée », l'« immigrant » ou le « syrien arrivé ici ». Si « ne pas oser » induit une expérience d'isolement à l'échelle individuelle, « ne pas oser » est aussi décrit comme un point qui les rapproche de la communauté d'origine exilée ici : « tout le monde est dans le même bateau » (B., rencontre avec des membres de la communauté). Plusieurs moments associés à la critique et la réprimande dans l'espace (B., communication téléphonique ; Paolo, co-propriété, ; Reana, relation avec les pairs en classe de francisation) font ressentir l'insécurité et accroître le sentiment de distance avec la communauté du pays d'accueil.

6.3.1.2 Être anonyme ici

Associée à la dimension d'être seul·e et à distance, les participant·e·s soulignent le fait d'être premièrement anonymes ici, l'expérience de ne pas connaître de personnes et de n'être connu par personne. Certaines différences se font ressentir entre les premiers temps de l'accueil à Montréal et la réinstallation en région du fait d'une moins grande présence de la communauté d'origine (B., Jad). Reana évoque l'absence de relations « intimes » ici rejoignant l'expérience de ne pas vraiment connaître autrui ici. Ceci se prolonge à travers le sentiment de ne pas compter (B., première année au contact de certains groupes de pairs), le sentiment d'« être négligeable » (Reana) ou encore l'impression de prendre part à un monde occupé (Jad, résidence).

Être anonyme peut à l'inverse ne pas être vécu comme une imposition, mais aussi comme une intention ayant une fonction dans l'expérience spatiale et relationnelle. Être vu est en effet mis en sens comme une source possible d'insécurité. La menace d'être reconnu·e est définie dans la possibilité d'être identifié·e (Paolo, ensemble des espaces publics) ou visible par ses appartenances ethniques ou religieuses (Reana, épicerie). Paolo décrit la variation des lieux et la limitation de ses

contacts avec autrui comme un moyen de prendre part à l'espace en s'offrant la possibilité de ne pas être reconnu·e. Reana souligne à la fois le besoin de ne pas être trop visible dans l'espace public et la recherche de moments voulus de solitude. Ces moments passés seule lui permettent un temps pour soi, pour revoir certains moments difficiles de son parcours, ressentir et se questionner sur son vécu. Marcher seul en forêt devient un moment privilégié pour « penser plus ».

6.3.2 Être avec

Le récit du parcours de réinstallation se compose aussi de moments importants de lien avec autrui. « Être avec » prend la forme de « faire ensemble » et d'espaces partagés où les expériences de se rejoindre sont permises et constituent des étapes significatives du parcours. La rencontre se fait à travers des éléments « simples », la nourriture, le toucher qui y contribuent autant qu'ils en résultent.

6.3.2.1 Être invité·e

Dans le parcours de réinstallation, la relation est premièrement définie comme l'expérience d'être accueilli·e dans un lieu, d'y être convié·e. Dès l'arrivée, certains premiers lieux deviennent des espaces dits d'« accueil ». Jad évoque l'aéroport et la maison familiale de son parrain, B. mentionne la maison de sa famille éloignée où elle habite avec son frère à Montréal ou encore Reana nomme l'aéroport et sa prise en charge par l'équipe de l'organisme communautaire d'accueil. Ces espaces permettent les premiers instants de relation et de lien, discuter, manger ensemble, être accompagné·e, se faire expliquer. Ces espaces sont à la fois décrits comme « chaleureux », mais constituent aussi des espaces temporaires et de transit. Passé un temps, B. décrira une expérience dans la maison de sa famille éloignée, marquée par le sentiment d'être de trop et de ne pouvoir demeurer ou y rester.

À mesure du parcours, plusieurs participants associent la signification de certains moments au fait d'être invité par ou chez autrui. Les participant·e·s soulignent l'invitation comme un moment de découverte d'autrui et de l'espace. Pour Reana, la rencontre fortuite avec une dame, son invitation à aller marcher en forêt deviennent une occasion de lien à la personne tout comme au lieu :

[...] elle me fait aimer le lieu. (Reana).

Jad décrit comment être accompagné dans un espace extérieur par le responsable de son auberge permet d'investir l'espace et de lutter pour s'y projeter. B. et Jad décrivent aussi les premières invitations dans les domiciles, les « intérieurs québécois » auxquels ils sont conviés. B. le nomme comme un moyen de découvrir ces lieux nouveaux et de les aimer.

Durant leur parcours, les participant-e-s soulignent aussi l'invitation « à faire » comme des moments signifiants dans l'accueil et la reconnaissance par autrui. Être invité-e à participer à un cours de danse (B.), à partager son histoire en public (Paolo, B., Jad, Reana), à composer un poème (projet communautaire, Reana), à marcher dans le froid (Jad) deviennent des moments chargés de sens. L'invitation se poursuit par le langage et les paroles adressées par autrui. Les mots du juge à la décision favorable de la reconnaissance de statut de réfugié pour Paolo ou pour Jad, le fait d'être repris dans le choix de ses mots (le « chez-vous » au profit du « chez-nous ») deviennent une invitation à rester et une reconnaissance à être dans ce territoire.

6.3.2.2 Partager

Être avec, c'est aussi pouvoir partager. Le partage est premièrement nommé dans la relation aux proches ici (enfants, conjoint.e, frère, amis d'enfance retrouvés ici). Les participant-e-s décrivent des espaces et des moments relationnels marqués par la simplicité, le naturel voire l'évidence : manger ensemble, cuisiner, se voir, s'écouter, parler, regarder la télévision en famille. Ces moments sont essentiellement associés à un « intérieur », à un domicile. Au sein de son parcours, Jad évoque chaque repas comme un moment de proximité par le partage, Reana décrit de simples moments passés en famille comme source d'un sentiment de lien avec ses proches. B. nomme les repas avec son frère comme un moyen de renouer à son quotidien familial et à la possibilité de parler dans sa langue d'origine sans nécessiter de « forcer sa tête » pour communiquer. Paolo décrit comment la relation à sa conjointe dans son domicile favorise un langage « quasiment paresseux », « intime » et « moins lourd » que ce qui est vécu en dehors du domicile.

Partager est aussi mis en sens dans les dimensions d'un héritage et d'un sort commun. On y retrouve toute la relation à la communauté d'origine comme une expérience partagée, le « peuple colombien » pour Paolo, « être dans le même bateau » pour B., ces efforts de la communauté pour s'intégrer ici chez Reana ou encore pour Jad une histoire commune et une « mémoire collective ». Les

moments avec la communauté d'origine permettent une identification aux défis rencontrés, des moments de partage et des moments sans effort, dans la langue du pays d'origine et au contact de souvenirs de son pays et de son histoire (Jad).

Au contact de la communauté d'accueil, la rencontre et le partage sont médiés par des projets et des activités qui rassemblent et qui permettent l'échange. B. mentionne comment la danse à travers la rencontre par le fait simplement de « se prendre la main » puis de répéter ensemble favorisent la rencontre et le partage. De manière analogue, Jad et Reana décrivent leur participation à un projet de rencontre interculturelle par le chant comme un but commun qui rassemble. Pour Jad, le chant devient un faire ensemble et un être ensemble médié par le partage. Faire entendre son poème, pour Reana, autorise d'être ensemble par la possibilité de « toucher et être touchée », ce lien à ce qui unit, l'« humanité ».

6.3.3 Appartenir

Ce troisième sous-thème décrit l'expérience d'être en lien comme moyen d'appartenance aux autres et à l'espace. Habiter et se sentir chez soi font écho au sentiment d'appartenir, l'appartenance en devient une traduction littérale du syrien au français pour Mayla et Jad. Entre « être à distance » et « être avec », faire des liens devient une expérience ambivalente entre sa nécessité pour se sentir appartenir et le sentiment d'être « entre deux », de ne jamais totalement rejoindre autrui.

6.3.3.1 Faire des liens

La possibilité d'être en lien à travers des liens « intimes » est mise en sens comme moyen de se sentir appartenir au lieu et de s'y sentir habiter. Faire des liens se vit dans la répétition de moments de relations avec autrui. Ces moments marquent la possibilité de « faire une mémoire, faire des liens d'appartenance à ce pays » (Jad). Pour B., la danse et les communautés de pratiques, les gestes répétés ensemble, les occasions de partage deviennent le signe que l'« on s'appartient » et à terme que l'« on appartient à ici ». Pour Jad, ce sont les repas, les retrouvailles ou les rencontres répétées de nouvelles personnes et marquées par le sentiment de partage qui permettent d'avoir le sentiment de faire des liens intimes ici et donc au territoire d'accueil. À l'inverse, Reana souligne la difficulté à avoir des liens intimes et proches ici, constituant un obstacle au sentiment d'habiter et d'appartenir à cette société.

6.3.3.2 Être entre deux

L'appartenance est mise en sens aussi comme une expérience jamais entière, prise dans ce que nomme B. à titre d'être toujours « entre deux ». L'entre-deux se vit à travers un vécu ou une manière d'être commune ne pouvant jamais totalement être atteints, entre une expérience commune quittée (B., Jad), des désaccords actuels (Paolo), entre communauté d'origine et communauté d'accueil, entre « eux » et « nous » :

C'est drôle à dire, mais pour les gens qui n'ont pas pu quitter la Syrie, ils sont restés en Syrie et pour eux nous sommes les chanceux et c'est normal, nous on a pu s'échapper et pas eux. (B., E-01)

Paolo souligne un destin commun avec sa communauté tout en ayant le sentiment de s'attacher progressivement aux « *valores* » du territoire d'accueil.

Être entre-deux se prolonge dans la relation à travers cette tension entre être soi, se raconter, mais aussi atteindre un espace permettant de découvrir autrui. Les participant·e·s soulignent plusieurs moments de réflexion sur leur prise de parole, sur leur témoignage, notamment à travers la figure du « réfugié.e » et la curiosité d'autrui. Pour B., il s'agit régulièrement de s'interroger sur cette position délicate entre partager son histoire et ne pas impacter autrui. B. oscille entre reconnaître son histoire et ne pas passer pour la « victime » aux yeux d'autrui. Pour Jad, cette tension opère entre se raconter, être écouté mais aussi vouloir découvrir l'univers d'autrui, un moment total de partage parfois empêché selon lui par les besoins d'autrui d'entendre avant tout son histoire et son parcours. Pour Reana, parler de soi et de son parcours doit être guidé par un but d'aider et d'apporter à la cause des personnes immigrantes et réfugiées, ne pas juste parler de soi pour soi. Pour Paolo, l'entre-deux semble se vivre entre le sentiment d'être soi-même et l'impossibilité de l'être totalement dans les espaces relationnels en dehors de l'intime. Le recours au masque assure la sécurité tout comme il permet de naviguer dans les différentes relations et les personnes rencontrées :

Donc ce sont plusieurs rôles que tu exerces, mais dans le relationnel ou en tant qu'immigrant, ou même avec des gens dans mon pays, je portais des masques à chaque relation, à chaque contact. Je me présente d'une manière que j'essaie qu'elle soit optimale pour le rôle que je porte, le rôle que j'exerce. (Paolo, E-03).

6.4 Conclusion du chapitre VI

Dans ce chapitre, nous avons présenté les thèmes transversaux et éléments de sens communs pouvant être dégagés des récits de Paolo, B., Jad et Reana.

Le premier thème transversal met en lumière l'importance du déplacement dans le parcours et dans le sentiment d'habiter. Pour chacun·e des participant·e·s, le déplacement est avant tout compris dans sa dimension imposée à titre de déplacement forcé pouvant se faire ressentir à l'arrivée et en post-migratoire. Paolo, B., Jad et Reana abordent les sentiments d'errance au contact du territoire d'accueil, et parfois pour certain·e·s l'absence de choix ou d'immobilisme pouvant être vécus dans les premières années. À mesure des années passées, les participant·e·s soulignent l'émergence progressive de petits déplacements et de mobilité autorisés favorisant une navigation dans l'espace intégrant certains de leurs besoins et de leurs manières d'habiter. En lien avec ce thème, plusieurs participant·e·s nomment certains questionnements actuels pris entre un besoin d'être mobile (associé à leur parcours) et celui d'arrêter de se déplacer.

Le deuxième thème transversal retrouvé est celui de la répétition. Paolo, B., Jad et Reana vont nommer au début de leur parcours post-migratoire et parfois plusieurs années après, le sentiment de (re)-commencement et les pertes de repères associées. Derrière ce sous-thème, les participant·e·s nous parlent d'un quotidien marqué par la nécessité de tenir ici pour s'adapter, voire s'approprier l'espace. De ces gestes quotidiens visant l'acclimatation à un nouvel espace, les participant·e·s vont décrire aussi une série de gestes retrouvés et des pratiques autour du retour de certaines habitudes, la conservation de certains souvenirs et un aménagement personnel des lieux permettant de remplir cet espace nouveau. De ces gestes pris entre nouveauté et conservation d'un héritage, Paolo, B., Jad et Reana nous parlent de ce travail actuel de mise en sens de soi, entre ici et là-bas, entre passé et aujourd'hui.

Pour finir, le dernier thème est relatif aux espaces et aux gestes soutenant la rencontre et le lien. L'expérience de Paolo, B., Jad et Reana est marquée par la distance à la fois avec la communauté d'accueil et avec ses proches. Le souci à l'endroit de ses proches peut prendre la forme du lien avec autrui en dépit de la séparation. Dans cette expérience première d'être seul·e, elles et ils nous parlent aussi parfois de moments volontaires d'écart par la recherche d'anonymat ou de moments

choisis de solitude où il est possible de se retrouver. Les participant·e·s nous parlent aussi tout au long de leur parcours d'installation de ces moments et ces possibilités d'être avec. De manière primordiale, la possibilité d'aider et de venir en aide à sa famille, à distance ou par réunification familiale soutiennent l'habiter. Elles et ils nomment également ces occasions, parfois à titre de hasard d'être avec et de partage avec la communauté d'accueil par les gestes créatifs, de partage et de repas qui permettent la rencontre. À mesure des années passées dans le pays d'accueil, les participant·e·s nous parlent de leur impression ambivalente d'être à la fois *en lien avec* et d'être *entre deux* communautés, celle d'origine et celle d'accueil.

CHAPITRE VII

ÉVALUATION ET RETOMBÉES PERÇUES PAR LES PARTICIPANT·E·S DU DISPOSITIF DE RECHERCHE

Ce chapitre regroupe les résultats associés aux analyses complémentaires faites dans ce projet concernant l'évaluation des participant·e·s du processus de recherche, les retombées perçues et les dimensions de rupture et d'accordage retrouvées en entretien. Ces analyses complémentaires initialement concomitantes aux analyses thématiques ont constitué à mesure du projet des résultats en soi, nécessitant leur propre chapitre. Ce dernier s'inscrit aussi dans une analyse plus réflexive de ce qui est à « l'œuvre » dans le processus de recherche. Ces résultats permettent de donner des éléments du contexte éclairant les résultats thématiques (p. ex. : dynamiques en entretien, obstacles à l'élaboration, appropriation de l'objet de recherche et de l'espace de recherche). Notre analyse s'est portée sur la codification et le rassemblement de trois types de contenus retrouvés en entretien et en dehors des entretiens : 1. les éléments de jugements formulés par les participant·e·s concernant le projet de recherche (p. ex. : appréciation, qualité, impressions), 2. les extraits de verbatims perçus comme mettant en lumière ruptures ou accordages en entretien (p. ex. : incompréhension, inférence, répétition, contradiction) et de manière complémentaire pour soutenir la codification 3. certains éléments de jugements et de réflexions concernant mon expérience personnelle (p. ex. : thèmes du journal de bord, notes, résumé d'échanges en supervision). Comme nommé dans la partie méthodologie, afin de faciliter la codification et le rassemblement des codes, les résultats sont organisés en thèmes et sous-thèmes reprenant les étapes du projet de recherche dans le temps : 1. objet de recherche, 2. nature et format des entretiens et des résultats et 3. effets et retombées perçues pour les participant·e·s.

7.1 Appréciation et jugement concernant l'objet de recherche

Durant le projet, les thèmes de recherche, l'habiter et le chez-soi, ont pu occuper une place ambivalente dans l'appréciation des participant·e·s en termes d'importance et de signification vis-à-vis de leur expérience personnelle. Ce thème pouvait également aller à l'encontre de certaines représentations concernant les attentes vis-à-vis de la recherche et de leur participation. L'analyse du discours des participant·e·s, portant sur l'appréciation de la recherche et de son objet, met en

évidence deux thèmes que sont la pertinence de l'objet de recherche en soi ainsi que la pertinence de devoir élaborer sur ce thème en entretien.

7.1.1 Objet de recherche et pertinence en lien avec l'expérience vécue

À la prise de contact et durant les premiers entretiens, l'objet de recherche n'a pas été évoqué comme un facteur justifiant leur implication dans le projet. Prendre part à cette recherche était avant tout expliqué par la possibilité de témoigner d'un vécu au nom de la communauté ou d'un groupe d'appartenance (p. ex. : peuple d'origine, personnes réfugiées), par celle de soutenir la recherche, par des expériences positives associées à la participation antérieure à des projets de recherche ou encore par la recommandation de participer (recrutement boule de neige). Seul, un·e participant·e a nommé préalablement que la thématique d'habiter était un sujet d'intérêt personnel en lien avec sa pratique professionnelle :

C'est une bonne question, c'est quoi qui fait que je me sens chez-moi, chez-soi ? C'est fascinant parce que je vais faire en tant qu'artiste, mes questionnements c'est de me dire « comment les lieux façonnent l'identité ? ». (Paolo, E-01)

Si à la prise de contact, l'objet de recherche ne paraissait pas évident en soi, au moins deux participant·e·s ont associé en cours de recherche l'expérience de départ forcé et le sentiment d'exil à celle des enjeux associés à l'habiter dans leur parcours. Au quatrième entretien, Jad nous parle de l'émergence de ces questions du fait du départ forcé :

Si j'étais resté à Alep, peut-être je n'aurais jamais pensé à ces choses-là, à ces détails, je pense, car je n'ai jamais donné attention. (Jad, E-04).

Durant la recherche, les participant·e·s ont nommé que leur relation qu'elles et ils pouvaient entretenir à ce sujet, son importance et sa pertinence étaient intimement liées aux conditions de vie. Par conditions de vie, on retrouve le statut migratoire (p. ex. : accès à la citoyenneté), l'accès à un emploi, le niveau de satisfaction en termes de logement modulant selon elles et eux l'importance de ces questions et la nature de leur discours dessus. Au quatrième entretien, au moins deux participant·e·s ont nommé que la satisfaction actuelle en termes de conditions de vie contribuait à faire que ce thème de réflexion était peu présent au niveau du questionnement personnel comme B. l'explique ici :

Puis c'est ça avec le comme j'ai, je, j'ai déménagé ici et j'ai commencé le travail en même temps à côté. Donc on dirait que je sens comme « OK, ça maintenant, c'est mon coin ». Comme tout est à côté, je vais au travail, je reviens chez moi, puis ma sœur aussi a déménagé proche d'ici. Ça, mais on dirait que comme je ne me pose plus de questions si ici, à Montréal, c'est chez moi ou pas, c'est plus même dans mes questions. Je me sens chez moi, puis ça va bien, comme c'est ça.

[...]

C'est sûr que j'ai toujours encore parfois des nostalgies. Je sens toujours que j'appartiens quand même à la Syrie. Puis comme j'aime vraiment aller visiter, j'aime retourner de temps en temps, mais je ne me pose plus de questions pour savoir comme si c'est chez moi, ce n'est pas une question que je me pose. (B., E-04)

Deuxièmement, la pertinence de l'objet de recherche pouvait dans le discours des participant·e·s être questionnée cette fois-ci non pas en tant que thème, mais plus dans le sens qui pouvait lui être accordé dans la recherche. Plusieurs moments de bris ou de ruptures étaient associés à des formulations, des sémantiques, ou des conceptualisations en termes d'habiter et de chez-soi ne correspondant pas aux représentations et à l'expérience des participant·e·s. À titre d'exemple et de manière répétée en entretien, les questions associant habiter ou chez-soi à un seul lieu ou un seul moment, ont pu entraîner des doutes et des réponses remettant en question l'objet de recherche tel que formulé ou défini par moi dans mes relances. En quatrième entretien, B. nomme le sentiment d'avoir dû changer sa manière de penser durant la recherche, d'avoir dû s'adapter à la manière dont était amené la question de l'habiter et du chez-soi :

J'avais un petit peu la difficulté aussi à comprendre, tu m'avais dit que comme moi je cherche vraiment l'endroit physique, je ne sais pas les mots exacts, mais comme le lien avec l'endroit, pas le processus. Donc je dois penser à une autre façon. Donc tout ça, c'était nouveau. (B., E-04)

B. en parlant de « chez-soi » souligne les différences de sens qu'elle peut y accorder, un écart vis-à-vis des questions et des relances adressées en entretien :

Ce n'est pas un lieu. C'est être bien, c'est être en paix intérieur avec une appartenance à quelque chose, c'est ça pour moi le chez moi. (B., E-03)

La question des différences culturelles, langagières et de l'évolution du sens accordé au chez-soi a pu à l'inverse pour Paolo être difficile à distinguer. Il soulignait le sentiment que sa perception de

l'habiter et du chez-soi était « contaminée » par les années passées dans le pays d'accueil. Selon lui, ceci rendait difficile de départager sa vision initiale, plus proche de sa culture et langue d'origine et une vision plus nord-américaine de l'habiter et du chez-soi.

Au bilan en troisième et quatrième entretien, au moins deux participant·e·s, ont nommé que le fait de se questionner sur l'habiter ou le chez-soi pouvait s'opposer à sa pertinence actuelle dans leur quotidien. En troisième entretien, Paolo élaborait le thème du chez-soi à titre de ce qui doit être abandonné, une dimension dont il faudrait justement s'affranchir :

Dans ma perspective, ce n'est de ne plus s'accrocher à cette notion du chez-soi. (Paolo, E-03)

7.1.2 Objet de recherche et élaboration en entretien.

L'objet de recherche pouvait être aussi questionné par les participant·e·s au niveau de son élaboration, que ce soit en termes de doute sur les réponses fournies aux questions ou sur la nécessité d'approfondir leur propos. Pour l'ensemble des participant·e·s, plusieurs moments d'échange dans les entretiens mettaient en lumière ces doutes et la recherche de validation sur ce qui était dit :

Des moments, parfois il y a des moments, mais des moments c'est quand je suis avec ma famille, avec ma mère, c'est, je pense, les moments très précieux où je me sens chez-moi. Je ne sais pas si ma réponse est bien ou non ? (Reana, E-01)

Au moins deux participant·e·s ont mis en lien ces doutes avec leurs représentations initiales de ce qui allait être abordé ou discuté en entretien. B. revient sur cet écart de représentations entre nous se transposant dans nos interactions en entretien :

Oui, c'est ça, j'attendais plus comme un comme je ne sais pas. Peut-être un parcours de depuis quand je suis là, qu'est-ce que j'ai fait là ? Mais je me souviens qu'on a passé comme tu m'avais dit non ce n'est pas ça, puis je te, tu me redemandes, puis je te redemande, puis tu me dis c'est ça ? Bon je me souviens qu'au début c'était un petit peu difficile pour moi de comprendre le concept exactement, après je pense que ça s'est bien passé (rires). (B., E-04)

À mesure du projet de recherche, le doute pouvait être associé à la pertinence ou la possibilité d'aborder certains moments autres du parcours. Le fait que la focalisation était faite sur des moments d'habiter et a priori « positifs » du parcours pouvait entraîner le doute sur la possibilité d'élaborer sur des moments ou dimensions plus difficiles de l'expérience. Cette dimension n'a pas été formulée explicitement à titre d'élément d'évaluation du projet, mais on la retrouve disséminée à plusieurs endroits des entretiens. Dans cet extrait, on voit comment le fait d'aborder aussi des moments difficiles pouvaient être accompagnés ici d'une excuse :

(14 s). J'ai été un peu content, ça m'a relaxé, diminué le stress. Juste pour te dire quelque chose, le premier un an de mon arrivée, ce n'était pas le meilleur moment du tout. Pourquoi ? Alep n'était pas du tout stable, énormément de dangers. Moi à chaque fois que je fais quelque chose, je pense à là-bas, mes parents et mes sœurs sont encore là-bas. Je suis désolé, mais juste je voulais te dire ça. (Jad, E-02)

Le doute sur la pertinence des réponses et de ce qui a été dit en entretien a été présente tout au long de la recherche. Ce doute pouvait rejoindre une remise en question plus générale de la pertinence de la recherche en soi. Au bilan à titre de relance de conclusion autour de ce qui a été retenu, Reana témoignera de son doute en nous retournant notre propre question :

I : [...] J'aurai une dernière question, qu'est-ce que vous aimeriez que je retienne de nos trois rencontres, de vous ?

P : Moi, j'aimerais savoir ce que vous retiendrez ? (Rires) (Reana, E-03)

7.2 Appréciation et effets concernant le format et la nature du dispositif de recherche

Ce thème décrit les appréciations et les éléments de jugements relatifs à la nature et au format du dispositif de recherche que ce soit en termes d'entretiens (p. ex. : type, fréquence) ou de résultats (p. ex. : contenu, style). Par sa dimension transversale à toutes les étapes du dispositif de recherche, la dimension de la langue d'usage employée dans ce projet est isolée et constitue ici un sous-thème en soi.

7.2.1 Nature des entretiens et fréquence

En termes d'entretiens, les résultats mettent en évidence des appréciations contrastées entre jugement positif à l'endroit du dispositif et effort ressenti dans son expérience. Au niveau des

critères positifs, les participant·e·s ont rapporté le climat interpersonnel et relationnel pouvant susciter la confiance et faciliter l'élaboration en entretien :

Pendant les trois entrevues, pour moi, je vais dire une chose qui est la réalité, que je trouve que vous êtes très gentil, c'est une chose très importante quand je vais être à l'aise avec une personne, je vais dire et compléter les choses, mais si je ne suis pas à l'aise je ne vais pas compléter, je vais dire « oui, ok » parce que ce n'est pas « légal » de quitter les choses. Avec vous, pendant l'entrevue et les rendez-vous, je suis très à l'aise avec vous, de parler, parfois c'est difficile de parler au sujet de sa vie en face d'une personne dont je ne connais rien, pour moi il y a des « *chemistry* », alors j'étais à l'aise merci. (Reana, E-03)

Associé à cette dimension, au moins deux participant·e·s ont souligné le sentiment, à travers le dispositif, d'avoir eu du temps. Ce temps pouvait être associé aux dimensions interpersonnelles de la rencontre, avoir du temps pour apprendre à se connaître, se familiariser à la recherche et à autrui, mais aussi comme un temps suffisant à l'expression, au fait de pouvoir parler et approfondir :

On avait du temps et tout. Ça, c'est que j'avais besoin que quelqu'un qui m'entend, que je m'exprime, que je parle. (Jad, E-04)

En termes de modalité présentielle ou à distance, les participant·e·s ont peu fait de commentaires à cet égard, ceci peut-être en partie expliqué par l'imposition du format à distance du fait du contexte pandémique pour deux participant·e·s. Au quatrième entretien, le souhait d'une modalité ou l'autre demeure contrasté. Un·e participant·e a nommé néanmoins la volonté de faire la dernière rencontre en présentiel pour se rencontrer en « vrai » tandis qu'un·e autre a opté par commodité pour une entrevue à distance. De manière explicite, seul un·e participant·e a mentionné l'importance de la modalité en présentiel dans le dispositif :

Je pense que non, je pense, j'aurais regretté si on ne pouvait pas se voir en personne. (Paolo, E-04)

Au niveau de la nature des entretiens, la nature des questions et le niveau d'approfondissement ont été largement nommés dans l'évaluation faite par les participant·e·s concernant le type d'entretien. En ce sens, au moins deux participant·e·s ont nommé explicitement que le niveau de détail recherché en entretien, plus proche du quotidien et de l'intimité pouvait contraster avec des expériences passées en recherche comme Jad le décrit ici :

Des choses, juste la vie, qu'est-ce que tu faisais avant maintenant tes études ? Le Canada, la différence des températures, les choses vraiment que tout le monde... Il y avait beaucoup, je les ai faits, mais ici, il y avait des détails que je n'ai jamais moi-même pensé à le dire ou bien personne ne m'a demandé. (Jad, E-04).

Si cette recherche du détail était jugée positivement en termes de retombées, comme nommé par la suite, elle pouvait contribuer en entretien à un sentiment d'effort et de travail :

Toi si tu m'avais dit ton parcours, ça aurait été plus facile pour moi de l'exprimer parce que je le connais mon parcours. Mais donc ça m'a poussé à penser plus et plus spécifiquement, et ce sont des choses que je n'ai jamais pensées. Peut-être en avant comme ça. Très spécifiques donc. (B., E-04)

Au niveau de entretiens, c'est avant tout l'Ede qui a occasionné le plus de confusion ou d'incompréhension que ce soit en termes de consigne ou de but. Si cela n'a pas été mentionné de manière explicite, les Ede ont suscité des difficultés à saisir la consigne ou l'objectif poursuivi notamment de l'initialisation du premier moment choisi. Entre les entretiens, plusieurs participant·e·s ont nommé le sentiment de se répéter ou d'avoir déjà répondu à certaines dimensions requestionnées. Ceci pouvait occasionner le sentiment de ne pas avoir d'autres éléments à ajouter ou de manquer de contenu, comme en témoigne cet extrait de fin de premier entretien et de présentation du deuxième entretien auprès de Reana :

P : Mais j'ai dit ça.

[...]

P : Ah oui, on va rester dans les mêmes beaux moments parce que je n'en ai pas d'autres (rires). (Reana, E-01)

La répétition des entretiens et le recours à des entretiens différents pouvaient à l'inverse être avancés aussi comme soutien à l'élaboration. Pour au moins un participant·e, le dispositif en plusieurs entretiens offrait la possibilité de revenir entre temps sur ce qui avait pu être dit en complétant ou en modifiant la teneur des propos. Pour un·e participant·e, la répétition et la nature différente des entretiens pouvait occasionner la surprise et l'absence d'attente, ayant un effet sur la nature même des réponses fournies :

Ça aussi c'est pour moi, je n'ai pas pu penser à des choses avant ou après parce que c'est aussi comme tu as dit les entrevues étaient un petit peu différent même entre une à l'autre donc ça ne m'a pas donné comme quelque chose que j'attendais pour la prochaine fois ou... Puis honnêtement, j'ai aimé comme ça l'expérience d'y aller à un peu à l'aveugle. Je ne sais pas ce qui m'attendait. Je crois que ça a été un peu plus sincère sur le spot quand tu me demandais, puis moi j'attends, je n'ai pas préparé, je n'ai rien, je n'avais rien dans ma tête même. Je me souviens la première entrevue peut-être, ou la deuxième ? (B., E-04)

7.2.2 Forme des résultats de recherche

Concernant les résultats produits et soumis à la co-validation, plusieurs participant·e·s ont nommé premièrement avoir été surpris à la lecture de la longueur et du niveau de détail des résultats les concernant. Tout comme nommé précédemment en entretien, la recherche de détails pouvait être jugée positivement et se démarquer d'expériences antérieures en recherche :

J'ai dit wow, moi j'ai dit tous ces détails. Maintenant, je suis content qu'ils aient été écrits, c'est important après. Je t'ai dit, j'ai fait plusieurs des choses similaires, comme des recherches qui demandent des questions, des choses comme ça, mais ce n'était jamais comme ça. (Jad, E-04)

La longueur et la teneur du texte renvoyaient à une dimension plus personnelle, associée au portrait, à l'histoire de vie ou à un journal du quotidien. À la lecture du texte, l'emploi de lettre unique et de codes pour les participant·e·s et d'anonymisation par pseudonyme a pu être jugé négativement et en décalage avec la teneur du texte et du processus de recherche comme le souligne Jad ici :

Car quand j'ai lu un numéro, je n'ai pas aimé ça, car au début moi je pensais une page deux oui. Mais quand j'ai vu 20 pages, je me dis non, je ne veux pas que ce soit un numéro. Je n'ai pas aimé, je ne suis pas un numéro. (Jad, E-04).

Toujours en termes de détails, les trois participant·e·s ayant relu les parties résultats les concernant ont estimé le texte fidèle à leur propos et à leur expérience, ne souhaitant pas d'ajouts ou de modifications majeures dans le corps de texte et les thèmes. Néanmoins, un·e participant·e·s a nommé vouloir modifier dans la version finale certains éléments de la partie portrait jugés trop précis. Certains détails pouvaient être jugés à risque d'être soi-même exposé·e :

Peu importe qui lit ça, il va savoir que c'est moi, mais peut-être pas. Puis ça, ça ne me dérange pas non plus. Le parcours migratoire et le portrait factuel, spatial et

chronologique, comme c'est juste parce que je trouve qu'il y a quand même des détails. C'est juste que j'ai senti en le lisant que je suis très exposé-e. (anonymisation)

Une autre dimension commentée à la suite de la lecture des résultats concernait l'intégration de citations et d'extraits de verbatims reprenant les mots prononcés en entretien. Ces éléments de jugements pouvaient être de nature différente selon les participant-e-s même si l'intégration d'éléments de leur discours était globalement jugée positivement. En ce sens, au moins deux participant-e-s ont nommé à certains passages qu'ils n'avaient pas souvenir d'avoir employé ces mots et avaient le sentiment qu'ils provenaient davantage de moi que d'eux. Si nous reparlons de cette dimension par la suite, plusieurs échanges dans le quatrième entretien ont porté sur qui de nous deux avait pu dire certains mots ou idées, ceci ayant nécessité un travail de revalidation des contenus à partir des verbatims. À l'inverse pour d'autres passages, les citations de mots employés semblaient correspondre à ce qui a pu être dit en entretien et jugé positivement à la lecture :

Bah en fait c'est ça comme je vous ai dit, c'est comme j'ai vraiment aimé la manière que ça a été écrit. Comment tu as inséré des phrases exactement comment je l'ai dit. (B., E-04)

7.2.3 Langue d'usage

Comme mentionné précédemment, certaines dimensions ou termes n'avaient pas d'équivalents dans la langue ou la culture d'origine. Ces moments ont donné lieu à des temps de pause et d'interruptions pour permettre la recherche, le plus souvent par recours à des interfaces de traduction :

P : Il n'y a pas vraiment cette expression « être chez-soi », il y a plus cette expression, je ne connais pas l'équivalent en français, mais c'est plus comme le pays, le patrimoine. Comme on dit la Syrie est pour moi (...). Est-ce que je peux utiliser (montre son téléphone).

I : Oui, oui, oui.

P : Je vais trouver le mot en français. Comment on dit ? On ne dit pas chez-soi, on n'a pas cette expression. (la participante cherche sur Google traduction). (...). Je ne sais pas, je n'ai pas le mot, il (le téléphone) ne veut pas marcher.

I : Et si tu me le définissais dans tes mots ?

P : C'est comme le pays. Moi j'appartiens à ce pays. (B., 03)

La formulation de certaines questions et éléments de langage a pu être source d'incompréhension, cela étant d'autant plus observé concernant certaines formulations complexes de questions telles que les relances à vide ou les questions de décryptage du sens employées en Ede :

I : À quoi tu es présent en ce moment ?

P : À quoi ? Je ne comprends pas la question.

I : À quoi tu es présent en ce moment ?

P : Woaw, là c'est un choc culturel, je ne comprends pas cette question. (Paolo, E-02)

Également, à la lecture des résultats, l'ensemble des participant-e-s ont mentionné que certains passages des récits avaient nécessité plusieurs relectures ou besoins d'éclaircissements. Ceci était associé à des éléments de syntaxe tels que le niveau de langue, certains termes inconnus ou encore des phrases trop longues. Les participant-e-s l'expliquaient par le contexte académique du projet, le langage scientifique ou encore à mes origines pour au moins un-e participant-e. Pour un-e participant-e, la présence d'extraits verbatim avec certaines expressions dans la langue d'origine telles que prononcées pouvait être considérée particulière et surprenante :

Ça m'a paru particulier de voir, dans les mots francophones, mon vécu. [...] Par exemple que tu mets des mots en espagnol. Je trouve ça particulier, c'était comment ? C'est drôle, est-ce que moi je l'ai dit ? Peut-être parce que si je le dis, je ne me suis pas rendu compte. Probablement. Je les ai dits parce que j'ai cherché le mot. Je ne le trouvais pas. C'était très simple à trouver, mais finalement je l'ai articulé en espagnol. Mais c'est drôle de de reprendre ça, puis de le retransmettre en tant que tel. (Paolo, E-04)

À l'approfondissement de ce sentiment particulier à la lecture, aucune modification ou changement n'a souhaité être apporté à ces passages. Paolo justifiera ce sentiment par son expérience de devoir s'adapter au niveau du langage en transposant de l'espagnol au français, mouvement quelque peu inverse ici et déconcertant :

Je n'ai jamais lu un texte qui essayait de reprendre mon témoignage, donc c'est comme articulé par un francophone qui parle de moi. Je compte toujours à l'inverse, je suis

toujours en train d'essayer d'adapter ma langue pour les autres. Donc, c'était c'était particulier, parfois *cute*, parfois profond comme le mot *hogar*, mais c'était, c'était, c'était très intéressant de sémantiquement lire un francophone. (Paolo, E-04)

De manière anecdotique, si la différence de langue a pu constituer par moment une forme d'obstacle à la communication, pour Reana dont le français constituait la troisième langue, l'espace de recherche a été aussi investi comme une occasion de pratiques en dehors des classes de francisation :

Alors il y a une autre chose, c'est un avantage pour moi, c'est de parler en français avec vous, j'étudie dans une classe de francisation, mais c'est rare de parler en français. (Reana, E-03)

7.3 Appréciation et jugements concernant les effets et les retombées du dispositif

De manière générale, les participant·e·s ont décrit des retombées positives accompagnées d'un sentiment de satisfaction d'avoir participé à ce projet⁵¹. Les retombées et les effets étaient davantage associés à une perspective individuelle. Ceci pouvait contraster avec certaines dimensions collectives et communautaires (p. ex. : témoignage au nom de la communauté d'accueil, devoir collectif de mémoire) ayant pu nourrir initialement la volonté de participer à ce projet. Les effets et les retombées à l'endroit du projet de recherche évoqués en entretien sont regroupés en trois thèmes que sont les possibilités de 1. faire un bilan et clôturer, 2. se souvenir autrement et garder une trace et 3. pouvoir parler et comprendre. Il est important de noter que les participant·e·s ont pu nommer la présence d'autres facteurs, parfois indépendants au projet de recherche, ayant pu contribuer à certains effets et retombées nommées.

7.3.1 Bilan et clôture

Pour l'ensemble des participant·e·s, le processus de recherche offrait l'occasion de faire un bilan du parcours, de resituer dans le temps les étapes traversées, parfois les émotions et les pensées pouvant y être associées :

⁵¹ La prédominance du caractère positif de ces constats dans le discours et les limites associées seront développées dans le chapitre VIII : *DISCUSSION*.

J'ai commencé comme une réfugiée qui ne sait rien de ce pays. Et maintenant je me sens comme ça, c'est chez moi, donc c'est comme des quand même des étapes, une après l'autre que j'ai vécu et ce sont des sentiments. (B., E-04)

Je pense que c'était intéressant de verbaliser la notion [de chez-soi], il y a tous ces questionnements qui sont en arrière-plan, mais le fait d'essayer de les verbaliser, on dirait que ça encapsule dans le temps. (Paolo, E-03)

Les entretiens ont été associés par les participant·e·s à des occasions de revoir et repenser aux étapes de leur trajectoire dans le temps, ceci pouvait contribuer à un sentiment de fierté au regard de certains beaux moments vécus, certains accomplissements ou obstacles traversés :

Je suis fière aussi d'avoir fait ces choses-là et c'est grâce à vous, grâce à vos entrevues. (Reana-03)

Les participant·e·s nommaient la possibilité de réinvestir aujourd'hui certains événements, de faire un bilan entre vécu passé et sentiment d'accomplissement actuel :

Il y a des gens qui ont vécu plus de mauvais que moi, mais j'avais besoin de me réconcilier avec ce que j'avais vécu. (Jad, E-04)

Ce sentiment de fierté et d'accomplissement pouvait être mis en lien avec l'image et les représentations de soi, « ne pas être la même », « de la fierté envers soi » ou ne pas se « sentir comme une victime ». La satisfaction pouvait être associée aussi pour au moins un·e participant·e à la capacité d'avoir su partager, décrire et transmettre son histoire et son parcours. « Se faire comprendre », avoir su exprimer son parcours, en faire la synthèse et le bilan à nouveau ici faisaient écho à une fierté personnelle d'avoir également su par le passé traverser le processus de demande d'asile.

Derrière la dimension de bilan, plusieurs participant·e·s ont nommé à l'issue du processus, le sentiment de refermer une période de leur vie, de la clôturer. Jad nomme ici la prise de conscience d'un besoin ressenti à l'issue de la lecture du récit :

Quand je lis tout ça, je me dis j'avais besoin de parler et de fermer la porte (Jad, E-04)

Si la lecture des récits permettait de se rendre compte d'une distance vis-à-vis de ce qui a pu être vécu, l'ensemble des participant·e·s ont beaucoup insisté avant tout sur les effets du temps et des conditions de vie actuelles contribuant à ce sentiment de dépassement ou de fin :

Donc on dirait que pour moi, c'était plus une capsule de temps. (Paolo, E-04)

C'est juste que parce que là ça fait aussi 3 ans depuis notre dernière entrevue, c'est juste que ça m'a fait aussi penser que *Oh my God*, c'est ça. Ce que j'ai décrit ici, ça fait vraiment du temps. Comme ça fait vraiment longtemps. Je suis aussi à une autre place. (B., E-04)

Maintenant je ne suis plus comme avant. [...] Mais c'est le temps je pense qui? Cette comparaison entre les villes et les endroits, c'est fini ça. Car quand j'ai lu moi aussi on revient à ta première question-là de réflexion, je me suis dit ouf, j'étais comme ça tout ça. Je fais des comparaisons et tout. [...] On s'est habitué, habitué ou bien on oublie, c'est normal aussi, on ne va pas rester avec le passé, non? [...] Aujourd'hui que c'est normal, je suis habitué à cette vie, à cette vie. Ça commence à être de quelque chose de mon quotidien, de ma vie normale, ça, c'est la nouvelle vie ici, ça c'est vraiment chez nous, chez-soi, quand on arrête de comparer. Maintenant, c'est fini ça. (Jad, E-04)

7.3.2 Rappel, se souvenir différemment et trace

La possibilité de se souvenir et de se rappeler certains moments du parcours, voire leur (re)découverte était un effet positif nommé du projet de recherche. Plusieurs participant·e·s ont mis en lien l'expérience de se souvenir en entretien avec la possibilité de découvrir ou redécouvrir certains moments positifs de leur vie, ayant pu être parfois oubliés ou mis de côté au regard des expériences vécues lors de leur immigration :

Pour moi, c'était une belle expérience, une nouvelle expérience de parler avec vous. C'était aussi une belle chose de me rappeler les beaux souvenirs que j'ai passé ici, depuis deux ans ou trois ans. Parce que les gens parfois ils ont besoin de temps pour se souvenir des belles choses, avoir plus d'énergie, mémoriser. Elles (les) personnes ont fait des belles choses dans sa vie, parce que parfois les gens vont perdre l'espoir quand ils vont recommencer encore une fois, étudier encore une fois, chercher un travail. (Reana, E-03)

C'est qu'il y a des fois des choses que je n'ai jamais pensé, mais avec cette entrevue, vraiment, tu m'as fait penser au bien. (Jad, E-04)

En effet pour les participant·e·s, les retombées n'étaient pas celles d'apprentissages nouveaux mais plus la possibilité de revenir sur des moments et des souvenirs du parcours afin parfois de pouvoir les revoir, leur donner un autre sens ou les réinvestir :

Il y a des plantes qui me rappelaient. Et même avant je n'avais pas la possibilité, il n'y avait pas de place, mais maintenant des plantes qui me font qui me donnent de du bien-être qui m'a fait penser aussi à notre maison. On avait un grand balcon, il y avait beaucoup de plantes. [...] Et c'est à cause de toi que tu m'as ouvert ces nouvelles réflexions, si on peut dire. [...] Je ne suis pas sûr si ce sont des réflexions nouvelles (Jad, E-04)

Si le projet favorisait l'accès à certains beaux moments, accompagnés parfois de surprise agréable et de joie, les participant·e·s ont nommé également une charge émotive pouvant accompagner certains rappels rencontrés dans le parcours et répétés dans l'espace de recherche. À la relecture des récits, si les participant·e·s n'ont pas nommé d'inconfort majeur ou de détresse associée, les trois ont indiqué avoir vécu des émotions associées à cette période de leur vie parfois à distance de leur vie actuelle :

[la première lecture] un peu émotive je pense, émotionnelle, mais dans la mesure où ça fait 3 ans. (Paolo, E-04)

En ce sens, plusieurs participant·e·s ont nommé la nécessité du temps écoulé pour pouvoir revenir et se rappeler, ainsi que l'importance d'être satisfait de leur vie actuelle, condition souvent nommée comme primordiale pour être confortable dans cet exercice comme l'explique B. :

C'est plus ça que je sens maintenant. Ce ne sont pas des souvenirs douloureux même s'il y a eu des moments douloureux. Maintenant je ne les pense pas comme des souvenirs douloureux. (B., E-03)

Les participant·e·s ont associé les entretiens et les résultats à une sorte de trace permettant autant de ne pas oublier que d'oublier. En effet, pour Jad, le récit produit permettait à la fois de pouvoir retourner dans ces souvenirs tout en s'autorisant à ne pas y penser continuellement au quotidien :

Pour moi, le fait que tout est écrit, que je peux refermer et quand je veux, je retourne, pas besoin d'en moi retourner. C'est écrit, il y a déjà un endroit où je peux aller pour relire, pour se souvenir, pour tout et c'est fini. (Jad, E-04)

Je vais le lire souvent ces 20 pages, pour ne pas oublier. (Jad, E-04)

Le récit dans sa forme finale était nommé aussi à titre de trace matérielle pouvant être mobilisée, notamment dans une perspective de transmission à des générations suivantes. Il pouvait également être associé à une preuve additionnelle de ce qui a été vécu en lien avec les expériences administratives passées et la nécessité continue de prouver son vécu :

Pour cela, j'ai dit waouh, ça c'est je vous dis dans ces 20 pages, pour moi c'est comme un livre de mémoire ou bien un livre, pas un livre, un petit cahier, disons de mémoire ou bien de chaque jour du quotidien. Et toi, tu m'aides à ça, et je te remercie. Pourquoi c'est important? Oui, c'est important pour les autres personnes, après 20 ans, 23 ans on va agrandir, on va vieillir, on va oublier tout ça, on va mourir aussi. Quelqu'un, il va lire après nous. (Jad, E-04)

C'est plus comme une, une valeur mettant comme j'ai une histoire par exemple à raconter, mettons pour mes petits-enfants. (B., E-04)

Donc l'effet d'avoir quelqu'un qui réitère non seulement les faits historiques, mais aussi moi comme sujet, puis qui a passé par ces étapes qui se retrouvent dans cette situation. [...] Si je laisse des traces historiques avec ça. Avec ça, ça me soulage parce qu'on pourra plus faire quoi que ce soit avec de nouvelles preuves inventées ou des choses comme ça. (Paolo, E-04)

7.3.3 Parler et comprendre

Parmi les effets et les retombées associés au processus, les participant·e·s ont nommé l'importance pour eux et elles de pouvoir s'exprimer, d'être entendu·d et de faire des liens. Premièrement, le fait de pouvoir aborder et de parler de certaines choses était associé à la possibilité de les déposer, de les évacuer :

Juste pour te dire qu'avec ces 3 entrevues avec toi. J'avais besoin à cause, c'était une possibilité pour moi, juste de parler et de vider qu'est-ce qu'il y avait dedans? Comme si j'étais chez ça si je voulais te dire et j'ai oublié peut-être après les 3. Maintenant on parle. J'avais besoin de vider ça. (Jad, E-04)

Deux participant·e·s ont fait un lien entre pouvoir dire, verbaliser et certaines dimensions thérapeutiques ou curatives. La dimension thérapeutique était associée à l'approche dans laquelle s'inscrit le projet (soit la psychologie), à la nature des questions posées ou encore à un climat relationnel et social :

Puis, je remarque que dans les processus qu'on a faits, c'est ça aide aussi à guérir quelque chose, ça aide à. Peut-être le fait de le verbaliser, d'être c'est OK, c'est ça sans trop de jugement, sans trop de hiérarchie sociale ou de contexte dans lequel, c'est approprié de dire ou de ne pas dire.

[...] Tu n'étais pas un Colombien qui a vécu le conflit à sa manière. Et ce n'est pas j'ai l'impression que je peux parler avec toute liberté. Sans venir. Faire allusion à des choses qui nous appartiennent culturellement parce qu'on est colombien. (Paolo, E-04).

Plusieurs participant·e·s prolongeront leur réflexion par le sentiment que les bienfaits de la verbalisation étaient expliqués par l'absence perçue d'intentions, de visées ou buts :

Ces entrevues, c'était aussi un traitement pour moi, un traitement psychologique, indirectement, sans penser, sans que ce soit un traitement. (Jad, E-04).

Puis j'ai l'impression que le processus de réparation aux victimes et de reconnaissance des victimes n'est pas approprié. J'ai l'impression qu'il y a un effort d'essayer d'identifier la victime puis de les réparer, mais qu'il n'y a pas une véritable notion d'écoute comme on est en train de faire. Je le mentionne parce que j'ai, je suis allé au consulat de la Colombie lorsque tout ce processus a été annoncé, puis on m'a proposé un processus d'écoute qui était ... On dirait que c'était très politisé. Donc il n'y avait pas véritablement une préoccupation pour l'humain, sinon y avait d'autres couches de préoccupation derrière d'autres intérêts, un agenda. Donc ça me fait penser que s'il y a des choses à changer. Je dirai non, mais je n'ai pas de choix que de contraster ces deux processus d'écoute. Puis j'ai l'impression que ça pour moi, c'est plus réparateur que ce que mon pays a pu m'offrir. (Paolo, E-04)

De la possibilité de s'exprimer, plusieurs ont fait des liens sur la possibilité d'être écouté·e, d'être entendu·e et compris et à terme d'un peu plus (se) comprendre, tel que le mentionne Jad ici :

Je commence moi à comme on dit, se comprendre plus et comprendre mes petites choses que je fais, reliées à la psychologie ou bien à se sentir chez soi. (Jad, E-04)

Plusieurs participant·e·s ont associé cet effet au niveau de détail en entretien et à la lecture des résultats en jeu dans le projet de recherche :

Puis là en comme après 3 ans en lisant tout ça, je trouve ça beau parce que ça on dirait comme tout ce que j'ai dit, ça a été, ça a été, ça a été entendu, puis ça a été mis dans un texte. (B., E-04)

Ça ces des détails importants. Il y a beaucoup de gens qui pensent comme moi, mais on ne sait pas comment. On ne sait pas à qui, on ne sait pas quel moment, pourquoi on va dire, personne ne va nous comprendre. (Jad, E-04)

En ce sens, le contenu et la longueur des récits pouvaient être vus comme des éléments permettant de mettre en relief le vécu et le contextualiser :

Comment tu as écrit la thèse, quand je l'ai lu, tu as comme mis du contexte à mes sentiments. On dirait que tu les as mis en lumière, on dirait moi aussi je comprends un petit peu mes sentiments de A à Z depuis que j'ai commencé jusqu'à la fin, donc ça fait c'est vraiment, c'est vraiment beau, quand j'ai lu ça, c'est vraiment beau. [...] Tu as décrit ce que j'ai senti ? Et ça, ça donne des valeurs aussi à mes sentiments à moi. (B., E-04)

L'approche et la méthode employées dans cette recherche pour certain·e·s participant·e·s pouvaient contribuer à mieux comprendre ce qui a été vécu. On se situait dans une manière de poser les questions ou de faire des liens renvoyant selon les participant·e·s à une méthode de recherche ou à une dimension plus clinique propre au métier de psychologue :

Vous avez votre méthode, tu as donné une valeur, tu prends quelque chose que j'ai dit en premier entretien et tu le mets à la fin du texte, tu as fait des liens. J'ai eu du plaisir à lire ça, comment les liens sont faits. (B., E-04)

Je comprends, oui et je voulais oui te dire est ce que c'est moi? C'est toi? Comment c'est venu? Puis tu m'as dit que c'est moi oui, mais peut-être tu m'as aidé, pas juste moi, par tes questions. (Jad, E-04)

Cette dimension de potentielle compréhension de soi à laquelle invitait le processus de recherche ou la lecture des résultats n'était pas toujours si évidente pour les participants.e. Au moins un·e d'entre eux·elles a nuancé cet effet à la première lecture des résultats le concernant. En ce sens, lire son parcours analysé par quelqu'un d'autre pouvait susciter un sentiment d'étrangeté, d'écart à soi et au discours sur sa propre expérience :

Bah si on commence avec le texte, la première lecture, c'est sûr que c'est un peu bizarre. De de se lire comme sous quelqu'un qui prend une perspective objective. Donc ça fait

un peu étrange, c'est sûr que c'est aussi. C'est ton regard superposé à mon récit. Donc là ça donne encore une autre couche de contraste on va dire de lecture de ma situation pour la première lecture était bizarre. (Paolo, E-04)

De plus, toujours sur cette dimension de mieux se comprendre à travers la participation à ce projet, un effet implicite du dispositif fut l'attribution à tort qui m'était faite de plusieurs idées, mises en lien ou de mots alors qu'elles avaient été prononcées par les participant·e·s eux·elles-mêmes. Cet effet, variable selon les participant·e·s, a pu se manifester à plusieurs reprises en entretien et à la relecture des résultats :

P : C'est ça. Mais tu as dit quelque chose de très bien avant, les personnes c'est important pour une mémoire individuelle, après tu as mentionné une mémoire collective.

I : Ça, c'est vous qui l'avez dit, j'ai repris vos mots (rires). (Jad, E-03).

Des détails et à il y avait une chose, j'ai oublié si c'est moi ou bien c'est toi qui as fait ça, c'est toi je pense qui a fait ça. Le fait que j'étais dans un scout, puis j'ai participé dans un groupe de choral, les chansons. Toi tu as dit : « il reproduit son quotidien à Alep, mais au Québec ». Je me dis "est-ce que c'était moi ?" Est-ce que c'est ce que je faisais ? Je n'ai jamais pensé à ça. Je me dis, Ah oui? Je refais tout ce que oui j'ai, j'ai compris. C'est vrai, c'est peut-être vrai t'as raison qu'il essaye de reproduire sa vie. Une vie qui ressemble à ce qu'il faisait, ses habitudes à Alep. Mais ici, ça je n'ai jamais pensé à ça. (Jad, E-04)

7.4 Conclusion du chapitre VII

Dans ce chapitre, nous avons présenté les résultats d'analyse concernant le discours des participant·e·s sur leur expérience dans ce projet et les retombées perçues. Les résultats révèlent premièrement la difficulté à bien saisir en soi l'objet de recherche (habiter et chez-soi) ainsi que sa pertinence. Si le thème de l'habiter fait partie de réflexions émergeant durant la migration forcée et le parcours de réinstallation, les participant·e·s ont nommé leurs doutes notamment sur la manière dont il était posé en entretien, sur la pertinence de leurs réponses ou encore de manière plus large sur l'apport du projet de recherche en soi. De plus, les déterminants de vie (p. ex. : statut, logement) ou encore le temps écoulé depuis l'arrivée faisaient des questions autour de l'habiter, un thème plus ou moins pertinent notamment au regard de l'expérience de vie actuelle. À l'inverse, avoir un espace où partager son vécu, se sentir écouté·e ou encore se re-souvenir de certains moments du parcours et en conserver certaines traces sont nommées comme des dimensions

positives de la participation au projet. Des critères du dispositif tel que la répétition des rencontres, la longueur des récits produits et leur forme pouvaient soutenir ces retombées. À l'inverse certaines relances, thématiques imposées ou encore certaines pratiques en recherche (p. ex. : forme de rédaction, types de relance) pouvaient rendre plus difficile l'élaboration en entretien ou l'appropriation des résultats.

CHAPITRE VIII

DISCUSSION

Notre recherche visait à comprendre comment est vécue l'expérience d'habiter le monde en contexte de migration forcée et d'installation à long terme dans un pays d'accueil. Il s'agissait de décrire les actions significantes associées à cette expérience durant le parcours de réinstallation à aujourd'hui, leurs dimensions affectives et ainsi que leur mise en sens. La thématisation des données met en lumière trois dimensions de l'expérience des participant·e·s dans leur relation à l'espace et à l'habiter : le déplacement, la répétition et la relation. Chacune de ces dimensions donne lieu à des espaces vécus dans leur dimension agie, sensorielle, imagée, intime et dans leur signification en termes de facteurs facilitants ou à l'inverse d'obstacles dans le parcours de réinstallation et d'expérience actuelle.

Le thème *Se déplacer* a mis en lumière l'expérience de déplacement forcé comme obstacle à l'habiter. Par déplacement forcé, il est question d'une mobilité imposée à soi en phase pré et péri-migratoire dont le sentiment pouvant se prolonger en post-migratoire au contact de l'espace du territoire d'accueil (étrangeté au lieu, statut migratoire, déplacement contraint). L'émergence progressive d'un déplacement intentionnel et autorisé à travers des « micro-déplacements », des mouvements d'« aller-à », de « sortir de », de « visiter » permet une appropriation et une inscription progressives dans l'espace. Le déplacement devient à la fois un moyen d'habiter et une source actuelle de questions pour les participant·e·s. Le déplacement est mis en sens comme à la fois prenant une place signifiante dans certaines manières d'habiter l'espace à la fois individuelle et collective et à l'inverse le besoin actuel de cesser de se déplacer pour se sentir habiter.

Le thème *(Se) Répéter* décrivait la relation à la mémoire dans le parcours de réinstallation et d'investissement de l'espace. Habiter est mis en sens comme une expérience faisant cohabiter rappel, souvenir et oubli. Habiter devient un travail de conservation accompagné d'actions et de gestes qui préservent ce qui a été connu, pour certain·e·s un devoir de mémoire collective. Répéter dans une société nouvelle est aussi synonyme de devoir réapprendre à faire, avec le deuil que cela implique, mais aussi la possibilité d'initier de nouvelles choses. La nouveauté devient alors une façon d'habiter. Entre images de perte et actualisation de soi, habiter est une interrogation intime

et identitaire, entre ce qui reste de soi ici et ce qui se transforme au contact de l'espace et dans le temps.

Le thème *Se lier* a montré l'habiter dans sa dimension interpersonnelle : l'espace habité et habitable, est permis par la possibilité d'« être avec » autrui. C'est dans cet « être avec » évolutif et dynamique que plusieurs actions permettent de rejoindre autrui et de devenir « visible » dans la relation : être anonyme, venir en aide à ses proches depuis le pays d'accueil, faire avec ou encore partager. La possibilité d'espaces de rencontre et de partage, qu'ils soient provoqués (p. ex. : activités communautaires, rassemblements) ou s'apparentant à des formes de coïncidences (p. ex. : rencontres fortuites), permettent de donner du sens à l'espace vécu à travers la relation à autrui. À l'inverse, les possibilités d'être seul·e, de se retrouver avec soi-même et de ne pas devoir tenir compte de la présence d'autrui sont aussi identifiées comme un besoin important dans le rapport à l'espace. Si habiter l'espace s'expérimente par la relation, habiter revient aussi à penser ce qui fait relation et la manière d'être en lien, entre partage véritable et « masques ».

Dans ce chapitre, nous souhaitons nous attaquer à la question centrale de ce projet, *Comment est vécue l'expérience d'habiter le monde ?* en la posant à l'espace même que constitue le dispositif de recherche. Ce que disent les résultats en termes d'habiter, d'obstacles et de facteurs facilitants, nous semblent pouvoir agir à la fois à titre de témoignage et d'expertise pour penser nos propres espaces de recherche auprès des personnes concernées (Huss, 2023 ; Saltsman et Majidi, 2021). L'idée poursuivie ici est celle de considérer l'espace de recherche à titre d'espace en soi, et donc d'en penser le caractère habitable comme une de ses fonctions. À titre de tentative et de dialogue ouvert, les résultats issus de nos analyses sont mis en lien avec une littérature dite « critique » nous invitant à réfléchir sur les enjeux de positionnalité, de reproduction des vécus en recherche, d'éthique relationnelle ou encore à la place de la ou du chercheur·e dans l'espace de recherche. Trois dimensions composent la structure de cette discussion : 1. le mouvement, 2. la répétition et 3. le corps vécu en relation. Ces trois dimensions ont été retenues car elles se retrouvent à la fois dans nos résultats descriptifs sur l'habiter, dans nos résultats sur l'expérience vécue de recherche et dans la littérature sur le domaine comme thèmes de réflexions.

8.1 Habiter entre « partout et nulle part » : être en mouvement

Nos résultats mettent en lumière une relation dynamique à l'espace marquée par le déplacement et le mouvement comme condition imposée à soi, mais aussi comme manière d'être au monde dans les années qui suivent le départ forcé. Le mouvement comme manière d'habiter en contexte migratoire (Ahmed *et al.*, 2020) n'est pas sans tension avec l'accordage en recherche, l'exploration du récit et son analyse. Dans sa tentative de construction du savoir, le dispositif de recherche peut être un espace qui délimite, immobilise, voire oriente l'expérience et le discours. À partir de ces limitations premières, nous tenterons de réfléchir à comment l'espace de recherche peut soutenir le travail de relation à l'espace des personnes concernées.

8.1.1 Localisation et espace relationnel : représentations autour du lieu dans le parcours et dans l'espace de recherche

[...] c'est mon espace, mon territoire. C'est à moi, mais bizarrement ça ne déclenche rien en moi. Je sens un sentiment d'accomplissement, mais je ne sens pas un sentiment de chez-moi. (Paolo, E-01)

Dans cet extrait, Paolo semble souligner toute l'ambivalence entre l'accès à un lieu, le sentiment de réussite lié à son atteinte et l'absence d'un sentiment véritable de chez-soi. Car une partie de notre recherche était consacrée à l'analyse de « la relation aux lieux significatifs et le sens accordé à ces lieux »⁵². Cet extrait d'entretien tout comme les résultats nous rappelle comment la relation entre lieux et sentiment d'habiter n'est pas une évidence⁵³. Il s'agit de se questionner ici sur le sens accordé aux lieux et la manière dont l'espace peut contraindre ou soutenir l'élaboration sur ce thème.

Penser l'habiter a longtemps été orienté par la nécessité de conceptualiser le lieu, ou, du moins, ce qui fait lieu. Nos résultats soulignent que l'association entre un ou des lieux précis et l'expérience d'habiter est complexe voire contredite par nos participant·e·s. S'il existe une tradition dans les recherches sur la migration forcée à mettre une emphase sur le lieu matériel comme ancrage premier (p. ex. : logement) (Kieslinger *et al.*, 2020 ; Weidinger *et al.*, 2021), la littérature sur laquelle nous nous sommes appuyés et nos résultats révèlent les obstacles potentiels à investir la

⁵² Voir chapitre *INTRODUCTION*, section *Objectifs et questions de recherche*

⁵³ Voir chapitre VI *THÈMES TRANSVERSAUX DES PARCOURS ET DES RÉCITS*

relation entre moments d'habiter et lieux physiques. Dans la littérature, le lieu peut être associé dans les premières années de réinstallation à des défis et à des obstacles dans la satisfaction de certains besoins, notamment en termes d'interactions sociales, de sécurité, de liberté d'être ou de mouvement (Albers *et al.*, 2021). Notre recherche met en lumière cet écart de représentations entre ce qui fait lieu : d'un côté, l'habiter compris d'abord à travers le lieu matérialisé (p. ex. : lieu localisé, propriété privée) et de l'autre une compréhension relationnelle à l'espace en dépit du lieu (Ahmed, 2000 ; Ahmed *et al.*, 2020 ; Becker, 2003 ; Dam et Eyles, 2012). Dans son étude sur les objets de la migration forcée (Höpfner, 2022), qui s'appuie sur la théorie de (Marschall, 2019), souligne de manière générale toute cette ambiguïté - voire cet écart - entre les représentations des participant·e·s et du chercheur·e concernant l'objet de recherche :

Thus, some of the potentials of the method depend not only on whether people like to talk about their possessions, but also on whether things are important to them or whether they have any at all. In general, this means not presupposing that possessions matter to the people who are the subjects of the research and therefore not asking what meaning things have for the respondents, but asking first of all whether they matter at all (see Marschall 2019, 14)⁵⁴. (Höpfner, 2022, p. 94)

Ainsi, le sens apporté par les participant·e·s et l'expérience de co-construction nous invitent progressivement à tenter de sortir de la question de la « localisation », peu fructueuse, pour davantage investir celle de la « position » du sujet au contact des lieux. Ahmed (2022, p. 24) en reprenant la pensée de Smith et Katz (1993), (Ahmed, 2022) souligne en contexte de marginalisation comment cette distinction entre ces deux référents spatiaux nous amène à investir différemment ce qui est ou fait lieu :

En termes géographiques, la « localisation » est un point dans l'espace, généralement en référence à des systèmes de coordonnées abstraits tels que la latitude et la longitude, alors que la « position » au contraire, implique une position par rapport à d'autres positions et intègre une idée de perspective sur d'autres lieux. (Smith et Katz, 1993, cité dans Ahmed, 2022, p. 24)

⁵⁴ « Ainsi, certaines des potentialités de la méthode ne dépendent pas seulement du fait que les personnes aiment parler de leurs biens, mais aussi de l'importance qu'elles accordent à ces biens ou du fait qu'elles n'en ont pas du tout. En général, cela signifie qu'il ne faut pas présupposer que les biens ont de l'importance pour les personnes qui font l'objet de la recherche et donc ne pas demander quelle signification les choses ont pour les personnes interrogées, mais demander avant tout si elles ont de l'importance (see Marschall 2019, 14). » (Höpfner, 2022, p. 94) [Notre traduction]

Dans ce travail à partir de la position du sujet plus que de sa localisation, une perspective à partir de l'intériorité plus que de l'extériorité, plusieurs approches nous invitent à réinvestir le lieu avant tout dans sa dimension relationnelle, affective ou ressentie (Ahmed, 2000 ; Benjamin, 2017) :

The immersion of a self in a locality is not simply about inhabiting an already constituted space (from which one could depart and remain the same). Rather, the locality intrudes into the senses: it defines what one smells, hears, touches, feels, remembers. The lived experience of being-at-home hence involves the enveloping of subjects in a space which is not simply outside them: being-at-home suggests that the subject and space leak into each other, inhabit each other. [...] Movement away is also movement within the constitution of home as such. Movement away is always affective: it affects how 'homely' one might feel and fail to feel⁵⁵. (Ahmed, 2000, p. 89)

Par ce retour à la relation et aux besoins affectifs, on est porté à repenser en contexte de marginalisation ce qui peut faire lieu et à l'inverse les insuffisances des lieux conventionnels à pouvoir soutenir les besoins associés (Meier, 2020). Être en retrait, se sentir en insécurité, se sentir invisible parle davantage d'une tentative d'habiter dans un espace limitant son investissement qu'une absence d'habitation. En ce sens, les participant·e·s nous parlent aussi de ce qui « calme », le fait de se « sentir bien », se « sentir en sécurité » parfois sans lien immédiat avec un lieu précis. Quand des espaces ou des lieux étaient associés à ces dimensions relationnelles, nos résultats soulignent également l'importance, dans les contextes de réinstallation, de ces espaces à la marge de nos représentations usuelles des lieux habités et habitables : la rue, le chemin de retour, le cours de danse, un paysage, la forêt. Dans la littérature, ces espaces souvent naturels, publics, ouverts et accessibles, deviennent des lieux investis en soi et sont mis en avant par plusieurs études (Albers *et al.*, 2021 ; Biglin, 2021 ; Van Liempt et Staring, 2021). Publiée après le début de notre recherche doctorale, l'étude de Biglin, (2021, p. 08), en utilisant la technique de cueillette de type *photovoice*⁵⁶ et en laissant les participant·e·s définir par eux·elles-mêmes ce qui fait lieu, a mis en lumière la façon dont les parcs de la ville d'accueil deviennent des espaces « thérapeutiques » dans

⁵⁵ « L'immersion d'un individu dans une localité ne consiste donc pas simplement à habiter un espace déjà constitué (dont on peut simplement s'éloigner et rester le même). La localité s'immisce plutôt dans les sens : elle définit ce que l'on sent, entend, touche, ressent, se souvient. L'expérience vécue d'être chez-soi implique donc l'enveloppement des sujets dans un espace qui n'est pas simplement extérieur à eux : être chez-soi suggère que le sujet et l'espace s'infiltrant l'un dans l'autre, s'habitent l'un l'autre. [...] Ici, le mouvement vers l'extérieur est aussi un mouvement à l'intérieur de la constitution du foyer en tant que tel. En d'autres termes, l'éloignement est toujours affectif : il affecte la manière dont on peut se sentir ou ne pas se sentir "chez-soi". » (Ahmed, 1999, p.341) [Notre traduction]

⁵⁶ Méthode qualitative participative de cueillette de données basée sur la prise de photos et leur élucidation par les participant·e·s (Biglin, 2021).

le parcours de réinstallation. Conceptualisés à titre de contre-espaces à la marginalisation, ils permettent de renouer avec une agentivité et soutenant le bien-être, le vécu des participant·e·s s'apparentant à « un assemblage complexe d'expériences socioculturelles-matérielles-affectives-sensuelles⁵⁷ » (Biglin, 2021, p. 08) [Notre traduction]. Le lieu n'était jamais directement questionné en entretien, mais plutôt identifié librement par les participant·e·s en dehors des entretiens. Ceci semblait favoriser l'approfondissement d'espaces autres, parfois peu préconçus en termes d'attentes de résultats anticipés et ô combien important dans le parcours d'installation (Biglin, 2021 ; Van Liempt et Staring, 2021).

Habiter est aussi mis en sens par les participant·e·s comme une relation *entre les lieux* plus qu'un lieu en soi (Grønseth, 2022 ; Serfaty-Garzon, 2006). Nos résultats mettent en lumière l'importance de gestes, actions et représentations non pas dans un espace unique ou un lieu séparé, mais de différents espaces pratiqués ou imaginés mis en lien. Lors de notre troisième entretien, B. nous a parlé de cette idée d'« être toujours entre deux choses », soit deux communautés, deux espaces. Or, dans le contexte de la recherche, ceci peut être en confrontation avec la nécessité de catégoriser et parfois de délimiter les lieux entre eux pour les analyser et les comprendre. On retrouve dans la littérature cet enjeu dans la difficulté à soutenir une analyse qui rend compte des dynamiques relationnelles entre les lieux et qui ne (re)produit pas une certaine frontière entre les lieux (Ahmed, 2000 ; Metzger-Traber, 2018) : ce qui est à l'intérieur et ce qui est en dehors, le ici et le là-bas, les différents territoires nationaux, ou même entre l'idée de trois espaces-temps pré-, péri- et post-migratoires. Pour Wimmer et Glick Schiller (2002, p. 322), l'espace de recherche, parce qu'il s'inscrit aussi dans un contexte sociétal et politique, reproduit d'une certaine manière certains « nationalismes méthodologiques⁵⁸ » [Notre traduction], pouvant entrer en confrontation avec l'expérience des personnes concernées. À ce titre, notre recherche souligne l'importance des gestes et des actions de mise en lien des lieux, voire de leur association, plus que de leur démarcation. Dans les récits des participant·e·s, habiter est associé à un travail de (re)construction des lieux vécus et imaginés (p. ex. : penser, se souvenir, faire des liens), une mise en lien entre deux lieux (p. ex. : la rue ici et la rue là-bas, images de destruction des lieux/beauté des lieux), entre ici et là-bas

⁵⁷ « a complex assemblage of sociocultural-material-affective-sensuous experience enabled a potential wellbeing-enhancing effect. » (Biglin, 2021, p. 08)

⁵⁸ « methodological nationalism. » (Wimmer et Glick Schiller, 2002, p. 322)

(p. ex. : un paysage entre pays d'origine et pays d'accueil), entre autrui et le lieu (p. ex. : s'imaginer ici la présence d'un proche resté dans le pays d'origine) ou même entre soi et soi (p. ex. : « l'enfant et l'adulte »). Ces pratiques et images étaient particulièrement associées aux premières années de réinstallation. Le recours à ces images pouvait prendre la forme de la réaction ou de la réponse face au poids des événements vécus en phases pré et péri-migratoire se réactualisant au quotidien dans les premiers temps de réinstallation (p. ex. : nouvelles internationales, faible temps écoulé depuis le déplacement forcé, insécurité pour ses proches), à l'impossibilité de retourner dans le pays d'origine (p. ex. : lien au pays d'origine limité par l'image) ou au sentiment d'étrangeté vécu ici. Le recours à des liens avec certaines représentations des territoires d'origine permettait une forme d'appropriation de l'espace vécu ici. La construction du lieu témoigne de diverses pratiques de pensée, d'imagination et de gestes permettant, semble-t-il, d'assembler et de tisser plusieurs espaces matériels et imagés entre eux (Gregory *et al.*, 2011 ; Metzger-Traber, 2018). S'exerce ici une tension au niveau de l'analyse entre soit écarter les autres lieux que le territoire d'accueil pour comprendre l'expérience actuelle vécue ou, à l'inverse, n'être que dans la considération des territoires d'origine sans tenir compte de la « perspectives locale de la migration forcée⁵⁹ » (Brun, 2001, p. 15) [Notre traduction], soit celle au contact du pays d'accueil. Il s'agit d'un exercice délicat, car il parle de nos représentations à l'endroit des personnes concernées et du processus migratoire (p. ex. : exil, rapport privilégiée et reconnaissance de la question de l'origine), mais engage aussi nos propres représentations spatiales. En effet, le lieu ici n'était plus un construit en soi délimité et physique, mais plus un *entre-lieu*, vécu à titre d'espace en soi investi et habitable. Si l'*entre-lieu* dans la culture occidentale peut être réduit à ce qui relie deux lieux, ce qui instaure une forme de dévalorisation ou sa clinicisation (incapacité à vivre dans l'ici concret et matériel), dans d'autres contextes, la figure de l'*entre* est investie à titre de mouvement signifiant, ayant ses fonctions psychologiques en termes de protection et de mise en sens du monde (Kimura, 2000). Dans son ouvrage *Réflexions sur l'exil et autres essais*, Said (2008) met en mot cette construction entre les lieux à l'œuvre dans l'expérience exilique, selon lui « les environnements nouveau et ancien sont donc tous les deux marquants, réels, et s'établissent en contrepoint l'un de l'autre ».

Dans notre recherche, les participant·e·s nous ont décrit comment certaines actions quotidiennes ou plus occasionnelles (p. ex. : écriture d'un poème, chant), certaines images (p. ex. : architecture

⁵⁹ « local perspective of forced migration. » (Brun, 2001, p. 15)

des villes), certaines sensations (p. ex. : odeur) ou certains objets (p. ex. : carte postale, objet d'artisanat) permettait ce travail de lien entre les lieux. Mobiliser des médiums créatifs ou des relances interrogeant non pas des lieux individualisés, mais davantage ces espaces faits de lieux nous semblent inspirant, au niveau de la recherche et de l'intervention, pour nous rapprocher davantage de ce qui est habité dans les premières années de réinstallation.

Si les pratiques de mise en lien entre les lieux semblaient particulièrement mobilisées dans les premières années de réinstallation, il est intéressant d'observer qu'elles paraissaient moins présentes dans le temps, ou investies différemment, tel que nommé au quatrième entretien. Ce changement semblait particulièrement tributaire de l'effet du temps, de l'amélioration des conditions de vie ainsi que de l'accès à la citoyenneté canadienne, qui permet le retour dans le pays d'origine et la réactualisation des images et des liens à son contact. Ceci met en lumière l'évolution des représentations entre deux territoires et l'importance signifiante de l'accès à la citoyenneté et du retour dans le pays d'origine dans ces représentations de l'espace. Ce qui fait espace et relation aux lieux est ainsi intimement lié aux déterminants individuels et confirme l'importance d'accueillir et d'étudier ces changements affectifs, y compris après le dépassement du statut de réfugié (Monova, 2002 ; Van Liempt et Staring, 2021).

Toujours en termes d'espace et de lieux, nos résultats soulignent également l'importance de la possibilité *d'être avec autrui* pour penser investissement spatial et sentiment d'habiter. Nos résultats soulignent que la mise en sens du ou des lieux est continuellement médiée par la question des proches. Habiter l'espace est permis par la possibilité d'entrevoir un lieu de protection ou de réunification pour et avec ses proches (Beaton *et al.*, 2018 ; Choummanivong *et al.*, 2014 ; Miller *et al.*, 2018 ; Moreau *et al.*, 1999 ; Robinson, 2017 ; Van Liempt et Staring, 2021). Ceci contraste avec le sentiment d'habiter comme une expérience pouvant être seulement comprise ou analysée à l'échelle individuelle, tel que proposé dans notre recherche. En dépit de nos critères d'exclusion (p. ex. : regroupement familial), l'élaboration en entrevue autour des thèmes de l'habiter pour les participant·e·s arrivé·e·s seul·e·s pouvait être confrontant, car elle faisait émerger un écart entre soi et le sort de ses proches (p. ex. : sécurité individuelle/incertitude relative aux proches, confort de vie personnelle/situation socioéconomique des proches). Selon Beaton *et al.* (2018, p. 01), si l'accès au statut de réfugié permet l'atteinte d'une protection étatique à l'échelle individuelle, l'expérience est celle d'une « sécurité non entièrement réglée » notamment quand il s'agit de penser

la question des proches. À l'inverse, notre étude souligne que pouvoir aider ses proches depuis ici et « leur porter secours » sont associés à des premiers moments d'habiter et de projections dans le pays d'accueil. Pour la seule participante arrivée avec sa famille, cette dimension s'inscrivait dans l'amélioration des déterminants de vie pour les membres présent·e·s à ses côtés (p. ex. : intégration des enfants en classe normale) (Van Liempt et Staring, 2021). Néanmoins, les espaces transnationaux, ici compris comme les formes d'espaces habitables entre les personnes réinstallées et les proches resté·e·s à l'étranger ainsi que les actions associées au quotidien, ont peu émergé et étaient peu développés en entretien. À titre d'exemple, l'étude de Nedelcu et Wyss (2016) sur les dynamiques interpersonnelles transnationales met en évidence comment le recours quotidien aux technologies de communication en contexte de migration permet de soutenir le sentiment d'appropriation de l'espace de vie et d'instaurer des espaces relationnels entre ici et là-bas dans le quotidien de réinstallation. Concernant les contacts et la relation avec des membres de la société d'accueil, les participant·e·s ont nommé l'intérêt pratique de ces relations au niveau informationnel souvent dominant dans la littérature (Doucerein *et al.*, 2023), mais aussi la dimension affective d'être invité·e à habiter. Certains moments et expériences évoquaient aussi la question de la qualité des relations et l'investissement émotionnel, dans la contribution que ces derniers peuvent avoir sur le sentiment d'appartenance ou l'importance de certains lieux, car associés à des personnes significantes dans leur parcours.

Les résultats finaux de cette recherche ont pu être investis par les participant·e·s comme un objet potentiel de transmission à leur famille ou à des générations à venir. Dans l'étude de Smet *et al.* (2022), le matériel créatif produit a été pensé comme objet de transmission. Les résultats et le matériel créatif qui en résulte ont été développés sous forme de livre, traduit dans la langue d'origine, permettant leur transmission par les participant·e·s à leurs proches. Ceci nous invite à penser à la fois l'importance, tout au long du processus de recherche, de la dimension interpersonnelle et les avenues possibles et concrètes pour soutenir à ce niveau des retombées positives pour les participant·e·s, notamment à travers la/les forme(s) que peuvent prendre nos résultats de recherche à titre d'objet de transmission.

Nos résultats mettent aussi en lumière le besoin de pouvoir parfois être seul·e. Ces moments pouvaient être de l'ordre de l'aveu et chargés émotionnellement. Ceci a pu limiter leur exploration, même si nous avons eu le souci de nommer leur importance dans le parcours. Cette dimension

d'une solitude intentionnelle semble moins abordée dans la littérature, elle est davantage étudiée dans sa dimension imposée que choisie et à travers ses impacts négatifs sur le bien-être des personnes concernées (Belau *et al.*, 2021 ; Johnson *et al.*, 2019). Ceci nous interpelle sur la possibilité d'espaces pour vivre cette expérience souvent peu permise dans les contextes collectifs et familiaux. Si un effort de recherche sur ce domaine est à poursuivre, il est intéressant de se questionner sur la capacité notre propre espace de recherche à accueillir ce besoin de solitude. À titre d'observations préliminaires dans notre dispositif, les rencontres à distance semblaient davantage ajustées à ce besoin en permettant de moduler notre présence à certains moments par accord commun (p. ex. : faire des pauses, éteindre le micro, la caméra) et ainsi autoriser un repli sur soi à l'évocation de certains contenus difficiles. Il nous paraît intéressant de poursuivre cette question de l'espace de recherche à titre de lieu autorisant aussi la solitude dans l'exercice difficile de se souvenir de son parcours et de le raconter, réflexions auxquelles nous reviendrons dans la deuxième section de ce chapitre⁶⁰.

8.1.2 Direction de recherche et trajectoire vécue: représentations autour de la mobilité dans le parcours et dans l'espace de recherche

Le confortable, c'est aussi l'avenir pour trouver mon chemin ici. (Reana, E-03)

Dans cet extrait, Reana nous rappelle que l'habiter est intimement lié à la question de la mobilité, celle du « chemin » et de la projection, celle d'un « avenir » imagé ici. Dans le récit des participant·e·s, les premiers moments du parcours migratoire sont marqués par une mobilité imposée et par une rupture dans l'expérience d'habiter, dans celle de pouvoir se projeter ici. De ce déplacement forcé, la mobilité, notamment dans le parcours de réinstallation, est aussi mise en sens progressivement comme quelque chose de choisi, d'agi, participant d'une manière d'habiter. La littérature souligne d'ailleurs le lien entre la mobilité à titre d'action mobilisatrice et plusieurs dimensions inhérentes à l'expérience du territoire d'accueil, soit la mémoire (Lønning et Kohli, 2022), l'intégration sociale (Weidinger *et al.*, 2021), les relations d'hospitalité dans la société d'accueil (Aparna et Schapendonk, 2020), les processus d'agentivité individuelle et collective (Huss, 2023 ; Smith *et al.*, 2022) ou même à titre de moyen de sensibilisation et de plaidoyer (High, 2018 ; Huss, 2023). Si nos résultats mettent en lumière l'importance de la mobilité agie et choisie

⁶⁰ Voir Chapitre VIII Discussion, section 8.2. « *Faire des mémoires* » pour habiter : (se) répéter

comme dimension inhérente à l'habiter, nous discuterons ici aussi de la difficulté parfois à la considérer ou soutenir son élaboration de manière non-directive au sein de l'espace de recherche.

La première dimension considérée ici porte sur la capacité à composer méthodologiquement avec la mobilité en recherche (Aparna et Schapendonk, 2020). Si les récits mettent en lumière l'importance fondamentale de la mobilité pour habiter, notre dispositif pour l'accueillir était essentiellement « statique » en dehors de l'Ede plus propice au mouvement, au geste et à sa répétition en entretien. La littérature regroupe plusieurs études auprès des personnes concernées ayant développé une méthode de recherche ou techniques d'entrevues inscrites dans la mobilité. De manière privilégiée, on retrouve notamment la marche, à titre de moyen d'entrevue (Biglin, 2021 ; O'Neill et Hubbard, 2010 ; Van Liempt et Staring, 2021) ou encore les « autotopographies »⁶¹ (Huss, 2023, p. 225) [Notre traduction]. Ces techniques semblaient favoriser l'approfondissement de la question de la mobilité quotidienne dans le parcours et l'appropriation spatiale. Au niveau de l'analyse, si la mobilité constituait un thème central de l'expérience (p. ex. : pratiques quotidiennes de mobilité dans la ville et entre les villes, espaces de rencontre transnationaux, mobilité de certains objets), il nous est apparu difficile de rendre compte de la complexité de ces mobilités dans nos résultats. En effet, l'organisation thématique s'est construite autour d'une certaine directionnalité donnée aux parcours d'installation (p. ex. l'idée d'un espace habité s'élargissant, la notion d'amplitude progressive des actions et de pratiques des lieux) et temporelle (p. ex. : l'évolution à travers les années, l'organisation séquentielle des thèmes). Rétrospectivement, cette organisation thématique peut donner une fausse impression d'évolution constante et croissante de l'appropriation spatiale écartant les dimensions de tentatives, d'allers-retours ou de dynamiques dans le rapport à l'espace retrouvées dans les discours des participant·e·s (Brun et Fábos, 2015 ; Van Liempt et Staring, 2021). En entretien de co-validation, cet agencement pouvait avoir des effets différents à la lecture pour les participant·e·s. Ceci pouvait créer un sentiment d'étrangeté pour au moins un·e participant·e traversé·e entre autres par l'impression qu'une méthodologie était plaquée à son expérience. À l'inverse, cette séquence simplificatrice du parcours pouvait permettre, selon les participant·e·s, de mieux se représenter certaines étapes

⁶¹ Les autotopographies est un terme utilisé par l'auteur·e, Huss (2022) pour qualifier la pratique de circuits touristiques organisés par des personnes réfugiées ou en demande d'asile au sein de la ville reprenant et sensibilisant sur leur parcours migratoire et trajectoire de réinstallation. Dans son étude, Huss (2022) analyse les dimensions politiques et collectivement émancipatrices de ces pratiques.

traversées, certains vécus dans le temps et soutenir leur mise en sens actuellement. Le processus de co-validation en quatrième entretien semblait une pratique nécessaire afin de traiter nos *mobilités respectives*, les récits et leurs détours d'un côté, les résultats et leurs objectifs, leurs orientations de l'autre. Ainsi, il nous semble pertinent de poursuivre cette question autour de nos manières de rendre compte de la mobilité dans nos processus de recherche et de leur impact sur les personnes concernées en termes d'appropriation des résultats et de production des savoirs les concernant.

La deuxième dimension de la mobilité est celle de sa symbolique et de ses fonctions en termes d'habiter dans l'espace d'accueil. Bien plus qu'un déplacement physique entre deux points, la mobilité est une expérience à la fois spatiale, mais aussi sociale, politique et intime (Ahmed *et al.*, 2020 ; Cresswell, 2010 ; Smith *et al.*, 2022). En ce sens, la mobilité demeure complexe à conceptualiser, pouvant mettre à mal certaines représentations préétablies. En termes d'habiter, « être enraciné ne signifie pas nécessairement être fixe ; être mobile ne signifie pas nécessairement être détaché⁶² » (Ahmed *et al.*, 2020, p. 1) [Notre traduction].

Dans nos résultats, la mobilité est mise en sens comme condition à l'habiter. Être mobile et être autorisé-e à l'être offre premièrement la possibilité de pouvoir sortir de et re-renter, dans la « liberté d'un aller-retour » (Jager, 2008). Les « micro-déplacements », la « marche », le fait de « sortir de la ville », de « retourner à Montréal » agissent à titre de moments d'habiter, car ils permettent de prendre une distance avec le lieu de vie et ont le sens de contre-espaces progressifs face aux limitations juridiques, socioéconomiques et culturelles limitant le déplacement. En ce sens, les « micro-mobilités » quotidiennes deviennent des moyens regagnés d'habiter dans l'espace, surtout en contexte de demande d'asile et dans les limitations du déplacement associées au statut de réfugié. En écho avec l'analyse de Huss (2023) sur le recours à la mobilité par les personnes concernées dans les sociétés d'accueil, le mouvement intentionnel peut être un moyen d'agentivité au quotidien en écho et en contraste avec les politiques urbaines d'« (im)-mobilité » et d'« (in)-visibilité » dans le territoire d'accueil (Huss, 2023).

⁶² « Being grounded is not necessarily about being fixed; being mobile is not necessarily about being detached. » (Ahmed *et al.*, 2020, p. 1)

Toujours en termes d'immobilité et de mobilité, nos résultats montrent que leur parcours de déplacement forcé pouvait être aussi compris par les participant·e·s comme une mobilité autorisée et agie comparativement à l'immobilité imposée à une partie de la communauté et des proches restés sur place (Utržan et Wieling, 2020). Dans son analyse des expériences de déplacement forcé dans le contexte mozambique, Lubkemann (2008, p. 455) souligne comment derrière le déplacement imposé par la guerre, c'est aussi l'« immobilisme involontaire » qui est un lieu fondamental de perturbation et d'impuissance dans l'expérience des personnes concernées. Ceci nous invite à penser la mobilité forcée de manière globale, à la croisée entre les personnes qui font l'expérience du déplacement forcé dans un autre pays et celles, à l'inverse, contraintes de rester dans le pays à titre aussi de déplacement forcé. Nos résultats soulignent que la mobilité, pour nos participant·e·s, est élaborée à la fois autour du déplacement forcé et la possibilité d'avoir pu se déplacer, contrastant dans leur discours avec celles et ceux resté·e·s. Un tout ayant pu être associé par les participant·e·s à un sentiment parfois de distance ou de culpabilité avec une partie de leur communauté d'origine :

Yet paradoxically, Forced Migration/Refugee Studies' implicit definitional point of departure in 'movement' may have blinded it to the predicament of many of those who, at least in some contexts, are the most profoundly and detrimentally affected by conflict's effects on the mobility-opportunity environment, namely the involuntarily immobilized. These effects, and the very meaning of movement itself, can only be rendered visible and undistorted through an analytical re-framing that investigates, rather than presumes, the relationship between mobility and the social production of place in the first place⁶³. (Lubkemann, 2008, p. 468)

Toujours sur la question de la mobilité, au moins un·e participant·e a nommé que l'espace de recherche lui offrait la possibilité de pouvoir sortir de la ville, de prendre de la distance et donc de se sentir « chez soi ici » « à l'extérieur » (Paolo, E-01). Associé au thème de la mobilité, ces paroles laissent entrevoir comment l'espace de recherche peut soutenir de manière créative des dimensions de l'habiter dans le parcours d'installation dans le pays d'accueil. De manière concrète dans l'étude

⁶³ « Pourtant, paradoxalement, le point de départ de la définition implicite des études sur les migrations forcées/réfugiés, à savoir le « mouvement », peut l'avoir rendu aveugle à la situation difficile de beaucoup de ceux qui, au moins dans certains contextes, sont le plus profondément et le plus négativement affectés par les effets du conflit sur l'environnement mobilité-opportunité, à savoir les personnes involontairement immobilisées. Ces effets, et la signification même du mouvement, ne peuvent être rendus visibles et non déformés que par un recadrage analytique qui étudie, plutôt que de présupposer, la relation entre la mobilité et la production sociale du lieu en premier lieu. » (Lubkemann, 2008, p. 468) [Notre traduction]

de Dantas et Gower (2021), la facilitation de la mobilité et l'accès à certains espaces (p. ex. : facilitation dans l'accès de certains lieux, accompagnement) ont été investis des comme contre-dons et retombées concrètes à la participation à la recherche.

La mobilité est aussi comprise comme l'acte de se projeter « ici », à l'épreuve des obstacles vécus dans le pays de réinstallation. Pour Reana, se projeter, retrouver un emploi d'enseignante et être intégrée constitue un « chemin » qui permet d'habiter et d'en conserver l'espoir malgré les défis de la langue, d'équivalence professionnelle ou d'intégration. Dans notre recherche, la projection d'une destination à atteindre est façonnée par les thèmes de l'intégration, de l'appartenance, de la représentation de soi (p. ex. : nouveau rôle, parentalité) ou encore par le thème même de la mobilité (p. ex. : s'installer, s'enraciner, cesser de se déplacer, continuer à être en mouvement). Au sein de la littérature, la mobilité, et l'habiter à travers son expérience sont comprises comme intimement attachées au futur, à la projection et à l'espoir (Ahmed, 2000 ; Ahmed *et al.*, 2020 ; Laaroussi, 2009 ; Secor *et al.*, 2022) :

In this respect, being at home and the work of home-building is intimately bound up with the idea of home: the idea of a place (or places) in the past, and of *this* place in the future. Making home is about creating both pasts and futures through inhabiting the grounds of the present⁶⁴. (Ahmed *et al.*, 2020, p. 9)

Dans notre étude, ces images de projection ont été accueillies et parfois facilitées par le décryptage du sens en explicitation (Faingold, 2004, 2020). Néanmoins, ceci a pu soulever en parallèle le manque de considération initiale pour la projection et le futur. Le dispositif, en s'inscrivant dans une vision rétrospective des années vécues, orienté principalement sur le bilan et le souvenir, favorisait moins l'élaboration autour de ces projections. Ceci parle peut-être ici de nos représentations, celle du lien étroit que nous accordons au passé dans la trajectoire des personnes concernées. Ceci parle aussi peut-être de ma crainte⁶⁵ en restant dans le futur et ses projections d'amplifier ce que nomment Secor *et al.* (2022) : « la crise de l'avenir dans l'espace-temps de la

⁶⁴ « À cet égard, le fait d'être chez-soi et le travail de construction d'un chez-soi sont intimement liés à l'idée de chez-soi : l'idée d'un lieu (ou de plusieurs lieux) dans le passé, et de ce lieu dans l'avenir. Créer un chez-soi, c'est créer à la fois un passé et un futur en habitant les lieux du présent. » (Ahmed *et al.*, 2020, p. 9) [Notre traduction]

⁶⁵ Remarque de syntaxe : la forme utilisée ici est celle de la première personne du singulier, soit le « je » au dépend du « nous ». Ce choix syntaxique s'explique par la présence de contenus plus affectifs et personnels ici dont le « je » nous paraît plus adapté ici. Cette alternance entre le « je » et le « nous » sera répliquée dans la suite du texte et opérera selon la nature des contenus.

relocalisation⁶⁶ » (p. 508) [Notre traduction]. Pour autant, le discours de nos participant·e·s montre qu’habiter par les projections et images d’avenir est continuellement à l’œuvre dans les entretiens et encore particulièrement actif plusieurs années après l’arrivée dans le pays d’accueil. Tel que le souligne Ahmed (2022), l’orientation dans le temps et l’espace participe de l’habiter :

Si l’orientation est affaire de notre manière de résider, ou de dégager un espace familial, alors les orientations prennent également du temps et nécessitent de leur accorder du temps. Les orientations nous permettent d’investir l’espace dans la mesure où elles prennent du temps. (Ahmed, 2022, p. 36)

Dès lors, accueillir ces projections et soutenir leur élaboration semblent une piste potentielle à poursuivre dans l’étude des phénomènes d’habiter auprès des personnes concernées. Elle demeure néanmoins une dimension souvent peu pensée en recherche au regard des désillusions que le futur peut laisser présager à terme et des enjeux éthiques qu’il peut soulever (Ramsay, 2017 ; Secor *et al.*, 2022). Dans leur étude autour des processus de recherche réflexifs auprès des enfants notamment de familles réfugiées, Caldaïrou-Bessette *et al.* (2017) nous parlent de l’importance de la projection et des méthodes associées en contexte de vulnérabilité en recherche. Si nous ne sommes pas totalement dans les mêmes contextes de recherche et le même sens accordé à la projection, intégrant notamment ici les dimensions psychologiques (psychodynamique, expérientielle et psychologie humaniste) à la croisée de la méthodologie, nous retrouvons comme thèmes communs les risques de marginalisation opérant dans l’espace de recherche et la projection comme contre-mouvement libre chez le sujet et les participant·e·s. En conjuguant des méthodes créatives mobilisant des dimensions projectives (p. ex. : dessin) auprès des enfants, la projection devient un processus créatif, de liberté d’expression et d’investissement nourrissant à la fois les résultats obtenus et une certaine « éthique relationnelle ». Dans notre projet, penser un espace d’accueil des projections futures aurait pu participer d’un espace de reconnaissance et d’expression libre à titre de contre-réponse aux contextes de vie parfois fragilisant la possibilité de penser l’avenir.

Dans notre étude, plusieurs participant·e·s ont nommé lors du quatrième entretien, soit trois ans après le dernier, comment certaines images projetées ont été investies ou font partie de leur

⁶⁶ « the crisis of futurability in the spacetime of resettlement » (Secor *et al.*, 2022, p. 508)

expérience actuelle (p. ex. : sentiment d'intégration, accès à la citoyenneté et possibilité de retour dans le pays, sentiment de chez-soi ici). De plus, plusieurs participant·e·s ont formulé le sentiment à la lecture de nos résultats de recherche que leur situation actuelle — à la fois matérielle et affective — pouvait être différente de ce qui avait été nommé trois ans auparavant. Cette possibilité de se projeter de manière nouvelle nous invite à penser comment l'expérience d'habiter, les envies et les besoins associés ainsi que les résultats-thèmes que nous retrouvons dans nos processus de recherche demeurent des dimensions mobiles et en constante évolution. Ce déplacement continu de soi et de son expérience est retrouvé dans la pensée de Derivois (2017) autour d'une clinique de la mondialité. Il y souligne l'importance de considérer le *sujet en évolution*, un concept, nous semble-t-il, transposable au niveau clinique comme à la recherche. Nous reviendrons à cette idée ultérieurement pour penser certaines recommandations en intervention :

Tout sujet est en évolution. Que ce soit le développement biologique, social ou psychique, ou sur le plan historique, géographique et spatial, le sujet singulier évolue en lui-même, dans sa famille, dans l'institution, dans son pays. Mais il évolue aussi dans le monde, il évolue avec le monde. (Derivois, 2017, p. 61)

8.2 « Faire des mémoires » pour habiter : (se) répéter

La répétition est à la fois obstacle et moyen d'habiter dans le parcours des participant·e·s. Dans les récits, « retrouver », « reprendre », « continuer », « résister », « faire à nouveau » ou encore « faire de nouvelles mémoires » permettent d'habiter. Le dispositif de recherche, par sa forme et sa fonction, agit aussi à titre d'espace de répétition : se souvenir, témoigner ou encore devoir raconter à nouveau. Il s'agit de discuter de la répétition dans l'espace de recherche, entre ce qui est répété en termes de souvenirs et de gestes, entre les effets de (se) raconter « à nouveau » et ceux devoir dire comme répétition imposée.

8.2.1 Lutte contre l'oubli et surprise de se rappeler : représentations autour du souvenir dans le parcours migratoire et l'espace de recherche

Je pense durant mes entrevues, après moi je me suis rendu compte que mon pays et la guerre étaient toujours présents ou bien je ne suis pas capable jusqu'à maintenant et je pense je l'espère cette année que je vais sortir de cette boule, je ne sais pas comment la décrire, vous m'avez compris peut-être ? (Jad, E-03)

Les propos de Jad nous montrent comment se raconter, c'est aussi se rappeler et prendre conscience de ce qui est encore là, ce qui habite malgré soi. L'espace de recherche à titre d'espace de répétition participe d'une certaine réactualisation des souvenirs qui n'est pas sans effet sur les participant·e·s. et l'espace de recherche.

Nos résultats mettent en lumière la place paradoxale des rappels d'événements négatifs et positifs durant le processus de recherche. Initialement, notre projet de recherche s'attardait sur des moments positifs et signifiants du parcours à titre de direction méthodologique et éthique. Pour autant, nos résultats soulignent que les moments d'habiter cohabitent continuellement avec les rappels d'événements difficiles (Lewis, 2010 ; Lønning et Kohli, 2022). L'espace de recherche agit toujours d'une certaine manière à titre d'espace de rappel, et donc susceptible de « blesser » (Hugman *et al.*, 2011b ; Mackenzie *et al.*, 2007). À la question du moindre mal, les participant·e·s ont avancé plusieurs facteurs facilitants, voire protecteurs, dans l'expérience de raconter leur parcours. Il est à noter que ces derniers n'étaient pas nécessairement en lien avec l'objet de recherche, mais concernaient davantage le temps écoulé depuis les premiers temps de réinstallation, le niveau actuel de satisfaction de vie ou l'amélioration de leur situation migratoire et juridique (p. ex. : accès à la citoyenneté). Tout ceci vient confirmer à nouveau ce lien étroit entre mémoire et contextes de vie actuels (Lønning et Kohli, 2022). Dans notre recherche, si plusieurs facteurs préventifs ont été pensés, plusieurs moments de rappels négatifs et leurs émotions associées ont été vécus en entretien. Néanmoins, aucun de ces moments n'a empêché la poursuite des entretiens ou n'a suscité une détresse nécessitant d'intervenir en dehors des rencontres malgré le support proposé. Nos résultats concernant les jugements des participant·e·s nous parlent d'un dispositif de recherche investi à titre d'espace d'expression, parfois de certains contenus émotifs et de leur validation ou de leur normalisation comme effet et retombée positive du processus de recherche. À l'inverse, la focalisation en entretien sur des événements positifs pouvaient entraîner du doute et aller à l'encontre du besoin chez les participant·e·s de revenir sur des moments plus négatifs de leur parcours. Lors de la prise de connaissance des résultats de notre recherche, plusieurs participant·e·s ont nommé que le rappel et la lecture d'événements négatifs pouvaient contribuer aujourd'hui à un sentiment de fierté et de valorisation, dans ce qui a été traversé et dans ce qui a été atteint aujourd'hui (Lønning et Kohli, 2022). On voit comment la place du souvenir négatif dans l'espace de recherche est une dimension complexe de l'expérience et, qu'en soi, elle ne semble pas

totallement se résoudre, seulement sur la base de l'objet de recherche ou des critères d'inclusion et d'exclusion. Pour ce qui est des souvenirs d'événements positifs, plusieurs participant·e·s ont nommé que l'espace de recherche a aussi pu permettre leur rappel, parfois à la surprise des participant·e·s. Cette surprise pouvait être avant tout celle de se rappeler de ces moments parfois oubliés, pouvant faire vivre en entretien et à la lecture des résultats des émotions positives associées à leur souvenir ou à leur re-découverte. La surprise était aussi celle de devoir élaborer sur ces moments positifs en entretien, ceci pouvant provoquer confusion et doute sur la légitimité de leur place à la lumière des événements difficiles et de leur accès privilégié au niveau de la mémoire (Khan *et al.*, 2021 ; Lewis, 2010 ; Lønning et Kohli, 2022). Il est intéressant de voir comment l'élaboration sur des moments positifs du parcours ne va pas de soi, nécessitant temps et accompagnement en entretien. De même, nos considérations éthiques ont été majoritairement consacrées à la place des événements négatifs et leur rappel, mais peu aux souvenirs positifs, peut-être là aussi source parfois d'inconfort. La répétition des entretiens à titre de familiarisation interpersonnelle et de répétition des occasions de se remémorer ainsi que l'Ede à titre de lieu d'invitation, d'identification libre et de guidage dans des moments positifs du parcours, nous semblent une voie pertinente à poursuivre pour permettre de soutenir l'élaboration des participant·e·s sans toutefois trop imposer.

Si nous parlons de rappel, l'expérience de l'espace de recherche est aussi celle de *ne pas se rappeler*, voire celle d'oublier. La littérature sur les personnes concernées souligne, voire questionne, la capacité des espaces de recherche à composer avec l'oubli (Gemignani, 2011 ; Lønning et Kohli, 2022). Dans la perspective de l'oubli à titre d'obstacle à dépasser, plusieurs stratégies ont été employées pour y faire face, telles que la diversité de modalités d'entrevues, la répétition des entrevues ou encore le recours à différentes postures de relances (p. ex. : relance à vide, non-directivité, reformulations en écho). Si cela a permis d'offrir des occasions de se souvenir et d'élaborer, plusieurs participant·e·s ont nommé le sentiment de répétition, de travail et d'effort de mémoire. Il est intéressant de voir qu'en dehors du recours aux objets comme ancrage ou à l'explicitation, nos stratégies d'élaboration se limitaient à la discussion et à la remémoration par souvenir et à la réflexion rétrospective. À titre d'exemple, d'autres études se sont consacrées à l'investigation plus en profondeur des « objets personnels » comme médium d'élaboration du parcours (Höpfner, 2022) ou au recours à des formes d'auto-production de données par les

participant·e·s dans leur quotidien actuel pour élaborer de manière rétrospective sur leur parcours (Lønning et Kohli, 2022 ; Ndengeyingoma, 2013). Toujours sur la question de l'oubli dans les trajectoires d'installation, plusieurs participant·e·s de notre recherche ont exprimé que les récits produits, ont agi pour elles et eux comme une forme de trace matérielle face à l'oubli. Nommée à titre de retombée positive pour soi et aux usages multiples (p. ex. : transmission intergénérationnelle, preuve juridique), ceci nous invite à penser comment l'espace de recherche peut soutenir la lutte contre l'oubli non plus uniquement dans le temps des entretiens, mais aussi ensuite, par la trace matérielle qui résulte du processus de recherche.

À un niveau davantage réflexif et éthique, les résultats nous invitent à penser à un espace de recherche qui, cette fois, autorise l'oubli. Cette perspective peut être contre-intuitive au regard des fonctions attendues de l'espace de recherche, permettre de se rappeler et d'élaborer sur son expérience (Gemignani, 2011 ; Lønning et Kohli, 2022). En entretien, quand l'oubli des participant·e·s pouvait nous renvoyer à un sentiment d'échec, ces dernier·e·s pouvaient y voir une forme de passage à travers, une autorisation de ne plus penser à quelque chose, permise par le temps. Dans la littérature, plusieurs·e·s auteur·e·s se sont intéressé·e·s à cette valorisation de l'oubli et son expression dans l'espace de recherche en contexte de migration forcée, comme une forme de besoin (Lønning et Kohli, 2022) et de résilience (Dantas et Gower, 2021). Le droit à l'oubli dans l'espace de recherche illustre ainsi paradoxalement une forme de mémoire. Pour Lønning et Kohli (2022, p. 258), le souvenir et l'oubli atteignent cet équilibre entre « eux-mêmes et entre le participant et le chercheur » en entretien. Dès lors il s'agit ici non plus de penser uniquement l'oubli du côté des participant·e·s, mais aussi à titre de dimension relationnelle et de fonction de l'espace de recherche :

Participants balanced forgetting and remembering within themselves as well as between them and the researcher. [...] In such contexts, young asylum seekers may struggle with balancing the need to remember with the need to forget⁶⁷. (Lønning et Kohli, 2022, p. 258)

⁶⁷ « Les participants ont trouvé un équilibre entre l'oubli et la mémoire en eux-mêmes, ainsi qu'entre eux et le chercheur. Dans de tels contextes, les jeunes demandeurs d'asile peuvent avoir du mal à trouver un équilibre entre le besoin de se souvenir et le besoin d'oublier. » (Lønning et Kohli, 2022, p. 258) [Notre traduction]

Enfin, nos résultats indiquent que la mémoire est aussi une expérience active et agie (Bose, 2010 ; Lønning et Kohli, 2022). Plusieurs participant·e·s ont décrit l'idée de « faire des mémoires », d'en construire de nouvelles, d'investir certains lieux pour se souvenir ou encore d'être dans un processus réflexif concernant leur propre rapport à la mémoire. Cette perspective d'un travail de la mémoire est documentée dans plusieurs études comme une dimension à l'œuvre dans l'espace de recherche (Lønning et Kohli, 2022) et pouvant aller à l'encontre d'une mémoire pensée comme seulement subie ou interdite notamment en contexte de migration forcée. Dans notre recherche, plusieurs moments des entretiens furent ainsi dédiés à une réflexion sur la mémoire plus qu'à l'élaboration sur le souvenir de ce qui a été vécu ou revécu. Au moment de l'Ede, les participant·e·s étaient davantage dans le revécu, les entretiens plus réflexifs laissaient place à ce travail de penser la mémoire et ses souvenirs, leur composition et leur forme. Il est néanmoins à noter que par sa consigne autour d'un moment choisi à expliciter, l'Ede nous parle aussi un peu de ce travail de sélection entre les vécus et leurs souvenirs. L'espace de recherche pouvait être investi globalement à titre d'expérience de tri dans les souvenirs, de liaison entre eux, voire de consignation afin de permettre l'oubli. Disposer des résultats finaux pouvait même être de manière paradoxale une trace consignée du vécu permettant d'oublier tout en ayant la garantie de pouvoir se rappeler par la lecture (Lønning et Kohli, 2022). La mémoire en devient ici une expérience de recomposition tout comme d'autorisation, lieu à la fois du fragile et de l'agentivité.

8.2.2 Entre devoir redire et se raconter à nouveau : représentations autour du témoignage dans le parcours et dans le dispositif de recherche

Ne pas répéter peut-être les erreurs du passé. (Jad, E-02)

Ce n'est plus mon pays de refuge de la guerre. (B., E-02)

À travers ces mots, dire, témoigner ou raconter à nouveau peuvent avoir des fonctions différentes, par exemple celle de la non-reproduction, ou encore celle du dépassement, davantage collectif dans un cas ou plus individuel dans l'autre. Dans ce projet, plusieurs de nos considérations portaient sur le fait d'avoir à raconter son parcours, de le répéter à nouveau et ce que cela pouvait impliquer pour les participant·e·s.

Raconter son histoire à nouveau pouvait être nommé en premier lieu à titre d'imposition dans leur parcours. Dans notre étude, et peut-être à notre surprise, peu de participant·e·s sont revenu·e·s

explicitement sur les expériences de témoignage dans les processus de demande du statut de réfugié, moments du parcours pourtant souvent associés dans la littérature à l'expérience imposée de devoir dire (avec les effets sur le bien-être que cela peut avoir) (Pestre, 2019 ; Rousseau et Foxen, 2006). Ceci pouvait être expliqué par un thème moins abordé directement dans notre projet (p. ex. : années après réinstallation, focalisation sur les moments positifs), sa dimension semi-directive à non-directive (p. ex. : choix des moments et des thèmes associés par les participant·e·s, censures dans les critiques adressées à la société d'accueil) ou encore par le contexte et les déterminants sociaux des participant·e·s (p. ex. : temps écoulé depuis l'arrivée, programme d'obtention des statuts, accès à la citoyenneté). Raconter son histoire à titre d'imposition était davantage associé à des moments sociaux, de rencontres d'autrui notamment avec la communauté d'accueil où elles et ils pouvaient être invité·e·s à raconter leur histoire à titre de personne réfugiée ou avaient le sentiment de devoir le faire (Joumaa, 2020). Dans l'espace de recherche, ce sentiment de devoir dire pouvait se faire ressentir notamment en début de projet où plusieurs participant·e·s nommaient l'impression initiale de devoir raconter leur histoire et revenir sur les faits du parcours. En cours de processus, c'est davantage le sentiment de se répéter entre les entretiens, chez les participant·e·s mais aussi progressivement chez moi, de revenir parfois sur les mêmes moments ou de parler de moments positifs tels que nommé précédemment qui pouvait contribuer à une forme d'imposition dans le fait de devoir raconter à nouveau son parcours⁶⁸. Ce lien entre expériences antérieures de devoir dire notamment les démarches administratives fut davantage nommé en entrevue de co-validation et à la lecture des résultats. En effet, il a pu être question, au regard du détail de certaines informations, du risque ressenti d'être reconnu·e, de voir des informations personnelles partagées contre son gré ou exposant les participant·e·s. De plus, il a également été question de l'expérience confondante de voir son histoire racontée et retranscrite par quelqu'un d'autre que soi et dans une langue autre que la sienne. Ceci pouvait être non pas sans lien pour un·e participant·e avec le processus administratif d'obtention du statut de réfugié. Toujours dans cette proximité entre expérience de recherche et expériences administratives antérieures, au moins un·e participant·e a associé les résultats finaux à une preuve à conserver face au risque perpétuel d'invalidation juridique ou politique des statuts obtenus (Lacroix et Fiddian-Qasmiyeh, 2013). L'expérience en

⁶⁸ Nous nommons ici cette dimension car elle participe selon nous d'un sentiment de devoir dire et se répéter à nouveau. Néanmoins, nous reviendrons de manière plus approfondie sur cette dimension dans la section 8.3.1 *Entre anodin et signifiant : représentations autour de la corporéité dans le parcours et dans l'espace de recherche*.

recherche de raconter à nouveau son histoire et de ressentir le fait d'avoir su la transmettre « fidèlement » (Paolo, E-04), a pu contribuer à un sentiment de réussite nommé lors du quatrième entretien. Ce qui était ressenti ici pouvait être associé à des sentiments antérieurs positifs vécus à l'issue favorable des démarches d'asile et de réinstallation (Lønning et Kohli, 2022). Tel que le nomment Mekdjian et Olmedo (2016, p. 01), l'espace de recherche, en invitant à raconter son histoire et en la questionnant, occupe toujours une certaine « proximité formelle » avec des expériences antérieures de devoir dire et raconter son parcours. Dans notre recherche, en dehors du sentiment de se répéter dans ce qui est dit, l'imposition de raconter son histoire et les liens avec des expériences antérieures du parcours étaient davantage abordées implicitement à la lecture des résultats. Le caractère sensible de certaines informations encore aujourd'hui (Volvey, 2014), l'appropriation à titre de preuve des résultats nous laissent entrevoir, de manière implicite et insidieuse, la place de ces démarches administratives, même plusieurs années après l'obtention du statut de réfugié, voire de l'accès à la citoyenneté. Si la dimension non-directive offre la possibilité d'espaces non imposés pour raconter, la co-validation vient potentiellement soutenir une certaine éthique et une forme de réparation dans ce qui se répète entre processus de recherche et expériences antérieures au sein du parcours.

Notre étude démontre que raconter à nouveau son histoire est aussi compris comme un devoir *pour* les autres (de Smet *et al.*, 2022). Les résultats soulignent la relation intime entre répétition et relation à autrui dans le parcours de réinstallation. Pour Reana, répéter pour les « personnes réfugiées », le « peuple », la « communauté » alimente un devoir et un « but » motivant sa participation à la recherche. Dans le discours des participant·e·s, l'expérience d'espaces et de moments où pouvoir raconter son parcours pour aider les autres permet de nourrir l'appropriation de l'espace et le sentiment d'habiter (p. ex. : projets communautaires, événements publics médiatisés). Néanmoins, en se situant davantage à l'échelle individuelle, notre recherche a pu limiter la satisfaction de ce besoin. De plus, l'absence de groupes de discussions limitait également cette dimension communautaire au sein de notre projet. Si certain·e·s participant·e·s ont nommé le matériel issu du projet comme objet de transmission aux proches ou aux générations à venir (p. ex. : « aux petits-enfants »), les retombées étaient davantage comprises à l'échelle individuelle. Dans nos résultats, le fait de se raconter pouvait révéler aussi des points de distance, voire, parfois, de tension avec la communauté d'origine à travers la migration (« eux restés », « nous ici »),

l'identification aux valeurs (p. ex. : désaccord) ou les effets du premier retour dans le pays d'origine (p. ex. : étrangeté, sentiment de distance). Se raconter entre deux espaces vécus (pays d'origine et pays d'accueil) et les relations aux communautés qui les composent pouvaient amener toute la question d'une représentation de soi différente, parfois séparée et tiraillée entre des fidélités et des allégeances multiples. La dimension individuelle permettait cet accueil parfois plus difficile dans des contextes de projets aux dimensions communautaires et collectives. En ce sens, un·e participant·e a exprimé que les dimensions de validation et de réparation ressenties dans l'espace de recherche étaient en partie expliquées par le fait que sa participation ne s'inscrivait pas dans une dimension communautaire ou politique en soi. Cette expérience de recherche contrastait avec sa participation à des *programmes nationaux de reconnaissance et de réparation* (instances consulaires du pays d'origine), jugés trop orientés et limitant la parole. En contexte de migration forcée et de réinstallation dans un territoire autre, Lønning et Kohli (2022, p. 06) nomment de la même manière comment raconter son parcours en recherche peut s'inscrire aussi dans une « compétition » et une « dissonance » entre les narratifs privés et collectifs modulant ce qui est dit et ce qui doit être dit. À nouveau, ceci nous invite à penser une cohabitation entre modalité collective et individuelle dans nos recherches pour soutenir les dynamiques dans le travail du récit entre ce qui doit être dit pour soi et ce qui doit l'être pour la communauté.

Ainsi, par la forme de notre projet, raconter et répéter à nouveau son parcours semblaient davantage investis à titre de cheminement individuel mêlant travail de représentations et de mise en sens de son expérience et de soi. Raconter permettait d'abord de faire le bilan de ce qui a été traversé et accompli à ce jour. Plusieurs participant·e·s ont nommé le sentiment d'achèvement contribuant à une représentation positive de soi, effet également retrouvé dans certains dispositifs de recherche auprès des personnes concernées basés sur le récit migratoire et de réinstallation (Lønning et Kohli, 2022). Plusieurs participant·e·s ont eu recours à des images de terminaison pour l'illustrer : « une nouvelle étape », « fermer la porte ». Revenir sur son parcours, parfois à titre d'invitation ou à l'inverse d'imposition dans l'espace de recherche, pouvait néanmoins participer d'une mise en sens de ce qui a été vécu, voire une forme de prise de distance par réactualisation du vécu aujourd'hui. Il est néanmoins important de souligner ici que raconter à nouveau son parcours et pouvoir en ressentir des émotions positives aujourd'hui était nommé par les participant·e·s comme une expérience possible grâce à leur niveau de satisfaction actuelle. Rappelons que dans notre recherche,

plusieurs participant·e·s nommaient au quatrième entretien avoir eu accès à un emploi en lien avec leur niveau d'études, à la citoyenneté, à un logement dont ils et elles étaient satisfait·e·s, à un réseau social jugé satisfaisant ou encore avaient pu sécuriser leurs proches. Ceci nous rappelle à nouveau le lien étroit entre espace de recherche et conditions de vie actuelle dans l'exercice de raconter son parcours, modulant la perception, l'appropriation et les retombées perçues des espaces de recherche. De cette dimension de satisfaction de soi, l'expérience de se raconter pouvait être également associée à la définition de soi et à l'identité. Comme le souligne Field (2012, p. 31-32, cité dans High, 2018), « l'histoire orale ne soigne pas le mal-être physique ou psychologique des personnes interviewées, mais, subtilement, elle les aide à se reconstituer une identité et à régénérer leur capacité d'agir ».

Dans notre recherche, le travail de définition de soi s'inscrivait dans une réflexion sur soi entre les espaces et à différents temps du parcours (Albers *et al.*, 2021). Nos résultats soulignent comment les premiers mois de réinstallation à titre de pertes de repères, d'errance, de retrait ou encore de vide étaient associés à la difficulté à se projeter ici habiter mais aussi à se (re)connaître, tel que le souligne Ahmed (2022) en parlant de déplacement et de perte de direction :

Nous pouvons aussi perdre notre direction dans le sens où nous voyons nos buts ou nos intentions nous échapper : la désorientation est une manière de décrire les sentiments qui se rassemblent lorsque nous perdons le sens de ce que nous sommes. (p. 36).

Tout au long du processus de recherche, les participant·e·s ont nommé peu à peu ce qui pouvait les définir, ce qui faisait partie d'elles et eux à travers les gestes, les moments signifiants ou encore les envies parfois retrouvées peu à peu dans le parcours mais aussi dans le discours. En ce sens, répéter son histoire semblait permettre aussi une certaine continuité progressive dans la représentation de soi par l'accès à des souvenirs entre certains moments charnières, un retour à certaines images de l'enfance, à une représentation de soi « avant » renégociée dans le « maintenant ». Dans la littérature, le sens psychologique de la continuité de soi s'inscrit à titre de force organisatrice et médiatrice des expériences subjectives, intersubjectives, affectives et de mise en sens pouvant être fragilisée dans les contextes vécus par les personnes concernées (Luci et Kahn, 2021). Le récit de nos participant·e·s souligne la place primordiale du travail d'identité et de continuité dans l'expérience d'habiter entre exil et des-exil. De la même manière, Derivois (2017) souligne ainsi

ce maillage entre héritage et transformation comme lieu pour penser la vie psychique en contexte de migration :

La vie psychique est une continuité. Elle ne s'arrête pas avec la migration. Si l'évènement migratoire peut faire rupture dans le développement et l'histoire chronologique d'un individu, il s'inscrit dans une continuité d'être, sur le plan psychique. La personne migrante (se) déplace (avec) son histoire qui va se réinscrire psychiquement dans autant d'espaces et à autant de moments différents. Ce modèle (clinique de la mobilité) met ainsi l'accent sur l'évolution du sujet dans l'espace-temps de son histoire, sur l'évolution des traces héritées et sur leur possible transformation en d'autres traces, en représentations. (p. 74)

Plusieurs de nos participant·e·s ont nommé que la lecture du récit de leur parcours a pu participer en quelque sorte à un sentiment de continuité et de compréhension. Effet associé, selon les participant·e·s, à la méthode employée dans ce projet. On retrouve dans la littérature comment la rencontre et l'analyse interprétative peuvent participer de ce sentiment, donnant un caractère d'histoire et de récit continu à l'expérience. Dans le contexte de la migration forcée, il est intéressant de noter comment des moments de non-sens deviennent des lieux réactualisés pour leur donner du sens et des mots, communs de manière générale au processus de récits. La nature de notre projet sous forme de récit et la dimension interprétative des résultats ont pu créer cet effet de sentiment de mise en sens tel que le souligne Quintin (2014) dans l'expérience de raconter son histoire et d'en faire son récit :

[...] si l'être humain n'accède à lui-même que par des histoires, ce qu'il fait, à l'intérieur du récit chronologique, la rencontre d'espaces d'indétermination. Autrement dit, dans tout récit il y a des espaces vides qui demandent à être remplis par une activité d'interprétation. (p. 55)

Néanmoins, notons que certaines associations et mises en sens faites au contact des parcours, retrouvées dans les résultats, pouvaient m'être attribuées à tort par les participant·e·s. En effet certaines de ces associations d'idées et formulations provenaient directement du discours des participant·e·s et reprises telles quelles dans les résultats. À nouveau, l'entretien de co-validation a au contraire permis de penser ensemble ce qui avait été *trouvé* et qui en est l'auteur·trice. Ce sont, selon nous, enjeux non loin de certaines questions de pouvoir, de rôle ou d'expertise toujours potentiellement présentes, trouvant ici peut-être des occasions potentielles et importantes de renégociation voire de résolution.

8.3 Habiter les « gestes que l'on porte » : donner corps

Donner corps à l'habiter, « faire prendre corps » à un parcours a été un objectif de cette recherche et une aspiration à la fois méthodologique et personnelle. Derrière la perspective de *donner corps* aux gestes d'habiter, il y avait une envie de renouer à un habiter et à une agentivité fragilisés et menacés par les parcours, mais pour autant continuellement présents. Soutenir l'expression du corps fut également réfléchi comme une voie pour réduire les barrières de la langue, revenir à la simplicité de petits gestes et de sensations au quotidien. Pour autant, à bien des égards, aborder le corps vécu peut créer de la distance, car celui-ci révèle à la fois de la banalité et de l'intime, la corporéité quotidienne n'étant pas toujours une dimension directe du discours. De même, considérer la place de nos corporéités et de nos gestes à l'œuvre dans l'espace de recherche n'est pas une évidence première. Notre attention semble se porter intuitivement sur nos pensées et nos mots pour articuler le dialogue, alors que nos sensations et nos gestes (nous) parlent dans l'espace de recherche. Ainsi, le parcours migratoire et, par prolongement, l'espace de recherche qui le questionne, engage et révèle *nos corporéités*. En empruntant les mots de Paolo, on pourrait parler ici de ces « gestes que l'on porte ». Entre recherche du corps vécu et vécu du corps en recherche, nous explorerons dans la partie qui suit la place de la corporéité dans la construction des savoirs. Nous discuterons des représentations de la corporéité dans le parcours et dans l'espace de recherche ainsi que la place de la sensation dans l'accordage et le processus relationnel en recherche.

8.3.1 Entre anodin et signifiant : représentations autour de la corporéité dans le parcours et dans l'espace de recherche

Aussi comme chaque famille, on reste ensemble, on dine ensemble, on soupe ensemble, on regarde la tété ensemble, pendant le soir c'est un temps très chaleureux parce que toute la famille regarde la même série ou le même programme. Oui c'est un bon sentiment pour nous tous. (Reana, E-01)

Quand Reana parle ici de certains gestes du quotidien, il est aussi question de la cohabitation dans la pensée et le discours, entre d'un côté la banalité, l'évidence, et de l'autre quelque chose de plus profond, symbolique et affectif. Si le geste fait partie du récit, il a à plusieurs occasions dû être nourri, voire « provoqué », entre sentiment de se répéter et potentiels effets perlocutoires du dispositif. Explorer ces dimensions semble en premier lieu complexe du fait du caractère spontané et parfois insignifiant auxquels le quotidien et l'habiter invitent communément (Bégout, 2020). De manière spécifique à notre contexte de recherche, nombreux moments d'incompréhension mutuelle

révélaient les différences de sens et de langue associées. Si l'Ede a facilité l'émergence du corps dans le discours, plusieurs moments en entretien ont montré les difficultés à élaborer sur ce thème. Pour certain·e·s participant·e·s ceci pouvait être associé à un déplacement dans la manière de dire ou de penser, voire à quelque chose qui devait être cherché, à sortir d'elles et d'eux car enfoui. Les participant·e·s ont pu aussi nommer la difficulté à bien saisir le but, les consignes, du fait de relances complexes rejoignant certains obstacles linguistiques ou différences culturelles dans notre manière de nommer les choses, défis retrouvés notamment dans les méthodes plus expérientielles (Metzger-Traber, 2018 ; Ndengeyingoma, 2013). Également nous ne pouvons écarter que les dimensions de l'intime ou la crainte de revivre certaines dimensions passées, inhérentes aux démarches expérientielles, pouvaient être présentes sans pour autant qu'elles soient explicitement nommées dans l'espace de recherche.

Nos participant·e·s ont insisté sur le fait que les gestes du quotidien n'étaient pas nécessairement toujours signifiants au regard de ce qui a été vécu dans le parcours et de ce qui doit en être dit. Ces gestes et sensations du quotidien cohabitent en effet, voire entrent en confrontation, avec le caractère extraordinaire des parcours de déplacement et des histoires individuelles des personnes concernées (Lønning et Kohli, 2022). Ces gestes du quotidien et d'habiter peuvent paraître dérisoires face aux obstacles et enjeux rencontrés. On pouvait y ressentir un certain sentiment de « futilité » partagé en entretien, au niveau de ce que l'on aborde et discute dans l'espace de recherche au regard des parcours vécus (Bélanger-Dumontier *et al.*, 2017, p. 13). Ceci met en lumière aussi nos représentations sociales communes, nos attentes de la recherche et nos manières de vivre cette tension entre « histoires extraordinaires » et « histoires ordinaires » en contexte de migration forcée :

While extraordinary stories are grounded in traumatic events that capture both the amazement and awe of listeners, and sensationalize experiences, making it the dominant story, ordinary stories are based on who people are and what they carry with them in terms of values, culture, spirituality, and history⁶⁹. (Lønning et Kohli, 2022, p. 247)

⁶⁹ « Alors que les histoires extraordinaires sont fondées sur des événements traumatisants qui suscitent l'étonnement et la stupeur des auditeurs, et qui rendent les expériences sensationnelles, ce qui en fait l'histoire dominante, les histoires ordinaires sont fondées sur l'identité des personnes et sur ce qu'elles portent en elles en termes de valeurs, de culture, de spiritualité et d'histoire. » (Lønning et Kohli, 2022, p. 247) [Notre traduction]

Si la corporéité du quotidien perd de son évidence comme thème du discours, c'est peut-être aussi par la nature même des débuts de parcours de réinstallation. En effet, les participant·e·s, nous ont parlé dans les premières années de moments sans pouvoir faire ou être, de retrait, de suspension du geste. En ce sens, les moments choisis en Ede, qui touchaient des expériences d'habiter par l'action et la corporéité, avaient lieu plusieurs mois, voire plusieurs années après l'arrivée. La corporéité et le rapport au corps semblaient continuellement présents, mais, peut-être, dans une expérience du retrait et du silence, notamment dans les premières années du parcours rendant difficile son élaboration en entretien. Il y a, dès lors, quelque chose qui semble perdre de son évidence dans le rapport au corps et dans la relation à des espaces matériels et sociaux pouvant limiter l'action, le geste ou des ressentis positifs. On retrouve ici des situations de distance sociale, de discriminations, de limitations dans le déplacement ou dans l'accès au logement qui ne sont pas sans conséquence sur ce qui *fait corps* à ce moment :

[...] les corps ne séjournent pas dans des espaces qui leur sont extérieurs ; disons plutôt qu'ils sont façonnés par les endroits où ils séjournent et qu'ils prennent forme en séjournant. (Ahmed, 2022, p. 20).

Butler dans un entretien avec Duverger *et al.* (2011) souligne les effets des espaces de marginalisation sur la corporéité, le corps vécu y serait « en dehors de lui » (p. 73). Dès lors l'espace social marginalisant entraîne un rapport de distance, d'effacement, de perte, voire de dépossession du corps. Dès lors, penser le corps qui habite semble nécessiter du temps dans le parcours comme dans le processus de recherche. En écho à ce que Vergès (2019) nomme dans les récits d'oppression et de marginalisation, il y est question non pas d'absence, mais de la nécessité du temps pour « trouver les mots qui redonneraient vie à ce qui avait été condamné à l'inexistence, des mondes qui avaient été jetés hors humanité » (p. 126).

Si le thème du corps a aussi pu, de façon perlocutoire, être de plus en plus investi dans le discours, ceci révèle également toutes les différences attribuables à l'importance de certains gestes et actions pour habiter. Tel que discuté précédemment en termes de lieux, nos représentations personnelles et intimes de ce qu'est habiter sont à nouveau potentiellement en jeu ici. Ces moments font émerger aussi nos représentations à l'endroit des pratiques des personnes concernées et en contexte de migration forcée. En effet, il a beaucoup été question initialement dans ce projet de penser en arrière-fond la dimension transculturelle du geste, sa préservation à titre d'accueil dans l'espace de

recherche et de moyen dans le parcours. Mais les participant·e·s nous ont parlé aussi de gestes nouveaux, pratiqués ici sans toujours y faire référence à une coutume ou à un héritage culturel. Ces gestes pouvaient être davantage compris comme des rituels personnels, des pratiques parfois plus individuelles que collectives sans nécessairement penser à ce qui doit être préservé, conservé ou spécifique à soi et sa culture d'origine (Lewis, 2010). Ici, à nouveau, opèrent certaines tensions en entretien comme en analyse sur ce qui est compris et signifiant de ces gestes quotidiens inscrits dans un parcours de migration forcée. Ceci témoigne aussi de nos représentations autour de l'identité, de ce qui fait gestes et pratiques quotidiennes chez les personnes concernées façonnées de manière dichotomique entre culture d'origine et culture dominante de la société d'accueil. Ces représentations nous parlent de nos traditions en recherche (Doucerein *et al.*, 2023) et les représentations publiques et politiques dans lesquelles nous évoluons (Ahmed *et al.*, 2020 ; Albers *et al.*, 2021 ; Huss, 2023 ; Smith *et al.*, 2022). Des représentations que l'on pourrait dire ici souvent traversées par la séparation et le clivage. Pour ce qui a trait à la question de l'origine des gestes, c'est aussi la simplicité de certains d'entre eux qui a pu être déconcertante dans l'espace de recherche. Tandis que nous recherchions une corporéité complexe, élaborée, aux multiples couches expérientielles et de sens, les participant·e·s ont pu aborder la corporéité quotidienne de manière très simple : « Ça a commencé de la plus simple des manières » (B. E-01), « Ce n'est pas nécessairement le plus beau moment ? C'est juste un moment où je suis content » (Jad, E-02). Ces moments parfois communs, évidents et faits de « petits gestes » renvoyaient à des dimensions de sens très profond, voire de contre-espaces à la lumière des vécus et des parcours : « enlever ses bobettes » / « être un oignon qui enlève ses couches » (Paolo), pratiquer la danse/ « être une main qui prend cette autre main » (B.), partager un repas/ « manger et être ensemble entre pain et sel » (Jad), regarder la télévision en famille/ « être confortable » (Reana). Parfois, ces gestes nommés ont pu être manqués à titre de relance et d'approfondissement en entretien du fait de leur banalité première ou de leur nature pour les participant·e·s comme pour moi. En ce sens, une partie de l'invisibilisation des gestes dans le discours pouvait être associée à l'omniprésence de gestes immatériels (actions mentales) dans le discours sur l'habiter des participant·e·s. Ces dernier·e·s sont beaucoup revenu·e·s sur la place de la pensée, de la projection et de l'imagerie pour habiter, tel que cela a été abordé précédemment. Ceci pouvait aller à l'encontre de mes propres représentations de chercheur, très inscrites dans le geste matériel (actions physiques), témoignant de mon imaginaire autour de l'habiter et peut-être aussi de mes attentes en termes de résultats. Par

prolongement, les participant·e·s ont nommé les retombées de ce projet non pas comme une conscience et un investissement renouvelé de certains gestes matériels, mais plus comme une expérience mentale, de sens et d'images de soi et de l'espace. Ceci nous rappelle à nouveau ici l'importance du geste immatériel dans l'habiter et sa mise en sens, nous semble-t-il, parfois peu présent ou admis initialement au sein de nos représentations.

Pour finir, la question du rapport entre anodin et signifiant se poursuit inévitablement dans le temps de l'écriture. Ce temps m'a beaucoup questionné sur mon besoin de rendre ces quotidiens et ces corporéités intéressantes voire *extraordinaires*. Dans cette manière de produire les résultats, de les rédiger et les agencer, plusieurs points ont soulevé des questions, que ce soit à travers l'emphase sur les moments de besoins ou de résistance, la sublimation de certains gestes et actions, ou encore le besoin de donner du corps à ces gestes à travers l'écriture. Entre la nécessité de rendre compte des obstacles vécus et celle de les dépasser par la mise en avant d'une corporéité de la résilience et des métaphores associées, une tension opère dans la thématisation et la rédaction des résultats qui ne nous semble jamais neutre (Mackenzie *et al.*, 2007). Si, de manière générale, une faillite du langage à pouvoir *bien* et *tout* dire opère toujours, Dudman (2019) souligne, à travers le choix de nos mots pour rendre compte de l'expérience des personnes concernées, cette tendance à parfois les marginaliser ou les revictimiser. Ceci témoigne du souci de rendre intéressant ces quotidiens, mais peut-être aussi, de manière plus symbolique, une difficulté à penser l'habiter pour les personnes concernées à travers la banalité et à la tolérer. Le corps et ce que l'on en dit en recherche deviennent des lieux de sens, de réflexivité et de renégociation autour de l'écart que trace l'espace de recherche entre le discours des participant·e·s et les savoirs construits :

« It made me rethink fieldwork and how our bodies might be considered places where we field or draw in difference, or as sites where difference is placed. In effect, bodies are physical sites upon which the world inscribes itself – places to which others come and mark their difference, places like any other place – localized and with continuously negotiated boundaries and subregions⁷⁰. » (Nast, 1998, p. 95 ; cité dans Volvey, 2014)

⁷⁰ « Ça m'a conduit à reconsidérer le terrain et la manière dont nos corps peuvent être appréhendés comme des lieux où on territorialise et trace la différence, comme des sites où les différences sont placées. En fait, nos corps sont des sites physiques sur lesquels le monde s'inscrit – des lieux vers lesquels les autres viennent et inscrivent leur différence, des lieux comme tous les autres –, des lieux localisés, aux frontières et sous-régions sans cesse renégociées » (Nast, 1998, p. 95 ; cité dans Volvey, 2014) [Notre traduction]

À titre de négociation et de potentielle résolution, les espaces de co-validation ont permis quelque peu de donner une signifiante commune à ces récits et les gestes qui les composent. À la fois dans le fait que les participant·e·s pouvaient trouver ces récits intéressants, proches de leur expérience, mais aussi dans le fait qu'elles et eux ont réaffirmé une certaine normalité actuelle dans le fait de vivre l'habiter. En effet, cette question ne se posait plus nécessairement aujourd'hui, ou du moins, plus dans ces termes. Tout ceci ramenait la dimension de banalité à la fois comme tension et comme douce résolution dans l'espace de recherche à l'issue du projet.

8.3.2 « Toucher et être touché·e » : représentation autour de la rencontre des corps dans le parcours et dans l'espace de recherche

Elle ne comprend pas l'arabe, mais elle peut sentir. (Reana, E-02)

C'est avec les mots de Reana que je conclurai cette discussion, autour d'une dimension qui m'est apparue complexe dans l'expérience de ce projet : celle du lien entre senti et rencontre comme condition d'habiter dans le parcours mais aussi dans l'espace de recherche. Penser l'habiter ici n'est plus uniquement compris comme une expérience *dans un corps* mais aussi *entre les corps* (Ahmed, 2000). « Être accueilli·e », « être écouté·e », « sentir une *chemistry* » ou encore « se sentir libre de pouvoir dire » passent aussi par ces gestes et ces ressentis implicites qui traversent l'espace de recherche. Derrière ces dimensions spontanées, allant parfois de soi et souvent peu pensées, se révèle tout l'expérience d'habiter l'espace et dont le souci incombe autant aux participant·e·s qu'aux chercheur·e·s.

L'espace de recherche pouvait être marqué par la considération personnelle sur mes propres gestes, ceux que j'habite, ceux que je n'habite pas et ceux que je porte malgré moi. À mesure du projet, il m'apparaissait de plus en plus évident que je demandais aux participant·e·s de sentir et ressentir là où je pouvais m'écarter de cette expérience et de cet effort. En ce sens, dans le début de cette recherche, j'ai beaucoup mobilisé la pensée, la théorie et la réflexion critique au service d'une éthique peut-être plus pensée que ressentie. Pour autant, toute mon expérience pouvait, en dépit d'un cadre et de théorisation sur la recherche en contexte de marginalisation, faire émerger certains ressentis, participant tout autant de l'éthique que de l'accordage. En effet, la manière de guider lors de certains entretiens ou certains choix méthodologiques durant le projet, ont pu être influencés par les sensations que je pouvais éprouver en termes de rapport à autrui et à l'espace : proximité,

distance, verticalité, horizontalité, poids etc., quelque chose peut-être de plus instinctif ici. En ce sens, Volvey (2014, p. 02), souligne l'importance de sortir dans la posture des chercheur·e·s d'un corps compris uniquement au niveau théorique, critique et social pour investir également celui du « corps-vivant », le corps vécu dans l'expérience de l'espace de recherche et de la rencontre. Pour Volvey (2014, p. 16), tout ceci s'inscrit dans un travail de documentation de nos « images-sensations » en recherche comme soutien complémentaire à la compréhension de nos processus de recherche et de nos manières de produire du savoir. Dans la littérature, plusieurs auteur·e·s nomment leur senti et ressenti comme une dimension de l'expérience, d'ajustement itératif du dispositif et de construction du savoir : « sentiment de dette » des chercheur·e·s envers les participant·e·s (Bélanger-Dumontier *et al.*, 2017, p. 13), ressentis émotionnels comme considérations éthiques (Tcholakova, 2020). Pour autant, le corps comme moyen de recherche semble un « sujet épistémologique » encore en recherche de lui-même et loin d'être atteint dans l'histoire de la construction du savoir (Volvey, 2014, p. 04). Il me semblait moins évident, moins assumé. Dans mon expérience, la complexité à accorder cette considération pour les sentis et les ressentis s'expliquait peut-être aussi dans ces différents « gestes que l'on porte » au contact des différents espaces que l'on occupe. Je pense, dans mon cas, à l'espace clinique, ou encore celui plus privé de mon histoire et vécu personnel. Ces espaces ne sont pas sans lien avec ce projet de recherche, naturellement à titre d'influences, mais dont il était important pour moi, au départ, de me distancer. L'idée d'instaurer des frontières entre psychologie clinique, monde personnel et espace de recherche afin de ne pas enfermer l'expérience des participant·e·s, de ne pas trop inférer ici. Au risque, peut-être, de moins résonner à l'expérience d'autrui. En effet, le dispositif et la relation vécue engagent naturellement, et malgré soi, le senti, l'accordage affectif ou même les résonnances contre-transférentielles. Ces expériences personnelles peuvent pour autant soutenir la compréhension, notamment quand on pense à leur importance et l'attention qu'on peut y porter dans le champ de la clinique ou le champ relationnel. Ces dimensions semblaient d'autant plus saillantes du fait de la nature de notre dispositif. En ce sens, Dumontier (2017) souligne comment la répétition des entretiens dans le temps peut amener cette difficulté à distinguer espace de recherche et espace clinique notamment auprès des personnes concernées. Également, l'élaboration sur des dimensions intimes du quotidien, leur mise en sens personnelle, affective et symbolique facilitait la convergence entre ces espaces et ce qui pouvait y être vécu ensemble. À travers son expérience de recherche auprès de femmes iraniennes réfugiées au Pays-Bas et aux États-Unis,

Ghorashi (2008) montre justement de comment ce passage de la position de chercheur·e à celle de personne peut soutenir la construction des savoirs, notamment dans des contextes de marginalisation :

The use of life stories as a method was crucial for the research described here. Firstly, because it helped to create enough space and time between the researcher and the women interviewed. Also, the central position of storytelling in the research enabled the researcher to shift between two different positions as a researcher and as a person who shares the women's stories of the past and the present. In this sense room was created to go beyond the assumptions prior to the research and to incorporate the dynamic of the conversations into gaining new insights into the life experiences of the women involved, including the researcher⁷¹. (Ghorashi, 2008, p. 130)

De manière inattendue, la question des sentis et ressentis en contexte de marginalisation est particulièrement pensée dans d'autres champs que la psychologie (p. ex. : ethnographie, géographie humaine féministe) (Volvey, 2014). Dans le domaine spécifique de la psychologie, peu d'études auprès des personnes concernées investissent le lien entre clinique et recherche comme non pas comme objet de recherche (p. ex. : symptômes, troubles) mais en tant que lieu et soutien pour penser nos pratiques de recherche (Caldairou-Bessette *et al.*, 2017 ; Dumontier, 2017). Il semble difficile de penser la place du senti à l'interface entre recherche et clinique au sein de notre propre discipline. Dans ce projet, ce sont peut-être avant tout les participant·e·s qui nous ont rappelé la place de la dimension thérapeutique dans l'espace de recherche. Quand les participant·e·s ont pu faire référence à la psychologie, que ce soit la discipline de cette recherche ou en faisant référence à ma formation, c'était pour nommer l'importance de l'écoute, de la présence, ou de la reconnaissance, le tout associé parfois à une manière d'être ou à certains gestes. Nos participant·e·s soulignent ici l'importance de certains gestes thérapeutiques, non pas dans un sens clinique mais dans une disposition pour la recherche. Cette idée que la posture clinique peut nourrir la recherche. Ceci m'amenait progressivement à prendre conscience de certains de mes gestes malgré moi et de la perméabilité potentielle, voire nécessaire, d'une partie de l'espace de recherche, de l'espace

⁷¹ « L'utilisation des récits de vie comme méthode a été cruciale pour la recherche décrite ici. Tout d'abord parce qu'elle a permis de créer suffisamment d'espace et de temps entre le chercheur et les femmes interrogées. De plus, la position centrale de la narration dans la recherche a permis au chercheur de passer d'une position de chercheur à une position de personne qui partage les récits des femmes sur le passé et le présent. En ce sens, un espace a été créé pour aller au-delà des hypothèses préalables à la recherche et pour intégrer la dynamique des conversations afin d'acquérir de nouvelles connaissances sur les expériences de vie des femmes impliquées, y compris du chercheur ». (Ghorashi, 2008, p. 130) [Notre traduction]

clinique et de l'espace personnel à titre de lieu de cohabitation dans la rencontre et à terme la construction du savoir.

Sentir et être touché·e nous parle aussi dans ce projet du but en recherche. Nos résultats mettent en lumière que les possibilités de rencontre et de partage, dans le parcours et dans l'espace de recherche, sont associées à des expériences et des espaces « sans ambition », sans attente à répondre ou but à atteindre. En lien avec le contexte clinique, il est fait état de l'importance de mobiliser des espaces thérapeutiques moins guidés par l'impératif du but et davantage par l'accueil libre et la présence (Luci et Kahn, 2021) auprès des personnes concernées. En écho avec ce qui est nommé par nos participant·e·s, l'absence parfois perçue de but favorisait l'élaboration et pour au moins un·e participant·e était considéré comme effet positif du projet, en comparaison avec d'autres expériences antérieures de témoignage sur son parcours. À la fois ma propre expérience et les résultats témoignent du fait que plus j'avais mes buts en tête (notamment dans la conduite de l'entretien) plus j'étais d'une certaine manière à distance dans la rencontre, certaines inférences ou moments d'incompréhension ont été retrouvés dans nos résultats à ce sujet⁷². À l'inverse, les participant·e·s ont nommé la possibilité de s'investir grâce à un espace perçu comme autorisant leur parole⁷³. Ceci est particulièrement intéressant, car je pense aussi que j'ai progressivement délaissé un certain but à atteindre pour être plus dans la relation : ceci semble un effet perlocutoire du discours des participant·e·s et du dispositif sur moi-même. En recherche, on retrouve cette notion dans les approches intersubjectives et féministes en géographie, empruntant au courant de la psychologie humaniste (Volvey, 2014). Ces dernières mettent une emphase singulière sur la question du climat relationnel comme moyen de production du savoir à même les corps :

Ces manières de faire féministes et leur spatialité s'articulent à une autre corporalité de terrain. Le corps agissant, dans ses multiples dimensions, est mobilisé comme opérateur de l'intersubjectivité aux fins de production de données de terrain. Ainsi, certain·e·s chercheur·es appuient leur effort théorico-méthodologique sur la psychothérapie humaniste pour faire de l'empathie et de l'identification un outil technique de l'entretien qualitatif supposé réduire la distance qui sépare le sujet-

⁷² Voir Chapitre VII : *ÉVALUATION ET RETOMBÉES PERÇUES PAR LES PARTICIPANT·E·S DU DISPOSITIF DE RECHERCHE*

⁷³ Idem.

cherchant et le sujet-enquêté (Bondi, 1999, 2003 ; Aitken et Herman, 1997 ; Kneale, 2001 ; Bingley, 2003). (Volvey, 2014, p. 06-07)

Dès lors, l'espace de recherche doit accueillir cette dynamique que Reana nomme en entretien comme une manière d'habiter en relation : « toucher et être touché-e ». Pour Ahmed (2000), c'est aussi une expérience qui se poursuit à travers l'écriture :

[...] "being touched" is a way of understanding how encounters always involve, not only a meeting of bodies, but between bodies and texts (the face to face of intimate readings) in which the subject is moved from her place⁷⁴. (Ahmed, 2000, p. 40)

Dès lors, il est intéressant de voir que dans cette recherche, qualité méthodologique et qualité de relation adoptent une relation parfois perméable, voire complémentaire. La littérature a souligné l'importance d'une éthique relationnelle comme condition de la recherche auprès des personnes concernées (Dantas et Gower, 2021 ; Bélanger-Dumontier *et al.*, 2017 ; Hugman *et al.*, 2011b ; Mackenzie *et al.*, 2007). Cependant, de manière générale, le débat portant sur la démarcation entre ce qui est de l'ordre de la rigueur méthodologique et ce qui est de l'ordre de l'éthique (et donc de la relation) demeure (Gohier, 2004).

Finalement, à un niveau plus intime et affectif, ce projet de recherche a été un espace en soi de rencontre et de co-mutualité. Dans le cadre thérapeutique en contexte de migration forcée, , Luci et Kahn (2021, p. 12) nomme l'espace (avant tout) à titre de « rencontre sociale ». Au début de ce projet, j'envisageais ce projet de recherche comme un espace de contre-don en souhaitant offrir une possibilité d'expression et de se souvenir notamment par l'intermédiaire de l'Ede:

Mettre en mots et faire passer les gestes du plan préréfléchi au plan conscient, c'est faire cadeau au sujet de ses propres ressources. Il s'agit alors d'aider l'autre non seulement à mettre à jour, mais aussi à mémoriser dans son corps et dans ses mots ce qui est, en représentation, l'expression profonde d'une facette de la positivité de son inconscient. Cueillir les gestes et les doter de sens ... (Faingold, 1997, p. 211)

⁷⁴ « [...] "être touché" est une façon de comprendre comment les rencontres impliquent toujours, non seulement une rencontre entre les corps, mais aussi entre les corps et les textes (le face à face des lectures intimes), dans lequel le sujet est déplacé de sa place. » (Ahmed, 2000, p. 40) [Notre traduction]

Or, « cueillir les gestes et les doter de sens » est peut-être aussi ce que m'ont fait vivre les participant·e·s dans ce projet. J'ai senti en bout de parcours que celle ou celui qui donne et ce qui est donné a perdu de son évidence dans l'espace de relation et de recherche à mesure de l'avancée de ce projet. Cet espace de recherche était potentiellement aussi investi à titre d'espace de prise de conscience de dimensions personnelles et implicites, de renégociation de soi, voire, parfois, de résolutions entre plusieurs facettes de ma propre identité, celles en recherche, en clinique ou de ma vie personnelle, les unes à la frontière des autres. Ceci nous invite à penser l'expérience commune de « résonnance » dans un espace de recherche dont la responsabilité d'habiter est peut-être ici bien plus partagée qu'elle ne laissait le présager au début du parcours de recherche. Être écouté, accueilli, habiter, toucher et être touché, c'est aussi l'expérience à laquelle m'ont invité les participant·e·s de ce projet. Si non totalement transposable, j'ai trouvé des liens avec l'éthique du *care*, telle que définie par Fisher *et al.* (1990) et Gilligan (2008) et, dans des approches critiques contemporaines nous invitant à repenser l'éthique et ses dimensions morales et de justice à travers les dimensions de la prise de soin et des vulnérabilités communes. L'éthique du *care* tire son éthique dans ce processus et ce travail à même le quotidien de co-réparation :

[...] une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre monde. (Fisher *et al.*, 1990 ; cité dans Perreau, 2011)

De là, l'éthique du *care* nous invite à repenser les identités assignées, les porteur·se·s de la vulnérabilité, les porteur·se·s de soin dans l'espace de recherche où ces positions deviennent davantage mobiles et communes qu'elles ne laissent présager au préalable au niveau institutionnel et sociétal :

Dans la perspective du *care*, la vulnérabilité est indissociable des activités, du travail et des relations de *care* qu'elle requiert. La vulnérabilité et la dépendance ne sont pas des accidents de parcours qui n'arrivent qu'aux « autres » quels qu'ils soient : elles caractérisent toutes les vies humaines. (Paperman, 2010, p. 56)

8.4 Conclusion du chapitre VIII

Dans ce chapitre, nous avons voulu apporter une réflexion sur le caractère habitable de nos espaces de recherche. Nous avons débuté sur la question de ce qui fait espace et lieu et les tensions potentielles à ce niveau entre le parcours vécu et le processus de recherche. Nous avons souligné l'importance de sortir de la matérialité et de la fixité de ce qui fait lieu pour soutenir une

compréhension de l'espace bâtie sur la dimension relationnelle et la mobilité. Les méthodes d'auto-cueillette de données, celles intégrant la mobilité à titre de méthode ou de retombées, et enfin les dispositifs intégrant les proches et les espaces transnationaux nous paraissent une voie pertinente à ce niveau.

Nous avons poursuivi autour de la question de la répétition et le fait de devoir raconter à nouveau sa trajectoire de vie entre expériences vécues dans le parcours et l'espace de recherche. Nous avons constaté qu'en dépit de stratégies initiales pour limiter les rappels négatifs et les expériences de répétition, ces dimensions opèrent malgré tout. L'autorisation de l'oubli dans l'espace de recherche, la non-directivité ou encore les processus de co-validation des résultats avant leur diffusion nous apparaissent des avenues pertinentes pour penser une éthique à la lumière des parcours vécus.

Pour finir, nous nous sommes intéressés aux dimensions implicites de la relation en recherche en nous focalisant sur le thème du corps et des gestes. Nous avons constaté que le thème de la corporéité pouvait être un thème abstrait, frappé de nos représentations respectives et allant parfois à l'encontre de ce qui est signifiant dans le parcours. De manière plus symbolique, notre projet, en analysant la place de la corporéité et des gestes à travers l'expérience es participant-e-s, nous a amené progressivement à penser notre propre relation au corps dans l'espace de recherche. Nous avons cherché à montrer comment sa documentation éclaire le processus de recherche, sa méthodologie et ses résultats. Nous avons souligné aussi comment penser notre corporéité en recherche demeurerait un thème délicat, pouvant être ignoré, voire s'ignorer volontairement. La considération autour de la place de ces dimensions implicites nous amène aussi à penser nos identités multiples entre recherche, clinique et expérience personnelle. Si, à ce niveau, il semble difficile de penser des pistes concrètes de pratique, l'apport des études en géographie féministe (Volvey, 2014) sur la place du ressenti personnel dans la construction des savoirs, son élaboration plus grande dans les écrits scientifiques nous apparaissent une influence théorique pertinente pour soutenir ces enjeux réflexifs. Dans le prochain et dernier chapitre, en guise de conclusion générale à cette thèse, nous reviendrons sur les apports de la recherche, ses limites et les pistes potentielles en intervention et en recherche.

CONCLUSION

L'habiter nous parle de choses jamais totalement atteintes. Nous voulions dans cette thèse décrire et comprendre l'expérience des personnes concernées à partir de ce qui est habité au quotidien, que ce soient par les gestes, les lieux ou le sens qui composent le vécu de ces années suivant l'arrivée dans le pays d'accueil. Ce qui pouvait leur paraître signifiant, intimement présent dans leur expérience et, au contraire, peut-être étranger et à distance, le tout dans la relation entre parcours vécu, espace quotidien et espace de recherche. Dans ce qui fait l'expérience d'habiter, nous avons tenté de renouer avec des dimensions pouvant être écartées, parfois par nos propres manières de faire et de penser en recherche. Le quotidien, le geste ou encore une image deviennent des dimensions à part entière de l'expérience subjective d'habiter, tout en révélant tous les défis que leur questionnement suscite. Questionner ces dimensions, c'est aussi penser à la fois la singularité et l'individualité de ces trajectoires, et ce qui les lient, ceci non pas sans défi en recherche. Cette thèse parle aussi d'une tentative de reconnaissance d'autrui et peut-être de soi dans ce même espace de relation, ramenant continuellement la question d'un habiter qui *nous* engage aussi à titre de chercheur·e.

Dans cette thèse, nous nous sommes intéressés en premier lieu à ce qui définit le statut de réfugié et ses implications premières au niveau juridique, politique et social en termes d'habiter. De ces considérations légales et sociétales, nous avons fait un état des connaissances sur le bien-être des personnes concernées et les facteurs associés tout au long du parcours migratoire, notamment dans la relation à l'espace et aux lieux, qui est l'objet de notre étude. Nous avons souligné que les années suivant la réinstallation, parfois moins considérées en recherche, nous parlent tout autant de besoins et de dimensions affectives traversant l'expérience des personnes concernées dans le temps. Afin de pallier ce manque, nous avons élaboré un cadre conceptuel inscrit dans la pensée humaniste et phénoménologique visant à interroger l'expérience subjective et existentielle autour de dimensions inhérentes à la question de l'habiter dans le temps, entre exil et des-exil. Des gestes quotidiens aux dimensions historiques et affectives associées à l'expérience d'habiter, nous avons souligné la nécessité d'une posture critique pour penser ces dimensions à l'intersection des contextes de migration forcée et de marginalisation. En a découlé une méthodologie se voulant au plus près de

l'expérience vécue, tout en tenant compte de l'éthique, de la sensibilité et de la non-directivité dans l'espace de recherche. Quatre personnes concernées, Paolo, B., Jad et Reana, ont été rencontrées entre 2019 et 2023 autour d'entretiens et d'échanges sur l'expérience d'habiter l'espace et les gestes, les dimensions affectives et de sens qu'elles et ils pouvaient y associer, à la lumière de leur parcours migratoire et d'installation à long terme au Québec. Pour ce faire, nous avons effectué quatre types d'entretien avec chaque participant·e : un entretien de type récit de vie, un Ede, un entretien de bilan et un entretien de co-validation des résultats avec trois participant·e·s. En termes d'analyse, nous avons d'abord présenté les résultats par participant·e organisés en thèmes qui décrivent les actions, les gestes, les lieux et les dimensions affectives associés à l'expérience d'habiter l'espace. Par analyse transversale, nous avons effectué des regroupements thématiques et des convergences entre ces récits individuels afin de dégager des résultats communs à ces parcours et ces trajectoires d'installation. Les thèmes transversaux regroupent les actions, lieux et dimensions affectives associées à l'expérience d'habiter l'espace: 1. le déplacement et une mobilité choisie; 2. la répétition à travers les gestes de conservation et un travail de mémoire et 3. la relation à autrui entre sécurité, partage et solitude intentionnelle. De manière additionnelle, nous sommes intéressées à l'appréciation des participant·e·s concernant leur expérience de cette recherche et les retombées qu'elles et ils pouvaient y percevoir. Ces résultats complémentaires soulignaient le caractère abstrait, voire parfois peu pertinent, accordé à l'objet de recherche par les participant·e·s. Les retombées de l'espace de recherche étaient davantage comprises dans la possibilité de bénéficier d'un espace de parole, d'écoute et d'expression contribuant au travail individuel de mémoire et de mise en sens du parcours. À partir de ces résultats, nous avons mis en dialogue les thèmes de la mobilité, de la répétition et de la relation au contact de nos pratiques de recherche. En conversation avec la littérature, nous avons pu ensuite réfléchir sur l'importance de l'étude de l'espace à titre d'expérience affective et imagée, en dépit des considérations matérielles première en contexte de migration forcée. Nous avons également entrevu comment l'espace de recherche agit nécessairement à titre d'espace de répétition. Dans cette répétition, nous avons vu que les considérations autour de la place de l'oubli, de la co-validation, ou encore du travail individuel de définition de soi peuvent être importantes pour soutenir une certaine éthique dans nos espaces de recherche. Enfin, nous nous sommes intéressés aux dynamiques relationnelles dans l'espace à travers le rapport à nos gestes, aux dimensions implicites du ressenti dans le lien entre participant·e et chercheur·e dans l'espace de recherche.

L'ensemble de ce travail a donné lieu à plusieurs apports qui permettent de penser certaines pistes d'interventions auprès des personnes concernées réinstallées depuis plusieurs années que nous allons aborder par la suite. Également seront discutées les limites de notre projet et les pistes qui nous semblent prometteuses cette fois-ci en recherche dans le domaine.

9.1 Apports de la recherche

Cette recherche tire avant tout son intérêt de la place primordiale qu'elle a accordé à la parole et au point de vue des personnes concernées, perspectives d'intérêt dans le domaine de la recherche sur la migration forcée (Gabriel *et al.*, 2017 ; Nuselovici, 2013b, 2013a). Le récit des personnes concernées et les thèmes qui en émergent nous ont invité à repenser ou redécouvrir souvent ce qui peut être conceptuellement ou théoriquement admis. En ce sens, ce qui fait lieu, ce qui est habité et habitable, le rapport au souvenir ou à la mémoire en contexte exilique et des-exilique, l'appropriation spatiale, l'expérience affective entre deux territoires ou encore la place d'autrui dans l'expérience d'habiter nous invitent à (re)penser, à partir du vécu, ce qui contribue au bien-être, à l'appartenance, à l'exil ou encore à l'intégration communément abordés dans la recherche sur le domaine. Toujours selon cette idée, cette thèse souhaitait également décrire les années suivant la réinstallation, un thème moins abordé par la recherche. En effet, comprendre ce qui est affectivement associé à ces trajectoires, et ce qui est présent aujourd'hui sur le plan de l'agir, de l'affectif et du symbolique sont des pistes prometteuses dans l'effort constant de documentation de ces expériences de migration forcée et de réinstallation (Dam et Eyles, 2012 ; Fadlalla, 2011 ; Nickerson, 2018 ; Nuselovici, 2013a, 2013b ; Rosbrook et Schweitzer, 2010).

En dehors du travail de conceptualisation et de théorisation, cette thèse se voulait, à travers le travail du portrait et du récit, offrir une vision plus sensible et individuelle des personnes concernées à travers leur expérience vécue. En ce sens, interroger le quotidien dans les années qui suivent la réinstallation, les gestes parfois marqués par la banalité, et pourtant riches en dimensions affectives et de sens, nous parlent de l'investissement progressif de l'espace par les personnes concernées, voire parfois du sentiment de l'habiter. Par prolongement, il s'agissait aussi d'interroger la perspective de ces personnes sur l'espace de recherche que nous proposons, de réfléchir sur ses effets et potentiellement sur ce qui pouvait en être habité ou non. Il s'agissait ici de penser une éthique sensible en contexte de migration forcée et consciente des parcours vécus, mais aussi de ce

que nous pouvions reproduire dans l'espace de recherche parfois malgré nous (Parekh, 2014 ; Rathe, 2022).

En s'inscrivant à la fois comme espace libre d'expression, de retour sur les moments d'habiter du parcours, cette thèse se voulait aussi un espace pour les personnes concernées elles-mêmes. Bien que les retombées de ce dispositif soient complexes à mesurer, la volonté de créer cet espace a été une ligne directrice présente tout au long du déroulement de cette recherche. Ceci n'a pas été sans tension dans les apports généraux de cette recherche doctorale et ses résultats. Car en s'inscrivant autant que possible dans le choix de ce qui est dit et parfois la non-directivité, certaines dimensions du phénomène à l'étude ont pu demeurer peu abordées ou approfondies. Néanmoins, ce projet de recherche a pu susciter, en parallèle et implicitement, les sentiments d'écoute, de reconnaissance et de compréhension.

9.2 Recommandations pour l'intervention

Si la nature exploratoire de cette thèse limite la portée macrosociale de nos recommandations, plusieurs pistes d'intervention peuvent être envisagées afin de soutenir la relation à l'espace et le sentiment d'habiter dans le temps. À la lumière de notre approche phénoménologique, de nos résultats et de nos observations en entretien, nous nous consacrons essentiellement à la question de la posture et de l'accueil dans l'espace d'intervention.

Notre thèse invitait à penser la relation à l'espace et aux territoires comme un processus affectif, évolutif et marqué par la représentation et l'imaginaire. En phase péri-migratoire et avant l'arrivée, la poursuite des efforts de développement de contenus informatifs facilitant la représentation du territoire d'accueil nous semble primordiale pour soutenir les personnes concernées dans leur effort d'appropriation de l'espace avant et à l'arrivée (CERDA, 2024b ; OIM, 2023). Notre projet doctoral a aussi mis en lumière que ce travail de représentations et d'images des espaces - comme une forme de mise en lien entre les espaces et les lieux, opère tout au long du parcours d'installation. Soutenir à ce niveau un accompagnement dans le temps dans le système administratif (Paquet, 2022 ; Table de concertation des organismes au service des personnes réfugiées et immigrantes (TCRI), 2015), mais aussi à un niveau plus symbolique, l'émergence de représentations et d'images dans le temps, parfois plusieurs années après l'arrivée, nous apparaît une avenue pertinente pouvant

être intégrée dans les interventions ou les programmes communautaires existants. Comme mentionné dans la thèse, les initiatives intercommunautaires entre personnes concernées et représentant·e·s de la communauté d'accueil autour de projets créatifs communs semblent permettre de soutenir ce travail de représentation et de liens entre espaces quittés et espaces vécus ici, tout en favorisant un sentiment d'appartenance au territoire d'accueil (Doucerein *et al.*, 2023). Dans une approche plus individuelle, soutenir des interventions et des espaces accueillant ce travail à travers la symbolisation par l'objet, la projection ou toute activité de médiation artistique peut faciliter ce travail d'habiter entre exil et des-exil. Si ces thèmes n'étaient pas toujours évidents en première intention, ils offraient des moments de renégociation des liens aux territoires, ou encore des sentiments de continuité entre les espaces vécus. Pour l'intervenant·e, l'engagement dans ce travail peut mettre à mal certaines de ses représentations de l'espace selon ses parcours respectifs et ses mobilités personnelles. La localité, la frontière entre ici et là-bas, ou la nostalgie d'un territoire quitté comme marque de l'exil, à risque d'inférence et de reproduction dans l'espace d'intervention, sont ainsi ici à renégocier par le dialogue et le travail d'accueil des représentations sur ce qui fait lieu chez la personne concernée et chez-soi.

Notre projet invitait également à penser l'importance des espaces non-directifs comme retombée positive dans ce projet, à la lumière des parcours vécus. Si un tel dispositif paraît contre-intuitif en intervention et dans les politiques actuelles entourant la question du soin, un espace non-directif et peut-être au départ sans ambition ou prétention pourrait soutenir un sentiment d'écoute, de reconnaissance et d'expression, qui sont des effets thérapeutiques en soi. Ce type d'interventions peut répondre à certains besoins actuels en termes de repos, de temps pour soi, d'occasions de bilan ou de mises en sens parfois non permis auparavant. Dans notre projet doctoral, ceci permettait aussi un certain dépassement symbolique et conscientisé de l'expérience antérieure ainsi qu'une forme de reconnaissance, de validation et d'accueil. À l'échelle de l'intervenant·e, cette approche nous invite à penser l'accueil, la non-reproduction de certaines impositions et notre capacité à rejoindre et à habiter le monde d'autrui :

The effectiveness of the phenomenological approach in allowing the emergence of the personal story and in facilitating sense-making amongst participants, suggests that some refugees may benefit from less structured therapeutic interventions, which allow sufficient time and space for the individual's personal story to emerge and for the therapist to develop an understanding of the individual's internal and external world (Halperin, 2004)⁷⁵. (Rosbrook et Schweitzer, 2010, p. 170)

Enfin, nous avons donné une place importante aux sphères de la routine, aux habitudes de vie et aux gestes quotidiens. À travers ces derniers, parfois peu évidents dans le discours, mais concrètement présents dans l'expérience vécue ici, il serait possible d'entrevoir ce qui est habité ici ou ce qui y contribue. À titre de voie potentiellement moins chargée affectivement, ces gestes peuvent constituer des médiations pour penser les obstacles rencontrés ici et nous recentrer sur les obstacles vécus à moyen et long terme dans l'expérience spatiale immédiate dans le territoire d'accueil. L'élaboration sur ces gestes témoigne particulièrement des défis quotidiens, mais aussi des moments d'agentivité à travers des dimensions micro et méso potentiellement accessibles en intervention. La possibilité de se déplacer dans et à l'extérieur de la ville d'accueil la possibilité de renouer avec certains produits alimentaires du pays d'origine ou les expériences d'aménagement de l'espace peuvent aussi être comprises comme étant bien plus que des dimensions matérielles et nourrir le dialogue affectif. La dimension de banalité de ces gestes pouvait permettre l'accès par médiation à des dimensions plus intimes et profondes tout en préservant un cadre sécurisant et parfois facilitant le travail d'élaboration. Interroger ces petits gestes quotidiens actuels nous permet aussi de penser des moments de lien, de rapprochement et de résonance. À titre de résonance, aborder le quotidien ici permet, par ailleurs, de prendre conscience des défis parfois rencontrés dans la sphère de la quotidienneté, souvent insidieux, et dès lors d'en cultiver le souci. Cette approche permet de réaffirmer l'expérience d'habiter pour les personnes concernées tout en pensant des lieux pour penser concrètement l'agentivité dans l'espace d'intervention.

⁷⁵ « L'efficacité de l'approche phénoménologique, qui permet l'émergence de l'histoire personnelle et facilite la création de sens parmi les participants, suggère que certains réfugiés peuvent bénéficier d'interventions thérapeutiques moins structurées, qui laissent suffisamment de temps et d'espace pour que l'histoire personnelle de l'individu émerge et que le thérapeute développe une compréhension du monde interne et externe de l'individu (Halperin, 2004) ». (Rosbrook et Schweitzer, 2010, p. 170) [Notre traduction]

9.3 Limites de la recherche

Nous présentons dans cette section les limites de notre recherche. Celles-ci serviront de points de réflexion pour penser des pistes de recherche futures.

La première limite est la taille de l'échantillon retenu. Notre méthode de type qualitative a fait en sorte que notre recherche compte peu de participant·e·s, ceci d'autant plus vrai en approche phénoménologique travaillant avec de très petits échantillons. Ceci de fait limite la transférabilité des résultats. Au niveau des critères de sélection, en se concentrant essentiellement sur la question de l'intervalle de temps entre l'arrivée et aujourd'hui et le statut de réfugié, la diversité des déterminants et des trajectoires des participant·e·s (p. ex. : genre, pays d'origine, communauté d'origine, programme spécifique d'obtention du statut de réfugié, être arrivé·e seul·e ou en famille) ont peu été comparés. Or nécessairement des différences en termes de sens et d'expérience opèrent à la lumière des différences d'appartenance ethnique et culturelle, d'âge, de genre ou de système familiale dans les expériences de réinstallation et d'installation à long terme en contexte de migration forcée (Beiser et Hou, 2017 ; Fally, 2021). De plus, les thèmes très ancrés dans la sphère personnelle et culturelle ainsi que le choix d'une méthodologie interprétative pouvaient limiter la portée et la transférabilité des observations et des résultats obtenus.

La deuxième limite concerne le caractère exploratoire et non directif de cette recherche, qui a favorisé l'espace de parole et d'expression, mais a limité la saturation ou l'approfondissement de certains thèmes. En effet, en se concentrant principalement sur l'identification de lieux, moments, gestes, et moins sur des thématiques spécifiques des trajectoires de réinstallation (p. ex. : logement, accès aux services), certains thèmes ont pu être moins explorés, voire absents des récits. Il est ainsi difficile de statuer si ces thèmes constituaient des dimensions peu significantes pour les participant·e·s dans leur parcours, ou si, à l'inverse, elles étaient fondamentales, mais non abordées lors de nos entretiens.

Une troisième limite est celle d'avoir eu recours à une approche rétrospective des expériences vécues durant la trajectoire migratoire et d'installation en dehors de l'Ede. Si plusieurs techniques ont été utilisées pour soutenir l'élaboration, tel que l'Ede visant non pas simplement l'élaboration sur le passé mais un re-vécu dans l'ici et maintenant du moment, la remémoration a pu être un

obstacle à l'élaboration. Ceci pouvait être d'autant plus observé et expliqué au regard des thèmes d'étude (p. ex. : habitudes, gestes quotidiens). En effet, se rappeler de certains souvenirs du quotidien, élaborer dessus apparaissait parfois abstrait, peu évident et intuitif en première intention comme exercice.

Une quatrième limite réside dans la faible intégration d'autres perspectives (p. ex. : proches, membres communautaires, intervenant-e-s) pour enrichir la compréhension du phénomène à l'étude. Ce croisement des perspectives aurait permis une plus grande triangulation des données. Néanmoins, il est à noter que notre projet doctoral a été conceptualisé autour de la volonté d'offrir un « espace à soi ». Cette non-inclusion d'autres perspectives nous semble parler de limites, mais peut-être avant tout de piste prometteuse pour la recherche dont nous allons parler par la suite⁷⁶.

La cinquième limite concerne l'analyse de mes propres dimensions subjectives et réflexives (représentations, posture, sensations). Leur approfondissement et leur systématisation en termes d'analyse auraient permis de mieux encadrer et contextualiser les résultats ainsi que documenter les éléments relatifs au déroulement du processus de recherche. À titre d'exemple, il aurait pu être intéressant de recourir à l'auto-explicitation pour analyser nos pratiques (Raymond, 2014) et nos expériences propres (Lathoud, 2014) à la croisée de celles des participant-e-s.

9.4 Pistes de recherche

Au niveau des thèmes de recherche, il nous semble pertinent de continuer la documentation des dimensions de déplacement, de répétition et de relation dans la quotidienneté des personnes concernées. Pour cela, les pistes de recherche semblent concerner aussi nos méthodes de cueillette et d'analyse. Il serait intéressant de poursuivre l'exploration de ces thèmes à travers des dispositifs moins rétrospectifs et explorant le quotidien actuel des personnes concernées afin de faciliter l'élaboration sur le quotidien. Il serait également pertinent de poursuivre le recours et l'étude des méthodes d'autoproduction des données par les participant-e-s, démontrant des intérêts au niveau des résultats mais aussi des dimensions éthiques. Dans notre recherche, nous avons souligné l'intérêt de l'Ede comme méthode soutenant l'élaboration mais aussi la dimension relationnelle dans l'espace de recherche. Il serait d'intérêt de soutenir sa transposition et son étude (p. ex. :

⁷⁶ Voir Chapitre IX : *Conclusion*, section 9.4 : *Pistes de recherche*

pratiques facilitatrices, défis, accessibilité), à titre de méthode expérientielle dans des contextes transculturels, mettant en jeu certaines barrières de la langue, différences culturelles et inférences. Au niveau des thèmes d'études, certaines dimensions retrouvées dans notre recherche et parfois moins abordées dans la littérature nous apparaissent porteuses : les expériences de retour dans le pays d'origine permis par l'accès à la citoyenneté et les changements affectifs ou de représentations spatiales qui y sont associé-e-s (Muggeridge et Doná, 2006) ou encore les besoins d'anonymat ou de solitude et en réponse les espaces et les pratiques pouvant soutenir une satisfaction de ces besoins.

Il nous apparaît par ailleurs pertinent de poursuivre la recherche sur les espaces de parole et de témoignage durant le parcours d'installation dans la société d'accueil. Notre thèse souligne le manque d'espaces institutionnels à ce niveau. L'existence d'espaces alternatifs durant le parcours permet parfois de répondre à ces besoins. Notre thèse souligne la place potentielle des espaces de recherche pour répondre à ces fonctions d'espace de parole, de témoignage et de transmission d'une histoire individuelle et collective (High, 2018). En effet, l'espace de recherche peut devenir un espace avant tout relationnel, nous invitant continuellement à penser cette recherche d'équilibre entre proximité relationnelle et rigueur scientifique au sein de nos dispositifs. Cette proximité soutient à la fois l'élaboration et une certaine éthique en recherche, tout en sachant que cela peut être parfois au détriment de la directivité dans l'analyse du phénomène à l'étude. Comme discuté dans les limites de notre projet, il serait intéressant de poursuivre l'étude de la cohabitation entre parole individuelle et collective dans les espaces de témoignage et de recherche, ceci non pas sans tension au sein du processus (Lønning et Kohli, 2022). Deux positions de parole dans l'expérience qui semble-t-il engagent peut-être des fonctions, des obstacles et une éthique différente, mais aussi complémentaire.

Il nous semble également nécessaire de poursuivre l'effort de recherche sur l'effet des savoirs produits et des résultats sur les participant-e-s prenant part à nos projets. Notre recherche souligne qu'en dépit d'un contexte commun d'expérience, la réception des résultats et leurs effets pouvaient être différents d'un-e participant-e à l'autre. Cela nous parle de la singularité de chacun-e, mais aussi de spécificités dans le parcours migratoire et la situation de vie actuelle, faisant de la réception des résultats une expérience possiblement bénéfique ou préjudiciable. Intégrer ce genre de réflexions dans la recherche en contexte de migration forcée permettrait de mieux comprendre les

effets des savoirs produits sur les participant·e·s en termes de contenu, de formes et de processus. À terme, cela permettrait de soutenir, durant la recherche et après, nos réflexions éthiques et la portée de nos projets en termes de retombées positives aussi pour celles et ceux qui y participent.

Pour finir, il nous semble important de poursuivre le développement des approches de documentation des processus réflexifs et de la place du senti dans les espaces relationnels en recherche en contexte de migration forcée. Ceci permettrait de mieux documenter nos processus de construction du savoir et d'élaborer une éthique sensible et itérative plus relationnelle et expérientielle, parfois moins pensée dans le cadre de nos pratiques et de nos institutions. Ces pistes ouvrent la voie à toute une réflexion en recherche sur les manières pour le ou la chercheur·e de s'observer, de se penser et de se dévoiler à titre d'expérience scientifique, éthique et personnelle.

9.5 Mots de fin

Dans cette thèse, j'ai voulu m'intéresser à l'habiter et l'habitable de ces migrations forcées, de ces déplacements, dont nos imaginaires sont ceux peut-être avant tout de l'inhabitable. Les mots posés par les personnes rencontrées dans ce projet, Paolo, B., Jad et Reana, nous parlent d'un habiter, de ses tentatives et de ses possibilités continuellement à l'œuvre. En filigrane, ceci nous parle aussi certainement de la difficulté de nos sociétés d'accueil à parfois penser l'habiter pour l'*Autre*. Que ce soit dans les termes que nous posons sur ce qui fait l'habiter ou dans ce qui est à disposition comme espace habitable, leurs témoignages réaffirment la co-responsabilité et la co-mutualité des sociétés dans l'habiter ou ce que ces dernières peuvent nommer à titre (*de devoir*) d'*intégration* des personnes concernées.

Ce projet est aussi une expérience de partage de ces gestes simples, mais signifiants, de ces métaphores du quotidien et de ces images poétiques de la banalité venant certainement nous parler, peut-être même nourrir nos propres gestes et images, voire les redécouvrir. Au contact de leurs expériences faites de mobilités entre lieux physiques, images et réflexions sur soi, leurs récits nous questionnent sur nos « demeures ». En mettant un pied dans le monde d'autrui, c'est aussi un peu son monde que l'on revisite, voire avec lequel l'on renégocie. L'expérience de ce projet était peut-être pour moi aussi celle d'être accueilli.

Sous couvert d'habiter, ce projet nous parle finalement de ce qui n'est jamais atteint et saisi. Dans ce qui se déplace, dans ce qui se répète ou ce qui fait lien ou non tout au long des récits de Paolo, B., Jad et Reana. Quelque chose nous échappe continuellement, peut-être ici les conditions mêmes de l'habiter :

Et si in fine, l'essence de la maison nous échappera toujours, c'est que nous n'aurons jamais sur elle qu'une perspective. Nous serons soit dedans, soit dehors. De face ou de côté. Trop près ou trop loin. Mais puisse-t-on au moins ici sentir de nouveau l'étrangeté du lieu d'ordinaire si familier, en défaire ainsi la sereine évidence tout en rappelant la puissance des affects qui lui sont associés. (Mazurel *et al.*, 2017, p. 181)

ANNEXE A
AFFICHE DE RECRUTEMENT

Affiche de recrutement (version française)





L'installation au Canada : une étude



Cette étude doctorale vise à mieux comprendre les moments et les lieux qui ont été importants actuellement et durant l'expérience migratoire.

Pour participer :



Être âgé de 18 ans et plus



Être canadien, résident permanent ou avoir le statut de réfugié



Vivre depuis au minimum 3 ans et au maximum 7 ans au Canada



Avoir été obligé de fuir le pays d'origine pour aller au Canada (statut de réfugié, demandeur d'asile)



2 ou 3 entretiens, anonymes et confidentiels, en français ou en anglais.

Nous discuterons ensemble des lieux et moments importants pour vous à votre arrivée et encore à ce jour



Où ?
Le lieu de votre choix



Compensation financière
Vous allez recevoir 25\$ pour votre participation et ceci pour chaque entretien réalisé

Si vous êtes intéressés, contactez Mehdi Azri (candidat au doctorat, UQAM), Merci!



438-491-0901



azri.mehdi@courrier.uqam.ca



ANNEXE B
QUESTIONNAIRE SOCIO-DÉMOGRAPHIQUE

Questionnaire socio-démographique

- Nombre d'années depuis l'arrivée dans le pays d'accueil
-

- Programme de prise en charge (cochez) :
 - Demande d'asile avec reconnaissance dans le pays d'accueil
 - Parrainage dans le privé)
 - ☐ Organismes communautaires
 - ☐ Citoyens canadiens (groupe de 5)
 - Parrainage dans le public
 - Groupe auquel vous vous identifiez (pays, communauté, religieux) :
-

ANNEXE C
GUIDE PREMIER ENTRETIEN

Grille d'entretien semi-dirigée (Premier entretien)

- Introduction parcours migratoire, récit de vie

Est-ce que vous pouvez me parler un peu de vous?

Relances : Est-ce que vous pouvez me parler un peu votre parcours ? Depuis combien de temps vous êtes au Canada? Comment s'est passée votre arrivée?

- Sens actuel de l'habiter et du chez-soi

« J'aimerais vous entendre parler du ou des lieux où vous vous sentez chez-vous actuellement ? »

Relances : « Si oui, que faites-vous dans ces lieux, qu'est-ce qui est important pour vous dans ce lieu, qu'est-ce que vous y recherchez ? / « Est-ce que ces lieux ont toujours été importants pour vous, vous y êtes senti dès le début chez vous ? » / « Si je vous parle de l'expression « être chez-soi », qu'est-ce que ça signifie pour vous aujourd'hui ? » / « Comment vous sentez-vous aujourd'hui concernant votre lieu de résidence, votre quartier ? ».

- Les moments et lieux significatifs à l'arrivée et durant les premières années

« Pouvez-vous me parler de lieux et de moments dans ces lieux qui ont été importants pour vous à votre arrivée ? »

Relances : « Comment vous vous êtes senti à votre arrivée au contact de ces lieux ? » / « Y-a-t-il des lieux ou moments à votre arrivée où vous avez le sentiment d'être chez-vous, de vous sentir à l'aise ? » « Y-a-t-il des lieux où à l'inverse c'était plus difficile de vous sentir à l'aise ? ».

- Comparaison parcours migratoire à l'arrivée et aujourd'hui

« Est-ce qu'il y a des choses qui sont importantes pour vous aujourd'hui en termes de lieu que vous fréquentez qui ne l'étaient pas forcément auparavant ou à votre arrivée, et inversement ? »

Relances : « Est-ce qu'il y a des lieux où vous avez l'impression d'être chez-vous et que ce n'était pas le cas auparavant ? » / « Est-ce qu'il y a des lieux que vous fréquentez aujourd'hui que vous ne fréquentiez pas dans les premiers temps où vous êtes arrivé ? ».

ANNEXE D

GUIDE DEUXIÈME ENTRETIEN

Grille d'entretien d'explicitation de l'action combiné au décryptage du sens (Deuxième entretien)

1) Échanges préliminaires (discussion autour de l'objet, rappel succinct de la nature de l'Ede à venir)

2) Premier temps de l'entretien de type explicitation de l'action (Vermersch, 2017)

- Contrat de communication

Formulations de type contrat de communication durant l'entretien (Vermersch, 2017, p.94) : « Je vous propose ensemble d'aller explorer un lieu et moment précis où vous vous êtes senti chez-vous. À certaines reprises je vais pousser un peu le questionnement ou faire des relances sur ce qui est dit, je tiens à vous rappeler ici que tout refus sera accepté, on reste sur une base de volontariat et je vous remercie de votre présence » / « Je vous propose, si vous êtes d'accord de revenir au moment où (...) » / « Je n'ai pas complètement compris comment vous vous y preniez, seriez-vous d'accord si vous le voulez bien pour le décrire de manière plus détaillée » .

- Choix du moment spécifié (inspiré de Vermesch, 2017, p.115)

Formulations soutenant le choix du moment spécifié et du début de ce moment : « Je vous propose de choisir un moment précis, une occasion où vous vous êtes senti particulièrement chez-vous, dans ce lieu et que vous souhaitez explorer » / « Je vous propose de choisir dans ce qui s'est passé ce qui vous paraît important pour vous » / « Je vous propose de choisir ce qui vous intéresse dans

tout ce qui s'est passé » / « Qu'est-ce qui vous vient en premier, à propos de ce que vous avez fait ? ».

- Initialiser

Formulations d'initialisation : « Je vous propose de laisser revenir à vous, peu à peu ce moment où vous étiez (...), prenez votre temps, une fois que vous y êtes, faites-moi-signer ».

- Focaliser/ Réguler

- Éclaircir

3) Deuxième temps de type décodage du sens (Faingold, 1998, 2011 ; Legault, 2015)

- Aide au décodage du sens

Formulations autour du décodage du sens : « Quels sont les mots qui vous viennent quand vous faites ce geste ? » / « Quand vous êtes là, que vous faites ça, qu'est-ce qui est important pour vous ? / « Quelle est votre croyance à ce moment-là ?

- Ancrer cette ressource pour l'avenir (Legault, 2015, p.3)

Formulation autour des ressources à venir : « Si vous pouviez garder ce moment, si vous pouviez retenir juste un mot, un geste qu'est-ce que ce serait ? » / « Quel est le sens de ce moment ? » / « Est-ce que vous faites des liens avec d'autres situations ? » / « Prenez le temps d'envisager dans quel contexte cette ressource pour vous peut être importante à mobiliser ».

4) Clôture

Formulations autour de la clôture : « Je vous propose de quitter le moment et de revenir tranquillement avec moi, quand vous êtes prêt·e vous pouvez me faire signe ».

(Conclusion, remerciements)

ANNEXE E

GUIDE TROISIÈME ENTRETIEN

Grille d'entretien réflexif et non-directif (Troisième entretien)

[posture non-directive, série de questions ouvertes, ordre libre selon les réponses élaborées par les participant·e·s]

- Quand vous repensez à nos entretiens, qu'est-ce qui vous revient?
- Qu'est-ce qui a émergé chez vous à l'issue de ces entretiens ?
- Qu'est-ce que vous retenez ? Qu'est-ce que vous aimeriez que je retienne ?
- Qu'est-ce qui est important pour vous dans ce qu'on a pu échanger ?
- Qu'est-ce que vous avez appris ?
- On a pu parler à de nombreuses reprises de lieux importants pour vous, de lieux où vous vous êtes éventuellement sentis chez-vous, quels mots vous utiliseriez pour les qualifier, les définir ?
- À l'issue de ces entretiens, comment vous définiriez le chez-soi ?
- Dans tous ces actions que vous avez faites dans ce lieu, laquelle est la plus importante pour vous ?
- On a pu parler à de nombreuses reprises d'actions que vous avez fait dans ces lieux, à votre avis qu'est-ce que vous avez fait ou avez réussi à faire dans ces lieux pour vous sentir chez-vous ?
- Avant de conclure, qu'est-ce que vous aimeriez ajouter ?

ANNEXE F
GUIDE QUATRIÈME ENTRETIEN

**Guide entretien de co-validation à des fins de bilan et d'évaluation du processus de
recherche (Quatrième entretien)**

1) Retour sur les entretiens et le projet de recherche

Rappel de l'objet de recherche et du sujet de l'actuel entretien - Résumé des entretiens précédents

- Est-ce qu'il y a des choses qui ont changé depuis notre dernier entretien relatif à l'objet de nos rencontres ?

2) Retour sur la lecture des résultats et co-validation

- Qu'avez-vous pensé de ces résultats? - Est-ce qu'il y a des choses que vous aimeriez ajouter ou voir ajouter? Est-ce qu'il y a des choses que vous aimeriez voir modifier ou supprimer?

3) Retour sur l'expérience en recherche

- Comment avez-vous trouvé votre expérience de manière générale dans cette recherche? Est-ce qu'il y a des choses qui vous ont marqué à l'issue de nos entretiens? Si on devait le refaire est-ce qu'il y a des choses que vous auriez aimé différentes ou à améliorer ?

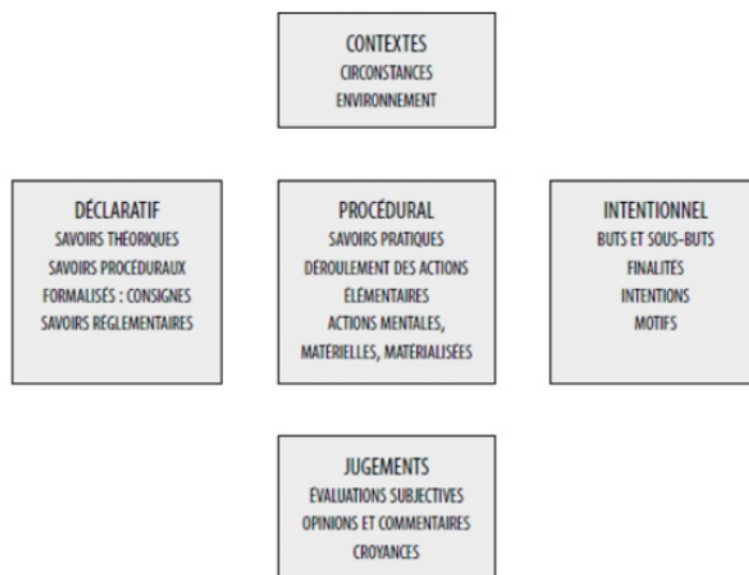
4) Conclusion, pseudonyme, remerciements

- Comme vous avez pu le constater à la lecture, je vous ai attribué un pseudonyme. Vous avez la possibilité de conserver ce pseudonyme ou bien d'en choisir un nouveau. Celui-ci figurera au sein de l'écrit final (manuscrit de thèse, article). Si oui lequel aimeriez-vous? - Mots de conclusion et remerciements.

ANNEXE G

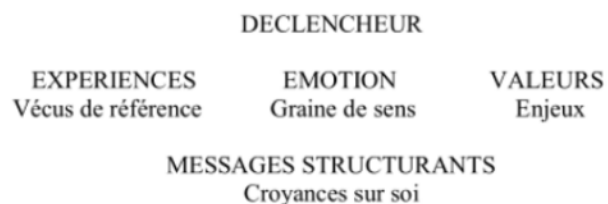
MATÉRIEL DE CODIFICATION DES EDE

Grille de codification de la partie explicitation de l'action de l'Ede



Source : *Le système des informations satellites de l'action vécue* (Vermersch, 2017, p. 37)

Grille de codification de la partie décryptage du sens de l'Ede



Source : *Niveau du vécu subjectif de l'identité. L'émotion comme « signe du sens »* (Faingold, 2020, p. 33)

Tableau d'analyse des Ede

Transcription	Analyse des relances de I (position B) et des répliques de P (position A)	Commentaires analytiques
<u>(Verbatim)</u> <u>Exemple extrait verbatim Ede (Jad) :</u> P.37 : <u>On continue la marche et j'entends qu'est-ce qu'il me dit, les noms de certains quartiers, il me raconte quelques petites histoires. J'entends, j'entends, j'aime à l'entendre.</u> I.40 : <u>Vous aimez entendre ses histoires, dire des noms, vous aimez ça.</u> P.38 : <u>Au début, il y a beaucoup d'informations, je ne suis pas capable d'entendre tout. Ça a pris beaucoup de temps après pour que je comprenne. On commence à comprendre comment cette nation est née, que je puisse comprendre aussi leur mentalité si je veux vraiment faire appartenance à cette terre.</u> I.41 : <u>Là à ce moment vous vous dites j'essaye de comprendre leur histoire parce que je dois faire appartenance à ici. À quoi vous êtes présent à ce moment quand vous vous dites ça ? Qu'est-ce qui se passe pour vous à ce moment-là ?</u> P.39 : <u>C'est ça.</u> I.42 : <u>À quoi vous êtes présent à ce moment quand vous vous dites ça ? Qu'est-ce qui se passe pour vous à ce moment-là ?</u> P.40 : <u>(11s) Je regarde, j'observe ce parc et son importance. C'était vraiment calme, très calme, wow.</u>	[Action/Information satellite de l'action (ISA) (P), type de relance (I)] Action matérielle : Marcher Action immatérielle : Entendre ISA (jugement) : Aimer Reformulation en écho. Relance de type prise en maintien sur le moment. ISA (jugement) : Temps pour comprendre ISA (but) : Comprendre la mentalité pour faire appartenance Reformulation en écho. Relance de type prise en maintien sur le moment. Répétition de la relance de type prise en maintien sur le moment. Action matérialisée : Regarder/ Observer ISA (contexte) : Calme	Lien avec l'Histoire (cf. premier entretien) Reformulation s'écartant du contenu nommé Lien avec la difficulté à comprendre dans les débuts du parcours (cf. premier entretien) Pour Jad, il y a un lien étroit ici entre comprendre l'histoire du lieu et appartenir au lieu, lien entre nation et terre ici. Relance trop complexe Long silence. Importance du « wow » (associé au revécu, surprise de se souvenir ?) La notion de calme, est-ce le parc qui est calme ou soi, ou les deux ? relation monde interne-monde externe ?

Source : tableau d'analyse utilisé dans le cadre du cours DAN 751C-50 *Formation à l'entretien d'explicitation de l'action* (C. Raymond, notes de cours, été 2017)

ANNEXE H

CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE ET FINAL DE CONFORMITÉ



No. de certificat : 2019-2242
Date : 2023-09-24

CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE RENOUVELLEMENT

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE FSH) a examiné le projet de recherche suivant et le juge conforme aux pratiques habituelles ainsi qu'aux normes établies par la *Politique No 54 sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains* (avril 2020) de l'UQAM.

Titre du projet : Phénoménologie de l'habiter auprès de personnes arrivées en tant que « réfugiés » : entre exil et des-exil, de la pratique des lieux au sens du chez-soi

Nom de l'étudiant : Mehdi Azri

Programme d'études : Doctorat en psychologie

Direction(s) de recherche : Florence Vinit

Modalités d'application

Toute modification au protocole de recherche en cours de même que tout événement ou renseignement pouvant affecter l'intégrité de la recherche doivent être communiqués rapidement au comité.

La suspension ou la cessation du protocole, temporaire ou définitive, doit être communiquée au comité dans les meilleurs délais.

Le présent certificat est valide pour une durée d'un an à partir de la date d'émission. Au terme de ce délai, un rapport d'avancement de projet doit être soumis au comité, en guise de rapport final si le projet est réalisé en moins d'un an, et en guise de rapport annuel pour le projet se poursuivant sur plus d'une année au plus tard un mois avant la date d'échéance (**2024-09-24**) de votre certificat. Dans ce dernier cas, le rapport annuel permettra au comité de se prononcer sur le renouvellement du certificat d'approbation éthique.

Sylvie Lévesque
Professeure, Département de sexologie
Présidente du CERPÉ FSH

AVIS FINAL DE CONFORMITÉ

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE FSH) a examiné le projet de recherche suivant et le juge conforme aux pratiques habituelles ainsi qu'aux normes établies par la *Politique No 54 sur l'éthique de la recherche avec des êtres humains* (avril 2020) de l'UQAM.

Titre du projet : Phénoménologie de l'habiter auprès de personnes arrivées en tant que « réfugiés » : entre exil et des-exil, de la pratique des lieux au sens du chez-soi

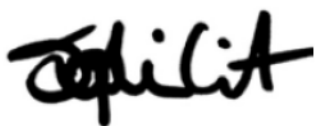
Nom de l'étudiant : Mehdi Azri

Programme d'études : Doctorat en psychologie

Direction(s) de recherche : Florence Vinit

Merci de bien vouloir inclure une copie du présent document et de votre certificat d'approbation éthique en annexe de votre travail de recherche.

Les membres du CERPE FSH vous félicitent pour la réalisation de votre recherche et vous offrent leurs meilleurs vœux pour la suite de vos activités.



Sophie Gilbert
Professeure, Département de psychologie
Présidente du CERPÉ FSH

ANNEXE I

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT



Titre du projet de recherche :

**De la pratique des lieux au sens du chez-soi :
Phénoménologie de l'habiter auprès de personnes arrivées en
tant que « réfugiés »**

Information sur le projet

Personne responsable du projet

Chercheure, chercheur responsable du projet : Azri Mehdi

Programme d'études : doctorat psychologie Profil scientifique-professionnel (3291)

Adresse courriel : azri.mehdi@courrier.uqam.ca

Téléphone : 438-491-0901

Direction de recherche

Direction de recherche : Vinit Florence

Département ou École : Psychologie

Faculté : Psychologie humaniste

Courriel : vinit.florence@uqam.ca

Téléphone : (514) 987-3000 poste 2461

But général du projet

Vous êtes invitée, invité à prendre part à un projet visant à comprendre au sein du parcours migratoire de personnes arrivées avec le statut de réfugié, les lieux ainsi que les moments significatifs qui participent du sentiment d'habiter et du chez-soi dans le pays d'accueil. Au sein de ce projet de recherche seront explorés les pratiques et actions qui prennent part dans ces lieux ainsi que le sens qui y est rattaché.

Tâches qui vous seront demandées

Votre participation consiste à prendre part à trois entrevues individuelles au cours desquelles il vous sera demandé de décrire, entre autres choses, votre expérience passée et actuelle de lieux significatifs pour vous dans votre parcours migratoire, de votre arrivée à aujourd'hui. Il vous est demandé de décrire les actions et pratiques que vous faites dans ces lieux, le sens accordé à ces lieux. Le deuxième entretien plus spécifique est un entretien d'explicitation qui s'organise autour de l'exploration détaillée et fine des actions au sein de moments et de lieux libres de choix que vous souhaitez et dont vous vous sentez à l'aise d'investiguer et de revivre. Chacune de ces entrevues est enregistrée numériquement avec votre permission et prendra environ 1 heure et demie de votre temps. Le lieu et l'heure de l'entrevue sont à convenir avec la personne responsable du projet. La transcription sur support informatique qui en suivra ne permettra pas de vous identifier.

Moyens de diffusion

Les résultats de cette recherche seront publiés dans une thèse et dans des articles scientifiques qui seront soumis à une revue savante ou encore des communications publiques.

Si vous le souhaitez, les résultats de la présente recherche vous seront communiqués lorsqu'ils seront disponibles.

Avantages et risques

Votre participation contribuera à l'avancement des connaissances par une meilleure compréhension de la vision qu'ont les personnes arrivées avec le statut de réfugié au Canada et y résidant actuellement depuis au moins cinq années. Il n'y a pas de risque d'inconfort important associé à votre participation à cette rencontre. Vous devez cependant prendre conscience que certaines questions pourraient raviver des émotions désagréables liées à des expériences de lieux que vous avez peut-être mal vécues. Une ressource d'aide appropriée pourra vous être proposée si vous souhaitez discuter de votre situation. Vous demeurez libre de ne pas répondre à une question que vous estimez embarrassante sans avoir à vous justifier. Il est de la responsabilité du chercheur de suspendre ou de mettre fin à l'entrevue si cette personne estime que votre bien-être est menacé.

Anonymat et confidentialité

Il est entendu que les renseignements recueillis lors de l'entrevue sont confidentiels et que seule la personne responsable du projet et sa direction de recherche auront accès à l'enregistrement de votre entrevue et au contenu de sa transcription. Le matériel de recherche (enregistrement numérique et transcription codés) ainsi que votre formulaire de consentement seront conservés séparément sous clé par la personne responsable du projet pour la durée totale du projet. Les enregistrements ainsi que les formulaires de consentement seront détruits 5 ans après les dernières publications des résultats de recherche.

Participation volontaire

Votre participation à ce projet est volontaire. Cela signifie que vous acceptez de participer au projet sans aucune contrainte ou pression extérieure et que, par ailleurs, vous êtes libre de mettre fin à votre participation en tout temps au cours de cette recherche. Dans ce cas, les renseignements vous concernant seront détruits. Votre accord à participer implique également que vous acceptez que le responsable du projet puisse utiliser aux fins de la

présente recherche (incluant la publication d'articles, d'un mémoire, d'un essai ou d'une thèse, la présentation des résultats lors de conférences ou de communications scientifiques) les renseignements recueillis à la condition qu'aucune information permettant de vous identifier ne soit divulguée publiquement à moins d'un consentement explicite de votre part.

Compensation financière

Votre participation à ce projet vous donne accès à une compensation financière de l'ordre de 25\$ pour chacune des entrevues réalisées.

Questions sur le projet et sur vos droits

Vous pouvez contacter la personne responsable du projet pour des questions additionnelles sur le projet. Vous pouvez également discuter avec la direction de recherche des conditions dans lesquelles se déroule votre participation et de vos droits en tant que personne participant à la recherche.

Le projet auquel vous allez participer a été approuvé au plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains par le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants (CERPE) de la Faculté des sciences humaines de l'UQAM. Pour toute question ne pouvant être adressée à la direction de recherche ou pour formuler une plainte ou des commentaires, vous pouvez contacter la présidente du comité par l'intermédiaire de la coordination du CERPE : cerpe4@uqam.ca, 514 987-3636.

Remerciements

Votre collaboration est importante pour la réalisation de ce projet et nous tenons à vous en remercier.

Signatures

Participante, participant

Je reconnais avoir lu le présent formulaire et consens volontairement à participer à ce projet de recherche. Je reconnais aussi que la personne responsable du projet a répondu à mes questions de manière satisfaisante et que j'ai disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer. Je comprends que ma participation à cette recherche est totalement volontaire et que je peux y mettre fin en tout temps, sans pénalité d'aucune forme, ni justification à donner. Il me suffit d'en informer la personne responsable du projet.

Je souhaite être informée, informé des résultats de la recherche lorsqu'ils seront disponibles :

☐ oui ☐ non

Nom, en lettres moulées, et coordonnées

Signature de la participante, du participant

Date

Personne responsable du projet

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages et les risques du projet à la personne participante et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature de la personne responsable

Date

Un exemplaire du formulaire d'information et de consentement signé doit être remis à la personne participante.

ANNEXE J

TABLEAU EXTRAIT DE CODIFICATION (PAOLO)

Tableau extrait de codification Paolo, thèmes : *Se déplacer, Contrôler (sous-thèmes 1 et 2)*

Légendes : « » : contenu cité tel quel dans les entretiens. (*) : contenu issu de l'entretien d'explicitation

Thèmes	Sous-thèmes	Actions	Lieux	Dimensions affectives et émotionnelles associées	Éléments factuels et temporels associés
Se déplacer	Ne pas pouvoir se déplacer	Chercher à se déplacer, faire ses premières démarches, se souvenir, comparer	Milieu urbain, rues, ville d'accueil, « Nulle part »	« [...] ma ville d'accueil mais aussi ma prison. Je ne pouvais pas aller nulle part »,	Situation de demande d'asile
	Sortir	« Marcher », « sentir une vie urbaine », sortir de la ville, cartographier, trouver des excuses pour se déplacer, se voir « dans d'autres pays » (*)	Autres villes que la ville d'accueil, Territoires frontaliers au pays d'origine	« Ce (déplacements) sont comme des échappatoires, des changements de routine, des non-quotidiens qui me remplissent énormément » (*)	Projets professionnels interrégionaux, accès à une voiture, accès au statut de réfugié et à la résidence permanente Entretien
	Se projeter se déplacer à nouveau	Penser, se définir, projeter, spéculer (*) se détacher, essayer de poursuivre, se questionner, essayer de saisir, « canaliser ce sentiment de déplacement »,	Logement, Réseau international, Maison d'enfance (« premier lieu »)		Achat d'une maison
Contrôler	(Se)- sécuriser	« Changer ses parcours », chercher l'anonymat, « retirer le plus d'informations » « saisir », sécuriser ses proches », ne pas donner son adresse	Logement, cafés, ville d'accueil	« Je pense que depuis le très jeune âge, je n'accorde pas une très grande importance à vouloir me sentir chez-moi mais plutôt d'avoir un lieu où je me sens en sécurité » (*)	
	Conquérir	Faire des démarches pour obtenir un logement, acheter, « travailler », « consolider » « conquérir cette ville-là »,	Logement, ville (pont), banques, portes (institutions)	« Je sens un sentiment d'accomplissement mais je ne sens pas un sentiment de chez-moi » (*)	Accès à un premier appartement individuel, Achat d'une maison, Accroissement professionnel

ANNEXE K

TABLEAU EXTRAIT DE CODIFICATION (B.)

Tableau extrait de codification B., thème : *S'approprier*

Légendes : « » : contenu cité tel quel dans les entretiens. (*) : contenu issu de l'entretien d'explicitation

Thème	Sous-thème	Actions	Lieux	Dimensions affectives et émotionnelles associées	Eléments factuels et temporels associés
S'approprier	Ne pas savoir faire	Se déplacer, payer, se perdre, chercher, chercher à comprendre, apprendre, regarder, remplir des papiers	Espace public	« tu es juste comme dans le vide », « tu es encore nouveau », « Beaucoup de choses. J'ai beaucoup de nostalgie de temps en temps. »	Demande d'asile Démarches administratives autres (inscription, compte bancaire) « les 5-6 premiers mois », « après un an », « encore aujourd'hui »
	Aménager	Acheter, décorer, comparer, remplir (*), manger, cuisiner, lire les étiquettes, penser à acheter (*), mettre (*)	Logement, salon, cuisine, chambre, salle de bain, épicerie, le « style des appartements » ici	« ça me rassure, je ne sais pas pourquoi. » « Oui je suis contente mais il reste ma famille encore, est-ce qu'ils vont bien là-bas ? » (*)	Installation premier logement avec son frère « trois mois après [l'arrivée] »
	Nommer ses lieux	Connaitre Reconnaitre, se déplacer « sans GPS », rentrer chez soi, penser, se sentir, marcher, se dire (*)	Quartier, rue, « corridor au travail », logement, club de danse	« Tu commences à connaître ton quartier. Moi à un moment donné j'ai commencé à me sentir bien » (*), « Je commence à me sentir « oh c'est mon petit coin », « j'étais surprise » (*), « je suis contente ici et ça fait un bout que je sens ça et c'est peut-être juste maintenant que je ressens ça » (*)	5 années après l'arrivée

ANNEXE L

TABLEAU EXTRAIT DE CODIFICATION (JAD)

Tableau extrait de codification Jad, thème : *Faire des mémoires*

Légendes : « » : contenu cité tel quel dans entretiens. (*) : contenu issu de l'entretien d'explicitation

Thème	Sous-thème	Actions	Lieux	Dimensions affectives et émotionnelles associées	Éléments factuels et temporels associés
Faire des mémoires	Conserver	Voir, contempler, penser à, se rappeler, photographier, se dire, se questionner, rechercher, conserver, acheter, scanner, garder, « ne pas oublier »	Ici, « terre promise », « là-bas », monuments de la ville d'accueil, le « vieil Alep », « la Syrie », « le Canada »	« cette boule », « ça me brûle » « j'ai commencé à pleurer, j'étais juste seul. », « du calme », « j'étais content »,	Entretien
	« Partager des mémoires »	Partager un repas avec ses ami·e·s d'enfance, mémoriser, discuter de son pays d'origine, se rappeler « les beaux souvenirs » (*), partager des souvenirs (*), écouter (*), « créer de nouveaux souvenirs » (*), planifier	Domicile d'une amie d'enfance, ville d'origine, école, « la Syrie »	« l'insouciance de l'enfance », « Tu m'as dit me sentir chez moi et oui, je t'ai donné peut-être plusieurs moments puis j'ai choisi les moments qui me parlent le plus, les souvenirs d'enfance, indirectement étaient très importants pour moi ». (*) « on partage ses mémoires, on parle arabe un peu et un peu français, tout ça oui, je me suis senti vraiment chez moi et d'une façon vraiment très belle. » (*) « J'ai été content de te partager ça, ça m'a fait du bien »	Retrouvailles avec membres de la communauté et ami·e·s d'enfance (*) Entretien
	Penser la mémoire	Réfléchir, penser à, s'imaginer, se questionner, se demander, se dire, apprendre	Québec, « Alep », « Montréal », les « pierres », les monuments, « ma ville »	« les pierres, les monuments, ça me touche, pour me sentir chez moi, des souvenirs tu sais. » « les personnes, les pierres juste dans la mémoire. Je ne sais pas, je suis mêlé maintenant. Hier on pleurait les deux. »	Entretien Événements internationaux (catastrophe, explosion à Beirut)

ANNEXE M

TABLEAU EXTRAIT DE CODIFICATION (REANA)

Tableau extrait de codification Reana, thème : Être avec

Légendes : « » : contenu cité tel quel dans entretiens, (*) : contenu issu de l'entretien d'explicitation

Thème	Sous-thème	Actions	Lieux	Dimensions affectives et émotionnelles associées	Éléments factuels et temporels associés
Être avec	Ne pas pouvoir communiquer	Faire « des efforts », « apprendre la langue », ne pas parler, demander, ne pas pouvoir communiquer,	« Ici », « la pharmacie », « l'hôpital », « magasin », « épicerie »	« Parce que c'est trop difficile, c'est trop triste quand la personne arrive ici sans savoir communiquer avec les gens. »	« des années » Cours de francisation
	Être touchée	Parler, rencontrer, marcher, aller dans un lieu, « toucher », sentir, écrire, lire son poème, dire,	Domicile, salon, « salle d'enregistrement », « Faculté de musique », la forêt	« Alors il y a une relation unique entre elle et moi, chaque place où nous allons ensemble, cet endroit va être unique aussi. »	Rencontres interpersonnelles Projet interculturel
	Penser et voir ce qui a été vécu (Être seule)	Marcher, rentrer seul-e, voir son pays, imaginer, réfléchir aux mots d'un poème, « penser plus »	« Rue », « chemin du retour », « forêt »	« Je pense qu'il y a des moments où la personne aime être seule par exemple, la forêt est la place qui est très bonne pour ça. Pour réfléchir, pour penser plus. » « Je vois mon pays seulement. Oui, je vois mon pays, il y a des arbres par exemple, mais je ne vois pas les arbres, je ne vois pas les gens, je vois seulement mon pays. C'était un jour triste pour moi et j'ai écrit ce poème quand je suis arrivé pour ne pas oublier les phrases, j'ai écrit mon poème. » (*)	Événements internationaux (situation en Syrie)

RÉFÉRENCES

- Agic, B., Andermann, L., McKenzie, K. et Tuck, A. (2019). Refugees in host countries: Psychosocial aspects and mental health. *An uncertain safety: Integrative health care for the 21st century refugees*, 187-211. https://link.springer.com/chapter/10.1007/978-3-319-72914-5_8
- Agier, M. et Lecadet, C. (2014). *Un monde de camps*. La découverte Paris.
- Agneray, F., Tisseron, S., Mille, C., Wawrzyniak, M. et Schauder, S. (2015). L’habitat et ses liens avec le psychisme: aspects psychopathologiques et cliniques de l’attachement à l’habitat. *L’Évolution Psychiatrique*, 80(3), 489-499. <https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S0014385514000784>
- Ahmed, S. (2000). *Strange encounters : embodied others in post-coloniality*. Routledge, Taylor & Francis Group.
- Ahmed, S. (2022). *Phénoménologie queer : orientations, objets et autres*. Éditions de la rue Dorion.
- Ahmed, S., Castada, C., Fortier, A.-M. et Sheller, M. (2020). *Uprootings/regroundings: Questions of home and migration*. Routledge.
- Al Mhamied, A., Bogossian, A. et Hanley, J. (2023). Fathering Here, Fathering There... A Phenomenological Study of the Impact of Forced Migration and Resettlement on Syrian Refugee Fathers in Canada. *The Journal of Men’s Studies*. <https://journals.sagepub.com/doi/full/10.1177/10608265231181789>
- Alain, V. (2007). L’approche sensible des quartiers “sensibles”. Une posture de proximité. *Informations sociales*, 141, 8-13. <https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2007-5-page-8.htm>
- Albers, T., Ariccio, S., Weiss, L. A., Dessi, F. et Bonaiuto, M. (2021). The role of place attachment in promoting refugees’ well-being and resettlement: A literature review. *International journal of environmental research and public health*, 18(21), 11021. <https://www.mdpi.com/1660-4601/18/21/11021>
- Albert, M.-N. et Couture, M.-M. (2013). La légitimation de savoirs issus de récits autobiographiques dans une épistémologie constructiviste pragmatique. *Recherches qualitatives*, 32(2), 175-200. <https://www.erudit.org/en/journals/rechqual/2013-v32-n2-rechqual06624/1084627ar/abstract/>
- Aldiabat, K. M., Alsayheen, E., Aquino-Russell, C., Clinton, M. et Russell, R. (2021). The lived experience of Syrian refugees in Canada: A phenomenological study. *The Qualitative Report*, 26(2), 484-506. <https://doi.org/10.46743/2160-3715/2021.4334>

- Apama, K. et Schapendonk, J. (2020). Shifting itineraries of asylum hospitality: Towards a process geographical approach of guest-host relations. *Geoforum*, 116, 226-234. <https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S0016718518301015>
- Arsenault, S. (2003). La séparation et réunification familiales de dix femmes réfugiées congolaises. *Service social*, 50(1), 122-144. <https://www.erudit.org/en/journals/ss/2003-v50-n1-ss544/006924ar/abstract/>
- Arsenault, S. (2021). L'accueil des réfugiés pris en charge par l'État dans les régions du Québec. *Canadian Ethnic Studies*, 53(2), 1-21. <https://muse.jhu.edu/pub/78/article/793972/summary>
- Arvanitis, E. et Yelland, N. (2021). 'Home means everything to me...': A study of young Syrian refugees' narratives constructing home in Greece. *Journal of Refugee Studies*, 34(1), 535-554. <https://academic.oup.com/jrs/article-abstract/34/1/535/5476116>
- Audet, G., Gosselin-Gagné, J., Fowler, E., Caron, M.-È., Maynard, C. et Beauregard, C. (2024). Prendre en compte les réalités d'élèves réfugié·e·s afin de soutenir leur résilience: analyse de récits de pratique d'enseignant·e·s en contexte québécois. *Swiss Journal of Educational Research*, 46(1), 74-84. <https://sjer.ch/article/view/9079>
- Bäärnhielm, S., Laban, K., Schouler-Ocak, M., Rousseau, C. et Kirmayer, L. J. (2017). Mental health for refugees, asylum seekers and displaced persons: A call for a humanitarian agenda. *Transcultural Psychiatry*, 54(5-6), 565-574. <https://journals.sagepub.com/doi/full/10.1177/1363461517747095>
- Bachelard, G., 1884-1962. (1961). *La poétique de l'espace*. Presses Universitaires de France.
- Balzani, C., Micoulaud-Franchi, J.-A., Yunez, N., Fagot, A., Mariaud, A.-S., Chen, C. Y., Maury-Rouan, C., Martin-Sentinelli, M.-L., Naudin, J. et Vion-Dury, J. (2013). L'accès aux vécus pré-réflexifs. Quelles perspectives pour la médecine en général et la psychiatrie en particulier ? *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, 171(2), 118-127. <https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S0003448713000097>
- Bartholomew, T. T., Gundel, B. E. et Kantamneni, N. (2015). A dream best forgotten: The phenomenology of Karen refugees' pre-resettlement stressors. *The Counseling Psychologist*, 43(8), 1114-1134. <https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/0011000015606221>
- Beaton, E., Musgrave, A. et Liebl, J. (2018). *Safe but not settled: The impact of family separation on refugees in the UK*. <https://oxfamlibrary.openrepository.com/handle/10546/620409>
- Becker, G. (2003). Meanings of place and displacement in three groups of older immigrants. *Journal of Aging Studies*, 17(2), 129-149. <https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S0890406503000070>
- Bégout, B. (2020). *Le Concept d'ambiance*. Seuil.

- Bégout, B. (2021). La spécificité du point de vue écophénoménologique sur les ambiances. Dans « *Lebenswelt* » 19. <https://dlwqtxtslxzle7.cloudfront.net>
- Beiser, M. et Hou, F. (2017). Predictors of positive mental health among refugees: Results from Canada's General Social Survey. *Transcultural psychiatry*, 54(5-6), 675-695. <https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/1363461517724985>
- Bélanger-Dumontier, G., Vachon, M. et Caldairou-Bessette, P. (2017). Entre donner, recevoir et rendre: Les dynamiques relationnelles et éthiques en recherche auprès des réfugiés. *Revue québécoise de psychologie*, 38(3), 125-149. <https://www.erudit.org/en/journals/rqpsy/2017-v38-n3-rqpsy03258/1041841ar/abstract/>
- Belau, M. H., Becher, H. et Kraemer, A. (2021). Loneliness as a mediator of social relationships and health-related quality of life among refugees living in North Rhine-Westphalia, Germany. *BMC Public Health*, 21, 1-10. <https://link.springer.com/article/10.1186/s12889-021-12303-5>
- Belushi et Shutterstock. (2014). 198398474. <https://www.shutterstock.com/fr/image-photo/family-posing-grandma-smiling-looking-happy-198398474>
- Bender, M., van Osch, Y., He, J., Güngör, D. et Eldja, A. (2022). The role of perceived discrimination in linking religious practices and well-being: A study among Muslim Afghan refugees in the Netherlands. *International Journal of Psychology*, 57(4), 445-455. <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/full/10.1002/ijop.12854>
- Benjamin, W. (2017). Emotional Maps and Affective Citizenship. *Migrant Writers and Urban Space in Italy: Proximities and Affect in Literature and Film*, 143. <https://link.springer.com/content/pdf/10.1007/978-3-319-55571-3.pdf#page=149>
- Bentouhami, H. (2014). L'emprise du corps: Fanon à l'aune de la phénoménologie de Merleau-Ponty. *Cahiers philosophiques*, (3), 34-46. <https://www.cairn.info/revue-cahiers-philosophiques1-2014-3-page-34.htm>
- Biglin, J. (2021). Photovoice accounts of third places: Refugee and asylum seeker populations' experiences of therapeutic space. *Health & Place*, 71, 102663. <https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S1353829221001593>
- Blain, M.-J., Caron, R. et Rufagari, M.-C. (2018). Trouver un emploi pour une personne réfugiée: les dimensions de l'accueil: perspectives d'intervenants du communautaire et de personnes réfugiées. *Cahiers de géographie du Québec*, 62(177), 393-407. <https://www.erudit.org/en/journals/cgq/2018-v62-n177-cgq05235/1068739ar/abstract/>
- Boer, R. D. (2015a). Liminal space in protracted exile: The meaning of place in Congolese refugees' narratives of home and belonging in Kampala. *Journal of Refugee studies*, 28(4), 486-504. <https://academic.oup.com/jrs/article-abstract/28/4/486/2362726>
- Boer, R. D. (2015b). *Journal of Refugee studies*, 28(4), 486-504. <https://academic.oup.com/jrs/article-abstract/28/4/486/2362726>

- Bogic, M., Njoku, A. et Priebe, S. (2015). Long-term mental health of war-refugees: a systematic literature review. *BMC international health and human rights*, 15(1), 1-41.
<https://link.springer.com/article/10.1186/s12914-015-0064-9>
- Bonitto-Donato, C. (2019a). Heidegger et la question de l'habiter. *Marseille, France: Éditions Parenthèses*.
https://editionsparentheses.com/IMG/pdf/p680_heidegger_habiter_extraits.pdf
- Bonitto-Donato, C. (2019b). *Heidegger et la question de l'habiter: une philosophie de l'architecture*.
https://editionsparentheses.com/IMG/pdf/p680_heidegger_habiter_extraits.pdf
- Bose, P. K. (2010). Refugee, memory, and the state: a review of research in refugee studies. *Refugee Watch*, 36, 21. <http://www.mcrg.ac.in/rw%20files/RW36/1.Pradip.pdf>
- Braun, V. et Clarke, V. (2021). To saturate or not to saturate? Questioning data saturation as a useful concept for thematic analysis and sample-size rationales. *Qualitative research in sport, exercise and health*, 13(2), 201-216.
<https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/2159676X.2019.1704846>
- Bredeloup, S. (2013). Les temps du transit dans la migration africaine. *Journal des africanistes*, (83-2), 58-90. <https://journals.openedition.org/africanistes/3327>
- Brito, O. et Pesce, S. (2015). De la recherche qualitative à la recherche sensible. *Spécificités*, (2), 1-2. <https://www.cairn.info/revue-specificites-2015-2-page-1.htm>
- Brun, C. (2001). Reterritorializing the relationship between people and place in refugee studies. *Geografiska Annaler: Series B, Human Geography*, 83(1), 15-25.
<https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1111/j.0435-3684.2001.00087.x>
- Brun, C. et Fábos, A. (2015). Making homes in limbo? A conceptual framework. *Refuge*, 31, 5.
<https://heinonline.org/HOL/P?h=hein.journals/rfgcjr31&i=6>
- Caldairou-Bessette, P., Vachon, M., Bélanger-Dumontier, G. et Rousseau, C. (2017). La réflexivité nécessaire à l'éthique en recherche: l'expérience d'un projet qualitatif en santé mentale jeunesse auprès de réfugiés. *Recherches qualitatives*, 36(2), 29-51.
<https://www.erudit.org/en/journals/rechqual/2017-v36-n2-rechqual06606/1084436ar/abstract/>
- Caloz-Tschopp, M.-C. (2013). Des-exil: explorer la face cachée de l'exil. *Penser les métamorphoses de la politique, de la violence, de la guerre: avec Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu, Paola Tabet, féministes matérialistes*, 46.
https://d1wqtxts1xzle7.cloudfront.net/37696323/RePenserLExil_No3
- Campbell, E. J. et Turpin, M. J. (2010). Refugee settlement workers' perspectives on home safety issues for people from refugee backgrounds. *Australian occupational therapy journal*, 57(6), 425-430. <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/abs/10.1111/j.1440-1630.2010.00882.x>

- CCR (2008). La situation des réfugiés : Présentation des enjeux relatifs à l'immigration et aux réfugiés au Canada. <https://ccrweb.ca/sites/ccrweb.ca/files/static-files/documents/situationFR.pdf>
- CCR (2016). Rapport annuel 2015-2016. https://ccrweb.ca/sites/ccrweb.ca/files/rapport_annuel_2015-16_fr.pdf 2016.
- CCR (2017). *Family reunification for all!* <https://ccrweb.ca/en/family-reunification-all>
- CCR (2018a). *Applying for Canadian citizenship: Resource for front-line workers.* <https://ccrweb.ca/en/applying-canadian-citizenship>
- CCR (2018b). *Why the US is not safe for refugees: challenging the Safe Third Country Agreement.* CCRweb. <https://ccrweb.ca/en/why-US-not-safe-challenging-STCA>
- CERDA (2022). Guide de sensibilisation. Intervenir auprès des personnes réfugiées, une pratique sensible aux traumatismes. https://cerda.info/wp-content/uploads/2022/10/20221019_CERDA_guide_web.pdf 2022.
- CERDA. (2024a). Migration forcée-Personne réfugiée. <https://cerda.info/defs-stats-migration-force/#Definitions>
- CERDA (2024b). Rapport-synthèse : Compréhension des enjeux et des facteurs de risque et de protection en santé mentale chez les personnes immigrantes et réfugiées : une revue de la littérature. <https://cerda.info/wp-content/uploads/2024/04/FR-RAP-2024-03-26-rapport-synthese-facteursRP-SM-ImmPR-RL.pdf> 2024.
- Charmillot, M. (2021). Diffusion et restitution des savoirs créés. Dans *Guide décolonisé et pluriversel de formation à la recherche en sciences sociales et humaines*. ÉSBC.
- Chen, W., Hall, B. J., Ling, L. et Renzaho, A. M. (2017). Pre-migration and post-migration factors associated with mental health in humanitarian migrants in Australia and the moderation effect of post-migration stressors: findings from the first wave data of the BNLA cohort study. *The Lancet Psychiatry*, 4(3), 218-229. [https://www.thelancet.com/journals/lanpsy/article/PIIS2215-0366\(17\)30032-9/abstract](https://www.thelancet.com/journals/lanpsy/article/PIIS2215-0366(17)30032-9/abstract)
- Choummanivong, C., Poole, G. E. et Cooper, A. (2014). Refugee family reunification and mental health in resettlement. *Kotuitui: New Zealand Journal of Social Sciences Online*, 9(2), 89-100. <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/1177083X.2014.944917>
- Clavel, C., Brunson, L. et Saïas, T. (2023). Être parent à l'intersection de différents contextes socioculturels: l'expérience de mères réfugiées originaires du Moyen-Orient au Québec, Canada. *Enfances Familles Générations. Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine*. <https://journals.openedition.org/efg/18291>
- Cresswell, T. (2010). Towards a politics of mobility. *Environment and planning D: society and space*, 28(1), 17-31. <https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1068/d11407>

- Dam, H. et Eyles, J. (2012). « Home Tonight? What? Where? » An Exploratory Study of the Meanings of House, Home and Family Among the Former Vietnamese Refugees in a Canadian City (vol. 13). *Forum Qualitative Sozialforschung/Forum: Qualitative Social Research*. <https://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/1696>
- Dantas, J. et Gower, S. (2021). From Ethical Challenges to Opportunities: Reflections on Participatory and Collaborative Research with Refugees in Australia. *Ethics and Social Welfare*, 15(2), 185-199. <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/17496535.2020.1825765>
- Darling, J. (2011). Domopolitics, governmentality and the regulation of asylum accommodation. *Political Geography*, 30(5), 263-271. <https://www.sciencedirect.com.proxy.bibliotheques.ugam.ca/science/article/pii/S0962629811000643>
- Dastur, F. (2011). Phénoménologie du paysage. *Projets de paysage. Revue scientifique sur la conception et l'aménagement de l'espace*, (5). <https://journals.openedition.org/paysage/21559>
- Dawson, C. (2020). *Là où je me terre : roman*. Les Éditions du Remue-ménage.
- De Waelhens, A. (1950). La phénoménologie du corps. *Revue philosophique de Louvain*, 48, 371-397. <https://www.jstor.org/stable/26333420>
- de Gialdino, I. V. (2012). L'interprétation dans la recherche qualitative: problèmes et exigences. *Recherches qualitatives*, 31(3), 155-187. <https://www.erudit.org/en/journals/rechqual/2012-v31-n3-rechqual06633/1084717ar/abstract/>
- Depraz, N. (2022). Micro-phenomenological explicitation interviews and biographical narrative interviews: a combined perspective in light of the experiential analysis of chronic diseases. *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 21(1), 97-106. <https://link.springer.com/article/10.1007/s11097-021-09740-3>
- Deps, P., Rezende, I., Andrade, M. et Collin, S. (2022). Ethical issues in research with refugees. *Ethics, Medicine and Public Health*, 24, 100813. <https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S2352552522000627>
- Derivois, D. (2017). *Clinique de la mondialité Vivre ensemble avec soi-même, vivre ensemble avec les autres*. De Boeck Supérieur.
- Désilets, G. et Goudet, A. (2019). La mise en œuvre des politiques d'accueil des migrants à l'échelle des quartiers montréalais: l'étude de l'initiative Vivons nos quartiers. *Lien social et Politiques*, (83), 230-248. <https://www.erudit.org/en/journals/lsp/2019-n83-lsp04994/1066092ar/abstract/>
- de Smet, S., Rousseau, C., Deruddere, N., Kevers, R., Spaas, C., Missotten, L., Stalpaert, C. et De Haene, L. (2022). A contextualized perspective on research participation in collaborative refugee research: A multi-site exploration of relational dynamics in collaborative

- research. *Cultural Diversity and Ethnic Minority Psychology*, 28(3), 325.
<https://psycnet.apa.org/fulltext/2021-71421-001.html>
- Doucerain, M. M., Amiot, C. E., Jurcik, T. et Ryder, A. G. (2023). What Comes First, Acculturation or Adjustment? A Longitudinal Investigation of Integration Versus Mental Resources Hypotheses. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 01461672231210460.
- Doucet-Dahlgren, A.-M. (2021). Éducation familiale et préscolaire des jeunes enfants réfugiés somaliens en Suède: le point de vue des professionnels. *Revue Internationale de l'éducation familiale*, (1), 121-136.
<https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/01461672231210460>
- Dudley, S. (2011). Feeling at home: Producing and consuming things in Karenni refugee camps on the Thai-Burma border. *Population, Space and Place*, 17(6), 742-755.
<https://onlinelibrary.wiley.com/doi/abs/10.1002/psp.639>
- Dudman, P. (2019). Oral history and collective memory: Documenting refugee voices and the challenges of archival representation. *Atlanti*, 29(2), 33-43.
<https://repository.uel.ac.uk/item/87w6v>
- Dumontier, G. B. (2017). *La vie après l'exil: une étude phénoménologique et interprétative de l'expérience vécue de réfugiés au Québec*. [Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal]. Archipel. <https://archipel.uqam.ca/11024/1/D3331.pdf>
- Duverger, S., Hoquet, T. et Duverger, S. (2011). Judith Butler. «Le corps est hors de lui». *Critique*, (2), 73-86. <https://www.cairn.info/revue-critique-2011-1-page-73.htm>
- Dyregrov, K., Dyregrov, A. et Raundalen, M. (2000). Refugee families' experience of research participation. *Journal of traumatic stress*, 13, 413-426.
<https://link.springer.com/article/10.1023/A:1007777006605>
- Fadlalla, N. (2011). Conceptualizing the Meaning of Home for Refugees. *Spaces & Flows: An International Journal of Urban & Extra Urban Studies*, 1(3).
<https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&profile=ehost&scope=site&authtype=crawler&jrnl=21548676&AN=91817226&h=lwMskK4EdwxtrK%2F7kKSBSesRAUhFCoxsEKesqGlnrNwARKzJAYUVVtw5MjiyFrI9%2FrqqfNMZN%2FS1Zme792nUP3A%3D%3D&cr1=c>
- Faingold, N. (1997). Contre-exemple et recadrage en analyse de pratiques. *Pratiques de l'entretien d'explicitation*, 187-214. https://www.expliciter.org/wp-content/uploads/2022/08/contre-exemple-et-recadrage-en-analyse-de-pratiques-pratiques-de-lede-ch9 -1997_nadine-faingold.pdf
- Faingold, N. (2004). Explicitation, décryptage du sens, enjeux identitaires. *Éducation permanente*, 160(3), 81-100. <https://www.expliciter.org/wp-content/uploads/2022/04/58-expliciter-janvier.pdf>

- Faingold, N. (2011). L'entretien de décryptage: le moment et le geste comme voies d'accès au sens. *Expliciter* n, 92, 24-47. https://www.expliciter.org/wp-content/uploads/2022/08/lentretien-de-decryptage-le-moment-et-le-geste-comme-voies-dacces-au-sens_expliciter-92_decembre-2011_nadine-faingold.pdf
- Faingold, N. (2013). Accompagner l'émotion: explicitation, décryptage du sens et parties de soi. *Expliciter*, 100, 29-38. https://www.expliciter.org/wp-content/uploads/2022/08/accompagner-lemotion-explicitation-decryptage-du-sens-et-parties-de-soi_expliciter-100_2013_nadine-faingold.pdf
- Faingold, N. (2020). *Les entretiens de décryptage: De l'explicitation à l'émergence du sens*. Éditions L'Harmattan.
- Fally, M. (2021). « J'avais peur, mais maintenant, c'est chez moi »: parcours de femmes réfugiées en situation monoparentale à Montréal. *Enfances Familles Générations. Revue interdisciplinaire sur la famille contemporaine*, (38). <https://journals.openedition.org/efg/11998>
- Field, S. (2012). Beyond "Healing" Oral History, Trauma, and Regeneration. Dans *Oral History, Community, and Displacement: Imagining Memories in Post-Apartheid South Africa* (p. 153-164). Springer.
- Fielding, H. A. (2019). The Habit Body. Dans G. Weiss, A. V. Murphy et G. Salamon (dir.), *50 Concepts for a Critical Phenomenology*. Northwestern University Press.
- Finlay, L. (2002). Negotiating the swamp: the opportunity and challenge of reflexivity in research practice. *Qualitative research*, 2(2), 209-230. <https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/146879410200200205>
- Fisher, B., Tronto, J., Abel, E. K. et Nelson, M. (1990). Toward a feminist theory of caring. *Circles of care*, 29-42. [https://books.google.com/books?hl=fr&lr=&id=sAYy_oEw6NcC&oi=fnd&pg=PA29&dq=Fisher,+B.,+Tronto,+J.,+Abel,+E.+K.+et+Nelson,+M.+\(1990\).+Toward+a+feminist+theory+of+caring.+Circles+of+care,+29%E2%80%99142.&ots=H94hTNttxu&sig=a05XRj2aDsA33YHL9fGO-Z3pZH8](https://books.google.com/books?hl=fr&lr=&id=sAYy_oEw6NcC&oi=fnd&pg=PA29&dq=Fisher,+B.,+Tronto,+J.,+Abel,+E.+K.+et+Nelson,+M.+(1990).+Toward+a+feminist+theory+of+caring.+Circles+of+care,+29%E2%80%99142.&ots=H94hTNttxu&sig=a05XRj2aDsA33YHL9fGO-Z3pZH8)
- Fortin, M., 1950- et Musée de la civilisation (Québec). (1999). *Syrie, terre de civilisations*. Musée de la civilisation.
- Gabriel, P., Kaczorowski, J. et Berry, N. (2017). Recruitment of refugees for health research: a qualitative study to add refugees' perspectives. *International journal of environmental research and public health*, 14(2), 125. <https://www.mdpi.com/1660-4601/14/2/125>
- Gagnon, É. (2021). Habiter. *Anthropen*. <https://revues.ulaval.ca/ojs/index.php/anthropen/article/view/51290>

- Gemignani, M. (2011). The Past if Past: The Use of Memories and Self-Healing Narratives in Refugees from the Former Yugoslavia. *Journal of Refugee Studies*, 24(1), 132-156. <https://doi.org/10.1093/jrs/feq050>
- Georgiadou, C. (2013). Towards a 'Re-envisioning of the Everyday' in Refugee Studies. *Being Human, Being Migrant: Senses of Self and Well-Being*, 23, 116. <https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9781782380467-007/pdf?licenseType=restricted>
- Ghitti, J.-M. (2009). Maurice Merleau-Ponty. Le lieu à l'œuvre dans la pensée. T. PAQUOT et C. YOUNÈS éds., *Le territoire des philosophes*, La Découverte.
- Ghorashi, H. (2008). Giving silence a chance: The importance of life stories for research on refugees. *Journal of refugee studies*, 21(1), 117-132. <https://academic.oup.com/jrs/article-abstract/21/1/117/1513055>
- Gilligan, C. (2008). *Une voix différente - pour une éthique du care*. Flammarion.
- Giroux, D. (2019). *La généalogie du déracinement: enquête sur l'habitation postcoloniale*. les Presses de l'Université de Montréal.
- Gohier, C. (2004). De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative. *Recherches qualitatives*, 24, 3-17. <https://www.erudit.org/en/journals/rechqual/2004-v24-rechqual06707/1085561ar/abstract/>
- Gouvernement du Canada. (2024). Fonctionnement du système canadien de protection des réfugiés. <https://www.canada.ca/fr/immigration-refugies-citoyennete/services/refugies/a-propos-systeme-refugies/fonctionnement-du-systeme.html>
- Gouvernement du Québec. Personnes réfugiées prises en charge par le gouvernement. <https://www.quebec.ca/immigration/refugies-demandeurs-asile/refugies-etranger/refugies-pris-charge-gouvernement-2024>.
- Gram-Hanssen, K. et Bech-Danielsen, C. (2012). Creating a new home. Somali, Iraqi and Turkish immigrants and their homes in Danish social housing. *Journal of Housing and the Built Environment*, 27, 89-103. <https://link.springer.com/article/10.1007/s10901-011-9244-7>
- Graumann, C. (1989). Vers une phénoménologie de l'être-chez-soi. *Architecture et comportement*, 5(2), 111-116. <https://www.epfl.ch/labs/lasur/wp-content/uploads/2018/05/GRAUMANN.pdf>
- Gregory, D., Johnston, R., Pratt, G., Watts, M. et Whatmore, S. (2011). *The dictionary of human geography*. John Wiley & Sons.
- Grisales, N., Arsenault, S. et Guilbert, L. (2016). Les réfugiés, les défis rencontrés et les services offerts dans la région de Québec de 2006 à 2015. *Cahiers de l'Édiq*, 3(2), 37-61.

- https://www.ediq.ulaval.ca/sites/ediq.ulaval.ca/files/uploads/CE2016_No_2_imprime_VF.pdf#page=37
- Grønseth, A. S. (2022). *Being human, being migrant: Senses of self and well-being*. Berghahn Books.
- Grønseth, A. S. et Thorshaug, R. Ø. (2022). Struggling for home where home is not meant to be: A study of asylum seekers in reception centers in Norway. *Focaal*, 2022(92), 15-30. https://www.berghahnjournals.com/view/journals/focaal/2022/92/fcl920102.xml?utm_source=TrendMD&utm_medium=cpc&utm_campaign=Focaal_TrendMD_1
- Guenther, L. (2020). Critical phenomenology. *50 concepts for a critical phenomenology*, 11-16.
- Guenther, L. (2021). Six senses of critique for critical phenomenology. *Puncta: Journal of Critical Phenomenology*, 4(2), 5-23. <https://jbh.journals.villanova.edu/index.php/puncta/article/view/2813>
- Guerrero, O. et Malhou, A. (2010). *Clinique: éthique et politique: les enjeux dans le soin aux personnes victimes de la torture et de la violence politique*. Éditions de l'Association Primo Levi.
- Guilbault Fitzbay, M., 3 sex* (Organisme) et Club sexu (Organisme). (2021). *Apprendre à nous écrire : guide et politique d'écriture inclusive*. Club Sexu : Les 3 sex*.
- Habib, N. (1996). The search for home. *J. Refugee Stud.*, 9, 96. https://heinonline.org/hol-cgi-bin/get_pdf.cgi?handle=hein.journals/jrefst9§ion=14&casa_token=8FTqze3_cM0AA:1wljzMUjYG_mmi8pp5MGoiU-KyBWIF4IEgoZre5jeE1LXmaQCAduEDSMIBLJaA7lzNtkWw2XVNB
- Hanley, J., Mhamied, A. A., Cleveland, J., Hajjar, O., Hassan, G., Ives, N., Khyar, R. et Hynie, M. (2018). The Social Networks, Social Support and Social Capital of Syrian Refugees Privately Sponsored to Settle in Montreal: Indications for Employment and Housing During Their Early Experiences of Integration. *Canadian Ethnic Studies*, 50(2), 123-148. <https://muse.jhu.edu/pub/78/article/700983/summary>
- Hashem, R. et Vernon Dudman, P. (2016). Paradoxical narratives of transcultural encounters of the "other": Civic engagement with refugees and migrants in London. *Transnational Social Review*, 6(1-2), 192-199. <https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/21931674.2016.1186376>
- Heidegger, M., 1889-1976. (2014). *Essais et conférences* (André. Préau et J. Beaufret, trad.). Gallimard.
- Hervieu, C. (2017). La répétition dans la clinique des réfugiés. *Cliniques*, 13(1), 170-182. <https://www.cairn.info/revue-cliniques-2017-1-page-170.htm>
- High, S. C. (2018). *L'histoire de vie de réfugiés montréalais : une rencontre*. Presses de l'Université Laval.

- Höpfner, E. (2022). Why should(n't) refugees be asked about their possessions? A research-ethical and methodological reflection on my fieldwork in a refugee shelter. Dans F. Yi-Neumann, A. Lauser, A. Fuhse et P. J. Bräunlein (dir.), *Material Culture and (Forced) Migration, Materializing the transient*. UCL Press.
- Hopkins, L. (2009). Why narrative? Reflections on the politics and processes of using narrative in refugee research. *Tamara: Journal for Critical Organization Inquiry*, 8(2).
https://www.academia.edu/download/5943555/81_82_issue.pdf#page=135
- Hoyaux, A.-F. (2003). De l'espace domestique au monde domestiqué. Point de vue phénoménologique sur l'habitation. *Construire, habiter, représenter*, 33-45.
<https://shs.hal.science/halshs-00277501/>
- Hugman, R., Bartolomei, L. et Pittaway, E. (2011a). Human agency and the meaning of informed consent: reflections on research with refugees. *Journal of Refugee Studies*, 24(4), 655-671. <https://academic.oup.com/jrs/article-abstract/24/4/655/1533987>
- Hugman, R., Pittaway, E. et Bartolomei, L. (2011b). When 'do no harm' is not enough: The ethics of research with refugees and other vulnerable groups. *British Journal of Social Work*, 41(7), 1271-1287. <https://academic.oup.com/bjsw/article-abstract/41/7/1271/1673805>
- Huss, M. (2023). Autotopographies of Forced Displacement: City Walking Tours as a Path for Political Visibility. *Journal of Refugee Studies*, 36(2), 217-237.
<https://doi.org/10.1093/jrs/feac055>
- Husserl, E. (1901). *Recherches logiques, prolégomènes à la logique pure (volume 1)*. PUF.
- Husserl, E. (1989). *La terre ne se meut pas* (D. Franck, D. Pradelle et J.-F. Lavigne, trad.). Éditions de Minuit.
- Hynie, M. (2018). The social determinants of refugee mental health in the post-migration context: A critical review. *The Canadian Journal of Psychiatry*, 63(5), 297-303.
<https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/0706743717746666>
- Isobel, S. (2021). Trauma-informed qualitative research: Some methodological and practical considerations. *International journal of mental health nursing*, 30, 1456-1469.
<https://onlinelibrary.wiley.com/doi/abs/10.1111/inm.12914>
- Jacobson, K. (2020). Spatiality and agency: A phenomenology of containment. *Puncta*, 3(2), 54-75. <https://jbh.journals.villanova.edu/index.php/puncta/article/view/2808>
- Jager, B. (2008). Penser, voyager, habiter. *Cahiers du CIRP*, 2, 46-70.
<http://www.cirp.uqam.ca/documents%20pdf/Cahiers%20vol.%202/Article%20Jager.pdf>
- Johnson, S., Bacsu, J., McIntosh, T., Jeffery, B. et Novik, N. (2019). Social isolation and loneliness among immigrant and refugee seniors in Canada: a scoping review. *International Journal of Migration, Health and Social Care*, 15(3), 177-190.
<https://www.emerald.com/insight/content/doi/10.1108/IJMHS-10-2018-0067/full/html>

- Joumaa, A. A. (2020). «Tu viens d'où?»: réponses, mémoires et identités de réfugiés syriens. *Mémoire (s), identité (s), marginalité (s) dans le monde occidental contemporain. Cahiers du MIMMOC*, (22). <https://journals.openedition.org/mimmoc/3973>
- Khan, S., Kuhn, S. K. et Haque, S. (2021). A systematic review of autobiographical memory and mental health Research on refugees and asylum seekers. *Frontiers in psychiatry*, 12, 658700. <https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fpsyt.2021.658700/full>
- Kiat, N., Youngmann, R. et Lurie, I. (2017). The emotional distress of asylum seekers in Israel and the characteristics of those seeking psychiatric versus medical help. *Transcultural psychiatry*, 54(5-6), 575-594. <https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/1363461517746313>
- Kieslinger, J., Kordel, S. et Weidinger, T. (2020). Capturing meanings of place, time and social interaction when analyzing human (im) mobilities: Strengths and challenges of the application of (im) mobility biography (vol. 21). *Forum Qualitative Sozialforschung/Forum: Qualitative Social Research*. <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/3347>
- Kimura, B. (2000). *L'entre: une approche phénoménologique de la schizophrénie*. Éditions Jérôme Millon.
- Kirmayer, L. J., Narasiah, L., Munoz, M., Rashid, M., Ryder, A. G., Guzder, J., Hassan, G., Rousseau, C. et Pottie, K. (2011). Common mental health problems in immigrants and refugees: general approach in primary care. *Cmaj*, 183(12), E959-E967. <https://www.cmaj.ca/content/183/12/E959?ct=ct>
- Kissoon, P. (2006). Home/lessness as an indicator of integration: interviewing refugees about the meaning of home and accommodation . Cambridge Core. Dans B. Temple et R. Moran (dir.), *Doing Research with Refugees: Issues and Guidelines* (p. 75-96). Bristol University Press.
- Klinic. Trauma-informed. The Trauma Toolkit. https://med-fom-learningcircle.sites.olt.ubc.ca/files/2013/10/Trauma-informed_Toolkit.pdf 2013.
- Kohli, R. K., Connolly, H. et Warman, A. (2010). Food and its meaning for asylum seeking children and young people in foster care. *Children's Geographies*, 8(3), 233-245. <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/14733285.2010.494862>
- Laaroussi, M. V. (2009). *Mobilité, réseaux et résilience: le cas des familles immigrantes et réfugiées au Québec* (vol. 41). PUQ.
- Laaroussi, M. V. (2013). Les aînées réfugiées au Québec: Entre transmission et transformation sociale 1? *Recherches féministes*, 26(2), 105-126. <https://www.erudit.org/en/journals/rf/2013-v26-n2-rf01178/1022774ar/abstract/>

- Lacroix, M. (2004). Les demandeurs d'asile au Canada: quelques enjeux pour la pratique du travail social. *Service social*, 51(1), 45-59.
<https://www.academia.edu/download/85564345/012711ar.pdf>
- Lacroix, T. et Fiddian-Qasmiyeh, E. (2013). Refugee and diaspora memories: The politics of remembering and forgetting. *Journal of Intercultural Studies*, 34(6), 684-696.
<https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/07256868.2013.846893>
- Lathoud, I. (2014). La construction d'une identité migrante dans l'immigration choisie: analyse d'un trajet vers la liberté d'être et d'avenir, *Semaphore*.
<https://semaphore.uqar.ca/id/eprint/1113/>
- Lazarrotti, O. (2006). *Habiter, la condition géographique*. Belin.
- Lazarrotti, O. (2015). L'« habiter », sur un plateau. *Annales de géographie*, 704(4), 335-337.
<https://doi.org/10.3917/ag.704.0335>
- Le Blanc Guillaume. (2009). *L'invisibilité sociale*. PUF, Coll. pratiques théoriques.
- Le Breton, D. (2021). L'ambiance est une relation. « *Lebenswelt* » 19.
https://www.academia.edu/download/104462411/Forum_su_Begout.pdf
- Legault, M. (2017). Les symbolisations non verbales en recherche qualitative Une méthodologie de l'indicible. *Analyse de pratiques*, 3, 90-99. <https://www.expliciter.org/wp-content/uploads/2022/04/analyse-de-pratiques-tome-3-final.pdf#page=90>
- Lems, A. (2020). Phenomenology of exclusion: Capturing the everyday thresholds of belonging. *Social Inclusion*, 8(4), 116-125.
https://pure.mpg.de/rest/items/item_3265740/component/file_3267089/content
- Levinas, E. (1961). *Totalité et infini: essai sur l'extériorité*. Le livre de poche.
- Lewis, H. (2010). Community moments: Integration and transnationalism at 'refugee' parties and events. *Journal of refugee Studies*, 23(4), 571-588.
<https://link.springer.com/article/10.1007/s11920-016-0723-0>
- Li, S. S., Liddell, B. J. et Nickerson, A. (2016). The relationship between post-migration stress and psychological disorders in refugees and asylum seekers. *Current psychiatry reports*, 18, 1-9. <https://link.springer.com/article/10.1007/s11920-016-0723-0>
- Lønning, M. N. et Kohli, R. K. S. (2022). Memories, Mementos, and Memorialization of Young Unaccompanied Afghans Navigating within Europe. *Journal of Refugee Studies*, 35(1), 242-261. <https://doi.org/10.1093/jrs/feab074>
- Lubkemann, S. C. (2008). Involuntary immobility: on a theoretical invisibility in forced migration studies. *Journal of Refugee Studies*, 21(4), 454-475.
<https://academic.oup.com/jrs/article-abstract/21/4/454/1583335>

- Luci, M. et Kahn, M. (2021). Analytic therapy with refugees: Between silence and embodied narratives. *Psychoanalytic Inquiry*, 41(2), 103-114.
<https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/07351690.2021.1865766>
- Mackenzie, C., McDowell, C. et Pittaway, E. (2007). Beyond 'do no harm': The challenge of constructing ethical relationships in refugee research. *Journal of Refugee studies*, 20(2), 299-319. <https://academic.oup.com/jrs/article-abstract/20/2/299/1539147>
- Mangrio, E. et Sjögren Forss, K. (2017). Refugees' experiences of healthcare in the host country: a scoping review. *BMC health services research*, 17, 1-16.
<https://link.springer.com/article/10.1186/s12913-017-2731-0>
- Marschall, S. (2019). 'Memory objects': Material objects and memories of home in the context of intra-African mobility. *Journal of Material Culture*, 24(3), 253-269.
<https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/1359183519832630>
- Mazurel, H., Farge, A. et Vidal-Naquet, C. (2017). Les sens de la maison. *Sensibilités: histoire, critique & sciences sociales*, (2). <https://u-bourgogne.hal.science/hal-01705158/>
- Meier, I. (2020). Affective border violence: Mapping everyday asylum precarities across different spaces and temporalities. *Emotion, Space and Society*, 37, 100702.
<https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S1755458620300499>
- Mekdjian, S. et Olmedo, E. (2016). Médier les récits de vie. Expérimentations de cartographies narratives et sensibles. *M@ ppemonde*, (118). <https://shs.hal.science/halshs-01242536/>
- Merleau-Ponty, M. (1964). *L'oeil et l'esprit*. Gallimard.
- Merleau-Ponty, M., 1908-1961. (1976). *Phénoménologie de la perception*. Gallimard.
- Metzger-Traber, J. (2018). *If the Body Politic Could Breathe in the Age of the Refugee: An Embodied Philosophy of Interconnection*. Springer.
- MIDI. 2011-2015 PORTRAIT STATISTIQUE L'immigration permanente au Québec selon les catégories d'immigration et quelques composantes.
www.mifi.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Portraits_categories_2011-2015.pdf 2016.
- Miller, A., Hess, J. M., Bybee, D. et Goodkind, J. R. (2018). Understanding the mental health consequences of family separation for refugees: Implications for policy and practice. *American journal of orthopsychiatry*, 88(1), 26.
<https://psycnet.apa.org/journals/ort/88/1/26/>
- Monova, M. (2002). De la logique de retour à la logique d'établissement. Le cas des réfugiés de la Guerre civile grecque en République de Macédoine. *Études balkaniques*, 73-92.
<https://www.cairn.info/revue-etudes-balkaniques-cahiers-pierre-belon-2002-1-page-73.htm>

- Moreau, S., Rousseau, C. et Mekki-Berrada, A. (1999). Politiques d'immigration et santé mentale des réfugiés: profil et impact des séparations familiales. *Nouvelles pratiques sociales*, 12(1), 177-196. <https://www.erudit.org/en/journals/nps/1999-v12-n1-nps1986/301443ar/abstract/>
- Morrison, W., Kirby, P., Losier, G. et Allain, M. (2009). Conceptualizing psychological wellness: Addressing mental fitness needs. *Journal of the Canadian Association of Principals*, 17(2), 19-21. <https://www.csmh.uwo.ca/docs/Pan-Canadian%20Joint%20Consortium%20for%20School%20Health%20-%20Positive%20Mental%20Health%20Toolkit.pdf>
- Muggeridge, H. et Doná, G. (2006). Back Home? Refugees' experiences of their first visit back to their country of origin. *Journal of Refugee Studies*, 19(4), 415-432. <https://academic.oup.com/jrs/article-abstract/19/4/415/1510190>
- Mukamurera, J., Lacourse, F. et Couturier, Y. (2006). Des avancées en analyse qualitative: pour une transparence et une systématisation des pratiques. *Recherches qualitatives*, 26(1), 110-138. <https://www.erudit.org/en/journals/rechqual/2006-v26-n1-rechqual06692/1085400ar/abstract/>
- Naghavi, N. (2011). *Immigration et chez soi: le cas de femmes immigrantes habitant des walk-up de la première couronne de Québec*. <https://corpus.ulaval.ca/entities/publication/25ce3753-e9ca-427a-9506-0f2ba9185913>
- Nast, H. J. (1998). « The body as “place” . Reflexivity and fieldwork in Kano, Nigeria ». Dans H. J. Nast et S. Pile (dir.), *Places through the body*. Routledge.
- Ndengeyingoma, A. (2013). *Représentations d'adolescents réfugiés de leur expérience migratoire et des éléments contribuant au développement de leur identité personnelle*. [Thèse de doctorat, Université du Québec à Trois-Rivières]. Cognito. <https://depot-e.uqtr.ca/id/eprint/6929/>
- Nedelcu, M. et Wyss, M. (2016). 'Doing family' through ICT-mediated ordinary co-presence: Transnational communication practices of Romanian migrants in Switzerland. *Global Networks*, 16(2), 202-218. <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/abs/10.1111/glob.12110>
- Nickerson, A. (2018). Pathways to recovery: Psychological mechanisms underlying refugee mental health. *Mental health of refugee and conflict-affected populations: Theory, research and clinical practice*, 91-109. https://link.springer.com/chapter/10.1007/978-3-319-97046-2_5
- Nickerson, A., Byrow, Y., O'Donnell, M., Bryant, R. A., Mau, V., McMahon, T., Hoffman, J., Mastrogiovanni, N., Specker, P. et Liddell, B. J. (2023). The mental health effects of changing from insecure to secure visas for refugees. *Australian & New Zealand Journal of Psychiatry*, 00048674231177950. <https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/00048674231177950>

- Nuselovici, A. (2013a). *Exil et post-exil*.
https://www.researchgate.net/publication/281185440_Exil_et_post-exil
- Nuselovici, A. (2013b). *L'exil comme expérience*. <https://shs.hal.science/halshs-00861245/>
- O'Brien, C. et Charura, D. (2023a). Body mapping Refugees and asylum seekers' perspectives of embodied trauma: an innovative method for psychotraumatology research & practice. *Qualitative Research in Psychology*, 1-36.
<https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/14780887.2023.2289964>
- O'Brien, C. et Charura, D. (2023b). Object elicitation: A compassionate and culturally informed method for psychotherapy research. *Counselling and Psychotherapy Research*.
<https://onlinelibrary.wiley.com/doi/abs/10.1002/capr.12703>
- OIM. (2023). *O Canada (Orientation Canada)*.
<https://play.google.com/store/apps/details?id=com.iom.coapp>
- O'Neill, M. et Hubbard, P. (2010). Walking, sensing, belonging: Ethno-mimesis as performative praxis. *Visual Studies*, 25(1), 46-58.
<https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/14725861003606878>
- Ozkul, D. (2020). Participatory research: Still a one-sided research agenda? *Migration Letters*, 17(2), 229-237. <https://www.cceol.com/search/article-detail?id=846579>
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2012). Chapitre 11-L'analyse thématique. *Collection U*, 231-314.
- Papadopoulos, I., Lees, S., Lay, M. et Gebrehiwot, A. (2004). Ethiopian refugees in the UK: migration, adaptation and settlement experiences and their relevance to health. *Ethnicity & health*, 9(1), 55-73.
<https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/1355785042000202745>
- Papazian-Zohrabian, G., Mamprin, C., Lemire, V., Turpin-Samson, A., Hassan, G., Rousseau, C. et Aoun, R. (2018). Le milieu scolaire québécois face aux défis de l'accueil des élèves réfugiés: quels enjeux pour la gouvernance scolaire et la formation des intervenants scolaires? *Éducation et francophonie*, 46(2), 208-229.
<https://www.erudit.org/en/journals/ef/2018-v46-n2-ef04236/1055569ar/abstract/>
- Paperman, P. (2010). Éthique du care : un changement de regard sur la vulnérabilité. *Gérontologie et société*, 33 / 133(2), 51-61. <https://doi.org/10.3917/gs.133.0051>
- Paquet, M. (2022). *Nouvelles dynamiques de l'immigration au Québec*. Les Presses de l'Université de Montréal.
- Parekh, S. (2014). Beyond the ethics of admission: Stateless people, refugee camps and moral obligations. *Philosophy & Social Criticism*, 40(7), 645-663.
<https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/0191453713498254>

- Pelletier, C. et Pagé, G. (2002). Les critères de rigueur scientifiques en recherche. *Recherche en soins infirmiers*, 68(1), 35. <https://doi.org/10.3917/rsi.068.0035>
- Perez Murcia, L. E. (2019). Where the heart is and where it hurts: Conceptions of home for people fleeing conflict. *Refugee Survey Quarterly*, 38(2), 139-158. <https://academic.oup.com/rsq/article-abstract/38/2/139/5475479>
- Perreau, B. (2011). Tronto Joan, Un monde vulnérable. Pour une politique du care. *Genre, sexualité et société*. <https://journals.openedition.org/gss/1699>
- Pestre, E. (2019). *La vie psychique des réfugiés*. Éditions Payot.
- Pickering, S. (2001). Common sense and original deviancy: News discourses and asylum seekers in Australia. *Journal of Refugee Studies*, 14(2), 169-186. <https://academic.oup.com/jrs/article-abstract/14/2/169/1520137>
- Posselt, M., Eaton, H., Ferguson, M., Keegan, D. et Procter, N. (2019). Enablers of psychological well-being for refugees and asylum seekers living in transitional countries: A systematic review. *Health & Social Care in the Community*, 27(4), 808-823. <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/abs/10.1111/hsc.12680>
- Quintin, J. (2014). *Vérité de soi et quête de sens: le récit de vie dans la relation de soin*. Liber.
- Ramsay, G. (2017). *Impossible refuge: The control and constraint of refugee futures*. Routledge.
- Rathe, K. J. (2022). Towards a critical phenomenology of borders and migration: Introduction to the themed issue. *Puncta: Journal of Critical Phenomenology*, 5(3), 1-11. <https://praxis.journals.villanova.edu/index.php/puncta/article/view/2835>
- Ray, B. (2002). Immigrant integration: Building to opportunity. *Migration Information Source*. <https://www.migrationpolicy.org/article/immigrant-integration-building-opportunity>
- Raymond, C. (2014). *Les pratiques effectives de transposition didactique dans la planification et l'enseignement de la danse à l'école primaire québécoise: un mouvement dialogique intérieur et interactif*. [Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal]. Archipel. <https://archipel.uqam.ca/15266/>
- Ribau, C., Lasry, J.-C., Bouchard, L., Moutel, G., Hervé, C. et Marc-Vergnes, J.-P. (2005). La phénoménologie: une approche scientifique des expériences vécues. *Recherches en soins infirmiers*, (2), 21-27. <https://www.cairn.info/revue-recherche-en-soins-infirmiers-2005-2-page-21.htm>
- Robert, A. et Gilkinson, T. (2012). Mental health and well-being of recent immigrants in Canada: Evidence from the longitudinal survey of immigrants to Canada. *Research and Evaluation*. <https://www.canada.ca/content/dam/ircc/migration/ircc/english/pdf/research-stats/mental-health.pdf>

- Robinson, J. T. (2017). *A phenomenological exploration of the lived experiences of Syrian refugees in Germany*. (Publication n°10269463) [Thèse de doctorat, The Chicago School of Professional Psychology]. ProQuest Dissertations and Theses Global. <https://www.proquest.com/openview/366d244b256ee304f474498311d55bae/1?pq-origsite=gscholar&cbl=18750>
- Rodgers, G. (2004). Hanging out'with forced migrants: Methodological and ethical challenges. *Forced migration review*, 21(September), 48-49. <https://www.fmreview.org/rodgers-2/>
- Rosbrook, B. et Schweitzer, R. D. (2010). The meaning of home for Karen and Chin refugees from Burma: An interpretative phenomenological approach. *European Journal of Psychotherapy and Counselling*, 12(2), 159-172. <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/13642537.2010.488876>
- Rose, D. et Charette, A. (2011). *Pierre angulaire ou maillon faible?: le logement des réfugiés, demandeurs d'asile et immigrants à Montréal*. Institut national de la recherche scientifique, Centre-Urbanisation, culture. <http://refugeersearch.net/wp-content/uploads/2016/11/Rose-et-Charette-2012-Logement-Montreal.pdf>
- Rousseau, C. et Foxen, P. (2006). Le mythe du réfugié menteur: un mensonge indispensable? *L'évolution psychiatrique*, 71(3), 505-520. <https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0014385506000739>
- [s. d.]. (2018). *nature_walk.jpg (1280-900)*. https://the.ismaili/sites/default/files/styles/carousel_banner/public/nature_walk.jpg?itok=fUtHaiNH
- Said, E. W. (2008). *Réflexions sur l'exil et autres essais* (Woillez, trad.). Actes Sud.
- Saillant, F. (2007). «Vous êtes ici dans une mini-ONU» Les réfugiés publics au Québec. De l'humanitaire au communautaire 1. *Anthropologie et sociétés*, 31(2), 65-90. <https://www.erudit.org/en/journals/as/2007-v31-n2-as2394/018683ar/abstract/>
- Saltsman, A. et Majidi, N. (2021). Storytelling in research with refugees: On the promise and politics of audibility and visibility in participatory research in contexts of forced migration. *Journal of Refugee Studies*, 34(3), 2522-2538. <https://academic.oup.com/jrs/article-abstract/34/3/2522/6375509>
- Savoie-Zajc, L. (2019). Les pratiques des chercheurs liées au soutien de la rigueur dans leur recherche: une analyse d'articles de Recherches qualitatives parus entre 2010 et 2017. *Recherches qualitatives*, 38(1), 32-52. <https://www.erudit.org/en/journals/rechqual/2019-v38-n1-rechqual04566/1059646ar/abstract/>
- Secor, A. J., Ehrkamp, P. et Loyd, J. M. (2022). The problem of the future in the spacetime of resettlement: Iraqi refugees in the US. *Environment and Planning D: Society and Space*, 40(3), 508-527. <https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/02637758221088865>

- Serfaty-Garzon, P. (1999). *Psychologie de la maison: une archéologie de l'intimité*. Éditions Méridien.
- Serfaty-Garzon, P. (2003). *Chez soi: les territoires de l'intimité*. Armand Colin.
- Serfaty-Garzon, P. (2006). En mouvement. Le chez-soi à l'épreuve des mobilités. *Le chez-soi chez les autres. Émigrer*. Montréal; Paris: Bayard.
- Serfaty-Garzon, P. (2021). *Enfin chez soi?* Bayard Canada Livres.
- Shutterstock. (2012). 121428736.
https://www.shutterstock.com/shutterstock/photos/121428736/display_1500/stock-photo-multi-generation-family-celebrating-thanksgiving-121428736.jpg
- Silove, D. et Ekblad, S. (2002). *How well do refugees adapt after resettlement in Western countries?* <https://psycnet.apa.org/record/2002-06238-011>
- Simich, L., Este, D. et Hamilton, H. (2010). Meanings of home and mental well-being among Sudanese refugees in Canada. *Ethnicity & health*, 15(2), 199-212.
<https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/13557851003615560>
- Simonsen, K. (2013). In quest of a new humanism: Embodiment, experience and phenomenology as critical geography. *Progress in Human Geography*, 37(1), 10-26.
<https://journals.sagepub.com/doi/abs/10.1177/0309132512467573>
- Siziba, G. (2016). The body as a site for (un) making the 'other': Shona speaking migrants' negotiation of identity politics in Johannesburg. *Journal of Immigrant & Refugee Studies*, 14(2), 121-140. <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/15562948.2015.1033075>
- Smith, C., Myadar, O., Iroz-Elardo, N., Ingram, M. et Adkins, A. (2022). Making of home: Transportation mobility and well-being among Tucson refugees. *Journal of Transport Geography*, 103, 103409.
<https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0966692322001326>
- Smith, J. A., Flowers, P. et Larkin, M. 1971-. (2009). *Interpretative phenomenological analysis : theory, method and research*. SAGE.
- Smith, N. et Katz, C. (1993). "Grounding Metaphor: Toward a Spatialised Politics". Dans M. Keith et S. Pile (dir.), *Place and the Politics of Identity*. Routledge.
- Soy, G. (2022). *'Being-at-home' and homelessness: an interpretive phenomenological analysis of the experiences of Syrian involuntary immigrants living in Istanbul, Turkey*. [Thèse de doctorat, DCPsych thesis Middlesex University / New School of Psychotherapy and Counselling (NSPC)]. Middlesex University Research Repository.
<https://repository.mdx.ac.uk/item/10xq8z>

- Stock, M. (2012). « Faire avec de l'espace » : pour une approche de l'habiter par les pratiques. Dans Lazzarotti O. (dir.), *Habiter. Vers un nouveau concept* (p. 57-75). Armand Collin. https://serval.unil.ch/resource/serval:BIB_83759D1FEA56.P001/REF
- Table de concertation des organismes au service des personnes réfugiées et immigrantes (TCRI). (2015) *Composer avec la complexité dans l'intervention psychosociale auprès des nouveaux arrivants*. <https://tcri.qc.ca/>
- Tcholakova, A. (2020). Composer avec les émotions: réfugiés et chercheuse dans la relation d'enquête. *Recherches qualitatives*, 39(2), 171-192. <https://www.erudit.org/en/journals/rechqual/2020-v39-n2-rechqual05669/1073514ar/abstract/>
- Tracy, S. J. (2013). *Qualitative research methods*. Wiley Blackwell.
- Trosseille, N., Azri, M., Coulibaly, G. L. et Gagnon, M. M. (2022). «Peu importe les vagues, la porte a toujours été ouverte». Aperçu des activités de l'équipe de santé des réfugiés de Québec. *Alterstice*, 11(2), 43-55. <https://www.erudit.org/en/journals/alterstice/2022-v11-n2-alterstice08781/1106281ar/abstract/>
- UNHCR. Convention et protocole relatifs au statut des réfugiés. <https://www.unhcr.org/fr/media/convention-et-protocole-relatifs-au-statut-des-refugies-2007>.
- UNHCR. Convention relative au statut des réfugiés, Entrée en vigueur : le 22 avril 1954. <https://www.unhcr.org/libraries/pdf.js/web/viewer.html?file=https%3A%2F%2Fwww.unhcr.org%2Fsites%2Fdefault%2Ffiles%2Flegacy-pdf%2F4bea748d6.pdf> 2017.
- Utržan, D. S. et Wieling, E. A. (2020). A phenomenological study on the experience of Syrian asylum-seekers and refugees in the United States. *Family process*, 59(1), 209-228. <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/abs/10.1111/famp.12408>
- Vaage, A. B., Thomsen, P. H., Silove, D., Wentzel-Larsen, T., Van Ta, T. et Hauff, E. (2010). Long-term mental health of Vietnamese refugees in the aftermath of trauma. *The British Journal of Psychiatry*, 196(2), 122-125. <https://www.cambridge.org/core/journals/the-british-journal-of-psychiatry/article/longterm-mental-health-of-vietnamese-refugees-in-the-aftermath-of-trauma/9979439244155E9871691CC04DA60165>
- Vallelly, N. (2018). "The Place was not a Place": A Critical Phenomenology of Forced Displacement. Dans *The Phenomenology of Real and Virtual Places* (p. 204-222). Routledge.
- Van der Boor, C. F., Dowrick, C. et White, R. G. (2022). 'Good life is first of all security, not to live in fear': a qualitative exploration of female refugees' quality of life in the United Kingdom. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 48(3), 710-731. <https://doi.org/10.1080/1369183X.2020.1852074>

- Van Liempt, I. et Miellet, S. (2021). Being far away from what you need: the impact of dispersal on resettled refugees' homemaking and place attachment in small to medium-sized towns in the Netherlands. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 47(11), 2377-2395. <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/1369183X.2020.1845130>
- Van Liempt, I. et Staring, R. (2021). Homemaking and places of restoration: Belonging within and beyond places assigned to Syrian refugees in the Netherlands. *Geographical Review*, 111(2), 308-326. <https://www.taylorfrancis.com/chapters/oa-edit/10.4324/9781003373933-8/homemaking-places-restoration-belonging-within-beyond-places-assigned-syrian-refugees-netherlands-ilse-van-liempt-richard-staring>
- Vassart, S. (2006). Habiter. *Pensée plurielle*, (1), 9-019. <https://www.cairn.info/revue-pensee-plurielle-2006-2-page-9.htm>
- Vergès, F., 1952-. (2019). *Un féminisme décolonial*. La Fabrique éditions.
- Vermersch, P. (2009). Méthodologie d'analyse des verbalisations relatives à des vécus. Première partie: organiser les données de verbalisation en suivant le «modèle de la sémiose», *Expliciter*, 81. <https://www.expliciter.org/publication/methodologie-danalyse-des-verbalisations-relatives-a-des-vecus-1-premiere-partie-organiser-les-donnees-de-verbalisation-en-suivant-le-modele-de-la-semiose/>
- Vermersch, P. (2017). *L'entretien d'explicitation*. Esf.
- Vidal, L. et Musset, A. (2015). *Territoires de l'attente*. Presses universitaires de Rennes.
- Vinit, F. et Thiboutot, C. (2022). *Habiter le monde au féminin: entre récits et phénoménologie*. PUQ.
- Volvey, A. (2014). Le corps du chercheur et la question esthétique dans la science géographique. *L'Information géographique*, 78(1), 92-117. <https://doi.org/10.3917/lig.781.0092>
- Weidinger, T., Kordel, S. et Kieslinger, J. (2021). Unravelling the meaning of place and spatial mobility: analysing the everyday life-worlds of refugees in host societies by means of mobility mapping. *Journal of Refugee Studies*, 34(1), 374-396. <https://academic.oup.com/jrs/article-abstract/34/1/374/5345130>
- Weiss, G. (2017). Phenomenology and race (or racializing phenomenology). Dans *The Routledge Companion to the Philosophy of Race* (p. 233-244). Routledge.
- Wimmer, A. et Glick Schiller, N. (2002). Methodological nationalism and beyond: nation-state building, migration and the social sciences. *Global networks*, 2(4), 301-334. <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/abs/10.1111/1471-0374.00043>
- Xhardez, C. et Paquet, M. (2021). Beyond the usual suspects and towards politicisation: Immigration in Quebec's party manifestos, 1991–2018. *Journal of International Migration and Integration*, 22(2), 673-690. <https://link.springer.com/article/10.1007/s12134-020-00764-3>

- Yu, S., Ouellet, E. et Warmington, A. (2007). Refugee integration in Canada: A survey of empirical evidence and existing services. *Refuge*, 24, 17. https://heinonline.org/hol-cgi-bin/get_pdf.cgi?handle=hein.journals/rfgcjr24§ion=25&casa_token=Rib45CzCi0gA AAAA:OSjNKrsJczMCYmpf_2WxsOrd0E0ZdzDHFpBNL6j-WoJ8do0fFcYoe3o26U-xVPWSuhTkBRH5FX
- Zwi, A. B., Grove, N. J., Mackenzie, C., Pittaway, E., Zion, D., Silove, D. et Tarantola, D. (2006). Placing ethics in the centre: Negotiating new spaces for ethical research in conflict situations. *Global public health*, 1(3), 264-277. <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/17441690600673866>